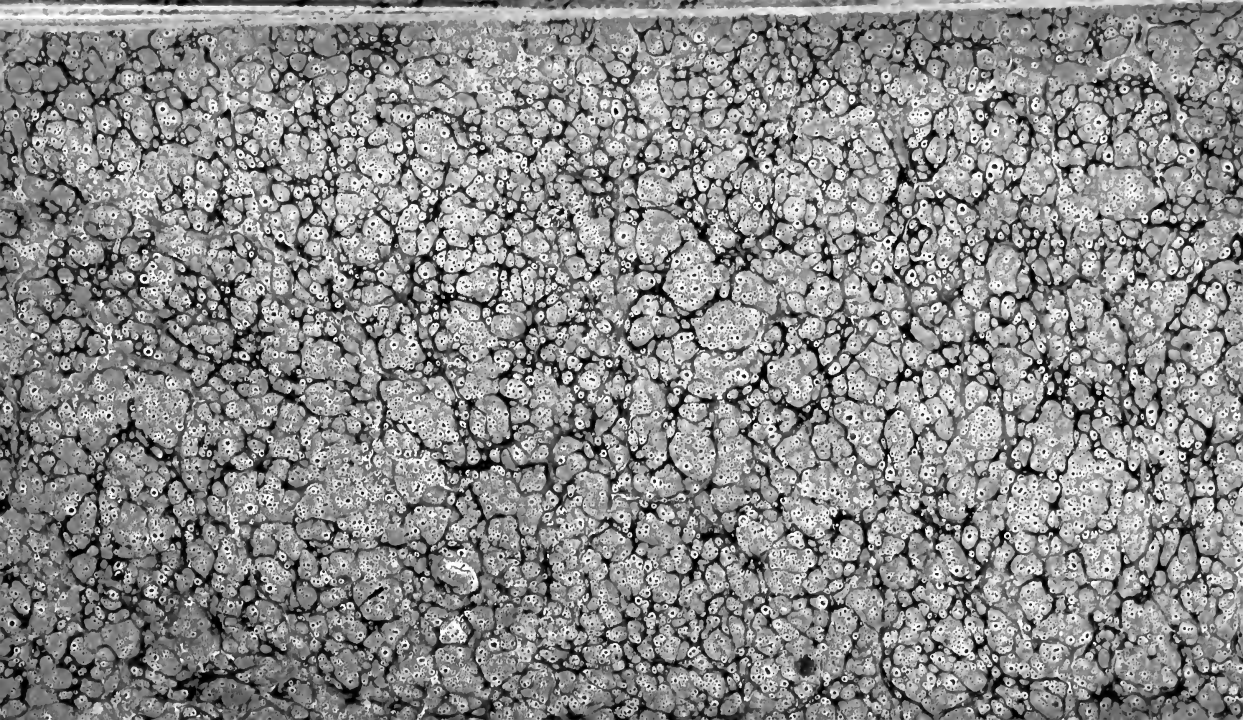
U d'/ of Ottawa
39003011782330



LE

# THÉOLOGIEN

DANS LES

# CONVERSATIONS

## AVEC LES SAGES ET LES GRANDS DU MONDE.

PUBLIÉ PAR LE P. BOUTAULT

SUR LES MANUSCRITS DU P. COTTON, D. L. C. D. J.

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE.

PARIS

J. LEROUX ET JOUBY, LIBRAIRES

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

AVIGNON

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue Bouquerie, 13.

1853

Université d'Ottawa BIBLIOTHÈQUES LIBRARIES University of Ottawa

BT
28
.C673
1853

# AU ROI.

SIRE,

Les vérités que je suis obligé de défendre en cet ouvrage ont des ennemis qui ne me permettent pas de me fier à mes forces, et qui me font prendre la liberté de venir où l'on vient aujourd'hui de tous les endroits de l'Europe, se mettre sous la protection de Votre Majesté.

Quoique j'y vienne après les grands hommes qui vous ont consacré leur plume, et quoique je voie les exemples qu'ils me donnent à l'entrée de leurs livres, où ils ont écrit de si beaux éloges de vos actions glorieuses, et de si magnifiques descriptions de vos triomphes, mon dessein n'est pas de les imiter.

Depuis que la Renommée vous a elle-même consacré sa voix, et qu'elle n'a plus d'autre affaire au monde que de parler des grandeurs de votre auguste personne et de les publier partout, il semble que c'est là désormais son privilége, et que le droit et l'honneur de les louer publiquement ne sont plus que pour elle seule. Tout ce que j'ose entreprendre pour satisfaire à mon zèle, c'est d'écouter ce qu'elle dit et de vous redire ses paroles.

Il est vrai, Sire, qu'elle ne se plaît pas à parler beaucoup; elle s'y plaisait lorsqu'elle commença de vous connaître, mais elle a depuis changé de méthode. Plus elle a vu de grandes choses, moins elle a parlé; et maintenant que la gloire suprême où elle voit votre puissance et votre réputation élevées par la main de Dieu, l'engage à vous honorer souverainement, l'honneur souverain qu'elle croit vous devoir est de renfermer un panégyrique entier dans un seul mot; et pour dire tout ce qui peut être dit d'un grand roi, de ne plus rien dire que votre nom.

Néanmoins, comme il est nécessaire que, dans les Indes et chez les autres peuples de l'Afrique et de l'Asie, elle explique plus clairement ses pensées, elle le fait sans doute, et à mon jugement, sans beaucoup de peine. Je me persuade que, pour faire entendre à ces peuples-là une partie de ce qu'elle sait et de ce que nous voyons dans l'Europe, elle se contente de leur tenir les mêmes discours qu'elle tint anciennement chez eux, lorsque, les entretenant sans flatterie des véritables vertus de l'un des monarques que le monde a le plus aimés, elle leur disait entre autres choses :

Qu'il mérita d'être roi, parce qu'il était le premier des hommes, et qu'il n'eût point laissé de l'être s'il n'eût pas régné.

Qu'en son bas âge, avant qu'il montât sur le trône, il n'avait rien appris qu'à obéir; que dès qu'il y fut, il enseigna les rois et les philosophes par ses exemples, et qu'il se rendit leur maître en la science de vivre, de parler et de régner sagement.

Qu'il eut pour naturel ce qui est l'étude et la vertu des autres rois; qu'être sage et maître de sa colère et de ses autres passions, être sincère, désintéressé, magnanime, incorruptible, fidèle en ses promesses et impénétrable en ses secrets; parler aussi bien qu'il voulait et aussi peu, ce n'étaient point dans lui des sciences acquises par le travail ou par l'industrie, mais des présents de la grâce et des inclinations de la nature.

Qu'il ne cessa de vaincre que lorsqu'il ne trouva plus d'hommes qui pussent ne pas l'aimer, ou qui ne pussent pas vaincre eux-mêmes la jalousie, qui rendait ses succès insupportables à leurs yeux.

Que ce qu'il y eut de merveilleux et de très-particulier en son courage et en sa conduite durant les guerres, fut que, par ses premières victoires, il apprit la science de prendre les villes et de soumettre les peuples sans les détruire, et de ne pas faire des millions de malheureux pour faire un vainqueur.

Que jamais les princes alliés n'eurent de meilleur et de plus constant ami, ni les officiers d'une cour de meilleur maître, ni les peuples obéissants de meilleur père, ni les ennemis domptés et soumis de plus aimable protecteur,

ou de plus heureuse fortune que d'avoir été forcés par ses armes à lui obéir et à l'aimer.

Qu'il se donna des soins extrêmes pour bannir le crime et l'impiété de son royaume et pour y établir le repos; qu'entre les raisons qui le touchèrent en cela, une des plus remarquables fut qu'il prévit, par les mouvements secrets de son cœur, que, lorsqu'il se trouverait des misérables parmi ses sujets, il en serait le plus à plaindre, et qu'il sentirait leurs peines plus qu'eux-mêmes.

Qu'il fut véritablement un grand roi, puisqu'il rendit les autres rois heureux et puissants, et qu'il sut les moyens de s'élever, malgré l'envie, assez haut pour atteindre jusque là par ses bienfaits. Du moins, ce fut en son temps que le monde ouvrit les yeux, et qu'il connut, quoiqu'un peu tard, que la fin des guerres et le remède des afflictions publiques serait qu'il y eût en chaque siècle un monarque qui méritât d'être aimé et d'être estimé des autres princes autant qu'il faudrait pour régner dans leur cœur, et pour devenir le confident de leurs desseins, le protecteur de leurs droits et l'arbitre de leurs différends; que pour lors, une parole ou un arrêt de sa sagesse suffirait pour apaiser ces inimitiés fatales entre les maîtres du monde, dont on a toujours cru qu'elles ne pouvaient être éteintes que dans des déluges de sang répandu, ou étouffées sous les ruines du genre humain.

Qu'il ne se proposa personne pour l'imiter durant son règne en ses hautes entreprises, et qu'il connut de bonne heure que l'homme ne fait jamais parfaitement bien ce qu'il fait par imitation. Cette maxime ne lui fut pas inspirée par l'orgueil: l'instinct admirable qui l'instruisit à faire de grandes actions sans exemple et sans modèle, le rendit assez humble pour ne pas mépriser les bons exemples, et assez sage pour ne rien faire de lui-même qui ne méritât d'être imité.

Que ses actions ne furent pas moins exemplaires que merveilleuses; que ce fut par elles et par la grâce dont il les anima qu'il fit entrer ses maximes dans les esprits, et qu'il forma tout ce qu'il y eut de grands hommes qui travaillèrent sous lui, ou qui commandèrent ailleurs.

Enfin, qu'il fut un roi que chaque prince tâcha d'imiter, que chaque nation désira de voir, que chaque ennemi

fut contraint d'aimer, que les provinces et les villes, transportées d'admiration en le voyant entrer chez elles durant les triomphes, appelèrent chacune leur bien-aimé, et toutes d'une voix commune, le bien-aimé de l'univers!

SIRE, il y a de longues années que la Renommée tenait véritablement ces discours chez les Indiens, dans l'Afrique et dans l'Amérique. Elle a commencé depuis quelque temps à les tenir aussi dans l'Europe: ce sont comme autant de portraits qu'elle vient tracer dans la France, et à la suite de votre Cour.

Le peu que je viens d'écrire est une petite copie que j'en ai tirée. J'ose l'exposer aux yeux de VOTRE MAJESTÉ. Tout ce qu'il m'est permis d'en dire, c'est que ce me serait un bonheur extrême qu'il y parût quelques marques d'où elle pût connaître avec combien de zèle et de respect je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant
serviteur et sujet,

*****

# AVANT-PROPOS.

—

Le théologien dont il est question dans cet ouvrage, vivait sous le règne de Henri-le-Grand.

Il fut appelé à la cour, et il y eut un emploi des plus honorables. Le roi fit état de sa personne et de ses conseils, et se plut à ses entretiens; il lui fit même la grâce, lorsqu'il le connut parfaitement, de l'honorer de sa confiance intime, et de lui témoigner des bontés très-singulières, et qui furent enfin trop glorieuses pour n'être pas insupportables à la jalousie.

Ceux qui se sentirent offensés de son bonheur, conspirèrent inutilement à le détruire par leurs médisances. Il conserva dans la cour, au milieu des mensonges et des trahisons, la réputation qu'il y avait apportée d'être un des plus sages et des plus savants hommes de son siècle.

Comme Sa Majesté désirait que son mérite fût particulièrement connu des grands du royaume, lorsqu'elle voyait des princes et d'autres personnes d'esprit et de qualité autour de sa table ou dans sa chambre, elle l'engageait à les entretenir en lui proposant des questions sur la morale et sur la théologie, ou bien quelques difficultés curieuses sur d'autres sujets propres à le faire écouter par des courtisans avec plus d'attention et plus de plaisir.

Il s'engageait souvent lui-même à ces sortes d'entretiens, lorsqu'il se rencontrait en des compagnies où il ne pouvait pas se taire sans trahir la religion, et où sa conscience l'obligeait à soutenir les vérités de l'Évangile contre les blasphèmes des libertins, et contre les subtilités de ces philosophes qui entreprennent de détruire

par leurs raisonnements tout ce qu'ils ont appris de la nature et de la foi durant leur bas âge.

Il disait en ces compagnies-là des choses qui semblaient d'ordinaire assez bien dites pour avoir été dictées par le Saint-Esprit. La Providence, qui les lui inspirait, ne permit pas qu'il s'en oubliât.

Une des coutumes de cet homme sage au retour des conversations était d'écrire ce qu'on lui avait proposé, ce qu'il avait répondu, et ce qui s'était passé de plus remarquable durant les disputes.

Son espérance était que, quelque jour, il aurait le loisir de mettre ses écrits en ordre, et qu'il en ferait un présent au public et à la postérité. Quelques-uns de ses amis, qui héritèrent de ses papiers, et qui furent les témoins de ses pensées les plus secrètes, conçurent la même espérance; mais la mort, qui l'avait prévenu, les prévint eux-mêmes. Il ne fallait pas qu'elle fît ensevelir avec eux un si louable dessein. Cet ouvrage est un effort que j'ai fait pour l'en empêcher, et pour rendre à la France ce qu'ils lui avaient destiné par leur testament.

Je me suis donné les peines et les soins que l'affaire méritait; mais ce n'a pas été sans juger d'abord que le plus grand succès que je devais me proposer, c'était de ne pas m'éloigner de ses sentiments ; c'est beaucoup même, eu égard à la manière dont ces sortes de mémoires ont coutume d'être écrits.

Peut-être que quelques-uns m'attribueront ce que Sidonius disait en faveur d'un de ses amis, qu'il avait assez bien lu les minutes d'un homme savant et sage, puisqu'il avait très-bien deviné ce qu'il voulait dire. Tout ce que j'avance, c'est que s'il se trouve ici quelques fautes, on ne doit les attribuer qu'à ma plume.

Les lumières que j'ai reçues des personnes qui le connurent familièrement lorsqu'il fut éloigné de la cour, et qui apprirent durant leurs conversations une partie des choses arrivées dans les conférences, m'ont beaucoup aidé à ne pas m'égarer en des endroits où il y avait de l'obscurité.

Ce que je puis dire de mon travail, c'est que mes forces n'ont pas égalé mon zèle ni mes peines, mais que mes peines n'ont pas elles-mêmes répondu aux obligations que j'avais et que j'aurai toujours à la mémoire de ce cher bienfaiteur. Je n'eus le bonheur de lui parler et de l'approcher qu'environ deux ans avant qu'il mourût. Il ne laissa pas en ce peu de temps d'avoir le loisir et la bonte de me faire des grâces que j'aurais tort d'oublier avant et après ma mort.

Quelques considérations ne m'ayant pas permis de lui donner son propre nom, je lui ai donné celui d'Eugène. Ceux qui ont lu l'histoire de sa vie ne douteront pas que je ne l'aie fait pour me conformer aux sentiments du roi son maître. Au moins, si nous voulons renfermer dans un seul mot la louange ordinaire que Sa Majesté lui donnait, d'être l'homme le mieux né et du plus aimable naturel qu'elle eût jamais vu, nous n'en trouverons point de plus propre que ce mot d'Eugène, qui signifie en trois syllabes les mêmes choses que ce grand prince voulait exprimer par quatre paroles. Il semble qu'il porta ce nom dès le berceau; et ce fut très-sagement que le panégyriste qui fit l'éloge de ce théologien après sa mort, remarqua qu'il avait toujours paru sur son front un air qui attirait les yeux des autres, et qui était comme la couronne de l'empire que son âme avait sur les cœurs par la modestie de son visage et par la tranquillité de son esprit.

Il est vrai que cet homme, né pour les grandes actions, se trouva toujours au milieu d'une multitude de grandes affaires, et au milieu des bruits et des mouvements du monde, mais il n'y perdit point son repos. Les révolutions de la cour, et toutes les agitations du temps et de la fortune, n'eurent point la force de l'ébranler, ni de le retirer de son centre, ni de troubler ses dévotions.

Son âme était de la nature des étoiles qui vont répandre partout leurs influences, et qui suivent jour et nuit les courses du firmament sans jamais quitter leur place, et sans cesser d'être immobiles. Je veux dire que le même amour qui l'attachait aux volontés de Dieu, et qui l'obligeait de les suivre au travers des persécutions et des autres peines d'une vie apostolique, l'attacha constamment à sa coutume de s'entretenir continuellement avec Dieu, et de goûter, durant les plus fâcheuses distractions de son emploi, les douceurs célestes de la vie solitaire et intérieure.

C'est là, dit Saint Augustin, le vrai miracle que Dieu opère dans les personnes qu'il a choisies pour les employer aux desseins de sa providence, et pour confier à leurs soins les plus chers intérêts de l'État et de la Religion. L'esprit, dit-il, de ces grands hommes, semblable à celui de Dieu, entre dans les affaires du monde, et il leur donne le mouvement, mais ne s'agite pas avec elles; il y descend sans y tomber et sans s'y répandre.

En un mot, ce théologien était dans la Cour ce qu'est une ombre sur le cadran d'un palais: regardée et considérée des princes et d'une infinité de personnes, mais uniquement attentive et occupée à suivre son soleil, et à se trouver à chaque heure à l'endroit qu'il lui marque par sa

lumière ; elle marche toujours, sans qu'il paraisse qu'elle se remue. Cet homme de Dieu ne trouvait pas le loisir de s'arrêter ni d'être oisif durant un moment ; il semblait néanmoins, par sa modestie, qu'il n'avait aucun soin, et qu'il jouissait d'un parfait repos.

J'ai changé les noms de la plupart des personnes dont il est parlé dans les conférences dont j'écris l'histoire : il s'y dira des vérités qui peut-être ne plairaient pas aux héritiers de leurs propres noms.

# THÉOLOGIEN

## DANS LES CONVERSATIONS.

### ENTRETIEN I.

#### DE L'EXISTENCE DE DIEU.

La première de ces conférences fut tenue à la campagne chez un gentilhomme de très-haute qualité, et il s'y passa des choses que les témoins ont jugées dignes d'être remarquées avec un soin particulier, et que la France, comme je crois, ne jugera pas indignes de paraître dans un plus grand jour, et d'être connues aujourd'hui.

Ce seigneur, qui n'était pas moins illustre par ses actions que par sa naissance, et qui mérita de porter le nom d'Auguste, retournait d'une promenade qu'il faisait d'ordinaire le matin durant les grands jours d'été, et entrait dans l'avenue de sa maison, lorsqu'il rencontra le théologien dont je parle, et que je suis obligé d'appeler Eugène.

Auguste le connaissait depuis peu, s'étant trouvé quelques jours auparavant dans une assemblée de personnes savantes, où ce théologien défendit avec honneur les vérités de l'Église, et parla très-à propos sur toutes les questions qui y furent proposées. L'esprit, la sagesse et la modestie qu'il

fit paraître en ses réponses, donnèrent à Auguste beaucoup d'estime pour lui, et après les autres civilités, l'obligèrent à lui demander son amitié, d'une manière et en des termes qui méritaient bien ce qu'il demandait.

C'était pour reconnaître en quelque sorte toutes ces bontés d'Auguste qu'Eugène voulut l'assurer chez lui de son obéissance et de son respect, et qu'il alla lui rendre visite. Auguste fut ravi de le revoir, et lui dit, en l'embrassant, tout ce que l'honnêteté et l'amitié ont coutume de faire dire en ces rencontres, mais il ne lui dit rien qu'il ne sentît dans le cœur. Les reparties d'Eugène ne furent pas moins civiles ni moins sincères : de sorte que, marchant ensemble, et s'entretenant depuis l'entrée de l'avenue jusqu'à la maison, ils reconnurent avec plaisir que l'amitié se lie aisément entre deux personnes qui ont les mêmes inclinations et le même esprit.

Cet entretien particulier, quoique assez long, dura moins qu'ils n'espéraient. Dès qu'ils arrivèrent, ils furent avertis qu'on allait servir. Sur quoi Auguste, ayant pris la main d'Eugène pour le conduire : Vous ne vous repentirez pas, lui dit-il, de m'être venu voir : il y a ici une compagnie qui vaut bien la peine que vous avez prise. C'est vous que je cherche, repartit Eugène ; et pourvu que vous ayez la bonté de me souffrir, je n'aurai pas sujet de me plaindre ni de désirer autre chose. Ils en étaient encore l'un et l'autre sur le compliment, lorsqu'ils entrèrent dans la salle où la compagnie les attendait.

Outre la dame et la fille de la maison, et deux autres dames de la première qualité, il s'y trouva ce qu'il y avait de gentilshommes de marque dans le voisinage. Le plus considérable était Léonce, neveu d'Auguste, jeune seigneur fort estimé pour

son esprit, savant même, et digne de la réputation qu'il eut presque dès le bas âge, d'aimer les livres et de bien dire ce qu'il avait lu. Il s'y trouva aussi un certain personnage nommé Tiburce, qui n'était pas de condition ni de mérite à se trouver là : c'était un homme de basse naissance et libertin de profession, qui avait fait sa fortune en des académies secrètes et à la cour, par une nouvelle philosophie, que quelques riches courtisans préférèrent à tout ce qu'ils savaient, et qu'ils achetèrent aux prix qu'il voulut. L'amitié que Léonce avait contractée malheureusement avec lui, faisait qu'Auguste le souffrait quelquefois en sa maison, en sa présence, et qu'il dissimulait la peine qu'il sentait à le voir et à l'entendre parler.

Après le repas, toute cette compagnie passa de la salle dans le jardin, et afin de jouir plus doucement du plaisir que les entretiens d'une si belle assemblée faisaient espérer, elle alla s'asseoir au milieu du bois, en une place où l'on trouvait la fraîcheur et l'ombre, et tout ce qui peut rendre une solitude délicieuse et commode au temps des chaleurs. Ce fut là que tant de nobles personnes s'arrêtèrent pour y passer quelques heures, en attendant que le soleil leur permît d'aller chercher plus loin d'autres divertissements.

Le jour d'auparavant, la plupart de cette même compagnie s'étaient assemblés au même endroit, et il y avait eu du bruit au sujet de quelques paroles qui y furent dites et soutenues indiscrètement. Auguste, selon sa coutume de présenter des occasions de parler à ceux qui parlaient bien, avait proposé ce jour-là une question qui engagea ces Messieurs à discourir.

La question était celle qu'on agite aujourd'hui en plusieurs écoles, si les bêtes ont quelque sorte de raisonnement, ou s'il n'y a que le seul instinct

qui les gouverne, et en quoi consiste précisément la spiritualité de notre âme, et sa différence principale d'avec les âmes corruptibles et matérielles. Les uns et les autres dirent ce qu'ils pensèrent là-dessus, et rapportèrent quantité de remarques curieuses, tirées de l'histoire de la nature et des livres des physiciens anciens et modernes.

Ces gentilshommes savaient assez de choses pour des courtisans de leur âge, et il est vrai qu'ils parlaient bien, mais non pas toujours. Leurs paroles s'accordaient souvent avec leur cœur, où il y avait peu de religion. Quelques-uns d'entre eux, durant la dispute, n'eurent pas la discrétion de cacher leurs pensées et leurs impiétés secrètes : ils avancèrent des paroles dont le sens était que les âmes des hommes et celles des bêtes sont de même espèce et de même rang dans l'ordre de la nature, et quoiqu'ils tâchassent de déguiser ce qu'ils disaient, la crainte et le respect n'empêchèrent pas leur témérité de le dire clairement, et d'offenser Auguste et les plus sages de la compagnie.

Les dames s'en plaignirent hautement. Susanne, femme d'Auguste, en fut d'autant plus touchée que Léonce était de leur nombre, et qu'il en était par une mauvaise habitude qui s'était formée dans son esprit d'avoir à chaque rencontre des doutes à proposer contre les vérités les plus saintes.

Cette sage et dévote dame, qui, le lendemain, sentait encore son déplaisir sur le cœur, vint à la seconde conférence dont nous allons parler, avec dessein de se satisfaire, et avec l'espérance qu'elle en trouverait le moyen et l'occasion. Elle ne les chercha pas longtemps. Voici ce qui lui donna la pensée de s'adresser et de se fier au théologien nouvellement arrivé, qui lui sembla n'être venu que pour l'aider en son dessein inspiré de Dieu.

Le hasard ayant voulu que la conversation com-

mençât par un discours de chasse et de vénerie, et qu'en racontant quelques histoires de la ruse des oiseaux, on prononçât deux ou trois fois le mot d'*instinct*, un de ces gentilshommes, nommé Sylvère, s'avisa de demander à Eugène ce que c'est que l'instinct des bêtes. Son intention était que ce théologien, en suivant la voie des philosophes chrétiens, et raisonnant selon les principes de la religion, s'embarrassât et se perdît dans des labyrinthes, et que, durant ses égarements, il donnât à la compagnie sujet de penser qu'ils avaient bien fait, dans la dispute précédente, de se détourner du chemin commun et de former une nouvelle philosophie.

Eugène, sans examiner et sans pénétrer son dessein, fit ce que voulut la civilité, et répondit à la question en peu de paroles, et modestement.

Sa proposition fut que l'instinct des animaux est du nombre de ces sortes de merveilles qui sont claires et manifestes à notre esprit, mais que nous ne pouvons exprimer par nos paroles, et que nous appelons ineffables. Il me semble, ajouta-t-il, que nous ne pouvons le mieux définir que par le mot qui est aujourd'hui fort ordinaire en de semblables occasions, en disant que c'est *un je ne sais quoi*, une je ne sais quelle lumière spirituelle, ou quelle particule de sagesse et de raison qui est enfermée dans une âme matérielle et brutale, et qui fait au dedans des bêtes ce que l'homme fait au dehors et visiblement envers elles.

Sylvère, sans se donner le loisir de considérer ni peut-être d'écouter le dernier mot de cette réponse, reprit brusquement la parole:

Oui, dit-il; mais, s'il y a de la sagesse et de la spiritualité dans les actions des bêtes aussi bien que dans les actions des hommes, ne jugez-vous pas qu'il est difficile de comprendre ce qu'on nous

oblige de croire, qu'il se trouve une différence extrême entre nos âmes et les leurs, que les leurs sont mortelles et matérielles, formées de terre et de boue; les nôtres divines et incorruptibles.

Non, Monsieur, répondit Eugène, je n'ai point de peine à croire ni à concevoir qu'un cheval n'est point sage et qu'il n'a point de raison, quoiqu'il marche dans le droit chemin et qu'il soit conduit sagement par un cocher. Vous sortez de la question, répliqua le gentilhomme. Vous ne m'avez pas entendu, reprit Eugène. Obligez-moi d'entendre les deux ou trois paroles que j'ajoute, et qui vous expliqueront ma pensée.

La compagnie écouta curieusement ce qui suit, et Eugène le prononça dignement, et avec autant de force que de grâce et de modestie:

Vous saurez, s'il vous plaît, dit-il à ce même gentilhomme, que la nature a donné aux animaux privés de raison, deux maîtres, ou deux directeurs : l'homme et l'instinct. L'un et l'autre les dirigent, et les font aller où il faut qu'ils aillent, mais il y a quelque différence en leur méthode de diriger. L'homme, en conduisant les bêtes, est hors d'elles et auprès d'elles, et toutes les actions de sa conduite sont extérieures, et visibles aux yeux. L'instinct est au milieu d'elles, caché dans leur imagination et dans leurs organes, et là, il agit secrètement et sans être vu. C'est un guide intérieur qui les mène, qui les pousse, qui les arrête, qui les détourne, qui leur inspire des façons de se défendre, et des façons de travailler inimitables à l'esprit humain, et tout cela, par la bonté de la Providence, qui, connaissant que ces pauvres brutes, dans une infinité de rencontres, ne pourraient pas être nourries, ni logées, ni conservées, sans un secours étranger et sans un soin miraculeux, a voulu faire ce miracle, et

allumer dans leur imagination aveugle quelque rayon d'intelligence qui les éclairât durant les dangers, et leur montrât les voies et les moyens d'en sortir.

Mais la merveille la plus digne de réflexion est que cet instinct qui se trouve dans l'animal n'est pas quelque chose de l'animal, et quoiqu'il lui donne la force et le mouvement, qu'il n'est point son âme et qu'il ne lui donne point la vie. Il lui fait faire des actions de raison sans le rendre sage ni raisonnable, et sans lui donner la connaissance de ce qu'il fait ; il l'aide à travailler, mais il ne l'instruit pas ; il le conduit aux endroits où il doit aller, mais il le laisse toujours aveugle ; il lui fait observer dans un ouvrage tous les préceptes de l'art et toutes les règles de la science, mais il le laisse toujours ignorant : en un mot, il ne change point sa nature de bête, et il ne lui ôte point sa différence d'avec l'homme, quoiqu'il le fasse agir d'une manière qui n'appartient qu'à l'homme.

Non, Messieurs, l'intelligence des brutes n'est point à elles ; elle ne les ennoblit point en les gouvernant ; et tout ainsi qu'un cavalier qui fait que son cheval aille droit où il faut aller, et que, durant un voyage de cent lieues, il ne sorte jamais du vrai chemin, ne fait pas que son cheval ait de l'esprit ni qu'il soit comparable à son serviteur, quoique celui-ci peut-être se soit égaré souvent, de même l'instinct qui pousse le lièvre à sauter et à marcher en l'air autant qu'il peut lorsque les chiens le poursuivent, et qui, durant la chasse, inspire aux loups et aux renards des subtilités et des ruses si admirables, ne fait pas que ces bêtes-là vaillent mieux qu'un villageois qui se laisse prendre par ses ennemis faute d'invention et d'adresse, et n'empêche point que ce ne soit une folie de comparer leur âme matérielle à la

sienne, ou de soupçonner qu'il y ait de l'égalité.

Sur quoi vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'en tous les genres et en toutes les espèces des créatures d'ici-bas, nous en voyons plusieurs poussées par des mouvements qui surpassent leur nature, et qui ne conviennent qu'à un être de plus haut rang et de plus noble condition, sans toutefois que ces mouvements surnaturels et honorables relèvent la bassesse de leur naissance, et qu'ils changent rien en leurs propriétés essentielles.

Il y a des pierres et des métaux, comme l'aimant et le fer, qui font des actions propres à la vie, et qui se remuent d'eux-mêmes sans être poussés par une cause étrangère, ni emportés par leur pesanteur ou par leur légèreté. Il y a des plantes, comme les palmiers, qui font des actions animales, et qui semblent avoir un cœur et des passions, et rechercher, en s'embrassant mutuellement, les douceurs et les plaisirs d'une véritable amitié. Il y a des bêtes qui font des actions d'homme, jusqu'à bâtir leurs maisons selon les règles de l'architecture, comme les castors, et jusqu'à établir parmi elles des républiques et des magistrats, comme les abeilles. Enfin il y a des hommes qui font des actions de Dieu, comme les prophètes qui prédisent les choses du temps à venir, ou qui ressuscitent les morts, ou qui exercent les actes divins d'un pur amour, actions surnaturelles dont le principe s'appelle grâce dans les hommes, instinct dans les bêtes, sympathie dans les plantes, vertu secrète dans les métaux, partout, qualité occulte, ou, comme j'ai dit, un *je ne sais quoi* qui n'a point de nom.

Mais ce *je ne sais quoi* ajouté à la nature d'un chacun, en lui donnant de plus nobles mouvements que les siens, ne change point cette nature; et quoi qu'en pensent les ignorants, quand ils

voient ces miracles, il ne fait pas que l'homme soit Dieu, que la bête soit raisonnable, que la plante soit sensible ni que la pierre soit vivante. Quelques philosophes l'ont voulu dire, mais on s'est moqué d'eux; il n'y a point eu d'école qui ne les ait traités d'extravagants; et s'il y a de l'extravagance à croire qu'une herbe qui remue et qui s'enfuit lorsque le mouton approche, est du nombre des bêtes, et qu'elle a une imagination craintive, il y en a bien davantage à s'imaginer qu'une fourmi, qui se pourvoit durant l'été, est du nombre des hommes et qu'elle a de la raison. Mais la folie serait extrême, si quelqu'un voulait soutenir que Dieu n'est pas éternel, ni incréé non plus que nous, parce que nous lui sommes semblables en quelque chose, et que nous faisons des miracles comme lui; ou bien de soutenir que nous autres hommes, nous ne sommes pas plus hommes que les bêtes, et parce que les singes font des singeries semblables à nos actions, que nous avons tort de nous préférer à ces brutes ingénieuses. C'était une brute plutôt qu'un philosophe, celui qui avança autrefois dans ses thèses que nos avantages prétendus au-dessus des éléphants et des aigles, étaient des songes de notre orgueil; que ces nobles animaux valaient du moins autant que nous; que, sous des figures différentes, ils avaient des âmes de même condition, et que notre raison divine et notre immortalité future n'étaient que des fables.

Ce peu de discours ne fut autre chose qu'une réponse précise à ce que Sylvère avait demandé. Eugène croyait que ce gentilhomme irait plus loin, et qu'il voudrait savoir si cette particule de sagesse et de spiritualité enfermée dans l'imagination des bêtes, est un accident ou une substance; si elle est l'instrument ou le principe de leurs actions ingénieuses, et il espérait que, par ces ques-

tions, ils entreraient dans des difficultés et dans des ténèbres où les lumières de la philosophie chrétienne auraient plus de force et éclateraient davantage. Mais le gentilhomme ne répliqua rien, et sembla consentir aux propositions d'Eugène. Les autres se turent aussi. Je ne sais si ce fut le respect ou la crainte qui les fit taire ; il y a de l'apparence qu'ils n'eurent pas le temps de rien dire, parce que Susanne fut extrêmement prompte à les prévenir, et à prendre la parole dès qu'Eugène eut achevé de parler.

Cette dame, ravie des choses qu'elle venait d'entendre, et persuadée qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, prit hardiment l'occasion, et vint à son point sans plus différer. Par une sainte malice, elle engagea Léonce à déclarer lui-même ses pensées à ce théologien si habile, et à lui découvrir ses plaies, qui avaient besoin d'une aussi savante main que celle-ci. Monsieur, dit-elle en s'adressant à Eugène et en lui montrant Léonce, vous parlez si bien que je puis espérer de votre bonté que vous voudrez bien prendre la peine de convertir ce jeune gentilhomme que voilà, qui témoignait hier beaucoup de difficulté à croire que notre âme soit immortelle, et même, dernièrement encore, à croire qu'il y ait un Dieu.

Madame, repartit Léonce, m'accuser devant une si grande compagnie, c'est me commander de me défendre. Pour vous obéir, je dirai que je n'ai jamais été si hors de moi, ni si perdu de jugement et de conscience que de douter que le monde ait été fait par un Créateur, et qu'il soit gouverné par ses soins et par sa sagesse. Ce que j'avançais dernièrement, c'est qu'il y a trois ou quatre choses fort nécessaires aux hommes et fort importantes pour leur bien public, qu'on cherche depuis longtemps, et qu'il semble qu'on ne trouvera jamais,

comme la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, la démonstration de l'existence et de la vérité de Dieu; et j'ajoutai, principalement touchant la dernière, qu'il y a longtemps que je cherche celui qui me la découvrira, et qui sera plus heureux que tant d'autres, dont les entretiens et les écrits n'ont pas beaucoup contenté les philosophes éclairés. Si Monsieur, que vous avez prié de me convertir, avait quelque nouvelle lumière là-dessus et quelque secret digne d'être su, je l'apprendrais volontiers, et je me ferais honneur de lui en être obligé.

Eugène, touché d'une juste colère de voir qu'il y eût des hommes qui osassent demander si nous sommes les créatures d'un Dieu, voulut que le gentilhomme s'en fâchât aussi, et que, sous un nom supposé, il se condamnât lui-même, et qu'il connût combien sa question était imprudente et déraisonnable. Il témoigna qu'il ne comprenait pas bien ce que Léonce désirait de lui.

Je désire, dit-il, entendre quelque raison qui prouve et qui convainque démonstrativement qu'il y a un Dieu.

Oui, Monsieur, très-volontiers, repartit Eugène, et en un mot, pourvu que vous m'accordiez auparavant une autre grâce. On a parlé à table des belles actions de votre père et de la noblesse ancienne de votre illustre maison : obligez-moi de me dire ce que vous répondriez à un philosophe qui entreprendrait maintenant de raisonner et de disputer avec vous sur ce qu'on a dit, et qui voudrait que, par des preuves évidentes et incontestables, vous lui fissiez voir que feu Monsieur votre père était gentilhomme et homme d'honneur.

Léonce se laissa prévenir par la colère; sa repartie fut prompte et ferme : Je répondrais, dit-il,

qu'il n'est pas besoin de le prouver, qu'il n'y a que les fous qui en doutent.

Monsieur, reprit aussitôt Eugène, vous me donnez ma réponse : voilà justement ce que je puis et tout ce que je dois vous dire sur la question que vous m'avez proposée.

Ce gentilhomme, qui était prêt à parler de la subordination des mouvements de la nature, et qui s'était formé lui-même sa méthode pour surprendre les théologiens, et pour les conduire en des labyrinthes d'où il s'imaginait qu'ils ne pouvaient pas sortir, se voyant mis hors de son chemin, et comme inopinément égaré, n'eut point d'autre repartie que de demander où il était, et de dire : Comment, Monsieur ?

Vous ne voulez pas, poursuivit Eugène, qu'on raisonne sur la noblesse d'un homme mortel, ni qu'on vous demande des preuves de sa vertu, parce qu'elle vous paraît indubitable, et parce qu'on ne peut discourir ni disputer là-dessus sans vous offenser, cependant vous voulez qu'on raisonne et qu'on forme des questions et des doutes sur les grandeurs et sur l'éternité d'un Dieu, et vous ne craignez pas l'affront que vous et moi, et tous ceux de la compagnie devons recevoir d'entendre ce raisonnement et cette dispute? Nous sommes à Dieu plus qu'à notre père: nous avons dans notre personne beaucoup plus de ses bienfaits, et plus de sa substance et de sa vie que de celle d'aucun bienfaiteur ni d'aucun parent. Il est nôtre plus que nous-mêmes; chaque respiration de nôtre cœur, chaque mouvement de nos yeux est un chef-d'œuvre de sa sagesse et de sa puissance infinie, et vous voulez qu'au lieu de penser à notre devoir de l'adorer et de l'aimer éternellement, nous examinions s'il est digne d'être aimé et d'être adoré? que nous doutions même s'il est

au monde, ou s'il y peut être, et s'il est autre chose qu'une idole formée des songes de l'esprit humain? Quelle ingratitude et quel scandale! A quoi pensez-vous, Monsieur, à quoi pensent vos philosophes et vos maîtres? Est-ce moi seulement, ou ces dames dévotes et modestes, n'est-ce pas vous-même qui devez être honteux de ces entretiens, qui devez vous fâcher contre vous, et trembler d'horreur, en formant ou en écoutant ces sortes de questions et de curiosités impies? N'est-ce pas le ciel et le soleil qui en doivent rougir? Quiconque demande qu'on lui prouve la vérité du Créateur, offense et outrage toutes les créatures.

Léonce, qui, tandis qu'Eugène parlait, eut le temps de se reconnaître un peu, répondit avec assez de réflexion et d'adresse : Tellement donc, Monsieur, que vous dites que c'est offenser et faire rougir un homme savant que de le prier d'entretenir les compagnies des grandeurs de la Divinité, et d'enseigner quelles sont les preuves et les démonstrations de son éternelle existence. Je rougis, répliqua Eugène, et je refuse de parler, non point parce que je n'ai rien à répondre, mais parce qu'on m'interroge. Ma honte et mes plaintes, aussi bien que les vôtres, ne viennent pas de ce que la noblesse de mon père et la vérité de mon Dieu sont douteuses, mais de ce que l'on en doute, et de ce que, durant nos conversations, il se trouve parmi nous des personnes assez inconsidérées et assez hardies pour en demander des preuves. Ce sont là, selon vos paroles, des questions de gens sans honneur, à qui les hommes de votre courage n'ont coutume de répondre que par l'épée, et ceux de ma profession que par le silence.

Mais, reprit Léonce, tant d'excellents personnages qui ont dit et qui ont écrit des merveilles

là-dessus, écrivaient-ils pour des gens de cette sorte? Ces savants théologiens ont eu d'autres pensées que vous, et eux-mêmes ont reconnu que c'était la marque d'un esprit bien fait, de former sagement des difficultés sur l'existence de Dieu, puisqu'ils n'ont jamais fait de plus grands efforts ni produit de plus beaux ouvrages que pour y répondre.

Leurs efforts, répliqua Eugène, et leurs entreprises n'ont pas été de convaincre les athées et de leur persuader que Dieu est, mais de persuader au reste des hommes que les athées sont des fous moins raisonnables que les bêtes, et que les philosophes chrétiens qui veulent disputer contre ces fous-là, et qui entreprennent de les convertir par des arguments, ne sont pas plus sages qu'eux durant la dispute.

Nous nous écartons, repartit le gentilhomme. Je ne vous demande pas que vous disputiez contre un athée, mais que vous instruisiez un catholique. Je suis chrétien, et je crois ce que je suis obligé de croire. Je confesse, et je sais certainement qu'il y a un Dieu, mais je le puis mieux savoir, et c'est pour le mieux apprendre et pour être incapable d'en douter jamais que je vous interroge, et que je vous demande quelles sont les raisons qui appuient cette vérité.

Je ne sais si Léonce conçut bien ce que lui répondit Eugène, et ce qu'Auguste et les autres écoutèrent avec attention et avec plaisir. Puisque vous savez, dit-il, que Dieu est, ne vous en oubliez pas. Le vrai moyen d'oublier et d'ignorer ce que nous savons naturellement et ce que le Créateur a imprimé dans nos âmes, est de le vouloir apprendre philosophiquement, et de l'examiner par des réflexions indiscrètes: Patrice, notre nouveau physicien, savait autrefois, avant qu'il étudiât, ce que la nature et l'expérience enseignent aux

hommes, et ce que savent les enfants dans le berceau, que le soleil est lumineux. Il voulut l'apprendre par l'étude et par la philosophie : ce qu'il apprit, et ce qu'il tâcha de persuader partout fut qu'il n'y a point de lumière dans le soleil.

Ce que chacun sait de la vertu, qu'elle est louable et digne de récompense, le nouveau disciple de Métrodore le sut d'abord comme les autres, et crut, durant plusieurs années, ce que la nature lui en avait enseigné durant son bas âge. Il voulut le mieux savoir par les raisonnements de son esprit curieux, et découvrir quelque chose de singulier et d'inconnu. Ce qu'il découvrit fut le chemin d'une mort honteuse sur un bûcher, où il courut, et où il arriva bientôt par la conduite de sa philosophie. On le condamna pour avoir, entre autres choses, enseigné que la vertu était digne de châtiment, qu'elle était l'ennemie de l'homme et qu'il fallait la bannir du monde.

Protagoras était sage durant sa jeunesse : il connaissait et adorait un Créateur. Lorsqu'il fut un grand philosophe, et qu'il voulut connaître par raisons la vérité de sa religion et de sa doctrine, il apprit à oublier ce qu'il savait depuis quarante ans ; les raisons qu'il trouva ne lui servirent qu'à enseigner publiquement et scandaleusement qu'il n'y avait point de Dieu. Vous êtes sage aujourd'hui, poursuivit-il en regardant Léonce, vous savez certainement que Dieu est. Contentez-vous de cette certitude que la nature et la foi vous ont donnée, car si vous voulez le mieux connaître par des spéculations et des convictions tirées de votre fausse logique, demain vous ne le saurez plus.

L'ardeur que Léonce avait de disputer lui fit avancer une proposition indiscrète et messéante. Lui, qui venait de s'appeler catholique, n'eut point

de honte de prendre le nom d'apostat et de se mettre à la place d'un athée. Mais si d'aventure, dit-il, et par malheur, je suis du nombre de ceux qui ont oublié cette science, et si je doute maintenant que j'aie un Créateur et un Maître du ciel, voulez-vous que je continue d'en douter, et m'épargnez-vous trois ou quatre paroles qui me feront connaître mon erreur et remédieront à mon infidélité ?

Cent paroles, repartit Eugène, et je puis dire, cent volumes de paroles et de preuves philosophiques, ne pourraient pas y remédier.

Ce qu'il ajouta pour rendre raison de sa réponse, mériterait d'avoir eté prononcé d'une voix assez haute pour être entendu de tous les athées.

Vous demandez, dit-il à ce jeune courtisan, que je vous fasse ressouvenir de ce que vous saviez autrefois, qu'il y a un Dieu; et moi je vous réponds que l'on ne s'en souvient pas de la même manière qu'on l'a su d'abord. Car, remarquez, je vous prie, que savoir que Dieu est, c'est une science bien différente des autres, et qu'elle a des lois bien particulières.

On ne la peut pas apprendre par le travail, ni par l'étude, ni par l'instruction des maîtres : il faut que ce soit la nature qui la donne et qui l'inspire aux enfants. On ne peut pas s'en oublier ni la perdre par les fautes de la mémoire ou par aucun autre malheur, il faut que ce soit l'orgueil et le péché qui la détruisent. Enfin elle ne peut pas se rétablir par le raisonnement ni par la force de l'esprit, il faut que ce soit la grâce qui la rende et l'humilité qui la mérite. Vous avez perdu cette science ; vous me priez de vous enseigner un moyen qui la fasse renaître en votre cœur : je vous réponds : Soyez humble, et connaissez ce que vous êtes. Regardez votre ombre, vous saurez qu'il y

a un soleil : regardez votre néant, vous saurez qu'il y a un Dieu.

Léonce, et les autres gentilshommes qui voulaient attirer Eugène à la dispute, et qui attendaient impatiemment qu'il y eût combat, afin d'en être, et de prendre part au plaisir et à l'honneur d'avoir désarmé ce redoutable théologien, à la vue d'un si grand monde, répondirent d'une voix commune que c'était pour faire naître dans leur âme cette humilité merveilleuse qu'ils désiraient apprendre de lui quels sont les arguments qui soutiennent la doctrine de l'éternité de Dieu. Et certes, ajouta Léonce, vous ne devez pas refuser ce que vous pouvez aisément nous accorder, et ce que nous avons quelque droit d'attendre de votre civilité; toute la grâce que nous demandons, c'est que vous nous montriez, de la manière que l'ont fait les sages philosophes de chaque siècle, que ceux qui veulent disputer contre cette première thèse de la théologie, sont des insensés. Dites ce qu'ils ont dit quand ils parlaient aux impies et aux incrédules.

Eugène voyait les desseins et les espérances de ces jeunes hommes : il ne craignait pas leurs forces, et il ne voulait pas employer les siennes. Son intention était de guérir leur mal; mais il jugeait qu'au lieu d'y remédier, ce serait le faire croître que de leur proposer des arguments, et de leur présenter l'occasion qu'ils cherchaient de disputer. Cet homme sage savait par expérience que la méthode des athées, lorsqu'ils disputent dans les compagnies, consiste à disputer en désordre, et à n'y observer aucune règle, leur maxime étant que, durant le bruit et la confusion des voix, les dames et les courtisans, témoins et juges de ces combats tumultueux, ne manquent point de juger que celui qui crie le plus haut et qui paraît le

plus insolent et le plus hardi, est le vainqueur, et qu'il défend la meilleure cause.

L'industrie d'Eugène fut de venir à bout que Léonce et ceux de sa suite n'eussent aucun moyen de se battre avec lui, mais qu'ils se trouvassent toujours engagés à l'interroger, et engagés par leur curiosité à écouter attentivement et paisiblement ce qu'il jugerait à propos de leur dire. Son espérance était qu'avec ses paroles, la grâce et la vérité, sans qu'ils y prissent garde, entreraient secrètement dans leur esprit, et que, pour lors, le combat où ils aspiraient se passerait dans leurs personnes, que ce serait leur propre conscience qui disputerait contre eux-mêmes, et qui réfuterait toutes les pensées et tous les blasphèmes de leur athéisme.

Il répondit donc enfin, et leur dit en souriant: Puisque vous le voulez et puisqu'il le faut, je ferai ce qu'ont fait ces sages docteurs de l'antiquité; je me servirai de leur argument et je garderai leur maxime. Leur argument principal, quand ils ont voulu convaincre les infidèles, a toujours été de leur montrer le firmament et les astres, et les autres parties de cet univers. Je vous les montre, Messieurs, et je vous dis: Regardez.

Eugène s'étant arrêté après avoir prononcé ces deux paroles, Léonce l'avertit de continuer, et de rapporter les raisons et les preuves que les anciens avaient formées là-dessus.

Quand j'ai dit: Regardez, repartit Eugène, j'ai dit tout ce que je dois dire, car la maxime de ces premiers sages, et l'avis qu'ils m'ont donné, est que, apporter des raisons à ceux qui, après avoir regardé le monde, ne savent pas encore qu'ils ont un Dieu, c'est apporter des flambeaux pour montrer le soleil à ceux qui ne le voient pas en plein midi. Ces flambeaux sont allumés, et répandent

beaucoup de lumière; mais si le soleil n'a pas assez de clarté pour se faire voir, tous les flambeaux du monde ne le rendront pas plus visible et ne contenteront pas les aveugles.

Voit-on Dieu là haut comme on voit le soleil, repartit Léonce? Non, dit Eugène, mais l'on voit que Dieu est.

A ce mot, le gentilhomme ouvrant les yeux comme pour regarder où il était, et pour découvrir ce qu'il y avait de mystérieux dans cette réponse imprévue, Eugène lui expliqua clairement et éloquemment sa pensée : Lorsque je vois votre visage, dit-il, je ne vois pas votre âme, mais je vois manifestement que vous avez une âme et que vous vivez ; et si la pensée me venait de soutenir qu'il n'y a point d'âme dans votre corps, et qu'à l'heure qu'il est, vous êtes mort, ce serait bien mal procéder que de raisonner davantage avec moi, et par de doctes discours tirés de la sagesse et de l'ordre de vos actions, me vouloir démonstrativement convaincre que vous êtes en vie, et que tout cela ne peut venir que d'une âme. Car bien que la conclusion soit manifeste, néanmoins, il n'est pas si clair que votre âme est le principe nécessaire de ces actions qu'il est clair et visible sur votre front et dans vos yeux que vous avez une âme. Il sort de votre face un air de vie, comme une lumière animée, qui est la plus éclatante et la première démonstration de la présence de votre esprit. C'est, dis-je, votre visage qu'il me faut montrer sans me dire aucun autre mot, sinon : Regardez et considérez. Car, si en le regardant, je continue de nier, et si je demande d'autres preuves pour être convaincu que vous vivez, on doit me les refuser ; mes amis me les refuseront, comme à un aveugle ou à un homme insensé ; les plus sages me laisseront dire sans me rien répon-

dre, et leur silence ne sera pas leur confusion : il sera la mienne, et déclarera que je suis incapable d'apprendre, et que je ne mérite pas seulement que l'on me parle.

Ainsi, Messieurs, l'esprit de Dieu, présent et vivant dans ce grand monde, y transpire un air de sa vie, et répand sur ce vaste assemblage de créatures un certain lustre et je ne sais quelle lueur d'une gloire immatérielle et incréée, qui est la démonstration de son existence, et l'argument de sa vérité visible et intelligible à tous les peuples : *Vapor virtutis Dei, et emanatio claritatis.* Je ne parle point de cette clarté répandue devant la création dans le néant, et inventée par Grégoire Palamas. Je dis avec Saint Fulgence qu'il sort de Dieu une clarté sensible, et comme une émanation ou une impression de lui-même marquée sur les créatures, et que tous les ouvrages formés par ses mains portent le caractère de sa méthode ; que c'est par là qu'on le connaît et qu'on le distingue. Ma pensée est que comme les illustres peintres n'écrivent pas leurs noms sur leurs tableaux, et que néanmoins, dès qu'une peinture du Raphaël ou du Basan paraît au jour, on les voit aussitôt eux-mêmes là dedans et qu'on les nomme, parce qu'avec leur ouvrage, il sort de leurs doigts et de leurs pinceaux un air ou une ombre qui porte tous les traits de leurs personnes, de même ce grand peintre de la nature n'a pas besoin d'écrire sur le firmament: *C'est Dieu qui l'a fait.* Le firmament a dans ses couleurs un éclat, ou un je ne sais quoi qui sort de l'esprit de son auteur, qui le rend visible et aimable, et oblige tous les spectateurs à l'aimer et à l'adorer. *Simulacrum ejus et divinissima lux nota, visibilisque et animo et oculis.*

Cet éclat, comme j'ai dit, paraît aux yeux de

tous les mortels; et c'est ce qu'il faut qu'on me montre et ce qu'il faut que je regarde, quand je veux nier ou douter qu'il y a un Dieu. Non, Messieurs, on ne doit pas alors disputer ni raisonner avec moi sur la subordination des mouvements, ni par l'impossibilité d'une suite infinie entre les choses changeantes et changées, me faire voir qu'il faut qu'il y ait un premier moteur et un principe éternel. Car bien que le mouvement général de la nature démontre la vérité d'un être surnaturel et infiniment immuable, le mouvement commencé du monde, la vérité d'un Créateur plus ancien que les temps, le mouvement circulaire des cieux et des astres, la vérité d'un maître qui les gouverne et qui les assujettit aux lois de sa providence, néanmoins, toute cette philosophie et toutes ces nécessités de conclusions ne sont pas si claires ni si démonstratives qu'il est clair, par la vue du monde, que Dieu est. On me doit dire : Levez les yeux, contemplez le ciel, regardez les astres, et si en les regardant, je veux persévérer dans mon athéisme, et continuer à demander des arguments et des preuves, il n'y aura que les moins sages qui m'en donneront: les plus habiles théologiens devront se taire, et leur silence sera ma condamnation et ma honte.

Voilà, repartit Léonce en riant, une étrange démonstration pour faire connaître ce qui est infiniment invisible, de dire qu'il faut seulement ouvrir les yeux et qu'on le verra. Nous les ouvrons, mais que voyons-nous? Où est cette ombre de Dieu, où est cette lueur de Divinité répandue partout? Que voulez-vous dire et à quoi pensez-vous, de renvoyer des athées, qui sont gens d'esprit, à de belles apparences, et de leur donner cela pour un argument démonstratif et pour une preuve admirable? Les athées regardent, et il ne voient

rien. Comment verraient-ils, repartit Eugène, puisqu'à l'endroit où il est écrit que les grandeurs de Dieu se voyant manifestement en ses ouvrages, le Prophète ajoute : *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc?*

La sagesse divine, qui voulut qu'Eugène expliquât clairement cette réponse de David, et qu'il réfutât avec autorité le blasphème de ce jeune courtisan, lui dicta trois ou quatre paroles bien remarquables :

Il arrive aux athées, dit-il, quand ils considèrent le ciel et les astres, ce qui arrive aux artisans ou aux ignorants d'une ville quand ils considèrent un tableau précieux exposé publiquement et découvert à la vue du peuple. Ces ignorants regardent le tableau, et en regardent chaque partie. Tout ce qu'il y a de délicatesse et de beaux traits en cette peinture est dans leurs yeux aussi véritablement que dans les yeux d'un habile homme, mais il n'est pas dans leur esprit. Ils n'y connaissent rien, et ce n'est pas leurs corps, c'est leur âme qui est aveugle et qui ne voit pas. L'avantage de l'habile homme sur eux est qu'en voyant ces beaux traits, il les remarque, et que, par ses réflexions, il connaît et il pénètre ce que les autres voient sans discernement et sans réflexion.

Ainsi, lorsqu'un sage philosophe contemple le soleil et les étoiles, et que, dans ces lumières incorruptibles, il voit des vestiges ou des ombres de la beauté du Créateur, il ne voit rien que les libertins et les superbes ne voient clairement, et qu'ils ne regardent aussi bien que lui. Mais c'est peu de regarder : les aigles le font. L'important est de remarquer, et c'est ce que ne font pas les impies, non plus que les bêtes. Ces ombres de Dieu, et les autres merveilles de l'univers, qui en-

trent dans les sens extérieurs des incrédules, ne vont pas plus avant : leur âme brutale et ignorante n'y connaît rien ; ils ne savent pas ce qu'ils voient. Le propre de l'homme sage est de le savoir, et de découvrir à son esprit tout ce que la nature et le soleil découvrent à ses yeux. Voilà son avantage sur des âmes faibles, et sa différence d'avec les insensés et d'avec les bêtes.

C'est-à-dire, en un mot, que les traces de la splendeur incréée, marquées sur les corps célestes, sont les traits les plus délicats et les plus divins de l'ouvrage du Créateur. Pour les voir, il suffit d'avoir des yeux, mais pour savoir qu'on les voit, il est absolument nécessaire d'avoir dans l'âme des lumières destinées à cela, qui sont la sagesse et l'humilité; et c'est justement ce qui manque aux libertins. Ils voient tout, dit le Sauveur, parce qu'ils ont les yeux ouverts ; et cependant ils ne voient rien, parce que l'imprudence et l'orgueil leur ferment l'esprit.

Léonce, au lieu de considérer ces paroles, fâché d'entendre toujours des propositions imprévues, reprocha malhonnêtement à Eugène qu'il refusait de donner une des anciennes démonstrations, de peur qu'elle ne fût combattue, mais qu'il apportait une nouveauté qui faisait rire, et lui demanda s'il prétendait qu'on prît pour autre chose que pour une illusion ou pour un songe, cette apparition de Dieu, qu'il croyait voir lorsqu'il voyait les créatures.

Je prétends, repartit Eugène avec force, que vous preniez pour une vérité certaine et pour une doctrine digne de votre admiration et de votre respect, ce qu'ont dit les plus anciens théologiens, et les plus estimés dans les siècles où ils ont vécu. Il y a dix-huit cents ans que les Saints Pères n'ont point cessé de combattre les athées, et

de leur prouver qu'ils ont un juge et un maître dans le ciel : mais ils n'ont point observé d'autre méthode que celle-ci, que vous appelez nouvelle et que vous attribuez à mon invention. Quand on leur a demandé s'il y avait une Providence, ils se sont contentés de montrer LE MONDE, prétendant qu'il était l'évangéliste et l'écrivain de cette vérité ; que lui seul devait l'annoncer aux peuples et l'expliquer aux savants ; qu'il devait la soutenir contre les impies ; qu'il ne fallait point recourir à d'autres maîtres pour l'apprendre, et que c'était un grand abus d'aller demander aux Socrates et aux Aristotes s'il est vrai qu'il y ait un Dieu, tandis que le ciel, la terre et les autres créatures le montrent aux hommes publiquement, et qu'elles leur crient : Ouvrez les yeux, le voilà ! regardez-le. *Omnis natura exclamat, ostenditque Creatorem suum.*

Les Pères disent toujours très-bien, poursuit Eugène, mais j'ose assurer qu'il n'y a rien de plus éloquent en leurs ouvrages ni rien de mieux dit que ce qu'ils disent de la manifestation de Dieu dans les lumières et dans les beautés du monde visible. Leur discours ordinaire est que LE MONDE parle de l'éternité de son Créateur plus clairement que les philosophes, et qu'il nous prêche la gloire de sa puissance et de sa majesté mieux que ne l'ont fait les prophètes ; qu'il a une voix plus forte que la voix des prédicateurs, et plus éclatante que celle des trompettes et des tonnerres ; qu'il fait retentir les bruits miraculeux de son silence aussi loin que le soleil répand ses rayons ; qu'il est un théologien muet qui ne dit mot aux oreilles, mais qui parle éloquemment aux yeux, et qui enseigne aux nations les plus ignorantes qu'il y a là haut un principe immuable et éternel de toutes les beautés qui passent devant leurs yeux, et qu'elles admirent ici-bas ; en un mot, que le MONDE

est un livre ouvert, et que là, dans les éléments et dans l'étendue des années, comme en de grandes pages, nous lisons et apprenons la doctrine de la Divinité : *In paginis elementorum, et voluminibus temporum, communis et publica divinæ institutionis doctrina legitur.*

Eugène poursuivit, et rapporta quantité d'autres passages des plus illustres et des mieux choisis, qui firent voir manifestement à ce jeune philosophe que, selon l'opinion des Saints Pères, ce n'était point l'affaire des docteurs de disputer contre les athées et de les convertir, que c'était l'affaire des astres et des éléments ; que les incrédules se trompaient eux-mêmes, et voulaient s'aveugler, lorsqu'ils allaient dans les écoles chercher des professeurs qui répondissent à leurs doutes, au lieu d'écouter ce que disent le ciel et la terre, et ce que signifient dans le firmament ce lustre divin et ces caractères immortels que les temps n'ont point encore effacés. Enfin, pour conclure et pour ramasser toutes les propositions que les anciens théologiens de l'Église ont avancées sur ce sujet, il cita deux ou trois paroles de Théodoret qui signifiaient la même chose que ces deux-ci, qui sont sorties de la plume de l'un des premiers esprits du siècle et des premiers hommes du royaume : *Divinæ existentiæ, innata rerum creatarum eloquentia, efficax est demonstratio*, l'éloquence naturelle des créatures est la démonstration efficace et incontestable de l'existence du Créateur.

Ces pensées des Pères, et les paraphrases que fit Eugène sur leurs textes, plurent beaucoup à la compagnie ; elles déplurent à Léonce. Comme cela l'éloignait toujours de son dessein de contredire et de ne pas connaître la vérité, avant que ce discours fût achevé, il l'interrompit brusquement.

A quoi vous arrêtez-vous, dit-il à ce sage théologien, de nous citer Saint Chrysostôme et Saint Athanase? Ne nous amusons plus, s'il vous plaît! venons au point de la question. L'affaire est de savoir ce qu'ont dit les doctes de l'antiquité. Vos docteurs de l'Église ne sont pas les anciens du monde, ni ces premiers maîtres de la sagesse et de la philosophie, dont la méthode doit être aujourd'hui la règle de notre conduite et de notre façon de raisonner sur les ouvrages de la nature et sur les attributs de Dieu.

Vous dites vrai, répondit aussitôt Eugène; ils ne sont pas les premiers en âge, ni en mérite, ni en autorité. Il est juste que je m'adresse à ceux qui le sont, et que je vous rapporte ce qu'ont dit les premiers et les plus savants de tous.

Mais qui sont ceux-là, s'il vous plaît? qui sont ces premiers d'entre les maîtres, ces plus savants et ces plus anciens, ces incomparables professeurs dont les autres ont appris ce qu'ils ont su et ce qu'ils ont enseigné?

Léonce voulut répondre: Eugène le prévint, et usa d'un petit stratagème. Obligez-moi, lui dit-il, avant que nous les nommions, d'écouter deux ou trois paroles qu'il me souvient d'avoir lues dans un certain livre fort estimé, et sur lesquelles je serais bien aise de savoir votre sentiment. Prenez la peine de considérer les propositions qui suivent, et de me dire ce que vous en penserez.

1. Lorsque nous commençons à vivre, dit l'auteur, nous apprenons par les yeux les deux premières vérités qui doivent être sues: l'une, que nous venons du néant et que nous allons à la mort; l'autre, qu'il y a un Dieu qui nous a donné la vie et qui nous appelle à l'éternité. Ce ne sont point les prophètes, c'est la mort elle-même qui nous annonce qu'il faut mourir, et qui nous fait voir

sur le visage de toutes les personnes mourantes, l'arrêt qu'elle a prononcé contre nous: *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Ce ne sont point les arguments des philosophes qui nous convainquent que le monde est l'ouvrage d'un Créateur: nous le savons dès que nous ouvrons les yeux. Il sort du soleil et des étoiles une voix qui fait retentir le nom de Dieu jusque dans le cœur des athées, et qui soumet les plus orgueilleux à le craindre et à l'adorer.

2. Les étoiles, arrangées sur le firmament, y marchent en ordre avec un appareil magnifique, comme des légions victorieuses qui conduisent en triomphe la vérité durant les nuits, et qui la font voir à l'univers couronnée de leurs lumières, afin que, durant les heures où les hommes ne voient plus rien, et dans les régions où ils passent six mois sans voir le soleil, ils voient encore qu'il y a un Dieu, et qu'ils ne cessent point de le connaître et de l'adorer.

3. Les étoiles ont été placées à l'endroit du monde le plus visible et le plus élevé afin qu'il n'y eût aucun homme qui ne les vît, ni aucun qui n'apprît, en les voyant, combien il y a de lumières et de grâces dans la source d'où elles sont sorties, et combien il est juste, lorsqu'on les contemple et qu'on les admire, d'admirer et d'aimer la beauté dont ces flambeaux éclatants ne sont que les étincelles.

Voilà de belles paroles, dit Léonce en les interrompant. Ce n'est pas tout, reprit Eugène:

Pour savoir si Dieu est, dit le même auteur, et si nous sommes ses créatures, ne vous adressez point à d'autres maîtres qu'à ceux que la nature vous a destinés. Il y a dans l'univers deux grands maîtres de la théologie naturelle, deux anciens professeurs qui l'enseignent depuis six mille

ans, et sous qui tous les peuples étudient et apprennent à connaître les deux vérités qu'aucun homme ne doit ignorer :

L'un de ces maîtres, c'est le soleil, qui les instruit le matin et durant le jour; l'autre, c'est la nuit, qui tient l'école en son absence, et qui entre tous les soirs en exercice. Le devoir de la nuit est de nous parler des attributs de Dieu les plus ineffables, et de nous les expliquer en sa langue, qui n'est la langue d'aucune nation ni d'aucun peuple, et que chaque peuple néanmoins entend mieux que la sienne, sans l'avoir apprise.

La nuit, quand elle répand ses ombres, nous avertit que l'univers n'était autrefois qu'un vaste vide rempli de ténèbres, et une simple privation de l'être et du bien, étendue en des espaces infinis. Le soleil, lorsqu'il se lève au matin, et que, par les lumières de l'aurore, il nous découvre le ciel, les éléments, et les autres merveilles qui paraissent dans nos campagnes, dans nos villes et dans nos palais, nous fait souvenir que ces choses-là, si excellentes et si belles, ne se sont pas donné leur vie non plus que leur jour, qu'elles viennent d'ailleurs que d'elles-mêmes, et que toutes les grandeurs et les beautés que nos yeux adorent ici-bas ne sont que les grandes ombres d'un autre soleil infiniment plus adorable.

La nuit nous raconte l'histoire de notre première éternité, qui n'était RIEN; le soleil, l'histoire de l'éternité de Dieu, qui était TOUT.

Par celle-là, nous apprenons la plus utile des sciences et des philosophies : la science de ce que nous étions, et d'où nous vînmes lorsque nous entrâmes au monde. Par celui-ci, nous apprenons le plus ancien des mots, le nom de Dieu, l'unique mot qui fut prononcé avant la création, et qui renfermait en quatre lettres toutes les langues et tous

les livres futurs. L'un de ces maîtres, en éclairant nos yeux, et l'autre en les aveuglant, instruisent notre âme; l'un lui dit que la créature que nous aimons est infiniment méprisable, l'autre, que nous avons un Créateur qui doit être infiniment aimé. *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.*

Voilà sans doute d'illustres idées, répondit Léonce, mais ce sont les vôtres. Vous ne dites rien que ce que vous avez dit depuis une heure. Vous m'obligez, repartit aussitôt Eugène : il ne faut plus qu'un mot pour décider la question.

Notre question est de savoir si je parle de l'existence de Dieu de la même façon qu'en ont parlé les théologiens du premier temps. Vous confessez déjà que les paroles que vous venez d'ouïr sont les miennes : reste à confesser, ce qui ne peut être disputé, qu'elles sont aussi les paroles et les pensées de ces premiers théologiens. Je le soutiens, Monsieur, et j'avance ces trois propositions, évidentes et incontestables :

La première, que les auteurs canoniques de notre Sainte Écriture, Moïse, David, Salomon, Isaïe, Daniel, sont les théologiens les plus anciens, les plus savants d'entre les hommes ; qu'ils ont vécu avant Héraclite et Pythagore ; qu'ils ont été les maîtres des maîtres; que les Platons et les Socrates ne peuvent être appelés que leurs disciples, ou tout au plus que leurs successeurs, les héritiers de leur doctrine et de leur sagesse.

La deuxième, que ces auteurs sacrés ont parlé de Dieu plus doctement et plus divinement que pas un.

La troisième, qu'ils ont parlé de son existence éternelle de la manière que j'en parle aujourd'hui, que ma méthode est la leur, et que les paroles que vous venez de m'attribuer ont été tirées de leurs

écrits. Vous ne pouvez pas le nier sans être condamné par vos propres yeux. Ne disputons point, s'il vous plaît ! leurs livres se trouvent partout : ouvrons-les et lisons.

A ces mots de Moïse et de David, il parut un mouvement de colère sur le visage de Léonce et dans ses paroles. Eugène, néanmoins, voulut poursuivre, et faire voir que ce qu'il venait de dire était ce qu'avaient dit les prophètes, et entre autres, David en son psaume 18, d'où il avait tiré sa proposition des deux maîtres. Mais Léonce ne le voulut pas écouter ni permettre que les autres l'écoutassent ; il éleva sa voix au-dessus de celle d'Eugène. Je croyais, lui dit-il, que vous vouliez répondre sérieusement et civilement à ma question et m'instruire de la vérité. Je vois que vous voulez rire et vous divertir ; et Eugène lui ayant témoigné par sa réponse qu'il était infiniment éloigné du dessein de l'offenser : Je ne m'offense pas, repliqua-t-il ; mais certes, je m'étonne que vous ayez tant de peine à m'accorder la grâce de venir au point où je vous attends depuis le commencement de notre discours.

Auguste, fâché de l'indiscrétion de cette plainte, prit la parole, et en fit à Léonce une remontrance sérieuse. Certainement, dit-il, vous avez tort. L'unique grâce que vous lui avez demandée, c'est qu'il prouvât la vérite de l'existence de Dieu selon la méthode des anciens, par leurs propres arguments. Il le fait depuis une heure, et il le fait, non-seulement par les raisons, mais aussi par les termes et par les expressions des auteurs qui, sans controverse, ont été en âge et en sagesse les premiers d'entre les maîtres de cette science divine, et vous vous plaignez qu'il ne répond pas à la question et qu'il s'écarte de votre sujet!

Quand j'ai parlé des anciens, répondit Léonce,

je n'ai voulu parler que de ces fameux philosophes qui florissaient dans les écoles de l'antiquité, et dont la philosophie, que nous avons entre les mains, est encore aujourd'hui la règle que nous devons suivre. C'est de ceux-là qu'il faut parler durant nos disputes, de ceux-là que j'ai parlé jusqu'à cette heure.

A quoi pensez-vous, reprit Auguste ? Il vous montre, par les lumières du soleil, ce que vous désirez voir ; vous en appelez aux étoiles ; vous voulez qu'on fasse venir Pythagore et Démocrite pour vous parler de Dieu, et qu'on fasse taire Saint Chrysostôme ! Ces païens, répliqua Léonce mal à propos, sont les vrais philosophes ; le sujet est philosophique: c'est à eux de dire ce qu'ils pensent, et à moi de les écouter.

Auguste, offensé et touché sensiblement par cette réponse inconsidérée, voulut témoigner qu'il l'était. Eugène reprit la parole adroitement. Faisons mieux, dit-il à cet aimable seigneur : accordons-lui ce qu'il demande. Puisqu'il veut que nous entendions parler ces philosophes, écoutons-les et sachons leurs sentiments. Je consens même très-volontiers que nous les prenions pour juges, ou qu'il les suive comme ses maîtres en la manière dont ils ont prouvé que c'est un Dieu qui a fait le monde. Mais savez-vous, ajouta-t-il en s'adressant à Léonce, qu'ils vont vous dire, et plus hardiment que je ne l'ai dit, qu'il n'y a point d'autre manière de vous prouver cette vérité que de vous montrer le ciel et les astres, et de vous dire : REGARDEZ? Et savez-vous bien que ni les prophètes ni les Saints n'ont jamais déclaré cela si ouvertement que ces docteurs infidèles le font dans leurs ouvrages, et qu'ils l'ont fait de bouche devant leurs disciples? Voici une sentence du premier esprit et du plus savant d'entre ces philosophes qui

ont précédé les Saints Pères. Pesez-en, je vous supplie, chaque parole et chaque syllabe : *Quid enim tam apertum, tamque perspicuum, cum cœlum suspeximus, cœlestiaque contemplati sumus, quam esse aliquod numen perfectissimæ mentis, quo hæc regantur?* Quand nous regardons là haut, et que nous voyons à découvert tant de choses merveilleuses, nous ne voyons pas si clairement qu'il y a un soleil ou des étoiles que nous voyons qu'il y a un Dieu, un esprit suprême, une Providence éternelle et infinie qui gouverne tout.

Celui qui parlait de cette façon, poursuivit Eugène, était le premier d'entre les païens, et il ne parlait alors que selon les sentiments des autres sages de ces temps-là, qu'il connaissait très-bien et qu'il avait vus : *Omnibus innatum est, et quasi insculptum in anima Deum esse.* La nature, dit-il, au jour de la naissance des hommes, quand elle leur ouvrit les yeux, grava dans leur cœur ces paroles : *Il y a un Dieu.* C'est le même philosophe qui parle. Ai-je parlé d'une autre façon, et jamais Saint Chrysostôme et Saint Augustin ont-ils parlé plus clairement de la véritable et unique réponse qu'il faut donner à votre question?

Hélas! poursuivit-il, à quoi pensez-vous d'en appeler à ces sages d'Athènes et de Rome, et de vouloir que ma méthode soit condamnée par leurs exemples et par leurs écrits?

Ces philosophes ont eu de merveilleuses pensées sur les grandeurs de Dieu, mais ils n'en ont jamais parlé plus divinement ni dit des choses plus manifestement inspirées que lorsqu'ils ont voulu donner des preuves de son existence, preuves néanmoins qu'ils n'ont données que comme je viens de faire, en regardant et en montrant le monde, sans user d'autre dialectique que de celle

que le Créateur aurait imprimée dans les yeux des hommes.

Messieurs, jugez, je vous en supplie, s'il ne faut pas que ce soit un esprit surnaturel qui leur ait dicté ce qu'ils ont écrit là-dessus, et jugez-en par ces deux ou trois paroles de leur théologie. Je vous ai dit plus d'une fois que le firmament, aussi bien que le visage des personnes, a je ne sais quoi qui, dès qu'on le regarde, touche les cœurs, et marque sur eux une connaissance de la Divinité avec un mouvement d'aspiration et d'amour. Ces philosophes nous expliquent ce que c'est que ce *je ne sais quoi*, ou du moins, en tâchant de l'expliquer, ils ont des paroles qui valent mieux que toutes les explications de leurs interprètes. *Cet éclat qui sort du firmament*, dit Cicéron, est une maîtrise anticipée, une instruction de la nature qui prévient les enseignements des maîtres, et avant qu'aucun homme nous ait rien dit, nous fait savoir que nous avons un Dieu. C'est une préoccupation, dit Pythagore, προλήψις, ou plutôt comme une impatience des astres, qui, dès que les enfants ont les yeux ouverts, leur parlent de Dieu, et avant qu'ils entendent la langue des hommes et qu'ils puissent être redevables à leurs pères de cette science, leur enseigne la première et la plus importante leçon de la théologie. C'est, dit Trismégiste, une philosophie naturelle et infuse à la hâte, avant le jugement et la raison. Et cela se fait, ajoute-t-il, parce que les étoiles sont de vraies lettres qui, en se montrant, se transcrivent sur notre cœur, et y gravent ces deux paroles Αἰὼ Θεὸς, Dieu est depuis l'éternité.

Platon et Plutarque parlent en ceci comme des anges : ils appellent ce que nous voyons et ce qui nous plaît dans le ciel, un appas de retour vers notre principe éternel ; ils disent que, sur la beauté

des créatures, il y a *vestigium Divinitatis*, *defluxusque*, *et blandiens similitudo*, un vestige, un écoulement et une ressemblance de la divine beauté, qui flatte nos yeux et notre cœur, et qui nous attire doucement à connaître et à aimer cet original incréé.

Plutarque ajoute que ce que nous éprouvons en regardant les personnes aimables, n'est autre chose qu'une réminiscence ou une réflexion de mémoire, et qu'à la vue de ces beautés humaines, nous nous souvenons d'une ancienne beauté dont nous sommes autrefois sortis, et dont la connaissance s'était éteinte à l'entrée du corps lorsque notre âme y descendit, et qu'elle s'enferma dans les ténèbres le jour de la conception : *Quamdam efficit refractionem memoriæ, ab iis quæ foris apparens ad divinum illud vereque beatum;* et il prétend que, pour un homme sage et savant, tous les objets illustres et les spectacles magnifiques qui se présentent devant lui, sont les instruments d'un souvenir qui renouvelle en son âme la forme et l'idée du principe d'où elle est sortie : *Ubi in corporis incidit elegantiam, eo pro organo recordationis utitur.*

Ainsi des autres philosophes, quand ils nous représentent l'univers comme un nuage, ou comme un miroir qui, recevant les rayons de la splendeur et de la majesté de Dieu, les fait rejaillir sur nous, et rend cette essence immatérielle, visible à toutes les nations, *ex pulchritudine rerum creatarum, pulchritudo quædam admiranda divinæ naturæ conspicitur.*

Monsieur, répondit Léonce, je vous ai adressé aux philosophes lorsqu'ils parlent en philosophes, et lorsque, non pas par des subtilités et par des traits d'éloquence, mais par des preuves solides et par des arguments réglés, ils démontrent

cette vérité de l'existence de Dieu. Vos livres sont pleins de semblables arguments : choisissez-en quelqu'un des plus forts, et soyons un peu plus philosophes dans un sujet qui est tout philosophique.

Je fais bien davantage, répondit Eugène: je choisis l'argument ou la preuve que choisirait et que vous proposerait un ange, s'il entreprenait d'établir solidement et démonstrativement en votre esprit cette première des vérités ; et je prétends qu'il observerait les mêmes règles de la vraie logique, que j'ai observées jusqu'à cette heure avec plus de zèle que de succès.

Vous parlez hardiment, repartit Léonce. Parce que je dis vrai, reprit Eugène, et parce que je sais bien qu'il guérirait la folie d'un athée par le même remède qu'il employa pour guérir la folie d'un pauvre aveugle dont il eut pitié, quoiqu'il ne fût pas moins orgueilleux que malheureux.

Cet aveugle, qui avait des taies sur les yeux, rencontra, chemin faisant, l'ange dont je parle, travesti en homme. Durant l'entretien, le discours étant tombé sur le soleil, celui-là, tout ignorant et stupide qu'il était, voulut disputer, et soutenir qu'il n'y avait point de soleil au monde ni de lumière, et que ce qu'on en disait était des illusions et des fables. Il en apporta quantité de raisons : la principale et la plus forte, à son avis, fut que lui, qui voyait les choses mieux que personne, ne voyait partout que ténèbres. Que fit l'ange ? il se garda bien de contredire ses raisons, et d'entreprendre, par des syllogismes et par des arguments en forme, de le détromper, et de lui faire connaître son aveuglement et son ignorance ; il savait que ce n'était pas là le moyen de réussir ; il fit ce que devait faire un ange puissant et sage: sans disputer, ni répondre à aucune des difficul-

tés chimériques de ce misérable, et sans même lui dire aucun mot, il retira doucement les taies qui fermaient l'entrée de ses yeux, et puis, il lui tourna le visage vers le ciel, et lui dit : REGARDEZ. L'aveugle, à la vue de tant de merveilles qui se présentèrent devant lui, transporté d'admiration et de joie, s'écria, en embrassant sont bienfaiteur: Vous m'avez guéri de deux grands maux : je n'étais pas seulement aveugle, j'étais fou.

Tous les athées ont une taie, un voile épais et ténébreux étendu sur leur esprit, je veux dire un orgueil impudique, et mêlé de sang et d'ordures. C'est de là que viennent leur aveuglement et toutes les folies déplorables de leur imagination corrompue, et ce même ange, s'il rencontrait quelqu'un de leur nombre, commencerait nécessairement par faire entrer le jour et la vérité dans son âme, pour la guérir de sa maladie.

L'athée voudrait commencer, selon la coutume et la règle du libertinage, en demandant une démonstration de l'existence de Dieu, ou en apportant de sa part des raisons contraires; mais la première et l'unique affaire de l'ange, et le premier soin de sa charité, serait de retirer la taie spirituelle : l'impiété, l'orgueil et la boue qu'il verrait dans l'âme aveugle de ce philosophe incrédule. Sans s'arrêter à répondre à ses raisonnements imaginaires et à ses folies, il ferait en sorte, en employant ses prières et son crédit auprès de Dieu, qu'une puissante inspiration d'humilité descendît du ciel, qu'elle s'insinuât parmi ses pensées, qu'elle lui découvrît ses égarements et ses erreurs, et qu'elle lui fît dire enfin : *Ego vir videns paupertatem meam*, je vois ma pauvreté, je connais ce que je suis et ce que j'ai fait, et combien je mérite d'être méprisé et d'être appelé le dernier des hommes, le plus ingrat et le plus infâme !

Je n'ose lever les yeux ! Mes péchés crient vengeance au ciel contre moi : *Peccavi super numerum, etc.* Ce peu de paroles, prononcées sincèrement, suffiraient à l'ange : sans qu'il avançât aucun mot de syllogisme, il prierait l'incrédule de lever les yeux et de regarder le ciel ; à l'heure même, les lumières entreraient dans ce cœur aveugle et y porteraient la grâce ; Dieu y serait connu et adoré mieux que si tous les philosophes fussent venus, et que, durant de longues conférences, ils eussent disputé fortement, et tâché, par leurs démonstrations, de le désabuser et de le convaincre.

En un mot, voilà la méthode dont se servirait un ange, s'il était maintenant ici et s'il s'entretenait avez vous. Qu'ai-je fait, Monsieur? que vous ai-je dit ? quelle autre manière ai-je observée depuis que j'ai l'honneur de vous voir et de vous parler, et quelle différence y a-t-il entre l'histoire que je vous ai racontée et ce qui vient d'arriver entre vous et moi à la vue de cette honorable compagnie ?

Nous nous y sommes rencontrés inopinément, sans nous connaître, et peut-être sans nous être jamais vus, quoique votre nom et votre mérite ne me fussent pas inconnus. Après les bontés qu'il vous a plu de me témoigner, l'occasion ayant voulu que j'eusse l'honneur de m'entretenir avec vous, votre première parole dans cet entretien a été de me demander pourquoi les hommes se persuadent qu'il y a un Dieu, et quel est le plus fort et le principal argument qui leur a fait avancer et soutenir cette vérité. Jugez si d'abord je n'ai pas dû voir ce qui se passait en votre conscience touchant la religion, et si, en vous entendant parler de la sorte, j'ai pu douter que vous étiez du nombre de ces beaux esprits malheureusement aveu-

glés, dont la maxime est de parler de tout et de ne rien croire? Et jugez si j'eusse été sage de vous répondre de la façon que vous désiriez, d'entreprendre de vous guérir par des démonstrations tirées des livres d'Aristote ou de Saint Thomas. N'ai-je pas dû, sans vous rien dire, porter la main dans votre âme, et tâcher, avec toutes les douceurs du respect et de la civilité, d'en retirer la taie fatale dont j'ai vu qu'elle était couverte? C'est ce que j'ai fait, Monsieur, le plus modestement que j'ai pu. Je vous ai dit : Soyez humble, et connaissez-vous vous-même ; souvenez-vous de votre néant, de vos péchés, de votre mort ; repassez la vue sur les désordres et sur les accidents de votre vie, et considérez l'état où vous êtes ; voyez ce qui se passe en la vie des autres, et contemplez dans eux les infirmités, les bassesses, les folies et les ignorances, toutes les hontes et les corruptions de votre nature misérable : c'est en les contemplant, et en vous anéantissant par ces sortes de pensées, que vous apprendrez à découvrir les vérités les plus hautes, et à confesser que vous êtes la créature d'un Dieu, et l'esclave d'un maître qui vous donne votre vie aussi souvent que vous respirez. J'ai tâché de graver ces deux ou trois paroles dans votre cœur : mais vous n'avez pas voulu ; vous avez repoussé ma main, et vous avez continué de vouloir que je disputasse avec vous. J'ai néanmoins continué de vous donner le même avis, et je vous ai constamment répondu qu'il n'y aurait point pour vous d'autre moyen de revoir le jour que de permettre que l'humilité vous ouvrît les yeux, qu'elle rompît le voile qui les couvre et qui les rend impénétrables à la grâce. J'ose encore vous le dire, et avec d'autant plus de liberté que je le dis d'un cœur qui vous honore parfaitement, et qui croit se montrer à vous quand il vous parle.

Humiliez-vous, Léonce, et ne croyez pas qu'il soit messéant à un gentilhomme, parmi les richesses et les honneurs de sa fortune, et durant les succès de ses actions glorieuses, de confesser de soi ce que les plus nobles séraphins disent d'eux-mêmes dans le plus haut état de la gloire, et au milieu des grandeurs et des félicités du paradis: *Ego vir videns paupertatem meam*, je suis une créature qui ne vois rien dans moi qu'une pauvreté honteuse, et qui n'ai rien de propre que la misère, le péché, l'ignorance, la mort et l'enfer. Dites cela sans vous contredire, et pensez-le le plus humblement que vous pourrez; appliquez-vous à le bien connaître, et éprouvez du plaisir à vous le dire et à le croire. Dès que vous l'aurez dit, je vous dirai : Levez les yeux et regardez; considérez le firmament et les étoiles, et les autres ouvrages de la Providence éternelle. Croyez-moi, Léonce, au premier moment, tout sera fait: vous serez persuadé de la vérité d'un Dieu autant que si vous aviez vu de vos yeux tous les miracles qui ont jamais été faits par les apôtres et par les prophètes.

Léonce ne répondait rien. Mais si par hasard, poursuivit Eugène, vous n'êtes pas encore satisfait, et si vous voulez que je m'élève plus haut, et que je choisisse un exemple de plus grande autorité que celui des anges et des saintes Écritures, je dis que ma méthode, ma façon de raisonner sur l'existence divine est la méthode de Dieu même; que tout Dieu qu'il est, il n'a point eu d'autre argument ni d'autre démonstration pour manifester aux hommes sa Divinité et pour convertir tous les peuples, que celui-ci : pourquoi voulez-vous que j'en cherche un autre pour vous seul?

Pour moi, dit Léonce? Et pour qui donc, re-

prit Eugène, puisqu'au moins à l'endroit où nous sommes, personne ne la demande et ne paraît en avoir besoin, sinon vous ? N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il n'y a point de nation qui ne sache et qui ne confesse que Dieu est ? Les Païens l'ont su, les Juifs, les barbares, les sauvages, les Indiens, les Africains, tous les habitants de la terre connaissent depuis six mille ans qu'ils ont un Créateur qui les a tirés du néant. C'est le premier et le plus indubitable article de toutes les religions des hommes ; et cependant pas une de toutes ces nations n'a jamais ouï philosopher là-dessus de la manière qu'on le fait dans les écoles, et que vous désirez que je le fasse devant cette illustre compagnie. Elles n'ont point entendu parler de la nécessité de l'*Être absolu*, ni de la *non implicance*, en sa définition, ni de l'*impossibilité* des causes infinies en nombre, ni de l'impossible infinité des successions, ni de tous les autres arguments inventés par la logique artificielle des académies. Seulement elles ont regardé le ciel et le soleil, et en les regardant, elles ont senti naître dans leurs esprits cette science céleste, avec un instinct qui les invitait à adorer leur Créateur et à l'honorer par des sacrifices. Cette vue seule a eu le pouvoir d'éclairer le reste des hommes, et de les attirer à la connaissance de Dieu : donc, elle doit avoir le pouvoir et la force de vous y attirer vous-même ; donc, j'ai sujet de m'y fier, et d'établir sagement sur elle seule mon espérance de réussir envers vous par cet entretien. Je ne me fie qu'à elle, et je confesse que j'aurais tort et que je vous trahirais, si j'en employais une autre.

Ainsi donc, ajouta-t-il en continuant de parler à ce même gentilhomme, si vous avez quelque doute, et si vous voulez maintenant apprendre de moi, toute mon industrie sera de vous conduire

à l'école où les hommes ont commencé d'apprendre la science que vous ignorez. Je vous mènerai dans quelque campagne d'où nous puissions voir la vaste étendue du ciel et des éléments, et là, je vous dirai ce que je vous ai dit dès le commencement de ce discours : Regardez, et arrêtez-vous un peu durant quelques moments à contempler avec un esprit humble et soumis. N'en doutez point, Monsieur, cette vaste immensité du ciel, cet éclat de tant de lumières incorruptibles et disposées en un si bel ordre, ces courses périodiques des planètes, cette succession réglée des jours et des nuits, cette variété de tant de biens que produit la terre ou qui sortent de la mer, et qui paraissent dans les autres éléments, tant de magnificence et tant de miracles formeront bientôt en votre esprit l'argument démonstratif que vous cherchez, et dans votre conscience, la confession que Dieu y cherche et qu'il n'y a jamais vue : vous direz avec David : *Confitebor tibi quia terribiliter magnificatus es : mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.*

Eugène étendit ces considérations, conduisant l'esprit de Léonce aux endroits de la terre qui lui semblèrent avoir des traces de la Divinité mieux marquées et plus évidentes, comme dans les jardins et parmi les fleurs, où il le pria de remarquer que Dieu, qui veut être vu partout, avait particulièrement tâché de se rendre visible et aimable à l'homme dans les plus petites créatures, imprimant sur les feuilles des lis et des roses tout ce que leur faiblesse peut recevoir, et tout ce qu'elles peuvent porter des impressions de sa beauté souveraine.

Il termina son discours en regardant ce jeune seigneur d'un œil où il y avait quelque chose de plus doux et de plus charmant que son éloquence:

et il semble que ce fut de cet œil doux et modeste plutôt que de sa voix que sortirent ces deux mots, qu'il emprunta à la mère des Machabées : *Peto, nate, ut ad cœlum et ad terram aspicias, et ad omnia quæ in eis sunt, et intelligas quia ex nihilo fecit illa Deus.* Mon fils, je ne vous demande qu'une grâce : c'est que vous contempliez le ciel et la terre, et que vous laissiez entrer dans votre esprit les pensées et les lumières qui sortiront de là, et qui vous découvriront combien il a fallu d'intelligence pour méditer et pour disposer ce chef-d'œuvre, combien de puissance et de force pour le produire, et pour tirer du néant tant de beautés et tant de miracles.

Au moins, ajouta-t-il, souvenez-vous de ce qu'a dit Tertullien, que le premier et le plus riche partage qui échut à votre âme lorsqu'elle entra dans le berceau et qu'elle commença de voir le soleil, fut de connaître le Créateur, et d'apprendre qu'elle était née pour l'aimer. *Animæ dos a principio scientia Dei.* Partage glorieux, que ni le temps, ni la mort, ni l'éternité ne vous raviront jamais. C'est néanmoins ce que les libertins entreprennent de vous ravir par leurs louanges et par leurs caresses : ils ne vous approchent et ne vous flattent que pour flétrir dans vous cette fleur de votre esprit pur et divin. Repoussez-les, Léonce, et ayez horreur que ces inventeurs de corruptions et d'impiétés exécrables s'adressent à une âme noble comme la vôtre, et qu'ils viennent chaque jour abuser d'elle comme d'une esclave publique, abandonnée à leurs profanations et à leurs sacriléges. Regardez-les, et en même temps, si vous pouvez vous souvenir de la sagesse et des autres grâces qui parurent en vous lorsque vous entrâtes à la cour, regardez-vous vous-même, et considérez l'état où vous êtes depuis les années que ces

malheureux ont commencé de vous connaître et de vous inspirer leurs maximes.

Vous, Monsieur, à qui Dieu a donné de l'esprit et du courage, de la noblesse, des richesses, de la réputation et de la santé, tout ce qu'un homme de votre naissance peut désirer de biens et d'honneurs, vous qui, dans les compagnies, pouvez être appelé le bien-aimé du ciel, et qui souvent, entre tous les gentilshommes qui s'y rencontrent, n'en voyez peut-être aucun que Dieu ait plus aimé ni plus favorisé que vous : pourquoi faut-il que, dans ces compagnies-là, s'il y a quelque mot à dire contre la conduite de sa providence, quelque doute à former contre les vérités de son Évangile, quelque impiété curieuse à inventer contre les mystères de sa religion, pourquoi faut-il que ce soit vous qui entrepreniez de le faire, et qui donniez ce scandale aux anges et qui le donniez à la cour ? La cour sait elle-même ce que vous devez à Dieu, et vous voulez qu'elle le sache, car un de vos soins les plus ordinaires est de lui mettre devant les yeux ce que vous avez dans l'âme de grand, d'illustre et de plus digne d'être admiré. Elle vous regarde en effet, et c'est elle qui, en voyant dans toute votre personne des qualités excellentes et de rares bienfaits du Créateur, voit en même temps dans toute votre conduite des ingratitudes et des trahisons contre cet adorable bienfaiteur. Je vous prie, Léonce, tandis que vos amis se taisent par respect et qu'ils vous dissimulent la vérité, de vous écouter au moins vous-même, et de vous entretenir durant trois ou quatre moments avec votre conscience sur ces deux paroles d'un philosophe chrétien : *Quidquid est in me, est a Deo; quidquid a me, contra Deum*, tout ce que je suis vient de Dieu, et tout ce que je fais est contre Dieu.

Ceci, et ce qui avait été dit auparavant, fut dit par Eugène d'une manière si respectueuse et si honnête, que, tandis qu'il parlait, Léonce, qui ne pouvait pas fermer les oreilles, fit juger, par son silence et par l'état de son visage, que son esprit s'ouvrait aussi, et qu'il s'appliquait à écouter et à considérer.

Le théologien s'en aperçût, et c'était ce qu'il attendait depuis le commencement de leur conférence pour venir à son point. Il savait bien ce que j'ai dit, qu'il ne faut pas apporter aux pécheurs superbes ni aux autres qui veulent disputer contre Dieu, les raisons de la science divine, parce qu'ils ne pensent qu'à les repousser, qu'à fermer leur esprit et à le rendre impénétrable aux lumières de la vérité. Comme il vit donc l'entrée ouverte, et qu'il se tint assuré qu'aucun mot ne se perdrait désormais, il approcha le plus discrètement qu'il put, et se mit enfin à proposer en forme les preuves et les démonstrations ordinaires dont se servent les scholastiques pour faire confesser que Dieu est. Un sentiment d'inclination qu'il avait pour ce jeune seigneur l'aida beaucoup à les expliquer et à les pousser fortement dans cette âme, qui les avait toujours jugées faibles, parce qu'elle avait toujours tâché de les affaiblir, et qu'elle ne les avait jamais écoutées que pour les combattre.

Monsieur, lui dit-il, j'ai parlé jusqu'à cette heure comme je devais, en vous avertissant de regarder le ciel et le monde, puisque les démonstrations dialectiques que vous avez entendues de moi, et que vous avez désiré que je tirasse des livres des philosophes chrétiens, y sont marquées visiblement, et que vous les y pouvez lire vous-même et de vos propres yeux. Vous y voyez un ordre parfait, et une multitude infinie de choses diffé-

rentes admirablement bien arrangées : donc, vous y voyez un argument en forme, pour ainsi dire, et un syllogisme composé de trois assertions évidentes et indubitables.

*Tout ce qui est arrangé en bel ordre est arrangé par une intelligence :*
*Or, est-il que les parties du monde sont bien arrangées :*
*Donc, etc.*

La première proposition est certaine, car s'il est impossible de voir dans quelqu'une de vos lettres sept ou huit lignes bien composées, sans y voir aussitôt qu'il y a dans vous une raison qui a conduit votre plume, et si ce serait folie de soupçonner que quelque hasard aurait dressé cette lettre, et que chaque parole se serait mise d'elle-même ou trouvée hasardeusement à sa place, pensez-vous qu'en voyant dans l'univers ce nombre infini de tant de choses, si grandes, si magnifiques et si sagement assemblées, il soit possible de ne pas voir d'abord que c'est une raison éternelle, une intelligence souveraine et impeccable, qui a tout arrangé et disposé de la sorte? Et ne jugez-vous pas bien que de soutenir, ou seulement de songer que cela s'est fait par hasard, c'est un songe de bête ou de frénétique?

Quelques-uns de ces gentilshommes voulurent voir s'ils ne pourraient point ébranler cette première proposition de syllogisme, et commencèrent à dire quelque chose. Eugène prévint la dispute en les engageant à écouter un petit discours qu'il leur fit, et par lequel il mit évidemment devant leurs yeux la vérité de cette maxime éternelle et inébranlable, qu'il est impossible qu'il y ait de l'ordre dans aucune multitude, sans que les par-

ties de l'ordre aient une raison en elles-mêmes, et qu'elles s'entendent les unes et les autres, ou bien sans qu'il y ait au-dessus d'elles une raison suprême qui leur a donné leur rang et assigné leur emploi.

Eugène étendit son explication autant qu'il le jugea nécessaire, et il la termina par ces deux mots qui revenaient à ce qu'il avait dit auparavant. Je parle trop, dit-il, sur un sujet où le Sage m'avertit qu'il n'y a qu'une seule parole qui doive être dite aux athées. Je cherche cette parole, mais j'ai de la peine à la trouver : il faut, s'il vous plaît, que vous me la suggériez vous-même. Vous le pouvez, Messieurs, vous qui, en d'autres et semblables occasions, savez si bien parler à ces sortes de personnes, et leur donner le vrai nom qui leur est propre. Lorsqu'un homme vient vous assurer que les pierres d'un palais ont été taillées et placées fortuitement, sans qu'aucun architecte ni aucun ouvrier y aient mis la main, vous n'avez point d'autre réponse à lui faire que de l'appeler un fou ; et si quelqu'un vous disait la même chose, seulement d'un petit château de carte, que le hasard l'aurait bâti, n'est-il pas vrai que vous lui répondriez la même chose, et que vous n'écouteriez sa proposition que comme le discours d'un homme enivré ou d'une brute endormie? Il faut donc, s'il vous plaît, quand quelque libertin me vient soutenir que le ciel, les étoiles, les planètes, et toutes les autres parties de ce grand palais du monde, ont été formées et disposées par un accident imprévu ou par le caprice du hasard, sans qu'aucune sagesse s'en soit mêlée, il faut que vous me suggériez un nouveau nom que je puisse donner à la proposition de cet homme-là, car, assurément, le mot de folie, de fureur, de brutalité, n'est point assez fort pour exprimer une extravagance si horri-

ble et si monstrueuse! Quel est donc ce mot? Je ne le sais pas, Messieurs. Sachez-le, s'il est possible, et dites-le-moi : je le dirai aux athées, et ce sera tout mon discours contre leurs raisonnements, et toute ma réponse à leurs questions, qui vaudra mieux sans comparaison, à leur égard, que ce que j'ai dit jusqu'à cette heure et ce que je pourrais dire désormais.

Il poursuivit, et montra que les autres arguments de la philosophie étaient tirés du même principe, et qu'ils étaient visibles et intelligibles à tous ceux qui ouvraient les yeux. Il serait long de rapporter son discours : il suffit de remarquer qu'il ramassa en assez peu de paroles ce qui se dit de plus considérable durant les disputes, sans omettre aucune des preuves et des convictions ordinaires. Il s'arrêta principalement à faire voir qu'il fallait nécessairement que quelque chose que nous ne voyons pas, fût immuable et éternelle, et appuyée éternellement sur elle-même, parce que les choses que nous voyons sont mobiles : et de là, se faisant ouverture pour entrer en la plus importante démonstration qui regarde la création du monde et sa sortie du néant, il prouva à ces Messieurs que les mouvements circulaires de ce même monde, ses mouvements successifs, interrompus, réguliers et déréglés, et que chaque défaut de chacune de ses parties, faisaient connaître démonstrativement qu'il n'était point éternel et qu'il avait commencé d'être : d'où enfin il tira sa conclusion, que ce monde avait reçu son existence par l'action d'un Créateur plus ancien que lui, de telle sorte que les yeux qui nous font voir qu'il y a un ciel et une terre, nous font voir nécessairement qu'il y a un Dieu, et que rien ne serait aujourd'hui et ne pourrait être demain, si ce Dieu n'était pas avant le temps et depuis l'éternité.

Il n'omit pas aussi cet autre argument qui a tant de fois convaincu les plus obstinés et les plus déraisonnables, que la multitude des prophéties qui ne peuvent être inspirées que par un Dieu présent à chaque année de l'avenir; la multitude des miracles et des actions qui surpassent infiniment les forces de la nature; la variété des religions, qui visent, quoique par des voies illégitimes, à une même dernière fin; le consentement des nations et des peuples, et leur conformité en l'adoration d'un Maître universel et éternel, ne nous peuvent pas tromper : *Quod enim natura universaliter et naturaliter confitetur, necesse est verum esse : cum naturam naturaliter et universaliter mentiri impossibile sit.*

Léonce interrompit Eugène par un soupir qui fut mêlé de quelques paroles et de quelques larmes : Il est aisé, dit-il, de prouver et d'enseigner qu'il y a un Dieu : mais hélas! Eugène, qu'il serait doux de ne le point apprendre, et que c'est une chose étrange et cruelle que, durant le peu de plaisirs dont nous tâchons d'adoucir les amertumes de cette vie misérable, on vienne sans cesse nous tourmenter par les menaces d'une justice infinie, et que nous n'entendions parler ici-bas que d'enfer et d'éternité! O prêtres, ne sera-t-il jamais possible que vous consentiez à nous accorder une de ces deux grâces : ou que vous nous disiez qu'il n'y a point de péché au monde, et que Dieu nous permet de faire ce qu'il nous plaît, ou que vous permettiez que nous disions qu'il n'y a point de Dieu? Au moins taisez-vous, et ne vous efforcez pas, par tant de bruits que vous faites dans les églises et dans les maisons, de troubler l'unique repos que nous ayons avant la mort, qui est de nous oublier de cette vérité.

A quoi vous servirait notre silence, répond Eu-

gène? Ce n'est point notre voix qui vous trouble et qui vous réveille, c'est la voix publique de la nature et de la grâce; c'est par les cris qui retentissent de toutes les parties de l'univers que vous apprenez qu'à chaque endroit où vous êtes, il y a un Dieu qui vous regarde, et qui connaît vos pensées et vos actions. Si ces bruits-là vous importunent, et si vous voulez périr sans qu'on vous éveille et qu'on vous avertisse de votre malheur, faites taire le ciel et la terre, ou cachez-vous au soleil, s'il est possible. Éteignez, dit Saint Chrysostôme, tous les flambeaux du firmament, et ne laissez paraître aucun astre aux endroits où vous serez: partout où leurs lumières vous pourront atteindre, ce seront elles-mêmes qui, entrant dans vos yeux et dans votre esprit, y feront entrer malgré vous la connaissance qui vous inquiète, et qui vous découvriront sensiblement la majesté du Maître que vous devez craindre et qui vous attend pour vous juger! *Omnes homines vident Deum*, dit le patriarche Job, qui ramasse dans ces deux paroles ce que j'ai dit jusqu'à cette heure. Tous les hommes voient Dieu, c'est-à-dire voient par leurs yeux qu'il y a un Dieu.

Ces paroles donnèrent sujet à quelqu'un de ces mêmes gentilshommes de faire une repartie qui témoignait je ne sais quelle sorte de chagrin, et qui fut désormais toute la réponse qu'ils voulurent donner aux arguments qu'ils avaient si fort attendus. Ce gentilhomme dit qu'il lui semblait étrange que plusieurs excellents esprits, dont les yeux étaient ouverts et pénétrants autant que ceux de personne, ne découvrissent point ce Dieu qu'il était si aisé de voir, et que, dans le monde, ils ne vissent rien que le monde.

Vous voulez dire, repartit Eugène, que ce sont les plus forts esprits et les plus éclairés qui ne con-

naissent point de Dieu. Monsieur, je vous étonnerai peut-être de croire que ceux-là ont véritablement de l'esprit, et de ne vous point disputer cette proposition.

Ce n'est pas qu'il ne soit vrai que les deux ou trois athées que l'antiquité a connus ont été deux ou trois philosophes qui apprenaient à étouffer dans eux la honte que nous avons du crime et de la folie, comme un Diogène cynique, un Protagoras, un Épicure; que les quatre ou cinq autres que l'histoire de l'empire a remarqués, ont été quatre ou cinq monstres de luxure et de cruauté, et de vrais parricides du genre humain, haïs de tous les siècles, comme un Caligula, un Héliogabale, un Copronyme, un Frédéric; que les cinq ou six de cette faction qui ont paru dans ces derniers temps, n'ont été que des infâmes qui servaient de poëtes et de bouffons, ou de chiens de chasse aux jeunes gentilshommes de la cour, d'autres semblables criminels qui ont fini par la corde ou par le feu, et qu'enfin ceux que nous connaissons aujourd'hui de la même secte, sont de vrais cadavres vivants, des hommes pourris et corrompus jusqu'à la moëlle des os, sans honte, sans conscience et sans honneur, qui n'ont plus rien de l'homme que la figure; et que c'est une chose étrange qu'un gentilhomme qui, durant une débauche, aura entendu deux ou trois de ces Lapithes, parmi les jurements de démons et les insolences de leur ivrognerie, proférer quelque nouvelle impiété contre la religion, s'en viendra nous dire que ce sont là les grands génies du siècle, les dignes maîtres de la philosophie, et que nos Aristote, nos Platon, nos Salomon, nos Augustin, nos papes, nos prélats, nos rois, nos conciles, nos nations et nos mondes, qui reconnaissent et

qui adorent un Dieu, sont les faibles esprits et les simples trompés par des opinions imaginaires!

Mais non, dis-je, je ne veux pas vous contredire en ceci, et même je vous avoue qu'il y a, dans la cour et ailleurs, des esprits subtils et des gens couverts des apparences de la sagesse et de la modestie, qui souffrent des doutes et des incertitudes touchant la Divinité, et qui, tandis qu'ils font comme le peuple dans les églises, disent secrètement en leur âme : *Si est scientia in excelso?* Je ne nie point que ce sont des gens d'esprit, et j'approuve tout ce qu'il vous plaira de croire et de dire en leur faveur. Mais c'est de là que je vois naître une lumière merveilleuse pour la consolation des Saints, et que j'apprends que leur incertitude et leur athéisme sont une des plus certaines preuves et un des plus solides fondements qui soutiennent les vérités de notre théologie.

Messieurs, ces beaux esprits ont commis dès leur jeunesse de grandes fautes contre la pudeur; ils en commettent encore chaque jour, profanant dans leurs personnes tout ce qu'il y a de saint et de sacré, sans qu'ils se soucient d'aucune loi, et sans qu'il y ait désormais aucune action en leur vie qui ne soit outrageuse à la nature et qui ne crie vengeance. S'il y a un Dieu au ciel et s'il y a un juge de la nature et de la raison offensée, il doit écouter cette voix de Sodome, et punir terriblement ce désordre. La plus terrible malédiction de Dieu, et le coup le plus effroyable de sa colère, est de se rendre invisible sur la terre, et par l'éloignement de toutes les lumières divines, frapper les esprits criminels d'aveuglement, comme il fit aux Sodomites : *Percussit eos cœcitate a minimo usque ad maximum :* donc, partout où nous voyons la rencontre de ces grands péchés, avec cette grande et redoutable punition

de ces saletés horribles, avec cet athéisme et cette ignorance du Créateur, nous voyons l'évidente preuve d'une justice éternelle.

Or est-il qu'on voit l'un et l'autre dans ces incrédules dont vous parlez et dans ces beaux esprits du temps : on y voit, d'une part, les insolences et les impiétés extrêmes ; leurs discours et leurs actions ne sont que des scandales et des crimes de lèse-majesté divine. Ce sont eux qui, sous leurs mines de cavaliers et de courtisans, ramassent en leurs personnes tout ce qu'il y a eu de nouveaux péchés et d'inventions abominables dans les siècles des Tibère et des Néron ; les profanations de sexe et de sang, les corruptions, les brutalités, les sacriléges, tous les désordres qui poussent vers le ciel des voix d'accusation et des cris de vengeance, sont aujourd'hui leurs passe-temps et leurs modes particulières !

D'une autre part, comme vous assurez, ils protestent qu'ils ne voient rien en regardant le monde, et ils se déclarent ouvertement les ennemis du Créateur et les apostats de sa religion. Ce sont eux qui sont les grands athées du siècle et les plus hardis blasphémateurs, les braves et les intrépides qui ne craignent ni le jugement, ni l'enfer, ni l'éternité, qui défient la justice, qui censurent la Providence, et qui font gloire de mépriser ce que le peuple adore.

On voit, dis-je, en leurs personnes, et le péché le plus digne de châtiment, et le châtiment le plus funeste et le plus terrible.

Que reste-t-il à conclure, sinon, non pas qu'il n'y a point de Dieu parce que ces athées sont de beaux esprits, mais qu'il y a un Dieu et un juge éternel et infiniment redoutable, parce que ces beaux esprits sont des athées. *Excæcavit eos, et nescierunt sacramenta Dei.*

Ils sont subtils, il est vrai ; ils ont la vue per-

çante et claire : mais quand le soleil a disparu et que les flambeaux sont éteints, que peuvent-ils voir, et que sont alors leurs beaux yeux et leur excellente vue, sinon aveuglement? Ils ont d'admirables lunettes pour connaître ce qui se passe là-haut et pour contempler les astres, mais Dieu leur envoie des nuées et couvre le ciel : que sont toutes leurs visions, sinon ténèbres? Ils ont un esprit savant et sublime, mais Dieu leur envoie un sommeil : que sont toutes leurs pensées, sinon des songes? que sont leurs raisonnements et leurs conclusions démonstratives, sinon des rêveries et les courses extravagantes d'une imagination égarée? Ils ont un beau corps, mais leur âme se retire : qu'est-ce que ce corps, sinon pourriture? Ils ont une belle âme, mais Dieu la délaisse : qu'est-ce que cette âme, sinon ignorance, athéisme, impiété? et c'est ce qu'ils prennent pour être la marque de leur bel esprit! Quelle marque, Messieurs, et quelle frénésie de s'y laisser tromper! Quel déplorable aveuglement de les estimer davantage parce qu'ils n'ont point de Dieu, et de ne pas sentir que c'est cela qui doit les faire fuir comme une peste publique!

La dame, surprise et ravie de voir ses pensées et ses intentions si bien devinées par cet inconnu, l'écoutait comme on écoute un homme envoyé de Dieu. Léonce était étonné de lui-même, se voyant sans paroles dans un sujet où il s'était exercé et signalé tant de fois. Son maître d'escrime en ces sortes de disputes, je veux dire Tiburce, ne l'était pas moins, et n'avait pas grand désir de se déclarer et de rompre le silence. Néanmoins, comme il se sentit obligé de venir à son secours, il prit enfin la parole, et renfermant sous une froideur affectée la bile ardente qui s'était ramassée dans son cœur durant le discours d'Eugène, mais que la présence

d'Auguste ne lui permettait pas de laisser sortir, il avança modestement la proposition qui va suivre.

## DEUXIÈME ENTRETIEN.

### DE LA MULTITUDE DES RELIGIONS.

Il est vrai, dit-il, qu'on ne peut pas soutenir l'opinion des athées, et que c'est une manifeste folie de l'entreprendre : aussi ce n'en est plus la mode parmi ces Messieurs de bel esprit. Ils voient bien qu'il faut suivre le torrent, et reconnaître qu'il y a un Dieu, puisque c'est la croyance de toutes les nations et en tous les siècles. *Naturam enim*, comme vous avez dit, *naturaliter et universaliter mentiri impossibile est.*

Mais comme ces nations ne s'accordent pas en leurs opinions touchant la Divinité, qu'elles ont des religions différentes, et chacune des manières particulières d'honorer le Créateur, au lieu de tant de disputes et de conférences pour reconnaître quelle est la meilleure, il ont depuis peu découvert un nouveau secret, ainsi qu'ils l'appellent, que la meilleure religion pour chacun est celle du pays où il est, et que Dieu veut être honoré de nous de la manière qu'on l'honore publiquement dans les villes et dans les temples où nous nous trouvons ; qu'il se plaît à cette diversité de religions, et qu'il n'est offensé que par deux sortes de personnes : ou par les libertins, qui n'observent pas chez eux la coutume et la dévotion de leur patrie, ou par les dévots indiscrets, qui la veulent observer en d'autres pays, et y porter la confusion et le trouble, en y portant leurs opinions,

et les voulant préférer aux autres ; qu'établir une nouvelle religion dans un état, c'est un scandale et une violence criminelle contre la liberté ; mais quand elle est une fois établie, que c'est sacrilége et libertinage de la mépriser, et de condamner ce que fait tout un peuple.

Je m'étonne, répond Eugène, de ce que vous dites, que ce secret a été inventé depuis peu de temps. Il y a cent ans que Castalion et Postel publiaient la même doctrine ; il y a quatre cents ans que l'empereur Frédéric II croyait en être l'inventeur, mais il se trompait : le moine Sergius, qui instruisit Mahomet, commença par là ; d'autres commencèrent avant lui. Dès les premiers siècles, plusieurs hérétiques, pour accorder leurs différends et pour vivre en paix avec chaque peuple et dans chaque endroit du monde, s'avisèrent de former cette sorte de religion. Il y a quatorze cents ans que les Manichéens la proposèrent à leurs disciples, et ce fut peu d'années après que l'empereur Maxime, qui l'apprit d'eux, la pratiqua scandaleusement sur le trône impérial, lorsque, pour attirer toutes les nations à son parti, il fut en même temps idolâtre, arien et catholique.

Eugène jugea d'abord qu'il lui serait messéant de raisonner avec un homme de cette sorte sur une doctrine composée des songes de quelques libertins enivrés, et même très-difficile de le faire, après avoir parlé si longtemps : néanmoins, comme la pensée lui vint qu'il ne fallait que deux mots pour la détruire, et pour faire voir à ces jeunes Messieurs combien leur maître avait peu de jugement et combien il y avait de folies et d'ignorances en ses premières propositions, il ne voulut pas se dispenser de leur rendre ce bon office. La chose fut bientôt faite, et plus tôt même qu'on n'eût désiré, car c'était une chasse dont le plaisir devait

être que la bête eût de la force et des ruses, et qu'elle résistât longtemps.

Monsieur, dit-il en continuant de parler à Tiburce, puisque vous savez si bien ce que pensent les auteurs de cette doctrine curieuse et quels sont les secrets de leur école, obligez-moi de me dire si, selon leur pensée, Dieu veut absolument de moi, lorsque je suis en Turquie, que j'observe la religion des Turcs; lorsque je suis aux Indes ou dans le Japon, que j'observe la religion des Indiens et des Japonais; lorsque je suis en Angleterre ou en Écosse, que je me conforme à l'ordre du pays et que je sois schismatique; enfin, lorsque je suis en France, en Italie, et dans toutes les provinces éclairées des lumières de l'Évangile, que je sois catholique et que je suive les sentiments de l'Église universelle. Ils disent que Dieu le veut, répond Tiburce, qu'il vous le commande, et que c'est là l'honneur et l'obéissance qu'il attend de vous.

Dieu me commande donc, poursuit Eugène, quand je suis en France, de dire que le Sauveur est le Fils de Dieu, le Verbe incarné; quand je suis en Turquie, de dire qu'il ne l'est pas, et que l'incarnation est une erreur. Ainsi, quand je suis à Rome, pour être honoré de moi, il me commande d'adorer le crucifix, et quand je suis parmi les Juifs, de le renoncer et le méconnaître, et de parler de lui comme en parlent le talmud et la synagogue.

Ces Messieurs, poursuit Tiburce, vous répondent qu'il le commande. Oui! mais, repartit Eugène, si Jésus-Christ n'est qu'un homme comme nous, je ne puis pas l'adorer dans Rome ni lui rendre les honneurs dus à la Divinité sans commettre de grands sacriléges; si au contraire il est le Verbe divin et le véritable Messie, je commets

dans Constantinople d'autres impiétés bien plus énormes et bien plus criminelles, lorsque je dis qu'il ne l'est pas; et tout ce que je fais contre lui dans ce pays infidèle, ce sont autant d'abominations et d'apostasies scandaleuses. En un mot, l'une des deux religions est nécessairement un mensonge et un crime de lèse-majesté divine en premier chef : or, est-il, selon vos Messieurs, que Dieu m'ordonne et me commande absolument de l'honorer par l'une et par l'autre religion; il veut que je sois mahométan et Chrétien : donc, Dieu me commande de l'honorer par des mensonges, par des blasphèmes, par des sacriléges, par des impiétés de démon, par des crimes de lèse-majesté divine, et par toutes les actions les plus odieuses et les plus détestables à la Divinité; et ceux qui disent cela sont les Messieurs de bel esprit!

Tiburce, voyant les chaînes qui l'environnaient déjà, et n'apercevant point d'issue, se mit à courir à l'entour et à raisonner confusément, sans savoir où allaient ses pensées ni ce qu'il voulait dire; les autres le savaient encore moins que lui; on avait peine même à distinguer ses paroles, tant il y avait de désordre et de précipitation dans son discours. Ce qu'on entendit à la fin, et ce qu'il dit fort distinctement, fut qu'il voyait bien qu'Eugène était venu avec dessein de disputer sur chaque proposition, mais que, pour lui, il ne prétendait pas lui en donner le sujet, ni ennuyer la compagnie par cet entretien et cette conversation d'école; qu'il n'avait plus rien à dire. En effet, il se tut, et soudainement il changea de posture comme pour déclarer qu'il n'était plus de la partie.

Sur quoi quelqu'une de ces dames se plaignant, et témoignant qu'elle était fâchée que le plaisir eût duré si peu, Tiburce, qui prit ses plaintes pour des louanges, et pour une déclaration que son dis-

cours lui avait plu, ne manqua pas de la remercier de cette civilité prétendue, et de l'assurer très-particulièrement de son désir de pouvoir être assez heureux pour lui obéir en quelque chose qui fût capable de lui plaire ; mais cette sage dame, qui n'avait pas moins de peine à souffrir ses civilités que sa présence, l'interrompit par un autre compliment qu'il n'attendait pas : Puisque vous êtes, lui dit-elle, si honnête homme et si prêt à m'obliger, obligez-moi de répondre à ce que vous a dit Monsieur, et de vous faire battre encore et le plus longtemps que vous pourrez.

Tiburce, quoiqu'étonné de ce compliment imprévu, ne laissa pas d'être assez présent à lui-même; il répondit que si on le battait en un duel, elle aurait le plaisir entier. Au moins, lui dit-il, pour lors, vous verriez les coups et vous pourriez en juger. La repartie fut prompte. Je vois, dit la dame, qui des deux est le plus muet en ce combat, et il ne faut point être plus savante que je le suis pour savoir ce que veut dire un homme qui ne dit rien.

Comme les autres dames et la plupart de ces Messieurs lui parlèrent de la même sorte et conspirèrent à lui reprocher sa fuite, Auguste, se joignant à eux : Vous voyez, dit-il, que la compagnie juge mal de votre retraite. L'honneur vous oblige de continuer à vous défendre ; et moi je vous le conseille, en vous assurant que vous n'ennuierez personne et que nous vous écouterons volontiers. La coutume de ce sage seigneur fut toujours de ne point souffrir qu'on avançât en sa présence aucune proposition impie ni aucun mot contre le respect dû à l'Église et à l'Évangile, et de ne pas même permettre que d'autres seigneurs de la plus haute condition prissent la liberté de le faire, ayant pour maxime que la plupart des malheurs qui ar-

rivent aux princes, viennent des discours d'impiété qu'on tient en leur présence, et qui crient justice au ciel contre ceux qui les écoutent sans rien dire. Néanmoins, comme il vit que les paroles d'Eugène étaient des remèdes contre cette doctrine contagieuse, dont il craignait que les esprits de ces jeunes gentilshommes n'eussent reçu quelque mauvaise impression, il fut bien aise que le malade découvrît son mal et qu'il déclarât ce qu'il pensait.

Tiburce donc, qui, durant ce peu de loisir, avait médité à la hâte comment il fallait redresser les articles de cette nouvelle religion et les affermir par des propositions moins insoutenables, croyant l'avoir fait et avoir bien disposé les choses dans son esprit, revint à Eugène, et reprit ainsi son discours : Vous m'étonnez, lui dit-il, de n'avoir pas compris ce que je disais, ou plutôt ce que disent ces Messieurs dont je tiens la place ; je déteste ce qu'ils disent et ce qu'ils pensent ; mais puisque vous le voulez savoir, leur pensée est que Dieu, qui ne regarde que notre cœur, quand il y voit une profonde humilité sous sa puissance adorable, et un sincère désir de l'honorer, est satisfait, et que, pour ce qui regarde ces cérémonies extérieures et ces rubriques d'adoration et de croyance prescrites par les prêtres, ces circoncisions, ces sacrifices, ces égorgements de victimes, ces dévotions légales, ces honneurs rendus à des pierres ou à des noms anciens, tous ces mystères de religion contestés et débattus entre les Juifs et les Païens, il les considère comme des illusions de leur ignorance, et comme des égarements excusables de leurs esprits perdus dans les ténèbres. Il les laisse faire, et s'égarer chacun du côté qu'il lui plaît ; et pourvu qu'il voie dans leur cœur une respectueuse connaissance et confession de sa grandeur,

tout cela lui est indifférent. Il ne le commande pas, mais il le permet, il le souffre, il l'excuse, il s'en divertit comme d'autant de simplicités de l'esprit humain : en un mot, c'est-à-dire, selon le raisonnement de ces Messieurs-là, que, par l'ordre exprès et que par l'institution du Créateur, il n'y a point d'autre religion que de dire en soi-même : Je reconnais un Dieu, je l'adore et je le respecte. Voilà tout le mystère de leur doctrine. Entendez-vous maintenant?

J'entends bien, replique Eugène, c'est-à-dire que vous, qui avez dit auparavant que Dieu, par une volonté souveraine et par un commandement absolu, nous ordonnait d'observer les religions de chaque pays, vous jugez maintenant à propos de parler d'une autre façon, et de dire qu'il souffre ces religions et ces modes différentes, et qu'il ne s'offense pas que nous soyons de telle secte qu'il nous plaira, pourvu que nous reconnaissions qu'il est Dieu.

Oui; mais, Monsieur, ce Dieu, qui veut absolument être connu et adoré, et qui, pourvu qu'on l'adore et qu'on le connaisse, permet qu'on exerce la religion de chaque peuple, n'en excepte-t-il aucune? Cette permission est-elle générale pour toutes les religions que les peuples se sont avisés d'établir parmi eux et d'exercer solennellement et publiquement? C'est ce que je vous ai dit, reprit Tiburce; ils se persuadent que dès lors qu'une religion est reçue et établie dans un état, elle est permise. J'ai un doute, repartit Eugène. Dites-moi, s'il vous plaît, les péchés contre la loi de nature sont-ils permis aussi? Dieu, qui ne commande point les péchés, défend-il qu'on les commette, ou ne le défend-il pas? Lui est-ce une chose indifférente qu'on jure, qu'on mente, qu'on dérobe et qu'on exerce impunément les meurtres et les adultères?

Tiburce, n'osant pas dire ce qu'il pensait là-dessus, répondit sans délibérer que Dieu défendait ces péchés-là, qu'il les punissait, et qu'il n'était point permis de les commettre en aucun endroit du monde. Donc, reprit Eugène, il n'est pas permis en aucun endroit du monde ni dans aucun temps, d'exercer les religions dont les cérémonies et les sacrifices sont des meurtres ou des adultères, comme était la religion des Phéniciens et des Carthaginois, qui massacraient les hommes pour les immoler à Bacchus; la religion des Huns, qui, pour honorer les dieux, jetaient leurs vieillards dans les rivières; celle des Rhodiens, qui les engraissaient pour en faire de plus grosses victimes, et puis, qui les sacrifiaient avec beaucoup de cérémonie; celle des Perses, qui les enterraient tout vivants, pour aller rendre de leur part des adorations aux dieux de l'enfer et les assurer de leur service. Ainsi, la religion des Amorrhéens, qui mettaient leurs fils et leurs filles nouvellement nés entre les bras ardents de la statue de bronze de leur dieu Moloc, et les y faisaient griller avec des tourments horribles, et tant d'autres religions encore plus insupportables et plus cruelles à notre nature, comme celle des anciens Bretons, qui, par une dévotion de grande fête, conduisaient au temple leurs femmes et leurs filles sans aucun habit, pour servir en cet état aux sacrifices, et pour rendre la solennité plus pompeuse et plus dévote; celle des Corinthiens, qui entretenaient dans le temple de Vénus mille femmes prostituées, pour en être les prêtresses, et par leurs débauches, exercées publiquement sur les autels, rendre les honneurs dus à cette impudique divinité; enfin, celle de tous ceux qui ont adoré Priape, et qui, dépouillés au milieu de ses temples, ont fait rougir le soleil et frémir la terre qui tremblait sous des cri-

mes si exécrables et si monstrueux! Le respect que je dois aux oreilles chastes ne me permet pas de m'étendre, mais vous voyez, par le commencement de cette liste, que voilà des centaines de religions qu'il faut exclure de cette permission générale, et que ces petits jeux et puérilités de l'imagination humaine, comme vous avez dit, ne sont pas les risées et les divertissements de Dieu, mais des outrages contre sa sainteté, et des profanations qui lui crient vengeance; que Dieu ne les peut voir sans colère; qu'il ne les peut pardonner sans injustice; qu'il ne les peut excuser sans cesser d'être Dieu, et que les athées qui le renient sont beaucoup moins coupables que ces déistes qui l'adorent si scandaleusement, et qui lui attribuent des permissions et des complaisances si criminelles!

Tiburce, en peine de ce qu'il devait répondre, et d'ailleurs, honteux de se taire, avança inconsidérément les premières paroles d'une proposition qui fit juger que chacune de ses pensées le rendait digne de périr; néanmoins, il n'osa pas achever; mais ce qu'il osa dire fit rire la compagnie. La réponse de ces Messieurs, dit-il, est évidente, que les religions qui ont eu et qui ont de ces sortes de cérémonies, offensent Dieu et ne sont point permises.

Donc, reprit Eugène, il est faux ce que vous avez avancé si hardiment, qu'aucune religion de celles qui étaient exercées publiquement par un peuple n'était exclue de la permission générale. Voilà que vous jugez qu'il faut exclure celles que je viens de nommer, c'est-à-dire que vous vous retranchez encore un coup sur le point essentiel de notre controverse, et que vous confessez que c'est une proposition détestable de dire ce que vous avez dit, que l'homme peut licitement exercer toutes les religions des pays où il se ren-

contre. Je n'ai rien dit de ma part, répondit Tiburce, mais j'ai dit, de la part de ces Messieurs, ce que je dis encore, qu'ils soutiennent qu'excepté ces trois ou quatre religions de Lapithes et de Cyclopes que vous venez de nommer, elles sont toutes permises.

Et moi, repartit Eugène, je soutiens que, puisque vous exceptez les religions de Baal et de Moloc, il faut que vous exceptiez celles de Jupiter et des autres dieux de l'antiquité, et de tous ceux qu'on adore aujourd'hui dans les temples des Païens; j'ajoute même que vous, qui dites maintenant que toutes les religions sont permises hormis deux ou trois, vous allez dire dans un moment que, hormis deux ou trois, elles sont toutes défendues, et qu'on ne peut les suivre sans se damner. Et quand vous l'aurez confessé, j'espère qu'enfin votre conscience vous forcera de revenir où vous étiez le jour de votre baptême, et que vous confesserez, puisqu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'y a de salut et de vérité que dans une seule religion.

Répondez-moi, s'il vous plaît, lui dit-il: ce Dieu qui veut absolument être reconnu, veut-il être reconnu comme un Dieu ou comme une créature, et lui est-il indifférent qu'on croie qu'il est un esprit ou un corps; qu'il est éternel ou temporel; qu'il est immense et présent partout, ou bien qu'il ne l'est pas; et pourvu qu'on dise qu'il est au monde, croyez-vous qu'il ne se soucie point qu'on dise ce qu'on voudra, et qu'il nous abandonne à la liberté de nos imaginations et de notre ignorance?

Quoique Tiburce se doutât qu'il y avait encore quelque précipice devant ses pieds, néanmoins il se vit contraint de s'en approcher lui-même, et de se mettre sur le bord. Monsieur, dit-il, Dieu veut être connu comme un Dieu,

comme un esprit éternel, indépendant et souverain; et comme ces trois perfections sont connues par la lumière de la nature, tous les hommes sont obligés de les lui attribuer, et de reconnaître dans leur Créateur les propriétés et les excellences sans lesquelles il ne peut être Créateur ni maître du monde.

Voilà donc, repliqua Eugène, dans la religion de ces Messieurs les déistes, outre les commandements du Décalogue, une doctrine qui doit être suivie partout, et qu'on ne peut nier sans offenser Dieu et sans encourir sa disgrâce. Il est défendu, sous peine de damnation, de soutenir que Dieu soit autre chose qu'un esprit pur, infiniment bon, infiniment sage et infiniment puissant. Donc, poursuivit-il, il nous est défendu, quand nous sommes parmi les Païens, de faire, de parler et de penser comme les Païens, et même, au milieu de ces nations infidèles, nous sommes obligés de détester leurs religions, et de donner des malédictions publiques à leurs fêtes et à leurs cérémonies. Nous le devons, puisque voilà les premiers d'entre eux, comme les Grecs et les Romains anciens, qui disent que Dieu, le Maître et le Créateur du monde, est une pierre tirée des cavernes, qu'il est un tronc de bois, une statue de boue, une pièce d'airain, un ouvrage de bronze ou de marbre; nous devons soutenir qu'ils se trompent, et on nous défend, sous peine d'encourir la disgrâce de ce Créateur adorable, d'adorer avec eux ces statues mortes, et de dire qu'elles sont notre Dieu. Entendez-vous, poursuivit Eugène? Vous confessez, Monsieur, et vous déclarez qu'il nous est défendu, sous peine de périr éternellement, de croire que Dieu est une chose corporelle, ou une chose matérielle et périssable, et défendu de le dire en quelque endroit du monde

que nous puissions être : donc, pour parler de l'antiquité comme si elle était présente aujourd'hui, quand nous sommes parmi les druides, il nous est défendu de dire avec eux que Dieu est une branche d'arbre et qu'il la faut adorer ; parmi les Syriens, qu'il est un poisson, un dragon, une colombe ; parmi les peuples de Memphis, qu'il est un taureau ; de Lentopolis, qu'il est un bouc ; de Lycopolis, qu'il est un loup ; de toute l'Égypte, qu'il est un crocodile, un chat, une souris ou un oignon, un Apis, un Sérapis, une tête de bœuf, choses semblables, et d'autres encore bien plus horribles et plus honteuses! Ainsi, parmi les Athéniens et les autres nations de la Grèce, il est défendu de dire que ce Maître éternel des hommes et des anges est un meurtrier, un incestueux, un voleur, un ivrogne, un bouffon, un blasphémateur, un jureur, enfin un désespéré et un damné, comme l'ont été les Saturne, les Jupiter, les Mercure, les Bacchus, les Mars, les Proserpine, les Pluton ; et il nous est autant commandé d'abjurer partout ces religions infâmes, et de rejeter les folies de leur doctrine, de leurs mystères et de leurs sacerdoces, qu'il est commandé de connaître un Dieu et de croire à son éternelle vérité. Et ainsi, voilà, non pas deux ou trois, mais cent, mais mille religions établies dans le monde qui sont exceptées de votre permission universelle, et qui ne peuvent être observées qu'en outrageant scandaleusement la Divinité, et la déshonorant avec plus de mépris et plus d'impudence que n'a jamais fait l'athéisme !

Dans la confusion que Tiburce souffrait pour lors, la pensée qui lui était la plus présente était de franchir ces effroyables absurdités, et de répondre que Dieu ne s'offensait point des noms que nous lui donnons, mais il craignait encore d'of-

fenser la compagnie. Il délibérait sur sa réponse, gardant cependant un silence dont il rougissait. Il se passa quelque temps sans qu'il pût rien dire, et sans que son esprit pût présenter à sa langue aucune parole pour couvrir un peu sa confusion. Eugène se taisait aussi, voulant lui donner le temps de reprendre courage et de ne rien réserver de ses pensées, afin qu'il eût l'occasion entière de venir à son point, et de lui parler de la façon qu'il avait méditée dès le commencement du discours, et dont il était convenu auparavant avec Auguste.

Tandis qu'ils se taisaient l'un et l'autre, quelques-uns de ces jeunes Messieurs qui étaient là, voulant rompre le silence où la honte de leur maître paraissait beaucoup, mirent en avant je ne sais quels discours, et parlèrent de ce qu'ils purent, mais seulement pour parler. Tiburce les interrompit lui-même inopinément : la parole et les forces lui revinrent. On vit en effet sur son visage je ne sais quoi qui fit juger qu'il avait découvert quelque moyen de donner à sa doctrine plus d'apparence et plus de grâce, et de la mettre dans un jour où, à son avis, elle pourrait paraître plus raisonnable et plus digne d'être soutenue. Cet homme ne manquait pas de subtilité ni de paroles en d'autres rencontres, mais quel démon n'eût pas été faible et muet en celle-ci ?

Je ne sais, dit-il en parlant à Eugène, si j'ai mal expliqué, mais je vois que vous avez mal conçu la pensée et la proposition de ces Messieurs. Leur religion n'est autre que celle que nous appelons la religion de la nature, et qui est de l'institution du Créateur, gravée dans nous par le doigt de son divin Esprit, ou bien déclarée intérieurement par un rayon céleste qui luit en nos âmes, et qui est leur évangile et leur prophétie ; religion dont

toute la doctrine est de savoir qu'il y a un Dieu, Maître, Souverain et Créateur de l'univers, dont toute la loi est de ne point faire aux autres ce qu'on ne veut point être fait à soi-même, et dont toutes les cérémonies et les sacrifices sont d'adorer ce Maître du monde par une soumission d'esprit et de corps, et quand on se souvient de lui, de s'incliner humblement sous son infinie grandeur, et de reconnaître qu'on lui doit obéissance et hommage.

Religion qui a été observée purement dans les premiers et les plus purs siècles de la vie humaine, qui le doit être en tous les siècles et partout, mais qui, partout, permet les autres religions aveuglément ajoutées, pourvu qu'elles ne la détruisent pas, et que, parmi les superstitions, les erreurs et les autres égarements inévitables dans nos ténèbres, elles conservent ces trois articles, et qu'elles se soutiennent, comme eux, sur leurs fondements et sur leurs principes. Dès lors que ces religions y manquent ou qu'elles ont une théologie contraire, elles sont des sacriléges et des impiétés manifestes; et n'étant plus supportées par cette vraie religion, il est évident qu'elles ne sont plus permises et que toutes leurs dévotions sont des crimes. En un mot, ajouta-t-il en s'oubliant de ce qu'on venait de lui prédire, qu'il ne réserverait que deux ou trois religions, ils prétendent, sans parler de la religion chrétienne et catholique, qu'ils mettent hors de rang, que les religions que j'ai dit être souffertes sont celles des Juifs, des Mahométans et des hérétiques, parce qu'elles sont établies sur la religion de la nature, et qu'elles observent inviolablement les trois articles de son institution éternelle.

Monsieur, répondit Eugène, vous vous expliquez, et permettez-moi de dire que je vous en-

tends parfaitement bien; et ce qui me plaît davantage en ceci, c'est que nous voilà revenus de bien loin en peu de temps, et arrivés jusqu'à cet heureux terme, que de huit ou de dix mille religions, n'en voici plus que trois qui sont permises, et qui sont désormais tout le sujet du différend entre nous et ces Messieurs. Encore un mot, je vous en supplie, et nous viendrons à l'unité, et même il me semble que nous y sommes déjà selon les propositions dont nous avons convenu. Vous confessez qu'il ne nous est pas permis de vivre dans l'Égypte selon les lois de la religion égyptienne : donc, vous devez confesser qu'il ne nous est pas permis de vivre parmi les Turcs selon les lois de l'Alcoran, ni parmi les Juifs, selon les lois du Pentateuque. D'où tirez-vous cette conséquence, reprit Tiburce? Elle est claire, repartit le théologien : car, dites-moi, que croyez-vous de l'Alcoran et des choses qui y sont enseignées et ordonnées? Sont-ce des choses inspirées de Dieu et révélées par le Saint-Esprit à Mahomet? Folies, répond Tiburce! ce ne sont que des impostures et des fables. Donc, poursuit Eugène, il ne nous est pas permis, quand nous sommes même au milieu des Turcs, de dire que le Saint-Esprit en est l'auteur, car savoir que ce sont des faussetés et des impostures impudentes, et néanmoins déclarer à haute voix que c'est Dieu qui les a enseignées, et que c'est de son Esprit que sont sorties ces folies et ces ignorances, n'est-ce pas un blasphème plus scandaleux, et une impiété contre la sagesse de Dieu plus criminelle et plus horrible que de commettre tous les sacriléges qu'on a vus sur les autels de Priape? Et si vous êtes coupable et damnable en faisant l'Égyptien dans Memphis, et en disant que Dieu est un crocodile ou un serpent, ne le devenez-vous pas dans les temples de Constantinople, en disant que Dieu est

un séducteur, et l'auteur d'un livre et d'une religion où il n'y a que des sottises, des impiétés et des impostures ?

Je ne le dis que de bouche, répond Tiburce ; je parle en public comme les autres ; pour m'accommoder à la religion du pays; mais dans l'âme, je me moque de mes paroles, et je déteste l'ignorance populaire de ce pays-là qui me fait parler de cette façon; j'adore Dieu, et je lui dis en moi-même qu'il est un Dieu infiniment véritable et infiniment ennemi des mensonges et des hérésies, adoration intérieure qui suffit pour me rendre innocent au milieu des erreurs et des superstitions, et pour faire que j'y vive en sûreté de conscience.

Il suffit donc, reprend aussitôt Eugène, pour vous rendre innocent dans la grâce, au temps de Socrate et de Platon, de désapprouver en votre cœur les cérémonies de la religion de Vénus et d'Adonis, et pourvu que vous condamniez de pensée ce que vous faites, il vous est permis de faire tout, et de commettre les impiétés et les saletés que les autres exercent publiquement. Ainsi des cruautés de la religion de Moloc, de Baal, de Sérapis. De sorte qu'il n'y a point de brutalité dans les sabbats de Sodome ni de méchanceté dans les temples des Païens que vous ne puissiez pratiquer avec permission et sans crainte, puisqu'il n'y en a point dont vous ne puissiez vous moquer en vous-même, aussi bien que de la confession publique que vous faites parmi les Turcs que Dieu est l'auteur de tous les mensonges contenus dans les livres de leur religion fabuleuse.

Tiburce, troublé et égaré, cherchant à fuir, se jeta dans un précipice : il répondit comme un homme sans mémoire, et soutint qu'il n'avait pas avancé qu'il y eût des mensonges dans l'Alcoran. Sur quoi la compagnie se mettant à rire : Vous

voyez, réplique Eugène, ce que c'est que d'entreprendre la défense d'une méchante cause, et de vouloir, durant les conversations, tenir la place des libertins et des hérétiques! Vous qui avez de l'esprit, et que je dois croire être un honnête homme, puisque vous êtes ici avec des personnes si sages et si vertueuses, voilà qu'en soutenant le parti de ces impies par forme d'entretien et de passe-temps, et en faisant leur personnage, vous faites voir qu'ils sont obligés de dire, de se dédire, d'assurer, de nier, d'extravaguer; de faire les fous, et de se rendre ridicules par autant d'impertinences et de sottises, et par autant de blasphèmes qu'ils prononcent de paroles!

La colère emporta Tiburce, et fit enfin sortir de son cœur la réponse qu'il avait retenue jusqu'alors, et que le respect et la crainte d'Auguste ne lui avaient pas permis d'avancer : J'ai parlé de la sorte, dit-il, parce que j'ai voulu parler plus modestement et plus scrupuleusement que ne le font ces Messieurs : leur vraie pensée est que Dieu ne commande rien aux hommes touchant la religion ni touchant les mœurs. Sur quoi cet homme immodeste et très-inconsidéré se mit à révéler les plus infâmes secrets de cette sorte de cabale, n'ayant point de honte de publier devant une si honorable compagnie que leur maxime était que comme le Créateur nous a placés parmi les bêtes, et qu'il nous a établis en un même appartement, il n'a point prétendu que nous fussions d'une autre condition, et que nous eussions des manières différentes de naître, de vivre et de mourir, ni d'autres lois et d'autres obligations que les leurs; que tout ce qui leur est permis nous l'était aussi; que l'unique loi et l'unique religion d'ici-bas étaient de suivre l'instinct des passions, et de faire, de dire et de penser tout ce qu'il plaît à la nature

corrompue. Il ajouta des explications qui étaient encore pires que ce texte, et donna une entière liberté à sa langue et à son esprit délaissé de Dieu.

Eugène, qui avait connu la vie de ce personnage et la plupart de ses infâmes aventures par un petit entretien qu'il avait eu avec Auguste avant que l'on commençât la conférence, l'ayant laissé parler afin qu'il eût, comme j'ai dit, l'occasion qui était la principale chose où il aspirait, lorsqu'il le vit engagé plus avant même qu'il n'eût osé le désirer, l'interrompit par ces paroles que son zèle et sa générosité lui inspirèrent, et qu'il ne put pas refuser au désir d'Auguste, qui lui dit à l'oreille qu'il aurait tort de lui parler désormais autrement que comme à un athée déclaré, et d'être empêché par le respect de la compagnie de le traiter selon son mérite.

Tiburce, dit-il, ce n'est pas à moi ni aux autres théologiens de disputer contre ceux qui parlent de la sorte, et d'entreprendre de les confondre et de les réduire au silence : c'est là l'affaire des juges et des exécuteurs de la justice. Mais j'ai un mot à vous dire qui ne vous déplaira pas, à mon avis, puisque je vous parle comme je ferais, sur un théâtre, à un honnête homme, mon ami, qui y ferait le personnage d'un voleur : je l'accuserais hardiment d'avoir volé mon bien, et je l'appellerais méchant et perfide sans crainte de l'offenser. Mes injures tomberaient sur son masque, sur ses habits, et non pas sur sa personne. Vous faites en cette compagnie le personnage d'un maître de libertins et d'athées, vous en tenez les discours, vous en prenez l'air et la mine : je dois vous parler avec la liberté que je lui parlerais à lui-même ; et la comédie ne vaudrait rien si je vous parlais comme à un Chrétien dévot, et si je voulais vous

respecter et penser que vous êtes un homme d'honneur.

Ce que j'ai donc à vous dire est que vous êtes bien éloigné de l'état où autrefois vous aviez destiné de vous arrêter. Lorsqu'en votre jeunesse, vous écoutâtes les premières pensées qui vous invitèrent à goûter des douceurs de la vie présente, afin de le faire avec moins d'inquiétude et de crainte, vous vous proposâtes de vous tenir dans les bornes d'une débauche réglée, qui, à votre avis, ne vous empêcherait pas d'être honnête homme ; que vous ne laisseriez pas, dans ce qui ne troublerait point vos plaisirs, de vivre selon les lois de la conscience, et de vous acquitter des devoirs de la religion, de vous trouver à l'église, et de vous plaire même dans les actions de piété ; que ce péché seul vous suffirait, que vous auriez les autres en horreur ; enfin, que vous seriez si peu éloigné de la grâce, et toujours si près du bord de la pénitence et du salut, que quelque vent qui pût vous surprendre ou quelque danger de mort qui pût survenir, vous auriez le temps de vous y retirer et de prévenir le malheur.

Mais vous ne saviez pas encore ce que c'est qu'une passion dans notre cœur, ni avec quelle violence elle nous pousse, et jusqu'au bout du monde, et à quelles extrémités de péché et de folies elle nous emporte dès que nous avons rompu la chaîne qui nous attachait à Dieu, et que nous avons commencé d'être à nous et de nous fier à notre conduite.

Sur cela, Eugène, qui, comme j'ai dit, savait assez bien la vie de ce méchant homme et la vie de l'un de ces Messieurs, son disciple et son complice, jugea à propos de leur faire connaître qu'il la savait, et de leur en mettre une partie devant les yeux. Quoiqu'il semblât ne parler qu'à Tiburce,

il leur raconta deux ou trois histoires où il paraissait que tout ce qui se peut imaginer de plus effroyable impiété, en saleté et en cruauté, était entré dans le nombre de leurs actions. La modestie, néanmoins, et l'humanité ne permirent pas à ce théologien d'exprimer la chose de la manière que l'aurait fait un véritable ennemi : ce ne furent même, dans les principaux endroits, que des énigmes que Tiburce seul et son confident pouvaient entendre: ajoutez à cela que le temps le contraignit d'abrégerou d'omettre quantité des choses propres à son dessein ; mais il les retrancha par deux ou trois paroles qui valaient bien ce qu'il omettait, et qu'il prononça avec d'autant plus de zèle et de hardiesse qu'elles lui avaient été dictées en propres termes, et secrètement par Auguste, avant qu'ils parussent en cette assemblée. J'ennuierais la compagnie, dit Eugène, si je voulais parler de tout. Tiburce, je puis vous dire en un mot qu'à l'heure où nous parlons, il n'y a point sur la terre de sorte de crime, qu'il n'y en a point peut-être dans l'enfer parmi les démons, que vous n'ayez commis ou que vous n'ayez fait commettre. Vous, autrefois si honnête homme et si résolu de vivre honnêtement, vous voilà porté si avant dans le désordre qu'il est difficile de trouver au monde un homme plus scandaleux, ni plus dangereux que vous et plus digne de périr. Je ne veux pas examiner par quels degrés vous êtes descendu, ou par quel aveuglement et quelle fureur vous vous êtes précipité dans un si profond abîme : il me suffit de savoir ce que vous avez dit ici publiquement, et d'avoir entendu les propositions que vous venez d'avancer devant cette illustre assemblée. N'était-ce pas assez de ces sacriléges et de ces mépris des choses saintes, que vous avez si indignement et si outrageusement profanées durant vos débauches, si

assez de ces parjures, de ces trahisons, de ces violements et de ces meurtres secrets que vous avez commis depuis dix ans sur des personnes qui vous avaient le plus aimé ? Pourquoi vous en prendre au reste des hommes, et vous rendre enfin aujourd'hui le corrupteur et le destructeur de toute la nature humaine ?

C'est vous qui venez de dire, et qui, clairement et hardiment, sans rougir d'une pensée si détestable, nous avez fait entendre que la doctrine que vous prêchez devant les compagnies qui vous écoutent, est qu'il n'y a rien dans notre âme qui soit spirituel et divin, ni rien qui la distingue de l'âme des chiens et des loups ; que notre nature, comme la leur, est en tout mortelle et brutale; que les hommes et les bêtes sont de même condition ; qu'ils n'ont point d'autre évangile ni d'autre loi que de faire ce qu'il leur plaît ; que Dieu ne leur commande rien touchant les mœurs ni touchant la religion et la piété ; que toutes nos adorations et nos saintes coutumes lui sont des choses indifférentes ; que les cérémonies du Païen les plus criminelles ne lui déplaisent pas davantage que les cérémonies de nos églises ; qu'il est heureux en lui-même indépendamment de nos honneurs et de nos péchés ; qu'il ne récompense et qu'il ne punit rien. Vous venez de le dire, vous l'avez dit en d'autres endroits, vous le direz encore ailleurs. Votre dessein est de répandre cette peste d'enfer dans les grandes maisons que vous trouverez ouvertes, et dans le cœur de tous ceux qui vous les ouvriront et qui vous laisseront parler. Et prétendre cela, qu'est-ce autre chose, sinon vous déclarer l'ennemi et le parricide de la religion, de la raison, de la vertu, le parricide de l'âme immortelle et du genre humain, le parricide de Dieu même ! Car si ce Dieu éternel et impassible pou-

vait recevoir des coups de mort, ce que vous avez fait jusqu'à cette heure et ce que vous venez de dire maintenant, ne seraient-il pas les plus mortels ? Lorsque vous dites que les adorations ne lui plaisent pas davantage que les sacriléges, qu'il ne récompense et qu'il ne punit rien, n'est-ce pas sur sa sainteté, sur son cœur, sur le principe de sa vie que vous tirez ces coups et que vous exercez ces outrages déïcides ?

Pensez, Tiburce, et voyez un peu ce que vous êtes et ce que vous allez devenir. Il y a un Dieu qui vous connaît et qui pense à vous malgré vous ; il sait ce que vous venez de dire, et ce que vous avez dit et fait depuis plusieurs années ; il sait que vous êtes un des plus damnables ennemis de la sainteté : jugez par là de ce qu'il médite et de ce que vous avez à craindre ! Au moins, sentez ce qui se passe dans votre âme, et confessez qui si elle pouvait emprunter une autre langue que la vôtre, elle irait se plaindre devant tous les juges, et faire retentir tous les sénats et les parlements de ses cris funestes, en demandant justice contre vous ! et il n'y aurait personne qui ne l'écoutât, et qui ne voulût conspirer à perdre un si méchant homme. Monsieur, je parle en Chrétien avec force et avec le zèle et la sincérité que je dois, mais si je parlais en Turc, je parlerais de la même sorte. Allez dans les pays et chez les barbares le plus ennemis de la vertu : si vous y voulez dire à haute voix ce que vous avez dit devant nous secrètement, vous y entendrez contre votre impudence des plaintes aussi hautes que les miennes ; il y aura jusqu'en ces pays-là des bourreaux qui vengeront la nature, et qui vous sacrifieront à la haine du ciel et du monde ! Vous savez qu'il y en a dans la France, et vous ne doutez pas, si la justice vous y connaissait, qu'avant quatre ou cinq jours, elle

n'y laisserait aucune particule de votre corps, ni aucune ombre de votre personne contagieuse et dangereuse jusque dans ses cendres!

Ce qui vous doit le plus effrayer, c'est que ceux qui vous connaissent, et que vous osez visiter, vous regardent comme un malheur qui entre dans leur maison, comme un crime impardonnable qu'ils commettent en vous y laissant entrer et en vous souffrant auprès d'eux. Il faut que vous soyez chassé de tous les endroits où l'on ne veut pas périr éternellement.

Confessez, Monsieur, que vous voilà dans un état bien misérable, et avouez aussi que vous vous y êtes jeté par l'opinion que vous avez laissé entrer dans votre esprit, que si vous pouviez vous persuader qu'il n'y a point de Dieu dans le ciel, ni de lois dans la nature, ni de raison dans l'homme, vous auriez plus de satisfaction et plus de repos durant vos débauches. Mais c'est acheter bien chèrement cette satisfaction criminelle et ce repos d'une âme désespérée, car quelque mine de joie qui paraisse sur votre visage, sans parler des dangers qui vous environnent, et de la fumée que vous voyez sortir des bûchers qui vous attendent, vous sentez malgré vous combien il est douloureux à l'esprit humain de concevoir des opinions si exécrables et si honteuses, et de s'entendre accuser par sa conscience de tant d'horribles ingratitudes contre son Créateur et son Père! Mais quel remède, sinon de voir s'il ne vous est point possible de pleurer assez pour espérer la miséricorde et la grâce, et pour prévenir la justice des hommes et celle de Dieu? Voyez-le, et commencez dès aujourd'hui, sans différer davantage: allez vous punir vous-même dans des déserts, où Dieu se trouvera pour contempler vos pénitences et vos larmes, et où les hommes ne pourront pas vous

trouver ; mais ne différez point plus longtemps, et faites en sorte qu'au plus tôt, il n'y ait plus que Dieu seul qui vous connaisse et qui sache où vous serez.

Croyez-moi, Messieurs, ajouta-t-il, s'adressant à la compagnie, c'est une chose bien importante de marcher avec crainte dans les voies de Dieu, car c'est nous mettre sur la pente d'un affreux abîme de folies, de brutalités et de malheurs que de faire le premier pas hors de la grâce, et de commencer à mépriser les lois de l'obéissance et de la piété chrétienne. Monsieur que voilà fut autrefois ce que vous êtes maintenant, par la bonté de Dieu, sage et vertueux ; c'est par des péchés ordinaires et assez communs qu'il a commencé à devenir ce qu'un démon ne voudrait pas être!

Quoique Tiburce tâchât, durant ce discours, d'écouter comme si Eugène eût parlé d'une autre personne, il ne put pas empêcher son visage de rougir : on vit manifestement qu'il cherchait, non pas à répondre, mais à se cacher. Son silence affligeait ces jeunes hommes ; les dames contemplaient avec joie, et tiraient ce qu'elles pouvaient de plaisir de ce spectacle. Elles voulurent parler, mais Léonce, fâché de voir ces abeilles qui retournaient sur le front de ce misérable, les écarta en prenant la parole, et en proposant je ne sais quoi touchant l'unité de la religion : ce qui donna sujet à Eugène d'ajouter un mot ou deux, afin de conclure régulièrement cet entretien.

Il est vrai, dit-il, pour revenir à ce qui se disait auparavant, que la nature doit poser dans notre âme les fondements de l'unique religion : mais n'est-ce pas à Dieu d'achever l'ouvrage, et d'envoyer du ciel un législateur et un maître qui ajoute à la doctrine et aux lois de cette religion naturellement infuse, des connaissances et des

lois surnaturelles qui lui confèrent toute la sainteté qu'elle doit avoir?

C'est-à-dire, repartit Léonce, que l'occasion vous invite à entreprendre un discours qui montre à nos yeux, pour ainsi parler, ce que nous savons déjà par la foi et ce que nous croirons jusqu'à la mort, mais qu'il nous serait avantageux d'apprendre encore, par vos paroles, que l'Évangile seul est véritable, et qu'il n'y a de vérité et de salut qu'en la religion de Jésus-Christ.

Que me demandez-vous là, répond Eugène? Est-ce l'entretien d'une conversation, et l'entreprise d'une homme faible et mortel?

Il y a dix-huit cents ans que toutes les plumes, toutes les langues et tous les esprits des grands hommes éclairés de Dieu s'emploient à cela : prétendez-vous que j'ajoute quelque chose à ce qu'ils ont dit? Et quand je pourrais le faire, serait-il à propos que je le fisse devant des personnes de piété qui croient ce qu'elles doivent croire, et qui savent tout ce que je pourrais leur dire? Qu'il vous suffise, s'il vous plaît, d'avoir vu que cette invention d'être de plusieurs religions et de dire : Ne disputons pas, mais soyons des deux partis, est une invention de gens désespérés, et résolus à se perdre.

Léonce ne laissa pas de le presser : je veux croire que ce fut alors avec une louable intention. Auguste, qui se plaisait extrêmement à ces discours de théologie familière, joignit ses prières pour obtenir cette grâce, et pour s'assurer sur sa parole qu'il retournerait un autre jour pour satisfaire à leurs saints désirs. Monsieur, lui dit-il, nous ne vous demandons pas que vous disiez tout, mais seulement ce qui se peut dire par forme d'entretien dans une compagnie de gens du monde; et si vous voulez permettre que je vous marque moi-

même quelques bornes et quelque sujet particulier et déterminé, je vous prierai, puisqu'une des maximes de la philosophie de la cour est qu'il ne faut rien croire ni rien faire que ce qui est conforme à la raison et à la sagesse, de nous faire voir que les mystères du christianisme s'accordent avec les maximes de l'une et de l'autre, et qu'il n'y a point de doctrine qui plaise, ou qui puisse plaire, ou qui ait jamais plu davantage à l'esprit de l'homme, que celle qui est enseignée par l'Évangile.

Je ne sais ce qu'Eugène leur promit, je sais seulement qu'il fut obligé de se retirer le lendemain; qu'il ne manqua pas de trouver d'autres occasions de faire voir la vérité de la proposition d'Auguste, comme il va paraître dans la conférence qui suit. La coûtume de ce temps-là, non-seulement dans les grandes maisons de la ville et de la campagne, mais aussi dans la cour et jusque dans le cabinet, durant les conversations, était de parler de controverses, et de disputer contre les hérétiques ou contre les libertins, et contre les sectateurs des nouvelles philosophies, sur les articles de la foi. Chacun se faisait honneur d'en pouvoir dire quelque mot, et de témoigner qu'il lisait les livres et entendait la Sainte Écriture. La conférence dont je vais raconter l'histoire fut tenue au Louvre en présence du roi, dans la chambre de Sa Majesté, qui, ayant ouï parler de l'opinion de ces pacifiques philosophes qui appelaient toutes les religions vraies religions, se divertissait avec une compagnie composée des premières personnes de la cour, à leur dire ses sentiments là-dessus et à écouter les leurs.

## ENTRETIEN III.

### DU MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

Tandis qu'ils s'entretenaient, un seigneur entra pour dire un mot à Sa Majesté. L'ayant dit, il voulut se retirer. Le roi, qui, à la même heure, vit entrer Eugène, et qui cherchait depuis quelques jours l'occasion de faire naître entre eux deux un sujet de conférence, l'obligea de demeurer.

Ce seigneur, nommé Léonore, avait été calviniste; il s'était rendu catholique depuis peu d'années, mais peut-être sans avoir encore été véritablement ni l'un ni l'autre. La pensée de quelques-uns qui le connurent familièrement fut que sa religion consistait à examiner les religions, et à différer jusqu'à ce qu'il fût dans l'autre monde pour choisir celle qu'il jugerait la meilleure. C'était, ce semble pour mieux délibérer qu'il avait de fréquentes conférences avec les théologiens, et qu'il prenait plaisir, lorsqu'il en trouvait de plus timides et de plus faibles que lui, à les interroger sur ses doutes, et à donner aux compagnies le divertissement de les voir embarrassés dans les difficultés qu'il leur proposait.

Les hérétiques le craignaient : il entendait assez bien la méthode de disputer avec eux, et savait quelque chose de la théologie des Saints Pères. La curiosité qui dominait en son âme l'attachait aux livres, et quoiqu'il eût peu de santé, l'obligeait, par un très-mauvais dessein, de consacrer la meilleure partie de son temps à considérer dans les historiens quelle avait été la conduite de l'Église durant les divers mouvements du monde,

et comment, en chaque siècle, elle avait parlé des principaux articles de la foi prêchée et enseignée par les apôtres.

La première parole que lui dit Sa Majesté, en lui déclarant la raison qu'elle avait eue de vouloir qu'il demeurât, le surprit un peu. Il semble, lui dit-elle, que vous ne venez que pour me répondre. Nous en étions sur les controverses, et comme on parlait des marques de la vraie Église, le discours étant tombé sur la religion, à l'heure que vous êtes entré, je demandais quelles sont les marques essentielles qui distinguent la religion chrétienne et catholique d'avec les autres, et qui nous font connaître certainement qu'il n'y a de véritable religion qu'elle seule. Puisque le ciel a voulu que vous vous soyez présenté si à propos, il veut que je vous adresse la question. La question est ample, mais il n'est pas nécessaire que vous disiez tout : je vous demande seulement ce que vous savez en cela de plus remarquable, et que vous ne serez pas fâché de m'avoir dit devant une compagnie qui écoute volontiers ceux qui parlent bien et qui sait priser ce qu'ils disent.

Léonore, étonné, n'eut point d'abord d'autre réponse que celle qui devait venir à la pensée d'un courtisan modeste et respectueux, et d'un homme de sa profession, en la présence de quelques évêques qui se trouvèrent là. Il s'excusa, en les regardant et en les appelant ses maîtres. Mais comme après les excuses et les cérémonies, il reçut un nouvel ordre, et qu'il fallut obéir à ce monarque plus éclairé que lui, il le fit avec d'autant moins de crainte qu'il crut qu'il le ferait assez bien et avec assez de grâce pour ne point déplaire à Sa Majesté.

Ce que j'ai remarqué, dit-il, dans les endroits où les théologiens et les Saints Pères répondent à

cette ancienne question, est qu'entre les marques et les preuves qui ne nous permettent pas de douter que la religion de Jésus-Christ est l'unique et la vraie religion, les principales et les plus fortes sont :

Qu'elle seule a été prophétisée en chacun de ses mystères, et annoncée, deux et trois mille ans avant sa naissance, par des prédictions et par des figures aussi claires que ses histoires et ses évangiles ;

Qu'elle seule a été prouvée démonstrativement par des miracles, non-seulement divins, mais aussi qui n'ont pu être immédiatement les actions d'une autre puissance et d'une autre main que de la main du vrai Dieu;

Qu'il n'y a qu'elle qui ait été confirmée par les suffrages d'une infinité de martyrs, et signée de leur sang, qui n'a pu couler avec l'abondance et de la manière que nous savons, sans qu'il y eût une force surnaturelle dans les cœurs de tant de jeunes hommes et de tant de femmes faibles et craintives, qui, comme dit Saint Cyprien, ont supporté les tourments avec un courage que les tyrans ont admiré et que les anges ont désiré d'imiter; qu'elle seule a été établie par la parole, non pas communiquée avec le sang de la naissance, comme l'idolâtrie, ni introduite par la violence des armes, comme le mahométisme, mais prêchée et portée par la voix qui est l'instrument de Dieu en la production de ses grands ouvrages; elle seule, examinée et éprouvée sévèrement par les disputes, étant aussi la seule qui a proposé ses thèses et présenté le combat à toutes les philosophies et à toutes les écoles du monde ; elle seule approuvée par des conciles et en des assemblées générales, qui sont le grand jour où il est impossible que le mensonge ne soit découvert, et où les faussetés des Païens

et des Mahométans auraient été connues par eux-mêmes, si le démon les eût laissés paraître une seule fois sur ces théâtres éclairés de tant de lumieres; enfin, elle seule catholique, prêchée, reçue et exercée en chaque pays où il se trouve des hommes et où l'on voit le soleil.

Le gentilhomme ayant cessé de parler, le roi regarda Eugène, et lui fit un signe que ce théologien n'eut pas de peine à comprendre.

Le mystère était que Léonore, quelques jours auparavant, durant une conversation secrète avec ses amis, avait parlé de la personne d'Eugène d'une façon très-indigne et avec un mépris extrême, lui attribuant des erreurs et des ignorances honteuses, avec quantité de je ne sais quelles fautes inventées par les songes de son esprit mélancolique et jaloux.

Sa Majesté, qui le sut bientôt après, résolut de s'en venger, mais noblement et par des moyens dignes de sa justice et de sa colère, où il n'y avait rien que de royal. Elle fit appeler Eugène, et sans lui rien dire des choses qu'elle avait apprises ni de celles qu'elle méditait en son esprit, elle lui témoigna qu'elle désirait l'entendre disputer avec Léonore sur quelque point de doctrine, et de voir, s'il était possible, entre eux deux, un combat célèbre à la vue des premières personnes de la cour. Il faut, lui dit-il, qu'à la première occasion qu'il s'engagera, devant un nombre de témoins illustres, à discourir de la morale ou de la théologie, vous formiez aussitôt des difficultés sur son discours, et que vous l'engagiez à disputer et à se défendre. Vous savez vous conduire en ces rencontres : je n'ai rien à vous prescrire; je vous demande seulement que vous vous souveniez que je vous ai prié de cela, et que je suis obligé par

quelques raisons de vous témoigner que je le désire et que je l'espère.

Cet aimable prince, qui savait le prix des personnes, prévoyait très-sagement que, durant la dispute, tandis qu'Eugène expliquerait les vérités, Léonore, contraint par l'impuissance de contredire et par la nécessité de se plaire à ce qu'il dirait, emploierait plus de temps à l'écouter et à l'admirer qu'à lui répondre; que la dispute se conclûrait enfin par le silence du gentilhomme, et que ce silence public serait le triomphe qu'il méditait pour Eugène, et la plus honorable satisfaction qui pourrait être rendue à son mérite contre tous les mensonges de l'orgueil et de la jalousie.

L'occasion se présenta comme je viens de le dire. Le roi fit heureusement ce qu'il avait médité. Léonore fit aussi très-bien ce qu'on espérait de sa part. Nous allons voir qu'Eugène ne manqua pas de la sienne à suivre aveuglément les ordres qu'il avait reçus, et à conduire le discours au point où aspiraient les désirs et les espérances de son incomparable protecteur.

Ainsi donc, les yeux de Sa Majesté ayant donné le signal, Eugène, obligé de leur obéir, se tourna vers Léonore, et lui confessa que les propositions des Saints Pères qu'il avait rapportées, et arrangées en un si bel ordre, étaient évidentes, et qu'il n'y en avait aucune qui ne fût capable de convaincre les libertins, s'il leur restait un peu de raison et de lumière naturelle. Néanmoins, permettez-moi de vous dire que vous avez oublié celle que les savants Pères de l'Église ont jugée la plus importante et la principale; au moins, c'est à leur exemple que les Saints et les théologiens d'aujourd'hui ont coutume de dire que, s'ils venaient à douter, le motif, à leur avis, qui les toucherait

le plus et qui les attacherait inséparablement à Jésus-Christ, ce seraient l'excellence et la beauté de la doctrine chrétienne, dont il n'y a point d'article qui ne porte visiblement les marques que c'est un Dieu qui en est l'auteur : de sorte que si le dessein de Sa Majesté est de nous entendre parler sur quelque sujet éminent et digne de sa présence et de son attention, il me semble que celui-ci, que je propose, est le meilleur choix que nous puissions faire.

Je m'étonne de votre sentiment, dit Léonore, car que pouvons-nous avancer de la doctrine de notre religion, sinon, comme parle Saint Augustin, que c'est une mer obscure et profonde qui contient à la vérité de grandes choses, mais qui les couvre, et qui ne laisse paraître au dehors que des paraboles mystérieuses et des énigmes incompréhensibles. Par exemple, ce qu'elle nous enseigne de la Trinité, quelle nuit et quel abîme! quoi de plus ténébreux et de plus inconcevable, et quelle satisfaction y avons-nous, que de prononcer des paroles que nous n'entendons pas, et de souffrir une captivité perpétuelle et une soumission violente de notre jugement sous l'autorité de l'Église et de l'Évangile?

Dire de la Trinité: Quoi de plus ténébreux? répondit Eugène, c'est dire justement ce que disent les aveugles lorsqu'ils s'efforcent de regarder le soleil. Parlons, Monsieur, comme les anges, et disons: Quoi de plus lumineux, de plus éclatant, de plus divin et de plus sublime? Quelle doctrine a jamais porté plus haut les pensées de l'homme, et lui a fait voir dans sa raison de plus honorables conformités avec la sagesse infinie de Dieu et avec les règles de sa justice et de sa providence?

Il n'est pas question, reprit Léonore, de savoir

si la Trinité est un sujet éminent, mais si à l'endroit où nous sommes, elle doit être le sujet d'une conférence ou d'une conversation familière. Comme cette théologie passe infiniment la portée de notre vue, nous serions inexcusables, vous et moi, si nous osions ennuyer la plus auguste compagnie qui puisse être dans l'Europe, en lui tenant un discours où ceux qui parlent s'ennuient eux-mêmes et n'entendent pas ce qu'ils disent. Car enfin, qu'est-ce que la Trinité, sinon, comme elle est appelée par les Pères, un abîme de nuit et d'horreur, d'où les Saints n'osent approcher, et qu'ils ne regardent que pour trembler et se taire?

Vous dites bien, repartit Eugène : mais pour mieux dire, dites tout, et ajoutez, comme a fait le Saint-Esprit, les deux paroles du psaume cent trente-huitième : *Nox illuminatio mea*, que c'est cette nuit miraculeuse qui nous éclaire, et qui nous enseigne les vérités les plus dignes d'être sues, et les plus propres pour être dites en l'assemblée des princes, et pour les élever à Dieu par des admirations plus douces que tous les plaisirs du monde : *Illuminatio mea in deliciis meis.*

Comment cela, répond Léonore ? Saint Paul, ravi jusques au ciel par son extase, n'a pu rien voir dans ce même abîme que des profondeurs et des sublimités impénétrables aux théologiens et aux anges, ni rien dire, sinon, *o altitudo, etc.* Et vous... Et moi, reprit Eugène, je dis aux anges et aux princes qui m'écoutent, non pas qu'ils comprendront les hauteurs de la science et de la sainteté de Dieu, mais ce qui est la plus haute élévation où les âmes nobles puissent aspirer, qu'ils y apprendront que Dieu est infiniment au-dessus d'eux, et que les ténèbres qui leur rendent

ce mystère obscur, ne sont pas dans Dieu, mais dans eux-mêmes.

En un mot et clairement, la proposition que j'avance n'est autre chose, sinon qu'il nous arrive, quand nous pensons à la Trinité, ce que nous éprouvons ici-bas à l'égard du soleil lorsque nous arrêtons les yeux sur lui et que nous entreprenons de le contempler attentivement. Quoique le soleil nous éblouisse et qu'il se cache à notre vue parmi ses lumières, nous ne laissons pas de voir encore et d'apprendre par notre propre aveuglement que cet astre invisible est la plus belle et la plus admirable des créatures. Ainsi touchant le grand mystère de notre foi, je dis que, durant nos entretiens familiers ou nos méditations intérieures, lorsque nous élevons nos pensées jusques aux trois personnes, et que nous aspirons humblement à pénétrer les secrets de leurs émanations glorieuses, la splendeur de leur gloire, qui nous contraint de baisser la vue, passe au travers de nos yeux fermés, et qu'elle entre dans notre âme avec un jour qui nous découvre les vérités que j'ai dit les plus dignes d'être sues des anges et des rois. Tout éblouis que nous sommes et tout aveugles sous les rayons de ce soleil éternel, nous voyons mieux que jamais que Dieu seul est grand, Dieu seul aimable et adorable, et que les grandeurs de la terre et toutes nos divinités mortelles ne sont que des ombres, parce qu'elles n'ont en leur essence qu'une personne, et qu'elles ne peuvent pas produire elles-mêmes, ni dans elles, leur félicité vivante. Notre Dieu le peut, et c'est pour cela qu'il est le vrai Dieu, et que la religion de Jésus-Christ est la vraie religion, parce qu'elle est la seule qui nous enseigne que le Dieu que nous adorons est un Dieu qui contient en sa nature une Divinité infiniment une et simple, et trois person-

nes infiniment distincte. Voilà, Messieurs, le grand et le premier argument de notre foi, qui ne se trouve point dans la foi de toutes les autres religions du monde.

Léonore, voyant qu'Eugène s'attachait à ce sujet, et que, sans qu'il y eût pris garde, il avait déjà établi sa proposition sur une si forte preuve, résolut de s'y arrêter lui-même, et d'empêcher que ce théologien ne s'y fortifiât pas davantage. Parlons, s'il vous plaît, distinctement, lui dit-il : puisque vous voulez que cette doctrine soit le sujet de notre discours, je le veux ; mais venons au point. J'ai une peine que des savants ont eue avant moi dans les siècles précédents, et dont plusieurs personnes très-sages prennent la liberté de se plaindre encore aujourd'hui. Avant le temps de l'Évangile, les hommes connaissaient Dieu, et savaient certainement tout ce qu'il faut savoir pour l'aimer et pour l'adorer : qu'était-il besoin de nous annoncer cette nouvelle doctrine, qui semble ne servir qu'à étonner et à embarrasser nos esprits, et à les remplir de doutes et d'incertitudes, et de toutes ces cruelles et scrupuleuses anxiétés que souffrent les âmes saintes durant les exercices de la dévotion chrétienne?

Je crois, réplique Eugène, que ce que je vais vous répondre vous étonnera davantage que cette doctrine que vous appelez étonnante et inutile. Ma réponse est que la révélation du mystère dont nous parlons était nécessaire, non-seulement pour établir la foi de l'Incarnation du Verbe, et pour affermir les fondements de son Église, mais aussi pour empêcher que le genre humain ne retombât quelque jour dans l'idolâtrie ou dans l'athéïsme, et qu'il n'y eût plus de religion parmi nous.

Entendez-vous, Léonore, vous qui dites que l'Évangile de la Trinité nous embarrasse et nous

aveugle? Si vous voulez ouvrir les yeux, vous verrez que c'est cet Évangile qui a éclairé et débarrassé l'esprit des hommes, et qui a ouvert tous les labyrinthes où se trouvaient les anciens maîtres des sciences, lorsqu'ils voulaient montrer qu'il y avait un principe éternel et incréé des choses visibles, et qu'ils ne pouvaient se satisfaire eux-mêmes sur quantité d'objections que leurs disciples et que leur propre conscience leur proposaient là-dessus. Je dis qu'ils le pourraient maintenant, parce qu'ils sauraient ce que nous savons du mystère de la Trinité.

Léonore interrompit Eugène, et lui demanda s'il était possible qu'il crût ou qu'il conçût ce qu'il disait. Je fais davantage, reprit Eugène : j'ose assurer que vous le croirez aujourd'hui, et que vous le concevrez vous-même fort aisément; et comme vous êtes un homme docte, jugez, s'il vous plaît, si je n'ai pas sujet de l'espérer.

Vous savez, Monsieur, que les philosophes païens qui connurent si évidemment que Dieu était, et qui parlèrent si éloquemment de ses attributs divins, ne laissèrent pas de souffrir trois ou quatre difficultés inexplicables à leur philosophie, et qui ont été jusqu'à la fin le tourment de leur esprit curieux. Ils se voyaient obligés de confesser que Dieu était éternel et unique; et concluant de là que, durant son éternité, il avait été sans ouvrage, sans compagnie, sans entretien et sans amour, ils ne voyaient pas le moyen de désavouer qu'il avait été éternellement oisif, éternellement solitaire et ennuyé, éternellement malheureux sous l'accablement de ses biens retenus dans son essence par le défaut d'un objet qui fût propre à les recevoir.

Platon se gêna beaucoup sur ce doute, et d'autant plus qu'il s'aperçut qu'il ne fallait pas dire que

Dieu s'entretenait et s'aimait lui-même personnellement. Cet incomparable philosophe savait trop bien que l'amour réfléchi sur sa personne est un amour impur, criminel et misérable et que, pour être divin et heureux, et pour produire l'union et la joie parfaite, il doit être nécessairement droit, et regarder une personne différente de la sienne. Ce philosophe donc, voyant que Dieu avait été seul dans son éternité et dans son immensité, ne savait que dire ni comment satisfaire à son esprit qui l'interrogeait sans cesse là-dessus. Aristote, et d'autres plus anciens que lui, pour se donner moins de peine et pour résoudre en un mot les difficultés, crurent qu'il fallait soutenir que Dieu n'avait jamais été sans le monde, que le monde était éternel, et que, durant l'éternité, il avait été l'affaire et le divertissement de Dieu. Les disciples de Démocrite inventèrent d'étranges fables, et enseignèrent que Dieu avant la création se divertissait en jouant et en courant après les atomes, pour les assembler et les joindre, et par leur assemblage, composer l'univers qu'il méditait; les disciples d'Héraclite, que Dieu, pour lors, s'occupait en traçant les esquisses de divers mondes, et en jugeant quel serait le meilleur et le plus digne de sortir du néant et d'être produit; les talmudistes, plus hardis qu'eux et plus insensés, dirent que Dieu s'occupait en produisant effectivement plusieurs mondes, qu'il détruisait aussitôt, parce qu'ils ne lui plaisaient pas, et puis, qu'il les rebâtissait pour les démolir encore une fois, et ainsi, qu'il recommençait sans cesse, jusqu'à tant qu'il en eût fait un où il ne trouvât rien à reprendre ni à corriger, et qu'il eût enfin appris son métier de Créateur, dont l'apprentissage lui coûta beaucoup de peines et de créations inutiles, et

l'occupa durant tous les siècles de sa vie, qui n'eurent point de commencement.

Entre les songes de ces hommes savants, un des plus fameux fut la pensée d'un disciple de Pythagore, qui s'avisa de dire que, durant cette éternité où Dieu n'était point, il y avait une multitude infinie d'amours; que ces amours, entraînés par le poids ou par l'inclination qui les conduisait, se cherchèrent longtemps les uns les autres; qu'après de longues courses et divers égarements dans des espaces immenses, ils se rencontrèrent enfin, et que, pour lors, arrangés selon la proportion mutuelle de leurs substances sympathiques, ils se joignirent et s'attachèrent ensemble si fortement qu'ils devinrent une unité simple et indissoluble; que ce grand Amour formé de la multitude de ces amours éternels, fut ce que nous appelons Dieu; que les philosophes l'appelèrent *σύλλεξιν των ἐρότων*, *l'assemblage des amours*, et qu'ils ajoutèrent que dès qu'il fut formé, il assembla les petits atomes dispersés, et je ne sais quels petits riens ou quels petits ouvrages de ces amours ignorants et faibles, et qu'il en fit ce grand atome, ou ce grand néant que nous appelons le monde.

D'autres, dont Grégoire Palamas fut le sectateur, quoiqu'il passe pour avoir été le premier auteur de sa doctrine, enseignèrent que Dieu avait employé l'éternité à répandre hors de son sein une lumière qui remplissait les espaces vides. Protagoras jugea que le plus court et le plus sûr était de dire qu'il n'y avait point de Dieu, et que son oisiveté aurait été un malheur éternel et infini. Plusieurs platoniciens, après de longues spéculations, aperçurent de loin quelque jour, et commencèrent à dire confusément quelque chose.

Nous autres, nous répondons distinctement, et par la connaissance que nous avons d'un Dieu

trine et un, nous savons l'histoire entière et véritable de l'éternité ; nous pouvons dire comment les choses s'y passèrent, et détromper ces philosophes, en leur apprenant une nouvelle qui leur découvre le sens des énigmes, et qui est, de toutes les nouvelles qu'on a jamais annoncées sur la terre, la plus glorieuse, la plus surprenante et la plus vraie.

Dieu, leur disons-nous, n'était point oisif: il avait une affaire qui l'occupait davantage que n'eût fait la production de mille mondes, puisqu'il produisait son Verbe, et que, dans ce Verbe éternel, il formait les créatures possibles et les mondes infinis dont il était l'original, et qu'il contenait éminemment en son essence incréée.

Dieu n'était point solitaire et ennuyé, puisqu'il vivait avec son Verbe, et que ce Verbe, qui valait plus qu'une infinité d'anges et de séraphins, et qui ramassait en sa personne les sciences et les beautés qu'ils auraient eues séparément, lui parlait selon ses désirs, et l'entretenait de vérités toujours nouvelles et toujours nouvellement dites, quoique toujours anciennes et exprimées éternellement par un seul mot.

Dieu n'était point sans amour, puisqu'il aimait son Verbe, et son amour était droit et heureux : je dis droit, parce qu'il aspirait et s'arrêtait à une personne sainte et différente de la sienne ; je dis heureux, parce qu'il était unique, et que cet amour du Père envers le Fils était le même que celui du Fils envers le Père. Ils s'entr'aimaient par un seul amour, et cette unité rendait leur union infiniment délicieuse, et était la consommation de leur bonheur.

Lorsque deux cœurs s'entr'aiment ici-bas, ils ne peuvent point, avec tous les efforts de leur passion, parvenir à la félicité où ils aspirent : être

parfaitement unis. Durant leurs plus grandes ardeurs et leurs plus étroites liaisons, il y a toujours entre elles nombre et différence, il y a toujours deux amours. Comme la personne de l'amant et celle de l'aimé sont deux personnes, de même l'amour de l'un et l'amour de l'autre sont nécessairement deux amours; et parce qu'il y a nombre et différence, il faut de nécessité qu'il y ait de l'imperfection, de la faiblesse, de l'impureté, de l'inquiétude, et d'autres peines mêlées parmi les douceurs de leurs joies et de leurs amitiés.

Dans Dieu, l'amour émané du Père est l'amour émané du Fils, amour unique, consubstantiel et intime à ces deux amants adorables. Il est vrai que ce ne leur serait pas beaucoup pour être heureux que de posséder tous les biens du ciel, s'ils ne s'entr'aimaient point et s'ils n'étaient pas deux personnes; mais ce leur serait aussi très-peu de choses de s'entr'aimer infiniment, si leur amour était plus d'un.

Leur bonheur suprême et vraiment divin est qu'ils renferment dans leur nature l'unité, la distinction et l'union. Ils sont un par leur substance infiniment une; ils sont deux par leurs personnes infiniment distinctes; ils sont unis par leur amour infiniment unique et intime à l'un et à l'autre, comme j'ai dit. C'est cette unité qui les unit, et qui, durant leur possession mutuelle, leur fait éprouver des joies que les séraphins contemplent, admirent et adorent par un silence éternel.

Vous jugez bien, quand nous parlons de la Trinité, que les paroles et les pensées nous manquent ici, puisque c'est assez, et beaucoup même pour une faible créature d'en dire un mot. Celui où il me semble que je puis ramasser le plus de choses, est que Dieu le Père contemplait et possédait en son Fils son vrai portrait, tracé d'une

manière incompréhensible et inimitable. Ce n'étaient point ses rayons qui se transpiraient et qui formaient sa ressemblance sur un miroir extérieur; ce n'était point son caractère ou son visage qui s'imprimait lui-même sur une cire, et qui, par une application immédiate, y marquait ses linéaments et sa figure ; ce n'étaient point des grâces et des participations de sa substance spirituelle qui se répandaient au dehors, et qui, se ramassant et se réunissant dans une âme sainte, y formaient une image vivante de ses beautés éternelles : c'étaient, comme j'ai dit, sa substance entière et sa propre vie qui émanait, et c'était son propre sein, son propre cœur qui était le miroir ou la cire, ou bien, pour parler avec David, qui était l'épouse vierge et sainte qui recevait ces émanations glorieuses, ces adorables transfusions de toute la substance divine, et qui en formait le Fils consubstantiel dont nous parlons, et le donnait à son Père avant la création du monde : *Ex utero ante luciferum genui te.*

La Divinité et la puissance paternelle d'où sortait le Verbe était aussi le sein maternel qui le concevait, et d'où il naissait tout brillant des splendeurs de la gloire et de la sainteté. Et comme ce Fils, dès le moment éternel de sa production, était aussi vivant et aussi aimant que son Père, ils s'embrassaient d'une manière dont nous ne pouvons rien penser que d'ineffable, parce que ce n'était qu'infinité dans les perfections et les amabilités de l'un et de l'autre, ce n'était aussi qu'infinité dans leurs joies. L'éternité ne leur était qu'un vrai moment, parce qu'un moment de leurs plaisirs valait plus que l'éternité de tous les plaisirs des anges et des Saints.

Je n'ai garde de désavouer qu'il y a des té-

nèbres en ce premier mystère de notre religion ; mais vous voyez que ce sont ces ténèbres qui rendent le jour à notre philosophie aveugle, qui dissipent les doutes et les inquiétudes de notre ignorance, qui fortifient notre entendement, qui affermissent notre foi, qui rendent notre humilité invincible à l'orgueil, et qui, sous les lumières de ce vrai Soleil, forment à nos pieds une figure ténébreuse, où nous voyons évidemment les faiblesses de nos sciences et de nos amitiés misérables. *Dixi in excessu meo*, s'écrie David, durant l'extase où il a plu à Dieu de m'élever : j'ai vu notre ombre, et j'ai dit que toutes les beautés qui nous ravissent ici-bas, et toutes les bontés des hommes envers nous, avec leurs civilités et leurs promesses, ne sont que mensonges et illusions : *Dixi in excessu meo : Omnis homo mendax.*

Léonore reprit ici la parole : Voilà, dit-il, des expressions fort relevées et fort éclatantes; mais tout ce brillant ne fait pas disparaître les difficultés ; et de quelque manière, ou avec quelque pompe et quelque éloquence qu'on puisse dire qu'il y a Trinité dans Dieu, on ne le dira jamais sans étonner et sans faire souffrir la raison. Il semble que ce n'est pas assez de soumettre le jugement, mais qu'il faut l'éteindre pour écouter en silence un discours de cette sorte, et pour le croire avec la certitude et avec la simplicité que demande l'Église.

Oui, mais, Monsieur, repartit Eugène, si ce mystère offense la raison et la sagesse, d'où vient que ceux qui ont eu le plus de raison, et qui ont tenu le premier rang entre les grands esprits du monde, je veux dire les maîtres et les disciples de Platon, en ont écrit de si belles choses, et se sont si fort hâtés de les croire, et de les publier avant

qu'il y eût aucune église ni aucun Évangile qui les commandât. Qui les a forcés de les dire? Est-ce l'autorité des Écritures et des conciles? est-ce l'empire de la foi? est-ce la tyrannie de la coutume et l'exemple des peuples? est-ce l'exemple ou la crainte des rois? Non, ce n'est que la beauté de cette vérité qu'ils ont entrevue qui a touché leurs cœurs, qui a conduit leur plume, et qui leur a inspiré des pensées et des expressions si nobles sur ce sujet, que vous appelez insupportable à la raison. Les paroles de Trismégiste sont fameuses, que, dans Dieu, l'unité a engendré l'unité, et que, se réfléchissant sur elle, elle a produit l'amour. Celles que Saint Augustin leur attribue ne sont pas moins merveilleuses, après avoir lu dans leurs écrits: *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum.* Vous qui avez lu les livres, vous savez ce que Pythagore a dit, que la lumière de Dieu a une lumière coexistante, et que la sagesse procède de son intellect, par génération, et par l'émanation de l'un représenté dans l'autre; ce qu'a dit Platon, que Dieu, par une surabondante fécondité de sa grandeur, produit de lui-même l'intelligence, et que cette intelligence éternelle, du côté qu'elle regarde le Père, est l'image parfaite de son principe, et que, de l'autre, d'où elle regarde le monde, elle produit le souffle; ce qu'a dit Aristote, que l'intelligence est la génération de Dieu, qu'elle est la fille du vrai bien, la maîtresse du monde, le monde archétype, l'original des créatures, le Dieu engendré, non pas divisé, mais distinct de celui qui l'engendre: ainsi, Orphée, Hésiode, Amélius, Numénius, que dans Dieu il y a le Père, le Créateur et l'âme de l'univers: ainsi, quantité d'autres philosophes dont Clément Alexandrin, Saint Justin, Saint Augustin, Saint Cyrille, et leurs inter-

prêtes, et particulièrement l'évêque d'Iguivo, au premier livre de sa philosophie, ont recueilli les témoignages et examiné les paroles.

Et ceux, Monsieur, qui ont parlé de cette façon, ce sont, comme j'ai dit, les plus grands esprits d'entre les hommes, et dans qui la raison a été souveraine et libre, indépendante de l'autorité des Écritures, des religions et des écoles.

Si donc la raison s'effraie à la vue du mystère de la Trinité, comment est-ce qu'elle en forme elle-même des idées, et qu'elle s'efforce de les introduire dans les académies, dans les lycées et dans les autres écoles de sa philosophie? Et comment est-ce que Platon, au rapport de Saint Cyrille, s'il n'eût point redouté les réprimandes de Melitus et la ciguë de Socrate, eût enseigné publiquement et clairement que Dieu est TRINE ET UN, *nisi Meliti reprehensiones et Socratis cicutam timuisset?*

J'avoue, repartit Léonore, qu'en tout ceci, il y a quelque éclair qui éblouit, mais la nuit n'en est pas moins obscure et la difficulté demeure entière, car, selon cette doctrine, trois sont un, trois, réellement distincts, ne sont réellement qu'un être simple, c'est-à-dire que voilà une contradiction manifeste, et que, non-seulement nous avons, ce semble, droit, mais aussi obligation de la rejeter comme une fausseté. Autrement, tous les mensonges des fausses religions et les impostures des faux prophètes auront droit d'être reçus, puisqu'on ne les rejette qu'à cause qu'elles enveloppent des contradictions et qu'elles se détruisent mutuellement. Qui que ce soit, Monsieur, qui se dise ou Dieu, ou ange, ou prophète, et quelque miracle qu'il puisse opérer devant nos yeux, doit être renvoyé, si ses propositions blessent notre ju-

gement par des contradictions manifestes, c'est-à-dire par des mensonges.

Je vous l'avoue, reprit Eugène : mais la proposition de l'Église n'est point que Dieu est un Dieu et qu'il n'est pas un Dieu, que Dieu a trois personnes et qu'il n'a pas trois personnes, ce qui serait une contradiction évidente. De même, elle ne dit pas que Dieu est saint et qu'il est pécheur, ce qui serait une chimère ridicule et un blasphème scandaleux ; mais elle dit que Dieu est un en substance et trine en personnes, ce qui est une énigme inexplicable à notre raisonnement, mais agréable à notre raison. Mais l'Évangile, qui nous le dit, répond Léonore, ne doit-il pas nous l'expliquer ? Il ne le peut, répond Eugène, parce que nous sommes ignorants, et que nous ne savons pas ce que c'est que Dieu ni ce que c'est que la personne dans Dieu : car supposé cette ignorance, toutes les explications seraient encore plus incompréhensibles et plus obscures.

Oui; mais, poursuit Léonore, puisqu'il nous est impossible de l'entendre, pourquoi nous le dit-on? On nous le dit, replique Eugène, et à vous autres principalement qui avez des âmes nobles et sublimes, parce qu'on veut vous présenter l'occasion de mériter le salut par la plus admirable et la plus parfaite des humilités, en abaissant votre esprit jusqu'au néant et en adorant ce que vous n'entendez pas. On vous fait, et à nous, une grâce extrême de nous dire que la chose est; mais nous commettons une extrême ingratitude et une étrange folie quand nous demandons ce qu'elle est et que nous voulons qu'on nous l'explique. Puisque celui dont on nous parle est Dieu, il nous est infiniment impossible de concevoir ce qu'on nous dit; et puisque celui qui nous en parle est Dieu même, il nous est infiniment honteux, et c'est une

impiété et une extravagance détestable de le nier ou d'en douter. *Dieu le dit, et moi je le nie :* de qui peut être cette proposition, sinon d'un athée et d'un insensé ?

Mais, poursuit Léonce, que niera-t-on jamais, si l'on n'ose pas nier ceci ? Car la nature et les personnes étant réellement le même, s'il n'y a qu'une nature, il n'y a réellement qu'une personne. Vous formez cette conclusion, répond Eugène, par votre raisonnement et par la conduite de votre philosophie ; et je vous dis que vous et moi nous ne pouvons faire que des raisonnements de songes, ni argumenter que comme des personnes endormies sur ce sujet, qui nous est incompréhensible. Vous dites à un villageois, quand il marche, que sa tête fait plus de chemin que ses pieds ; et quoique sa tête et ses pieds n'aient qu'un même mouvement réel et qu'ils aillent toujours ensemble, que l'un toutefois va plus vite que l'autre, et qu'il fait réellement un plus long voyage, vous lui dites que, lorsque le soleil court à l'occident, en même temps il recule de l'autre côté, et qu'il retourne à l'orient d'où il était sorti le matin. Le villageois se moque de vos discours, et il se moque de ses compagnons qui les écoutent, soutenant que les philosophes et les mathématiciens se contredisent ou qu'ils veulent le tromper ; et d'autant plus qu'il est ignorant et orgueilleux, d'autant moins il doute que ce sont des railleries et des fables dont on veut surprendre sa simplicité.

Ce paysan est fou de soutenir et d'assurer qu'un astronome docte et sincère avance des contradictions en des sujets d'astronomie, et nous, nous pensons être sages et avoir l'esprit fort, subtil, d'assurer que Dieu se trompe en des discours de Divinité, et que ce qu'il dit de lui-même et de son essence éternelle contredit la raison. Y a-t-il im-

pudence ou bêtise comparable à celle-là? Et quelle comédie croyez-vous que nous donnons au ciel, lorsque nous faisons comme des Canadois qui s'échauffent à disputer contre les Européens, et qui leur soutiennent que la terre ne peut être ronde, et que, si elle l'était, les antipodes marcheraient à la renverse? Voilà justement notre folie quand nous disputons contre l'Évangile et contre les anges, et que nous nous échauffons à leur montrer que Dieu n'a point trois personnes, et que, s'il les avait, il faudrait que ces trois fussent trois substances et que Dieu ne serait qu'une chimère. Ignorantes créatures que nous sommes! c'est de Dieu, et de ce qu'il y a de plus intime et de plus divin dans Dieu qu'on avance cette proposition : quel moyen de la comprendre? C'est à nous qu'on la révèle et qu'on la déclare : quel moyen de l'expliquer et de la rendre intelligible à nos esprits faibles et aveugles? C'est Dieu même qui nous la déclare et qui nous l'annonce : quelle témérité de la nier ! Il nous l'annonce, non pas pour nous présenter un attrait de curiosité, mais une occasion d'exercer des actes de foi et de mériter la miséricorde et la grâce. Il prétend, en nous invitant à prononcer : *Il y a trois personnes en Dieu*, que notre langue parle, que notre cœur consente et que notre raison se taise.

Monsieur, poursuivit Eugène en parlant à Léonore, cette réflexion doit vous suffire; mais puisque le chemin est beau, je fais un pas plus avant, et je soutiens que tant s'en faut que notre doctrine de la Trinité enveloppe des termes opposés les uns aux autres, et qu'elle attribue à Dieu des imperfections et des ombres; qu'au contraire, c'est elle qui découvre ses grandeurs les plus inconnues, et qui dissipe toutes les contradictions et les erreurs

dont la philosophie des Païens les obscurcissait auparavant.

Platon, élevé, par la sublimité de son esprit et de sa science, aperçut quelques rayons du mystère de la Trinité : mais parce qu'il en était encore trop loin, les trois qu'il entrevit lui parurent être trois dieux ; et comme il ne doutait point de voir le nombre trois, il ne douta point aussi qu'il en devait parler comme de trois divinités, et appeler la première l'Unité, la seconde l'Intelligence, et la troisième l'Ame du monde. Ainsi, Hermès, Pythagore, Hésiode, Orphée, Socrate, et quantité de leurs successeurs et de leurs interprètes, attirés par les appas de ces merveilles et de ces beautés éloignées, s'efforcèrent d'en approcher, et raisonnèrent péniblement, selon les règles et les méthodes de la logique naturelle ; mais leur entendement manquant de jour, ils allèrent se jeter dans des labyrinthes et dans des ténèbres d'où ils ne purent sortir, et où ils firent, durant de longues années, d'étranges circuits, en suivant leur imagination égarée. Ils ne savaient comment accorder ces trois dieux ni ces trois générations substantielles avec les autres principes de leur philosophie, qui leur enseignait que les émanations spirituelles et immanentes sont plus faibles et plus impures que leur origine; que les productions sont moindres et moins anciennes que leurs causes; que ce qui est moindre ne peut être infini ; que trois natures égales ne peuvent être absolument et infiniment souveraines, et qu'il n'y a point de Dieu, s'il y en a plus d'un.

D'ailleurs, ils ne pouvaient renoncer à ce nombre de trois, et ils s'engageaient de plus en plus dans l'égarement, pour ne point perdre la gloire et le plaisir d'avoir découvert ce nombre divin dans la vraie Divinité. Ils savaient qu'il était né-

cessaire de trouver dans le vrai Dieu unité, nombre et union ; ils cherchaient, et ils ne trouvaient que de l'obscurité : *Antiqui philosophi, quasi per umbram et de longinquo, viderunt veritatem deficientes in intuitu Trinitatis.*

Mais durant que ces savants du monde, et que toutes leurs écoles avec eux, se tourmentaient ainsi, agités et poussés par leurs opinions incertaines, la religion chrétienne est survenue, tenant en main son Testament, qu'elle leur a présenté. Ils l'ont ouvert, et dès la première ouverture et au premier article de cette nouvelle théologie, ils ont trouvé justement ce qu'ils cherchaient, et ils y ont vu, dans un jour admirable, l'éclaircissement de ces anciennes et éternelles difficultés.

Elle leur a dit ce qu'elle nous dit encore tous les jours,

Qu'il y a un Dieu seul, et trois personnes en Dieu ;

Que Dieu se connaît lui-même, et qu'il se voit éternellement ;

Que cette connaissance n'est pas l'émanation d'un accident ou d'une pensée qui sorte de la nature divine et qui soit différente d'avec elle, mais l'émanation de la nature entière, qui, durant ces processions et ces sorties ineffables, s'arrêtant en elle-même, y forme une vivante et parfaite image où Dieu se regarde et se connaît, et où il contemple avec des plaisirs infinis ses beautés éternellement et infiniment aimables.

Elle leur a dit que cette même connaissance, comme émanant par la voie de l'intellect, s'appelle le Verbe, ou la parole que Dieu prononce ;

Que cette parole, étant une expression de lui-même et représentant parfaitement tout ce qu'il est, s'appelle son image ou sa ressemblance ;

Que cette image, étant formée dans la nature

et étant la nature même et la substance du Père, s'appelle son Fils;

Que ce Père et ce Fils, étant deux personnes, sont deux termes d'amour et de jouissance mutuelle, et qu'ils s'aiment mutuellement;

Que leur amour est infiniment unissant, parce qu'il est unique, et que les deux amants produisent le même amour, dont ils ne sont qu'un seul principe.

Elle leur a dit encore que, comme Dieu est infiniment bon, il veut donner, et donne durant toute l'éternité le bien infini, c'est-à-dire sa propre substance, et tout ce qu'il a de perfections et de biens;

Que, pour ce sujet, il faut nécessairement qu'il y ait trois dans Dieu: l'un qui donne ce bien souverain, l'autre qui le reçoive, le troisième qui unisse ces deux-là, et qui, par leur amitié et leur liaison indissoluble, rende leurs communications et leurs félicités éternelles;

Qu'il ne faut point craindre que, pour cela, il y ait trois dieux au monde, parce que Dieu le Père n'étant Dieu que par la nature divine qu'il communique à son Fils, et le Fils n'étant Dieu que par la même divinité qu'il reçoit de son Père, et le Saint-Esprit ne l'étant aussi que par la propre divinité qu'il reçoit de deux personnes dont il procède, il se trouve justement que nous voyons manifestement dans Dieu, et le nombre que les philosophes païens entrevoyaient, trois et un, et le nombre que l'Évangile a découvert de plus près, trois personnes et un Dieu seul, Père, Fils et Saint-Esprit, une seule Divinité commune aux trois.

Nous y voyons, Messieurs, l'unité, la pluralité et l'union, nécessaires pour former la félicité parfaite et infinie, et nous apprenons par là que Dieu seul est Dieu, et seul heureux, parce que ces trois choses, unité de substance, pluralité de person-

nes et union d'amour entre les personnes différentes, se trouvent infiniment parfaites en lui.

Voilà ce que nous dit cette théologie chrétienne, et voilà, dis-je, justement ce que cherchaient ces anciens sages et tous ces grands esprits de la terre égarés dans le labyrinthe de l'éternité et de l'immensité divine; et vous voyez que, puisque leur peine était de n'oser dire que dans Dieu trois étaient un, et que leur ignorance était de conclure que dans Dieu trois étaient trois dieux, ils trouvent ici la proposition qui ajuste tout, et qui contient des accommodements ineffables, trois personnes, un Dieu seul.

Les ignorants, en prononçant ces trois paroles, ne comprennent pas ce qu'ils disent, mais ils savent qu'ils disent vrai. Les doctes ne le comprennent pas aussi, mais ils trouvent admirable et divin ce qu'ils ne comprennent pas, et ce n'est que le trop de jour qui les surprend et les éblouit. Leur grande admiration est qu'ils voient durant cet établissement ce qu'ils ne voyaient pas durant les plus hautes spéculations de leur sagesse, qu'ils voient, dis-je, leurs doutes éclaircis, et toutes les issues du labyrinthe où ils étaient, inopinément ouvertes.

Et qui est-ce, Messieurs, qui a accordé ces contradictions anciennes, et retiré notre science de l'embarras et des perplexités où elle se trouvait? Qui est-ce qui a tant obligé notre philosophie errante et nos écoles couvertes d'une nuit si profonde et si honteuse, sinon cet Évangile de trine et un, que vous appelez l'ennemi de la raison et de la philosophie?

N'est-il pas vrai qu'il est impossible de parler de Dieu plus divinement, et d'en dire des choses plus relevées, plus nobles et plus glorieuses? Confessez-le, s'il vous plaît, et reconnaissez ensuite

que la religion qui seule enseigne cette théologie, est la plus savante et la plus éclairée des religions, et par conséquent, qu'elle est la première, la véritable et l'unique.

Au moins n'appelez plus notre Trinité l'aversion de la raison ; ne l'appelez pas même l'aversion de la chair et des yeux, et remarquez qu'il n'y a point de sentiment ni de faculté dans nous qui ne l'approuve comme un mystère, non pas de contradiction, mais de conformité avec les choses les plus sensibles et les plus visibles.

Je veux dire que l'union qui joint les formes et les matières, et qui fait tous les composés substantiels : que le feu, qui allie les corps élémentaires, et qui fait tous les mixtes artificiels et physiques ; que la sympathie, qui lie les pierres et les métaux, et qui fait toutes les alliances miraculeuses d'entre les êtres insensibles ; que l'inclination, qui entraîne les sens à leurs objets, et qui fait tous les plaisirs et toutes les félicités de toute la vie animale ; que l'amour, qui emporte les cœurs et qui fait toutes les joies de la vie spirituelle et angélique, sont les vestiges de la Trinité ouvrière, qui n'a pu faire aucun ouvrage sans y laisser son ombre, et sans se prendre elle-même pour la règle de ses productions extérieures. *Omnia in numero, pondere et mensura*, dit le Prophète.

Le mystère de la Trinité et l'histoire de la création du monde ne pouvaient être mieux exprimées, à mon avis, que par ces trois mots : *nombre, poids et mesure*. Dans la Trinité, il y a nombre, puisqu'il y a trois personnes infiniment distinctes ; il y a poids, puisque ces personnes sont attirées l'une à l'autre et infiniment unies par l'amour ; enfin il y a mesure, puisqu'il se trouve en leurs grandeurs, en leurs perfections, en leurs pouvoirs et en leur substance, une égalité si admirablement

bien mesurée qu'elle est une unité commune aux trois; en un mot, *numerus*, *pondus et mensura*; voilà ce que Dieu était éternellement, et voilà ce qu'il fit enfin, et ce qu'il imita quand il fit le monde. Qu'est-ce que le monde, sinon un ouvrage composé d'une multitude innombrable d'êtres distingués par le nombre, arrangés par le poids, et conservés dans l'ordre par leur symétrie, qui fait leur repos, et qui rend leurs liaisions et leurs enchaînements indissolubles.

Ainsi, Messieurs, cet univers n'est rien qu'une grande ombre où la Trinité a formé la figure, et où elle a rendu visibles à nos yeux des mystères incompréhensibles à notre esprit et à notre philosophie : mais ce qu'il y a en ceci de plus admirable et de plus glorieux pour les hommes, c'est que chacun de nous en particulier, nous ne sommes rien autre chose que l'abrégé de cette ombre immense, où les théologiens peuvent étudier et contempler commodément ce qu'ils ne pourraient pas découvrir de leurs yeux mortels parmi les splendeurs du ciel empyrée. En effet, souvenez-vous, s'il vous plaît, que le bonheur où nous aspirons durant nos amitiés, est qu'en laissant entre nous et entre l'objet aimé la distinction de nos personnes, nous puissions réduire le reste à l'unité, et faire en sorte, s'il est possible, que lui et nous, étant toujours parfaitement deux, nous n'ayons plus qu'un même bien, une même nourriture, un même secret, un même cœur; unité en tout, sinon, dis-je, en la personne pour laquelle nous craignons extrêmement la solitude. Ah! Messieurs, si notre amour n'eût point été affaibli et flétri misérablement par le péché du premier homme, que de sainteté, que de pureté, que de félicités célestes dans nos amitiés mutuelles! que de traces du bon-

heur et de la gloire infinie de cette adorable Trinité, qui en est l'origine et le modèle!

Le roi ne voyant rien en ce discours qui ne lui plût, un seigneur de marque d'entre ceux qui survinrent durant cette conférence, prit occasion de se faire instruire sur quelques doutes dont il se souvint. Comme dans les compagnies de la cour on parle sur toutes sortes de sujets, et que, dans celles où il s'était trouvé, on avait parlé de la Trinité aussi bien que du reste, il avait conçu les choses de la façon qu'elles s'y étaient dites : de sorte qu'entre ses questions, il en fit quelques-unes qui témoignèrent que de très-grands hommes ne savent pas quelquefois ce qu'ils sont obligés de savoir, ce que les courtisans n'ont pas plus de permission d'ignorer que les théologiens et les prêtres. Il lui demanda, entre autres choses, si l'Église avait toujours cru que les trois personnes fussent Dieu, et qu'il n'y eût point de différence substantielle et d'inégalité de puissance entre les trois.

Il est de la foi, répondit Eugène, que l'Église, depuis qu'elle est l'Église de Jésus-Christ et depuis qu'elle a reçu son Évangile, a toujours cru et enseigné que les trois personnes étaient Dieu, infiniment égales en perfections. Il est vrai néanmoins qu'en de certains temps, quelques docteurs particuliers ont mal entendu sa doctrine, ou n'ont pas voulu la bien entendre, et qu'ils ont tâché de la corrompre et d'y mêler des pensées de leur esprit, enseignant et soutenant des erreurs qui ont suscité d'étranges mouvements et de dangereuses querelles parmi les Chrétiens. Quoique plusieurs témoignassent désirer qu'il s'expliquât, il ne jugea pas à propos de leur raconter cette longue histoire, mais il crut que ce qu'il leur pourrait dire,

comme en passant et en se pressant d'arriver à la fin de son discours, ne leur serait pas inutile.

Ces querelles, leur dit-il, qui naquirent dès le premier siècle, mais qui furent d'abord assoupies, se réveillèrent au troisième, et quelques discours des idolâtres en furent inopinément la cause. Durant l'empire de Galien, un philosophe nommé Ælian, ayant reproché aux fidèles qu'ils adoraient trois dieux, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Saint Grégoire, évêque de Néocésarée, entreprit de réfuter son erreur, et pour détromper efficacement les Païens, et même quelques Chrétiens qui sentaient de l'inquiétude là-dessus, il prêcha publiquement, et soutint fortement en toutes les compagnies où il parut que ces trois n'étaient qu'une véritable unité, infiniment une et simple. Sur quoi les Sabelliens, émus malicieusement par l'exemple et par l'autorité d'un si grand homme, poussèrent leurs damnables propositions jusqu'à une extrêmité scandaleuse, et prêchèrent avec plus de hardiesse qu'auparavant que les trois en tout sens n'étaient qu'une véritable unité, qu'ils n'étaient réellement qu'une seule et qu'une même personne. Ce blasphème parvint aux oreilles de Denys, patriarche d'Alexandrie, qui se sentit obligé de défendre la doctrine de l'Évangile, et qui, appelant à son secours les évêques et les théologiens zélés pour la vérité, déclara la guerre à ces dogmatistes Noétiens, et la leur fit avec une ferveur digne de son courage et de sa vertu. Mais comme il s'empressa de faire entendre à ses peuples que l'unité prêchée par Sabellius était une hérésie pernicieuse, et que, dans Dieu, il y avait trois réellement et parfaitement distincts, il le prouva, et il le déclara si bien qu'après diverses annotations ajoutées par divers auteurs aux discours de ce saint homme, enfin le fameux Arius, diacre d'Alexandrie, per-

suadé au delà des intentions de son ancien patriarche, s'avisa de dire que ces trois étaient trois natures, que le Père et le Fils avaient chacun leur substance différente, et que l'une était moins noble et moins ancienne que l'autre. Dieu permit que quantité d'évêques se joignissent à ce diacre, et conspirassent à soutenir ses opinions. Sur quoi, comme les disputes et les désordres croissaient chaque jour, et que les tumultes des parties opposées commençaient à ébranler l'Église, le pape Sylvestre fut conseillé d'y apporter le remède extrême et d'assembler un concile.

L'Empereur Constantin, touché de l'inspiration de Dieu et supplié par le pape, écrivit aux évêques de toutes les provinces de l'empire de se trouver à la ville de Nicée. Il en vint de divers endroits du monde, la plupart, comme chacun sait, confesseurs de Jésus-Christ, marqués sur le corps des plaies qu'ils avaient reçues pour la défense de la foi. Cette auguste compagnie condamna la doctrine d'Arius : la condamnation fut signée de tous les Pères, de ceux mêmes qui étaient morts durant le concile.

Les Ariens, par une soumission et une déférence dissimulée, cédèrent au temps et à la nécessité, souscrivirent au symbole et abjurèrent leurs erreurs : il n'y en eut que cinq qui refusèrent. Arius, pour s'exempter du châtiment, retracta tout ce qu'il avait dit, le condamna, demanda pardon, et donna beaucoup de marques trompeuses d'une sincère pénitence. On ne lui pardonna néanmoins et on ne le reçut à la communion des fidèles qu'à condition qu'il ne rentrerait jamais dans la ville d'Alexandrie. Ses écrits furent brûlés par le commandement de l'empereur, et l'on défendit, sous peine de mort, que personne n'en retînt et n'en cachât aucun exemplaire.

Les protecteurs et sectateurs de cet hérésiarque qui n'abjurèrent son hérésie que de bouche, quand les Pères furent séparés et qu'ils se virent éloignés des yeux de l'empereur, se rejoignirent en divers endroits, et tinrent plusieurs conciliabules pour chercher les moyens de rétablir leur doctrine, ou pour empêcher que l'autorité du concile n'eût aucun effet, et que les peuples ne connussent le sens et la vérité de ses décisions. Ils s'assemblèrent en plusieurs villes, et ils y dressèrent quantité de nouvelles et différentes formules de profession de foi, tâchant d'en trouver une qui fût propre à leur pernicieuse et subtile intention. Leur dessein était de tellement sembler retenir la proposition orthodoxe signée par le concile de Nicée, que néanmoins, ils en corrompissent le sens, et que les paroles, apparemment catholiques, de leur nouvelle formule, rappelassent dans les esprits les opinions condamnées, et fissent entendre que le Fils n'était point consubstantiel au Père. En effet, l'une de ces formules portait qu'il était semblable à son Père, l'autre, qu'il lui était semblable en tout, et ce fut celle-ci qu'ils proposèrent dans le concile de Rimini, l'ayant remplie d'éloges signalés et de termes avantageux sur les grandeurs du Verbe et sur la gloire de ses divines perfections. Mais le mot principal et essentiel manquait à ces louanges, aussi bien que dans les autres, c'est-à-dire le mot de *consubstantiel à son Père*, et la seule omission de ce mot était un venin qui corrompait tant de belles paroles et tant de louanges, et qui rendait toute leur doctrine odieuse et insupportable aux catholiques. Sur quoi, comme ceux-ci apportèrent beaucoup de chaleur à découvrir la mauvaise foi des auteurs et à dissiper leurs factions, et que ceux-là, d'une autre part, s'échauffèrent à se défendre et qu'ils trou-

vèrent le moyen d'engager les empereurs et les rois à les maintenir, la tempête qui s'éleva fut une des plus grandes qu'on ait jamais vues parmi les hommes. Il y eut peu de villes où il n'arrivât des séditions et des batailles de citoyens qui s'entregorgeaient, et où l'on ne vît des maisons ruinées, des évêques chassés de leurs trônes, des églises abattues, des fidèles martyrisés, des hérétiques qui triomphaient de la foi chrétienne, et qui dressaient impunément sur les tombeaux des Saints Pères les trophées de leur insolence et de leur cruauté.

Mais Notre-Seigneur, qui semblait dormir durant la tempête, était dans le vaisseau au milieu de son Église; ce fut lui qui, s'éveillant enfin au moment qu'il lui plut, commanda aux vents et à la mer, et apaisa tout par la puissance de sa parole. Les nuées, les ténèbres, les erreurs, les discordes se dissipèrent peu à peu, et la doctrine que le Père et le Fils ne sont qu'une même substance commença à régner seule parmi les Chrétiens, comme elle régnait parmi les anges depuis la création du monde.

La peine qui resta fut que les Pères s'étant appliqués durant tant de disputes et de conférences à parler nommément du Verbe, quelques-uns s'avisèrent de croire et de publier qu'ils n'avaient point eu les mêmes pensées touchant le Saint-Esprit. Macédonius, évêque de Constantinople, prêcha dans cette capitale de l'univers que le Saint-Esprit n'était pas comme le Fils, qu'il ne procédait pas de Dieu, que c'était idolâtrie que de l'adorer et de lui rendre les honneurs dus à la Divinité. Plusieurs évêques disputèrent contre cet hérésiarque; mais comme son hérésie avait aquis des forces et qu'elle se défendait trop bien, il fal-

lut employer l'autorité d'un second concile universel pour l'éteindre.

L'empereur Théodose-le-Grand le fit assembler dans la ville de Constantinople : on y proposa la doctrine de Macédonius ; et comme personne ne se présenta pour la soutenir, elle y fut d'abord condamnée par les suffrages de tous les Pères qui s'y trouvèrent. Ce que les historiens ont écrit de plus remarquable touchant ce concile, c'est que la compagnie dressa une confession de foi qui fut la même que celle de Nicée, mais qu'elle l'augmenta de trois ou quatre paroles que cette première confession tout employée pour le Verbe, avait omises à l'égard du Saint-Esprit, à savoir, *que le Saint-Esprit procède du Père, qu'il est adoré et glorifié avec le Père et le Fils.*

Et afin que ce peu de paroles fussent mieux gravées dans les cœurs, les histoires ajoutent que les mêmes Pères arrêtèrent que le symbole où elles étaient insérées serait celui qu'on réciterait les dimanches dans les églises, et que les Chrétiens entendraient chanter solennellement durant les messes jusqu'à la fin du monde.

En effet, cela commença dès lors à être exécuté : mais le même Esprit de Dieu, qui est le maître des langues et des plumes, et qui, n'ayant jamais rien effacé ni changé de ce qu'il a écrit une fois, en a donné souvent les explications en d'autres temps, inspira, plusieurs années après, Saint Léon, pape, d'insérer un mot à ce symbole, et dans l'article *qui a Patre procedit*, d'ajouter *Filioque*.

De vrai, l'Évangile et la théologie semblaient demander que ce mot de la dernière importance ne fût pas omis, de peur que son omission ne donnât sujet quelque jour aux hérétiques de croire que Dieu le Fils n'aime point son Père, et qu'il ne produit pas le Saint-Esprit ni l'amour.

Saint Léon jugea très-sagement que ce mot devait être inséré, et ce fut parce qu'il en avait témoigné son sentiment dans une lettre que plusieurs Églises d'Espagne commencèrent à le chanter publiquement, afin que cette divine parole leur donnât plus de force et plus de courage pour combattre l'hérésie des Priscillianistes, qui se rendait puissante. Néanmoins, parce que les Grecs s'en offensèrent, et quoiqu'ils ne refusassent pas pour lors de confesser que le Saint-Esprit procédait du Fils, qu'ils ne laissèrent pas de murmurer importunément, et de représenter qu'on ne devait point toucher ni rien ajouter à leur concile, les successeurs de ce saint Pontife, émus par leurs remontrances et par leurs plaintes, crurent que le bien de la paix, et même que le respect dû à l'autorité d'un concile général demandait qu'on omît ce même mot, arrêtèrent qu'on l'omettrait désormais et qu'on se contenterait de dire : *Qui a Patre procedit.* On le fit de la sorte durant quelque temps; mais lorsque les Grecs commencèrent à former dans l'Orient des factions plus dangereuses contre l'Église romaine et contre le Saint-Esprit même, dont ils enseignèrent des choses fort contraires à l'opinion des anciens Pères, Charlemagne, pour empêcher que l'hérésie et la contagion de la Grèce ne se communiquassent aux autres Églises, fit de grandes instances à Léon III, afin qu'il lui plût de consentir qu'on fît à Rome ce qui se faisait autrefois dans la plupart des Églises latines, et qu'on insérât dans le symbole cette parole dictée par le Saint-Esprit : *Qui a Patre Filioque procedit.*

Charles, tout puissant qu'il était, ne le put pas obtenir. Ses successeurs furent plus heureux, car comme le danger devint plus grand et plus manifeste par le soulèvement de Photius et de ses successeurs, qui se déclarèrent contre la procession

du Saint-Esprit, l'empereur Henri II eut assez de pouvoir et de crédit auprès de Benoît VIII pour le porter à rétablir ce qu'on avait commencé à faire au temps de Saint Léon. Benoît ordonna qu'en toute l'Église romaine on chanterait désormais publiquement, durant la messe des dimanches, le *Credo*, ou le symbole dont nous parlons, avec l'addition *Filioque*.

On le fit dès lors au grand contentement des peuples, et c'est ce qui s'est fait depuis, ce que nous faisons encore aujourd'hui, et ce que feront les vrais Chrétiens tant que l'Église subsistera.

Les Grecs ne manquèrent pas de s'alarmer là-dessus et de se séparer hautement d'avec Rome, prétendant que notre parole *Filioque* était une impiété scandaleuse, non-seulement contre le respect des Pères de Constantinople, mais aussi contre la vérité de l'Évangile. Ils étaient bien résolus de s'opiniâtrer à soutenir éternellement cette erreur : néanmoins, le bonheur voulut qu'après quelques années, ils vinssent en France, jusque sur le plus beau théâtre de la chrétienté, reconnaître leur crime, le confesser, et rendre une satisfaction publique à la puissance et à la majesté du Saint-Esprit, qu'ils avaient déshonoré. Et certes, ils le firent d'une manière qui invita les anges à venir être les spectateurs de cette satisfaction glorieuse et de cette auguste cérémonie.

Lorsqu'on célébrait à Lyon le quatorzième concile général, au treizième siècle, quelques affaires d'état obligèrent l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, d'envoyer les patriarches et d'autres évêques de son empire à cette assemblée solennelle. Ils s'y trouvèrent en grand nombre, et là, peu de temps après leur arrivée, ils firent voir une chose bien surprenante et bien mémorable.

Au jour de la fête de Saint Pierre et Saint Paul,

durant la grand'messe, que le pape célébra pontificalement, et où le cardinal Otholon chanta l'Évangile en latin, et un diacre grec le chanta en grec, avec les cérémonies de son Église, après que Saint Bonaventure, qui était une des plus grandes lumières de la compagnie, eut fait un éloquent et admirable sermon, les cardinaux et les évêques de l'Église romaine entonnèrent le *Credo* et le chantèrent en latin, et lorsqu'ils finirent, le patriarche de Constantinople, et avec lui tous les évêques, tous les ecclésiastiques et tous les seigneurs et les gens de la Grèce qui étaient là, d'eux-mêmes et de leur propre mouvement, sans qu'on eût encore disputé contre leur doctrine, et qu'on les eût invités par aucune remontrance ni par aucune prière à reconnaître la vérité de la doctrine de Rome touchant le Saint-Esprit; enfin, sans qu'on eût fait aucun effort pour les convaincre et pour les attirer à l'union d'une même foi, touchés par la main du Tout-Puissant et poussés par l'inspiration de son Esprit adorable, chantèrent en grec ce même *Credo ;* et afin de donner, en un jour si célèbre et durant une si auguste solennité, des marques indubitables de leur réunion avec l'Église romaine, quand ils furent à l'endroit du symbole contesté depuis tant de siècles : *Qui a Patre Filioque procedit*, non-seulement ils le prononcèrent d'une voix haute et ferme, mais aussi ils le prononcèrent à genoux et le répétèrent trois fois. Ne se contentant pas de cet illustre témoignage de leur fidélité, *le Credo* étant fini, ils chantèrent des motets en grec en l'honneur du pape et de son Église, et exprimèrent par une musique harmonieuse les divers sentiments d'estime et de joie que la dévotion leur inspira. Ils firent encore davantage à la fin de la quatrième séance, car ils montèrent sur un théâtre au milieu de la nef, afin

d'être mieux vus et mieux ouïs des spectateurs assemblés de tous les quartiers de l'univers, pour être les témoins du serment de leur obéissance inviolable. Là ils chantèrent leur *Credo* en grec, prononçant, comme ils avaient déjà fait, la parole *Filioque* plus haut que le reste, et la répétant deux fois. Les Romains chantèrent aussi le leur : les cœurs se répondirent autant que les voix ; et des transports de joie céleste firent naître soudainement de toutes parts des concerts de musique avec des cris de triomphe : de sorte qu'on peut dire qu'il ne s'est jamais vu une plus belle et plus heureuse journée dans l'Église de Jésus-Christ.

La sérénité néanmoins ne dura pas si longtemps qu'on se le promettait : les successeurs de ces Grecs convertis ne gardèrent point leur parole, et furent infidèles à la grâce.

Cette rechute, arrivée encore une autre fois après leur seconde conversion, si solennellement déclarée à la vue de l'Église universelle dans le concile de Florence, mérita le châtiment que chacun sait.

Quoique je n'aie pas dit tout ce qui fut dit par Eugène sur l'hérésie des Ariens et sur celles des Grecs schismatiques, j'en ai dit néanmoins plus qu'il n'était nécessaire en un temps où tant de beaux livres ont parlé si éloquemment et si doctement en notre langue de ces mêmes histoires, et les ont fait connaître à toute l'Europe. Je ne puis dire comment se termina cet entretien. Quand Sa Majesté assistait à des conférences, c'était elle ordinairement qui, pour soulager Eugène, les terminait en commandant qu'on se retirât.

# ENTRETIEN IV.

## DU PÉCHÉ ORIGINEL.

Cette conférence fut tenue dans une maison des plus renommées de France, dont le maître possédait une des premières charges de la couronne.

Eugène, qui avait promis à ce seigneur, que nous appellerons Eutime, d'y aller passer deux ou trois jours, n'oublia pas sa promesse : il s'y rendit à l'heure qu'on l'y attendait, et il y trouva une grande compagnie, qui d'abord lui fit juger qu'il y entrait comme dans un champ de guerre, et qu'il devait se résoudre et se préparer à combattre pour la vérité. Je ne puis dire ce qui se fit à son arrivée : il est aisé de le penser. La matinée du jour suivant se passa en des entretiens particuliers, où il ne fut rien dit qu'on ait jugé devoir être remarqué. On ne parla même, durant le repas, que de choses indifférentes, mais à la fin, lorsqu'on se levait, il se présenta inopinément un sujet de conversation digne de cette noble assemblée, et digne de la sagesse et de l'esprit de ceux qui parlèrent. On y proposa diverses questions très-curieuses, et l'on y entendit des réponses et des vérités qui méritent d'être sues.

L'occasion ayant voulu qu'on dît je ne sais quoi contre les femmes, et le discours étant terminé sur le sujet ordinaire, qu'elles sont la cause de beaucoup de maux, une dame d'esprit, et fort adroite, qui entreprit de les défendre, après quantité de raisons très-bien soutenues, poussa l'affaire et la question le plus loin qu'elles pou-

vaient aller : elle avança qu'elles ne sont la cause d'aucun mal, et apporta pour preuve que tous les maux viennent du péché originel, et que ce péché ne vient point des femmes. Sur quoi Eutime paraissant un peu étonné, elle soutint sa parole par une proposition qui fit taire les plus hardis et les plus habiles. N'est-il pas vrai, dit-elle, que si, après la faute d'Adam et d'Ève, Adam fût mort avant qu'il eût eté père d'aucun enfant, et si Dieu eût créé un nouvel homme saint et fidèle pour être le mari de la veuve, les enfants d'Ève nés de ce second mariage seraient nés sans être coupables ni misérables, et qu'il n'y aurait point eu de péché originel? Ce fut une chose remarquable que, quoiqu'il y eût là quantité de gens d'esprit, il n'y eût personne qui osât répondre, et que, comme chacun craignit qu'en disant trop promptement son avis, il ne fût obligé de se dédire, chacun s'arrêta pour examiner ses pensées, et quelques moments se passèrent sans qu'on entendît aucun mot.

Un chevalier nommé Hercule, qui voulut parler le premier, ne parla pas sagement. Ce gentilhomme inconsidéré, et peu réglé dans sa conduite, s'était acquis quelque réputation parmi les savants et les curieux : il se trouvait en leurs assemblées, et il y disait assez bien, particulièrement aux occasions où il fallait discourir sur les textes obscurs des poëtes grecs et latins : il entendait ces livres-là mieux que l'Évangile et que la doctrine de l'Église, dont néanmoins il parlait souvent, et d'ordinaire très-mal à propos. Il ne pouvait souffrir qu'on entreprît de le convaincre d'aucune de nos vérités chrétiennes autrement que par des raisons, ni qu'on lui dît : *Croyez*. Il voulait qu'on montrât les choses à ses yeux, et il semblait être persuadé qu'un homme sage devait at-

tendre quand il verrait le paradis ou l'enfer à dire assurément qu'il y a un paradis et un autre monde que celui-ci. La jeunesse et la vanité lui avaient inspiré ces maximes, que les fréquentes conversations du Cardinal du Perron lui firent depuis quitter pour reprendre les maximes de l'école et de la sagesse de Jésus-Christ.

La réponse qu'il fit à la dame qui avait proposé la question fut qu'il confessait que les femmes étaient très-innocentes du péché originel. Mais, Madame, ajouta-t-il, faites-nous la même grâce, s'il vous plaît, et dites que les hommes sont innocents du même péché. Je m'en garderais bien, répondit-elle! je dirais qu'il n'y a point de péché originel, et vous trouveriez ce que vous cherchez: une femme folle, qui ferait ce que vous faites, et qui se mêlerait d'inventer des hérésies et des manières nouvelles de corrompre la religion et les mœurs des jeunes hommes et des jeunes filles qui l'écouteraient.

Cette réponse, adoucie par les grâces d'un sourire modeste, ne rendit pas le chevalier plus scrupuleux ni plus sage : il demanda à la dame d'où elle savait que ce fût une hérésie de croire qu'il n'y a point de péché originel et de qui elle l'avait appris. La dame, plus subtile et plus éclairée que ce courtisan pointilleux, vit tout ce qu'elle devait voir en cette rencontre, et fit une repartie qu'il n'attendait pas. Monsieur que vous voyez, dit-elle en montrant Eugène, sait celui de qui je l'ai appris : demandez-le-lui, s'il vous plaît.

Monsieur que je vois, répondit Hercule parlant à la dame, me dira que vous l'avez appris de l'Église. Sans doute, repartit Eugène, mais j'ajouterai que l'Église n'enseigne rien qu'elle n'ait appris de Dieu, et que, parmi les Chrétiens, lorsqu'il se trouve quelqu'un qui refuse d'écouter et d'ap-

prouver ce qu'elle dit, à moins qu'il ne soit excusé par la folie, nous avons droit de l'accuser d'être hérétique, et que peut-être nous n'avons pas tort de soupçonner qu'il n'a ni religion ni conscience. Je ne pense pas, reprit Hercule, qu'il y ait en cette compagnie aucune de ces sortes de personnes, mais je sais qu'il y a des hommes d'esprit et d'honneur qui se plaignent respectueusement et sagement que c'est parmi nous une sujétion bien rigoureuse, que dès qu'on nous déclare qu'une proposition est enseignée par l'Église, il faut que la raison se taise et que les gens les plus éclairés se ferment les yeux pour croire aveuglément les choses les plus incroyables et les plus contraires au bon sens et au jugement. J'ose même soutenir, poursuivit-il, à l'égard du sujet dont nous parlons, que notre raison, aidée par les lumières de la nature, ne voit rien entre les articles de la foi qu'elle désapprouve davantage, ni rien qu'elle comprenne moins, et qu'elle puisse moins expliquer que ce péché vraiment incompréhensible que nous contractons en notre naissance.

Saint Augustin, répondit Eugène, qui fut un des plus éclairés d'entre les hommes, n'était pas de votre avis : voici une de ses paroles digne d'être préférée à toutes les plaintes de ces sages aveugles qui accusent la doctrine de l'Église d'être contraire à la raison et à la sagesse. Il dit que plus un homme a d'esprit et de jugement, plus il est convaincu, par ses lumières naturelles et par son expérience, qu'il y a dans nous une corruption et un péché qui viennent d'ailleurs que de nous-mêmes. Hercule, se croyant offensé par ces paroles, perdit le respect : Je soutiens, dit-il, la proposition que j'ai avancée ; et puisque vous êtes du nombre de ces grands esprits qui la condamnent, c'est à vous de la combattre, à moi de la

défendre et de vous répondre. Eugène, qui n'avait pas envie de disputer ni de discourir sur ces matières, dont on ne peut parler sérieusement ni fortement qu'avec des gens d'étude et d'école, tendit la main au chevalier, lui demanda la paix, et puis il le quitta, et vint à la dame pour répondre à sa proposition touchant l'innocence des enfants qui seraient nés d'un second mari de notre première mère. Mais Hercule lui ayant fièrement reproché qu'il voulait fuir, et témoigné même par quelques gestes qu'il se glorifiait déjà de cette fuite prétendue, il fut obligé de retourner et de lui faire connaître qu'il ne craignait pas : joignez à cela qu'il s'aperçut que c'étaient les vœux de la compagnie, et que tous les yeux l'avertissaient qu'on verrait avec plaisir la présomption et l'imprudence de ce sophiste inconsidéré traitées comme elles le méritaient.

Mais tandis que le théologien respirait, et qu'il massait les forces de son esprit pour faire l'apologie de la vérité le plus hautement et le plus dignement qu'il serait possible, Hercule prit le loisir d'expliquer son sentiment, et se mit à raisonner sur l'histoire de la pomme, et sur cette fatale désobéissance d'Adam, dont nous devenons coupables sept ans avant que nous ayons la pensée et la liberté de la commettre, et six mille ans depuis qu'elle a été commise. Il tâcha de montrer que les actions de chacun ne peuvent revivre non plus que les taches et les ombres qui les accompagnent, et qu'au moment qu'elles sortent des mains ou du cœur de l'homme, quoique leur effet demeure, elles entrent dans un néant dont elles ne sortiront jamais.

Il était en ceci logicien et discourait avec quelque ordre, mais ces syllogismes ne parurent pas si dangereux que les égarements de son esprit sur

l'histoire du serpent, ni que ces censures emportées et satyriques contre nos plus savants interprètes, auxquels il imputait d'avoir inventé ce qu'on impute à Joseph, qu'en ces premiers jours de la création, les bêtes parlaient comme au siècle d'or, et qu'elles vivaient familièrement avec l'homme.

Il censura aussi l'opinion de Saint Éphrem, que le démon avait enseigné surnaturellement au serpent à former des mots : il prétendit aussi que, selon l'opinion de Saint Basile, le serpent fut choisi pour tenter la femme, parce qu'il avait une langue douce et flatteuse, et qu'il était le plus beau des animaux et le plus semblable à l'homme, ayant le corps droit et les yeux tournés vers le ciel, mais que cela lui fit perdre sa taille et sa voix, et que la justice divine le changea dès l'heure même en ce monstre hideux et rampant que les hommes ne peuvent plus regarder qu'avec aversion et horreur. Les jeux et les divertissements de Luther là-dessus, les blasphèmes des Albigeois, les impertinences des Orphites, les rêveries des rabbins, les superstitions des Égyptiens et des Maures, servirent d'une ample matière à l'impiété de ce chevalier, aussi bien que la réflexion qu'il fit, lorsque, pour affaiblir la vérité de ce que nous disons des effets et des suites déplorables du péché, il remarqua que la coutume de la religion et de la poésie était d'attribuer nos expériences d'aujourd'hui et toutes les productions naturelles à des miracles anciens, et d'inventer, sur l'origine de chaque chose, des métamorphoses et des fables : *Ut per fabulas primordia rerum faciant augustiora.*

Il parla longtemps. Après qu'il l'eut fait avec la liberté et de la façon qu'il voulut, le premier mot de la réponse d'Eugène le surprit. Monsieur, lui dit-il clairement et en deux mots, je soutiens que quiconque nie la vérité du péché originel est

un athée, que les religions qui ne l'ont point connue ont été des athéismes, et que la nôtre seule est véritable et divine, parce qu'elle seule a découvert ce secret, et qu'elle le propose comme un des plus importants articles de ses révélations et de sa théologie.

Je le verrai volontiers, repartit Hercule, et je me présente hardiment pour soutenir cette querelle, et pour montrer que les autres religions et les autres philosophies ne sont point coupables contre la Divinité, parce qu'elles n'ont point connu ce péché, que nous appelons l'héritage éternel des enfants d'Adam.

Eugène avança la proposition que je viens de dire, et ouvrit cette magnifique entrée de dispute, afin d'y attirer son philosophe, et de se divertir, en l'engageant et en le faisant courir dans un labyrinte où il jugeait qu'il ne trouverait point d'issue. L'intention ou l'industrie de ce sage combattant était que le jeune athlète se mît hors d'haleine et hors de combat par ses courses, et qu'il fût contraint de se reposer, et de garder le silence lorsqu'il viendrait au point de l'affaire, et qu'il découvrirait à la compagnie les secrets mystérieux et les grandes et augustes vérités qui sont contenues dans la doctrine du péché originel.

Soutenez donc, lui dit-il, la querelle de Socrate et de Pythagore, je soutiendrai celle de Saint Paul, mais à condition que vous ne vous servirez pas de son épée. Laissez-moi nos armes, s'il vous plaît, et gardez-vous bien, durant l'explication des questions que je vous ferai, d'avancer aucune parole qui ne soit tirée de notre Évangile ou de nos écrits. Faites le philosophe païen, je ferai le philosophe chrétien, et j'espère que la compagnie connaîtra que votre philosophie est une philosophie d'athée. Ma pensée n'est pas que les anciens

philosophes aient été coupables d'athéisme parce qu'ils n'ont pas connu la faute d'Adam et qu'ils n'ont point ouï parler du péché originel : je dis seulement que ceux qui entreprennent de nier cette doctrine et de la combattre s'engagent dans la nécessité de nier qu'il y ait un Dieu créateur du monde et de l'homme, ou du moins, dans la nécessité de l'offenser par un horrible blasphème, en l'accusant de sacrilége et d'impiété.

Le défi étant fait et la condition reçue, la compagnie prêtant un silence curieux et une attention favorable : Ma première question, dit Eugène, est de vous demander quel est le plus excellent ouvrage du Créateur, ou quelle est la première et la plus noble des créatures d'ici-bas, et celle qu'il a destinée pour être au-dessus des autres.

Hercule, sans délibérer, répond que c'est l'homme, et ajoute qu'il n'y a jamais eu de philosophie ni de religion qui n'aient dit la même chose.

L'homme, poursuit Eugène, en l'état où il est, sans parler de ce qui était possible, a-t-il été créé pour une fin glorieuse, je veux dire pour parvenir à la connaissance de la vérité suprême et à la possession d'un vrai bonheur ? Dieu a-t-il aimé l'homme en le créant ? lui a-t-il donné une âme immortelle et incorruptible ? lui a-t-il préparé d'autres plaisirs que ceux d'ici-bas, et a-t-il prétendu qu'il en eût la jouissance et qu'il devînt quelque jour parfaitement heureux ?

Hercule, qui ne voulait pas éloigner le discours de son sujet, ne fit point de difficulté de répondre selon le sentiment des anciens, et d'attribuer à notre nature tous ces glorieux avantages ; il voulut même dire tout ce qu'il savait là-dessus, et rapporter les plus beaux noms que les anciens maîtres des religions et des écoles donnèrent à l'homme, lorsqu'ils l'appelèrent « le lien de l'un et de

l'autre monde, le nœud de l'intelligence et de la matière, l'assemblage de la mort et de l'immortalité, le recueil des merveilles, et le milieu de toutes les choses infiniment éloignées. »

Mais il n'était pas l'heure de parler inutilement. Eugène l'interrompit, et lui remontra qu'un mot suffisait pour une question si facile. Monsieur, dit-il, ce que vous avez répondu est la réponse des Chrétiens ; nous sommes d'accord sur ce premier article. Mais obligez-moi de m'expliquer pourquoi donc et comment il est arrivé que l'homme soit misérable en ce monde. Puisque Dieu aimait notre nature en la créant, et qu'il voulait qu'elle fût une nature heureuse, pourquoi en a-t-il fait une nature souffrante et mourante, et a-t-il voulu que le cours de notre vie, depuis la naissance jusqu'à la mort, fût une suite perpétuelle de travaux et d'afflictions? D'où vient ce malheur, et d'où vient, ce qui est pis que tous les autres malheurs! cette guerre intestine et interminable qui dure en nous aussi longtemps que la respiration et la vie, et qui ne se trouve que dans l'homme seul?

Que voulez-vous dire, répond Hercule, que dans l'homme seul? De quoi parlez-vous? De ce que vous savez aussi bien que moi, poursuit Eugène.

Je dis qu'entre tous les êtres créés, nous sommes les seuls qui ne nous accordions pas avec nous-mêmes, et qui nous détruisions par nos discordes intérieures.

Tout ce qui est dans la flamme s'accorde avec elle et conspire à monter en haut, et tout ce qui est dans l'eau conspire à descendre en bas et à couler : ainsi dans les métaux, dans les animaux, dans les plantes, ou dans tout ce qu'il vous plaira, les diverses choses qui s'y trouvent et qui compo-

sent leur nature, n'ont qu'un centre unique et qu'une inclination commune. L'homme seul a des inclinations différentes, sa conscience veut autre chose que ce que veut sa convoitise; la raison et la passion l'emportent à deux termes opposés, et de part et d'autre, avec une violence qui le déchire et le divise, et qui le fait mourir dès qu'il entre au monde comme un criminel condamné avant sa naissance. Dites donc, ô philosophe, d'où vient cela? Que m'importe, répondit Hercule? Il vous importe, repartit Eugène, de soutenir par les raisons de votre philosophie que c'est un Dieu puissant et sage qui a fait l'homme, et qui a voulu le bien faire. Vous devez donc expliquer comment il arrive qu'il n'y a rien en ce monde de plus mal fait que l'homme, ni rien de plus méprisable en sa nature et de plus misérable en sa vie. Notre nature n'est autre chose que deux ennemis enfermés ensemble qui s'entrebattent dès que nous vivons, et qui ne peuvent s'accorder que par notre mort. Le pis est qu'il n'y a jamais d'interruption en leurs différends. Car, pour vous le dire encore une fois, dès que la raison et la vertu nous attirent au bien, la convoitise nous arrête et s'y oppose; si nous écoutons celle-là, et si nous voulons goûter les douceurs d'une vie spirituelle et honnête, les tentations et les plaintes de la nature abandonnée nous persécutent comme des fugitifs; et si nous consentons à celle-ci, et voulons donner quelque satisfaction à nos désirs, les repentirs cuisants et les hontes désespérées allument un enfer en notre âme et nous tourmentent comme des damnés. Cette double peine fait toute notre vie, et nous ne sommes qu'un champ de bataille et qu'une terre malheureuse où l'on voit nuit et jour des combats et des désordres sans fin.

Je vous demande donc que vous tiriez des livres des religions païennes ou mahométanes quelque explication de cette difficulté et quelque raisonnement qui satisfasse la compagnie.

Hercule, qui n'avait jamais rien lu ni rien médité là-dessus, eut d'autant moins de peine à donner son explication et sa réponse qu'il eut moins de loisir de l'aller chercher, et qu'il fût pressé de prendre la première qui se présenta d'abord.

Monsieur, dit-il, il n'y a point de religion qui ne puisse satisfaire en un mot, et vous dire qu'il a plu au Créateur et au Maître de nous former de la sorte, et que, nonobstant la noblesse de notre condition, c'est l'état qui nous est propre, s'il est conforme à la volonté de Dieu et à l'original qu'il en a tracé dans lui-même. Et remarquez, ajouta-t-il ingénieusement, qu'un être est monstrueux quand il contient deux natures contraires jointes ensemble par le hasard, ou par le dérèglement des causes secondes ; mais quand elles sont jointes par la sagesse de la première cause, et selon le projet éternel qu'elle en a formé dans ses idées, cet être n'est plus un monstre, mais une nature parfaite dont les substances opposées sont les deux parties ; leur union, qui nous semble un défaut et une méprise de l'ouvrier, est le chef-d'œuvre d'une intelligence adorable, qui tient unies et assemblées dans une seule personne ces grandes inimitiés et ces deux puissants adversaires qui, pour le divertissement du Créateur, représentent dans l'homme, comme sur un théâtre, les agitations des éléments et tous les combats qui se passent sous le ciel : *Homo spectabilis Deo scena*, dit éloquemment Sidonius.

Vous ne justifiez pas, repartit Eugène, au contraire, vous accusez le Créateur. Vous m'avez confessé qu'il n'a produit l'homme que pour le ren-

dre parfaitement et continuellement heureux : vous me dites maintenant que, par une trahison étrange, avant que nous soyons coupables d'aucun crime, il nous met, dès le jour de notre naissance, dans un amphithéâtre, au milieu de nos passions, comme parmi des tigresses et des lionnes, afin qu'elles nous déchirent en sa présence, et qu'elles le divertissent en exerçant sur nous leurs fureurs et leurs cruautés!

Est-ce blâmer Dieu, répondit Hercule, et l'accuser de perfidie, de dire qu'il a produit nos passions et qu'il nous a mis au milieu d'elles? Appelez-les tigresses ou furies, ou comme il vous plaira : les passions sont bonnes, elles sont utiles, commodes et nécessaires à notre nature ; elles ne sont point dans nous des injustices ni des cruautés, elles sont de vrais bienfaits de la sagesse et de la bonté du Créateur.

Il est vrai, reprit Eugène, nos passions, nos convoitises, nos humeurs et notre sang sont des ouvrages de Dieu et des productions qui doivent être louées ; mais au milieu de ces facultés innocentes et bonnes, il y a quelque ouvrage qui ne vaut rien, et qui vient d'une méchante cause ; il y a dans nous ce qui est appelé par vos philosophes le mauvais mouvement du cœur ; par nos théologiens, la maladie et la corruption de la nature ; par David, le désir pécheur et pernicieux ; par Salomon, l'inclination insolente et l'instinct damnable; par Saint Augustin, après Saint Paul, une force qui nous entraîne au mal, une fièvre, une frénésie, une fureur, ou un je ne sais quoi qui nous emporte, une je ne sais quelle invincible nécessité qui, malgré nous, nous fait consentir en pleurant et en criant : *Quod nolo malum hoc ago*, je ne veux pas faire ce que je fais.

Tout cela, Monsieur, est dans nous ; nous le

sentons et nous en pleurons depuis six mille ans; on s'en plaignit au temps d'Abel et de Noé, on s'en plaindra au temps de l'Antechrist; et la voix commune des Païens et des Chrétiens est que nous sommes nés avec une inclination au mal, avec un poids fatal et cruel qui fait pencher en bas notre esprit divin, et qui nous entraîne violemment à la chute. Cela est dans nous, encore une fois, et ce n'est pas nous qui l'y avons mis et qui l'avons fait; il n'est point l'ouvrage de nos mains, il est plus ancien que la première de nos actions; ce n'est point l'ouvrage de notre propre péché, il est plus ancien que la première de nos fautes; il est plus ancien que notre père et que l'aïeul de nos aïeux. D'où vient-il donc? qui en est l'auteur? Répondez, philosophe, et dites qui c'est. Contentez Saint Paul qui, dans son chapitre VII aux Romains, dit des choses si étranges contre ce péché *péchant* et contre ce tyran intérieur; enseignez et expliquez-lui comment il est venu dans nous, qui lui a ouvert les portes et qui l'a fait entrer; quel est le traître qui nous a donné cette inclination et cette sorte de vie. Qui, repartit Hercule en jurant, sinon celui qui nous a faits: le producteur de notre nature? Donc, reprit Eugène, notre producteur n'est point le vrai Dieu. Pourquoi non, répliqua le chevalier? Le vrai Dieu, poursuit Eugène, doit aimer l'homme et le conserver. Celui qui nous a créés, selon vous tous et selon vos philosophes, est notre parricide: c'est lui même qui a mis dans nous ce qui est la cause de notre destruction et de notre ruine irréparable: donc, celui qui nous a faits n'est point le vrai Dieu.

Le vrai Dieu est infiniment saint, et veut infiniment la sainteté et la pureté. Vous dites que c'est l'ouvrier qui nous a faits, qui a mis et produit

dans nous cette convoitise corrompue, qui, par des ardeurs violentes et par des inclinations invincibles, nous pousse et nous emporte au péché : donc, vous dites qu'il veut le péché, donc, qu'il n'est point le vrai Dieu.

Il veut le péché, Monsieur, car tout ainsi que celui qui a produit le feu veut que le feu s'élève en haut, puisqu'il a donné au feu la légèreté et les autres propriétés qui l'excitent, qui l'aident à s'élever ; que celui qui a produit le fer veut que le fer s'unisse à l'aimant, puisqu'il lui a donné des qualités et des sympathies qui l'attachent à cette pierre ; que celui qui a produit les animaux veut que les animaux fuient les dangers de la mort, puisqu'il leur a donné l'instinct qui les pousse à cette fuite : de même, selon vous, celui qui nous a créés et qui est le premier auteur de notre vie, veut voir dans nous l'intempérance, l'injustice et l'impureté, puisqu'il a lui-même, et par sa propre main, formé dans nous des violences secrètes, des instincts ardents et impurs qui nous poussent sans cesse, et qui nous portent à ces désordres et à ces actions criminelles. Votre philosophie déclare hautement que nous n'avons cela que de lui seul : donc, elle déclare qu'il est un vicieux, un impudique, un ennemi de la vertu ; donc, encore une fois, elle doit dire qu'il n'est point Dieu, et que c'est un blasphème d'attribuer la Divinité à l'inventeur de tant d'inclinations déshonnêtes, de tant de misères brutales et honteuses qui se trouvent dans notre nature.

De plus, le vrai Dieu aime infiniment la vérité, et il ne peut produire hors de soi une raison ni aucune image de son être intellectuel, qu'il ne la rende sage et intelligente. Celui qui a produit notre raison l'a enveloppée d'un voile épais, et l'a renfermée dans des ténèbres où souvent elle ne

conçoit rien qui ne soit illusion, ignorance, erreur et mensonge : donc enfin, et sans discourir davantage, celui qui nous a faits, selon votre philosophie, n'est point un Dieu, une vérité ni une sagesse adorable.

Et qui sera-ce donc, ce Créateur du genre humain? Qui sera l'inventeur et l'artisan de cet ouvrage désastreux? Monsieur, j'interroge les Mahométans et les Gentils, et leurs philosophes et leurs prêtres; j'interroge toutes les religions païennes, et je les défie de répondre autre chose que ce que répondit le premier athée qu'on a vu dans les écoles, Protagoras, lorsqu'il enseigna que ce fut par hasard et par une production imprévue que l'homme sortit du cahos et qu'il parut au monde; ou bien ce que répondit Démocrite, que l'homme est né de l'ancien combat du bien et du mal, lorsque ces deux ennemis éternels se rencontrèrent et se battirent, et que, durant le combat, ils laissèrent chacun enlever une petite partie de leurs substances incompatibles; que ces particules du bien et du mal se joignirent fortuitement, qu'elles firent un mélange composé des deux, et que ce fut là le premier homme; ou bien peut-être, ce que répondirent les Manichéens, que l'homme est l'ouvrage du démon; que le démon, ayant dérobé et enlevé secrètement un éclat de la substance de Dieu, le mêla, par un violement scandaleux, avec la sienne, et que, de ce mélange, prétendant faire un ouvrage qui fût Dieu, il fit un dieu-démon, Θεοδαίμονα, et forma ce qu'on appelle l'homme : *Hominem ab æternarum principe tenebrarum de duarum naturarum commixtione creatum.* Voilà toutes les réponses que peuvent faire ces religions ignorantes, parce qu'elles ne savent pas ce que nous savons du péché originel.

Hercule, qui certainement savait beaucoup,

sans s'arrêter à la forme du syllogisme, pour détruire les principes d'Eugène, entreprit de montrer par une docte induction que les anciens philosophes avaient connu les désordres qui étaient en nous. Il le fit voir assez au long, et commença en produisant diverses pensées tirées d'Aristote, de Platon, d'Hippocrate, de Pythagore, d'Épictète, de Senèque; ensuite il expliqua ce que les Stoïciens voulaient dire, quand ils appelaient nos passions des maladies; ce que Virgile entendait, quand il les appelait des pestes et des corruptions; ce qu'entendaient les autres poëtes, quand ils se plaignaient de Prométhée qui, n'ayant omis aucun soin pour observer exactement les règles de l'architecture et de la symétrie en la composition de notre corps, avait si négligemment étudié ou si mal suivi les préceptes de son art, en ce qui concerne l'esprit, dont toutes les inclinations sont irrégulières et blâmables :

*Corpora disponens, mentem non vidit in arte* ;

et puis de ces paroles, Properce tombant sur celles d'Horace : *Fertur Prometheus addere principi limo, etc.* il en fit en peu de temps un beau commentaire, qui prouvait que les anciens n'avaient pas ignoré les dérèglements et les fautes arrivées en notre naissance. Ce commentaire fut d'exposer aux yeux de la compagnie les plus célèbres peintures que ces philosophes païens avaient faites de la nature de l'homme, et les comparaisons ou les emblêmes dont ils avaient orné les descriptions de notre misère. Il représenta l'animal fameux de Platon, où l'on voyait au haut la tête d'un homme, de laquelle descendait une longue et large peau qui couvrait en bas des lions, des tigres, des léopards, des dragons et des dogues qui se

déchiraient, et dont on entendait les combats et les hurlements. Il n'oublia ni le navire infortuné de Pythagore, poussé par les quatre vents vers les quatre parties du monde, et qui, n'allant nulle part, roulait autour de l'orage, et tournait ses ruines pour les montrer au ciel et pour le toucher de compassion ; ni le flambeau brûlant du feu sacré d'Empedocles, qui vivait dans l'eau bourbeuse où le destin l'avait caché ; ni le tonnerre de Métrodore, disciple d'Épicure, ni la mixtion d'Esculape, ni la boite de Pandore.

Hercule expliquait ces emblêmes avec éloquence et avec esprit, et leur donnait de la grâce. Le théologien, au lieu de le contredire, ajouta, comme pour l'aider, l'emblême de Zoroastre, qui dépeignit les malheurs de l'homme sous la figure d'un chariot qui portait les inquiétudes, les douleurs et les larmes, parce qu'il était tiré violemment à deux extrémités contraires. Ce chariot, dit Eugène, contenait quantité de choses qu'on regardait et qu'on admirait avec plaisir, et quantité d'autres qui faisaient pleurer et qu'on ne pouvait regarder sans pitié. On y voyait attelés, d'une part, quatre chevaux blancs, parés de harnais d'or et de pourpre, et montés de quatre petites divinités brillantes d'une lumière céleste: Sur le premier était la Raison, tenant son flambeau qui s'allumait par une pluie d'étincelles tombées du firmament ; sur le deuxième, l'Amour ayant en main un fouet composé de cinq ou six cordons de flammes entretissues de zéphirs ; sur le troisième, l'Honneur couronné sur le front de lauriers enrichis d'étoiles, et qui, ayant à ses pieds des aiguillons parsemés de pierreries éclatantes, ne donnait que des coups précieux, et répandait une admirable lumière autour des flancs de ce cheval superbe qui le portait ; enfin sur le quatrième, la Vertu, qui,

avec une baguette azurée, montrait au cœur humain assis dans ce chariot au delà des rochers et des précipices qu'il fallait auparavant traverser, un temple où ils allaient, et dont les portes ouvertes faisaient assez connaître, par les splendeurs qu'elles répandaient au dehors, que c'était le temple de la gloire. De l'autre côté et au derrière du chariot paraissent quatre autres chevaux attelés, mais noirs et effroyables, jetant par les narines comme des brandons de soufre allumés, et portant sur leur dos quatre furies qui leur poussaient dans les flancs des couleuvres attachées à leurs talons pour les faire bondir et courir vers un gouffre ténébreux où elles voulaient qu'ils allassent : c'étaient la Colère, la Lubricité, l'Intérêt et l'Envie. Le chariot était entre ces deux attelages tiré çà et là, et tiré de part et d'autre avec une violence et avec des efforts qui semblaient le détruire et le mettre en pièces.

C'était bien favoriser Hercule que de lui montrer cette pièce de l'antiquité ; mais après cette trève officieuse et cette petite suspension d'armes, Eugène, revenant au combat : Monsieur, dit-il, vous avez parlé doctement, mais vous n'avez pas touché la question. La question n'est pas si les anciens ont connu les désordres de notre nature misérable : je confesse qu'ils les ont connus aussi bien que nos docteurs, mais on demande s'ils ont expliqué comment ces désordres sont arrivés parmi nous.

Je soutiens qu'ils ne l'ont pas fait, qu'ils ne l'ont pu, que ceux qui ne savent que leur doctrine, ne le peuvent encore aujourd'hui, et que cette impuissance les contraint de penser et de publier, comme firent Simon et Manes, que celui qui nous a faits est un pécheur et un ennemi du bien et de la vertu, puisqu'il nous a inspiré

une si forte inclination à l'injustice, à l'impureté et à tout ce qui ne vaut rien.

Ce que vous appelez impureté, dit Hercule en se jetant dans une extrémité bien éloignée, ceux qu'on croit avoir de l'esprit l'appellent un devoir et une loi sainte imposée par le Créateur.

Pourquoi donc, répond Eugène, la raison contredit-elle à ce devoir, et d'où viennent ces hontes et ces repentirs qui troublent notre conscience quand nous avons consenti à ces inclinations louables et à cette convoitise innocente ? Elle nous fait honte, donc, elle ne vaut rien et elle n'est point de Dieu ; ou bien, comme dit Saint Augustin en propres termes, nous sommes ingrats et dénaturés d'en être honteux. Selon les paroles de ce saint docteur, nous rougissons quand on s'aperçoit qu'il y a dans notre âme des pensées ou des passions impudiques, ou bien quand on voit en notre personne quelques marques de cette maladie ; mais si c'est un Dieu qui nous les a données et qui les a formées sur nous, comment est-ce un opprobre, et comment notre âme est-elle si infidèle que d'en recevoir de la honte, puisqu'elles sont les présents de son maître ? D'où nous vient, dit-il, cette ingratitude envers Dieu, et pourquoi sommes-nons si désespérés et si aveugles que de rougir de ses ouvrages et de cacher ses bienfaits comme un déshonneur ? *Quid enim nobis ingratius, quid irreligiosius, si in membris nostris, si non de vitio nostro, vel de pœna nostra, sed de Dei confundimur operibus ?* C'est Saint Augustin qui nous interroge sur ce même sujet, et si vous le voulez bien, je vais conclure et réduire en deux paroles toute sa question et la mienne.

Si celui qui nous a faits est saint et s'il aime la vertu, pourquoi a-t-il produit dans nous le dérèglement et l'inclination au péché ? S'il est impur

et déréglé lui-même, pourquoi a-t-il produit la raison, la conscience, la sainteté, la honte et l'aversion du mal que nous éprouvons dans notre esprit ? Je le demande, et je maintiens pour la dernière fois que tout le paganisme et toute la philosophie mondaine n'ont rien ici à répondre, sinon ce qu'ont dit les athées dans leurs écoles, que ce n'est pas un Dieu, mais un hasard aveugle qui a produit l'homme, et qui, sans savoir ce qu'il faisait, a composé dans nous un assemblage et un mélange monstrueux des choses les plus opposées et les plus contraires.

Hercule voyant qu'Eugène avançait si près et qu'il l'allait enfermer, fit un effort d'esprit pour sortir, et emporté par une saillie de colère et d'éloquence, repoussa assez fortement cet ennemi dangereux, et dit, entre autres choses, ce qu'il était le plus à propos de dire en cette occasion, que, s'il n'y eût point eu de guerre parmi nous, il n'y eût point eu de gloire ni de victoire ; que la chasteté de l'homme n'aurait pu mériter de récompense, si elle n'eût point souffert de combat ; que puisque Dieu l'appelait à l'honneur, il le devait environner de dangers, et créer en sa personne d'aussi puissantes inclinations au mal que les couronnes qu'il lui destinait étaient illustres et dignes d'être remportées ; qu'il lui a donné la convoitise, afin qu'il soit combattu ; qu'il lui a donné la raison, afin qu'il résiste ; qu'il lui a donné le courage et la liberté, afin qu'il triomphe, et que, de chaque tentation, il fasse un accroissement de mérite et de sainteté. Il ajouta que cette convoitise déréglée ne rend pas l'honnête homme criminel, puisqu'il n'en est pas l'auteur ; qu'elle ne le rend pas honteux, puisqu'il n'en est pas l'esclave ; qu'elle ne le rend pas malheureux, puisqu'il n'en est point le complice ; qu'elle est sa gloire et son

bonheur, puisqu'il en est le maître, et que la durée de cette guerre intérieure est une victoire perpétuelle.

Vous justifiez l'homme, réplique Eugène, mais vous accusez et condamnez son Créateur; car si l'homme qui ne suit pas ses mauvaises inclinations est innocent, l'ouvrier qui les a produites est coupable, et il faut nécessairement que ce lui soit un déshonneur de les avoir suscitées, puisqu'il nous est honorable de les repousser et de les vaincre. C'est une vertu d'y résister : donc, c'est un crime d'y consentir; donc, c'est un crime énorme de les faire naître, de les conserver et de les protéger contre nous. En un mot, les vainqueurs de ces infâmes rébellions ne peuvent être loués et récompensés que leur auteur ne soit blâmé de les avoir produites.

Dieu, répond Hercule, n'est point blâmable parce qu'il n'a pas fait le péché, mais admirable de ce que, pour nous rendre plus glorieusement purs et innocents, il a formé dans nous l'inclination au péché.

Votre conscience, repartit Eugène, rougit de cette parole, et vous crie que votre religion philosophique est un athéisme pire que tous les blasphèmes de l'enfer. Car puisque Dieu produit dans nous directement l'inclination au péché, n'est-ce pas lui directement qui nous porte au péché et qui nous y pousse? Et puisque vous le louez parce qu'il nous donne la raison qui s'y oppose, ne le blâmez-vous pas en même temps parce qu'il nous donne la convoitise qui nous le propose et qui le veut? Si le premier est louable, le second n'est-il pas criminel et digne de condamnation et de haine?

Hercule, blessé d'un second coup par cette réponse, ne laissa pas de trouver promptement

une excellente repartie, et d'avoir encore la force de tirer la flèche hors de sa plaie, et de la pousser sur son ennemi. Monsieur, lui dit-il, c'est une admirable invention de la nature et de la grâce que celle des contrepoids, et elle est aussi une des plus ingénieuses inventions de l'art et de l'industrie humaine. S'il n'y avait dans une horlorge que des poids d'une pesanteur excessive, l'artisan aurait fait une grande faute, et l'on ne verrait que désordre dans le mouvement des roues; mais parce qu'en même temps il a ajouté des contrepoids, il a fait sagement tout ce qu'il a fait, et il n'est pas moins louable d'avoir attaché aux cordes ces masses de plomb qui, par leur pesanteur et par l'inclination qu'elles ont à tomber à terre, font de continuelles violences pour emporter avec elles toutes les roues, que d'avoir mis des contrepoids et des ressorts qui retiennent et qui modèrent cette impétuosité de leurs mouvements. La violence des poids enclins à la chute, et la modération et la résistance des contre poids étaient nécessaires pour que l'ouvrage fût parfait, et qu'il devînt ce chef-d'œuvre que nous admirons.

Si Dieu n'avait produit dans nous que les ardeurs de la convoitise et que des passions impétueuses et déréglées, il aurait manqué manifestement : mais parce qu'il a ajouté la raison et la grâce qui modèrent et qui gouvernent leur fureur, il a fait un chef-d'œuvre vraiment divin. Sans cette promptitude et sans ce feu de nos passions, l'homme ne ferait rien de noble et de magnanime ; il manquerait à la plupart de ses devoirs. Sans la raison et sans la grâce, il ferait trop, et il serait toujours en désordre : l'union de l'un et de l'autre est la merveille ; et c'est ce qui fait que cet homme est le premier et le plus excellent ouvrage de la sagesse éternelle et le plus admiré des anges.

Hercule ne pouvait mieux dire, mais cet effort d'esprit était un signe de mauvais augure dans un moribond. Eugène lui porta le dernier coup par une réponse qui le surprit: Il est vrai, dit-il, que, dans une horloge, il faut que les poids soient fort pesants et fort enclins à tomber et à entraîner tout ce qui les arrête; et celui qui les fait de la sorte ne pèche ni contre l'art ni contre la sagesse, parce que les règles de l'art et de la sagesse le veuleut ainsi. Mais si l'artisan qui dresse une horloge pouvait faire ce que fit le Créateur à l'égard du soleil, y appliquer un ange qui, sans sortir jamais de là, eût le soin de tourner lui-même les roues et de faire sonner toutes les heures, n'est-il pas vrai qu'il n'aurait garde d'y attacher aussi ces poids pesants et cet autre attirail dont nous parlons? S'il le faisait, ce serait une faute ridicule contre les règles de l'art et contre celles de la prudence, puisque tout cela ne servirait qu'à gâter l'ouvrage et à incommoder l'ange qui la conduirait.

L'intention du Créateur, au moment qu'il forma la raison dans l'esprit de l'homme, ne fut pas qu'elle servît de contrepoids aux passions et qu'elle modérât leurs agitations déréglées, mais qu'elle leur donnât elle-même leur mouvement. Il voulut que ce fût elle qui les poussât et les excitât; et qui, leur communiquant son feu divin, fît naître dans elles les ardeurs et les transports nécessaires pour l'aider en ses entreprises et en ses actions généreuses. La grâce et la raison ne furent pas données à l'homme seulement pour conduire ses passions, mais aussi pour les éveiller et les émouvoir, et pour leur inspirer autant de force et de promptitude qu'il leur en faudrait dans les rencontres. De sorte, Monsieur, que si Dieu eût ajouté les ardeurs impures et sensuelles de la convoitise; il aurait péché manifestement contre

les lois de son art, et comme je l'ai dit souvent, contre les lois de sa conscience et de sa sainteté. Car ces ardeurs impudiques ne sont pas une chose indifférente : elles ne valent rien, et elles sont formellement opposées à la vertu ; elles viennent du péché, elles portent au péché ; elles sont péché en elles-mêmes, comme Saint Paul le semble dire ; et celui qui en est l'auteur, quoiqu'il ajoute la raison, la vertu et autant de grâces qu'il lui plaira, ne laisse pas, selon vous, d'être coupable, parce qu'avec tous ces secours et toutes ces lumières de la raison et de la foi, ces ardeurs sont une inclination formelle à offenser Dieu, elles sont des mouvements contraires aux mouvements du Saint-Esprit; elles sont, selon les termes de l'Apôtre, une loi ennemie de la loi de Dieu et toujours armée pour le combattre, et par conséquent, elles ne peuvent être formées que par un artisan pécheur et ennemi de l'innocence.

Hercule, abattu, dit je ne sais quel demi-mot de l'état de pure nature dont il avait ouï parler ; mais Eugène lui repoussa la parole par une prompte repartie. Je vous entends bien, dit-il, mais cela ne vous sauvera pas. Il est vrai que Dieu pourrait créer un homme en l'état de pure nature, sans lui donner aucune grâce ni le destiner à une fin surnaturelle : mais en le créant de la sorte, il serait toujours Dieu, et incapable de former en son ouvrage, par ses mains saintes et divines, aucune inclination au péché.

L'homme en cet état aurait une raison, il aurait une conscience, il aurait une loi, un commandement de ne point pécher, une liberté et un pouvoir naturel de s'en abstenir, et tout cela serait l'ouvrage du Créateur. L'homme, néanmoins, désobéirait aussitôt; par sa désobéissance, il formerait en son âme le péché mortel, la haine de Dieu,

et ce péché formé dans l'âme formerait aussitôt dans la convoitsie, la corruption, la rébellion, l'insolence, le tumulte des passions et des désirs ; et tout cela serait l'ouvrage de l'homme seul; les mains vierges et immaculées du Créateur n'y auraient point touché.

La nature sainte est une nature parfaite et saine, revêtue de la grâce et des autres ornements de sa noblesse et de sa sainteté.

La nature pure est une nature douée de toutes ses propriétés naturelles et saine, sans blessure et sans maladie, mais nue, sans ornements et sans aucune grâce surnaturelle.

Enfin, la nature corrompue est une nature qui a toutes ses propriétés naturelles et nécessaires pour être nature humaine, mais malade, blessée et dépouillée.

Nous avons été dans le premier état par le bienfait du Créateur. Nous pourrions naître dans le second par sa puissance et sa volonté. Nous sommes dans le troisième par notre faute. Vérités chrétiennes que la compagnie verra clairement avant la fin de ce discours.

Je conclus donc, Hercule, en vous remettant devant les yeux cet argument auquel votre philosophie ne peut répondre. Ce n'est point Dieu qui a fait ce qui est dans l'homme et ce qui naît avec lui : donc, ce n'est point Dieu qui a fait l'homme; donc, ce n'est point lui qui a fait la terre, ni les éléments, ni le monde; donc, c'est le monde lui-même qui s'est fait; donc, vous voilà, vous et vos philosophes, dans l'occasion prochaine de vous rendre athées, parce que vous ne connaissez pas le péché du premier homme.

Eugène voulut pousser la conclusion encore plus loin, mais comme il vit qu'Hercule témoignait du chagrin, il s'arrêta, et finit par ces paro-

les de civilité : Monsieur, je n'ai point dit tout ceci pour disputer opiniâtrément contre vous et pour vous réduire au silence ; les paroles et les pensées ne vous manqueront pas : ce que j'ai prétendu a été de vous faire voir ce que vous voyez à mon avis, que les religions infidèles ne peuvent expliquer à notre raison les mystères des accidents étranges que nous éprouvons en nous depuis six mille ans, sans tomber, par leur explication, dans l'athéisme, ou sans être contraintes d'attribuer la création de l'homme à une autre cause qu'au vrai Dieu. Nous autres, nous les expliquons sans encourir ce danger, et il n'y a rien de plus clair, de plus raisonnable ni de plus relevé que notre explication, parce que nous la tirons de notre doctrine du péché originel, et que cette révélation est le flambeau qui nous conduit parmi ces obscurités impénétrables à la philosophie du monde.

Eugène respira durant deux ou trois moments. Il parut qu'il voulait ramasser ses forces pour tâcher que la compagnie écoutât et connût avec plaisir les rares et sublimes vérités que l'Église nous annonce sur le sujet qui lui était proposé : voici comment il abrégea ce qui s'en trouve dans l'Évangile et dans les Saints Pères, après avoir demandé un quart-d'heure d'audience à la compagnie.

Nous disons que lorsque Dieu créa l'homme, comme il voulait faire un vrai chef-d'œuvre, il ouvrit tous les trésors de sa magnificence et de sa bonté, qu'il tira même de son propre sein l'âme qu'il voulut lui donner, et quoiqu'il l'enfermât dans une statue formée de boue, il la rendit égale aux anges, immatérielle, savante et sainte ; que cette science et cette sainteté venaient de la justice originelle qu'il lui conféra dès lors, et dont il lui fit un vêtement de gloire, non pas pour couvrir

sa nudité extérieure, mais pour la rendre innocente, impassible et honorable ;

Que cette justice était une qualité surnaturelle, et une émanation de la beauté première répandue sur l'esprit d'Adam, afin qu'elle perfectionnât la ressemblance qu'il avait naturellement avec Dieu, et qu'elle fût comme le lustre et l'éclat de sa beauté naturelle, qui, parmi ces splendeurs infuses, paraissait toute divine et infiniment aimable ;

Que cette même justice originelle, de la plus haute partie de l'âme, se répandit jusque sur la convoitise, et qu'elle y fit naître une obéissance et une soumission parfaites sous la conduite de la raison ;

Que de là, elle passa jusque sur les éléments, sur les plantes et sur les animaux, qui reçurent, comme de loin, quelques restes de cette justification commune, lorsque, voyant sur le front de l'homme une couronne marquée par les impressions de son esprit immortel, ils sentirent un instinct de vénération et de crainte respectueuse qui les contraignit doucement à lui obéir et à le servir;

Qu'à cause de cette longue et générale communication, la même grâce fut appelée justice originelle, parce qu'elle inspira, dans toutes les créatures, une inclination à observer le droit et la loi; et qu'elle ne laissa rien au monde qui ne fût juste et dans l'ordre.

La raison de l'homme était juste, puisqu'elle obéissait à Dieu ; les passions étaient justes et saintes, puisqu'elles obéissaient à la raison; les plantes, les animaux, les éléments et les saisons étaient justes, puisqu'ils obéissaient aux passions et aux désirs de l'homme, et qu'il n'y avait point de mouvement dans l'univers qui ne fût réglé par les mouvements de notre cœur, et qui eût une autre fin que la conservation de notre repos et de notre vie.

Nous disons, ce qui mérite le plus d'être remarqué, que, durant les heures de la création de l'homme, la chose qui parut au monde la plus sagement et la plus divinement préméditée, fut la naissance d'Ève et l'institution du mariage. Cet aimable et magnifique Créateur voulut y employer les plus beaux traits de son art et les principaux soins de sa providence, prétendant que, s'il pouvait être achevé selon ses idées, il serait sur la terre l'imitation de son essence trine et une, qui semblait inimitable dans le ciel par la virginité des séraphins : *Faciamus ei adjutorium simile sibi.*

*Faciamus :* ce furent les trois Personnes qui s'entre-parlèrent là-dessus, et qui conspirèrent ensemble pour bien exprimer, dans ce sacrement de la nature humaine, le sacrement ineffable qui les unit éternellement, et qui consomme leur gloire et leur sainteté par la production du Saint-Esprit.

L'entreprise était grande. Il ne fallait pas seulement qu'elles empêchassent que le mariage ne dégradât l'homme de sa noblesse, et que, par les inflammations sensuelles du sang et de la convoitise, il ne le transformât en bête; elles voulaient même que l'homme, en cette condition d'époux, surpassât les anges, et qu'il y fût plus pur que ces esprits ne le sont durant les plus saints exercices de leur vie céleste.

Pour en venir à bout, la Sagesse leur remontra qu'elles devaient seulement, à l'exemple du Verbe emané de son principe, tirer du sein de l'homme une seconde personne, lui donner une âme comme la sienne, spirituelle et immortelle, formée à la ressemblance de leur nature divine, et qu'après cela, le reste ne manquerait pas d'arriver selon leurs intentions : *Faciamus*, leur dit-elle, *hominem ad imaginem et similitudinem nostram*, donnons à

l'homme et à la femme une âme qui soit l'image parfaite de notre Divinité.

Cette âme, semblable à nous par l'émanation de ces grâces répandues au dehors, imprimera sa propre ressemblance sur leurs visages, et elle y formera notre ombre : de sorte que les deux époux, en se regardant l'un l'autre, tout aimables qu'ils seront, verront dans leur beauté quelque chose de plus aimable qu'eux : ils en verront sortir des attraits venus de Dieu et ils iront à lui ; les regards qui les attireront à la créature par le même mouvement, les transporteront jusqu'au Créateur, et leur amour réciproque sera leur véritable sainteté.

Ce saint amour se répandra par tout le corps, et si bien que, durant les transports de leur mutuelle complaisance, ils brûleront chacun d'un feu divin ; ce qui coulera alors dans leurs veines ne sera rien autre chose que cette flamme céleste et pure, et transformée en leur sang et en leurs passions ; et ce seront enfin ces deux flammes, ces deux sangs du père et de la mère unis ensemble selon les lois du mariage, qui accompliront nos desseins, et qui feront paraître la merveille que nous méditons.

Il se formera une troisième personne, un enfant précieux, dans lequel deux sangs et deux amours ne seront plus qu'un même sang et qu'un même amour. Cet enfant admirable viendra au monde avec une chair et un esprit composés de sainteté, et les anges qui le verront naître couronné de tant d'honneurs, chanteront l'épithalame qu'ils chantent au jour éternel où nos joies sont consommées par la production du Saint-Esprit. Ils nous diront : Abel est saint, Adam et Ève le sont aussi; leur fécondité est l'image de votre sainteté et la con-

sommation de leur bonheur : *Faciamus hominem ad imaginem nostram.*

Voilà le projet que la Sagesse forma éternellement dans ses idées, et qu'elle proposa aux trois Personnes, qui commencèrent à y travailler dès qu'Adam eut reçu la vie. Elles tirèrent la personne d'Ève d'auprès de son cœur, et lui donnèrent cette compagne bien-aimée, après lui avoir donné, comme je l'ai dit, une âme noble et ornée de la justice originelle, un corps droit et majestueux, une vie heureuse et paisible, exempte jusqu'alors des douleurs, des inquiétudes et des autres peines qui pouvaient lui arriver par l'intempérie des saisons.

Mais tout cela n'était pas encore le dernier couronnement de leur ouvrage : il fallait, selon les desseins de la Providence, que la vie de l'homme durât toujours; que sa sainteté et sa félicité durassent autant que lui, et que ces trois parties de sa différence honorable d'avec les démons et d'avec les bêtes, fussent indépendantes du temps et de la légèreté de leur libre arbitre.

L'heure étant venue d'exécuter cette dernière entreprise, Dieu fit paraître, au milieu du paradis terrestre, un arbre dont il destina le fruit à être en cela l'instrument de sa puissance et le sacrement de sa grâce. Sa pensée était que, dès que ce fruit mystique serait sur la langue d'Adam et de son épouse, il en ferait sortir une vertu miraculeuse qui, s'écoulant secrètement dans le cœur, confèrerait l'éternité à leur innocence et à leur vie, et qui, sans leur ôter la liberté nécessaire pour le mérite, les rendrait, dès ce bas monde, eux et leurs enfants, impeccables, impassibles et immortels.

Nous disons qu'au moment que ces merveilles allaient s'accomplir, et établir la nature humaine

dans un état si heureux, survint le péché, introduit par la malice et par l'intempérance de l'homme ingrat.

Le commencement du malheur fut ce que le Saint-Esprit nous a révélé et ce que l'histoire nous raconte, que comme il était nécessaire que les deux époux, avant de posséder de si grands biens, les méritassent par une grande action d'obéissance, le Créateur, pour leur présenter une occasion d'obéir, leur fit un commandement semblable à celui qu'il fit depuis à Abraham. Vous savez, Messieurs, que la félicité d'Abraham et toutes ses espérances étaient fondées sur la vie de son fils Isaac. Une voix venue du ciel lui ordonna de renoncer à tout et de sacrifier ce fils bien-aimé. Abraham, sans délibérer, obéit aveuglément à la voix, et leva le bras avec l'épée nue pour immoler la victime. L'ange qui arrêta le coup est témoin que ce fut par cette soumission aveugle qu'il mérita de ne rien perdre, et de posséder les félicités infinies qu'on lui préparait.

Toutes les espérances d'Adam et d'Ève étaient cette immortalité générale dont nous parlons. Dieu la leur avait destinée par miséricorde ; mais il voulait qu'ils y renonçassent par obéissance, afin qu'il la leur donnât par justice et qu'elle fût la récompense de leur vertu.

Ce fut donc pour les engager à obéir et à mériter leur bonheur qu'il leur commanda d'y renoncer et de ne point toucher au fruit qui devait être le sacrement et la source ; et ce fut pour les faire renoncer à l'obéissance que le démon vint aussitôt les avertir que leur bonheur ne dépendait que de leur liberté.

Ce trompeur leur fit entendre que le commandement de Dieu venait de ce qu'il était jaloux de leur félicité future, et qu'il savait très-bien que

dès qu'ils auraient mangé de ce fruit divin, ils deviendraient deux autres dieux, égaux en tout à la Majesté infinie. Adam et Ève, trompés par les appas d'une promesse qui flattait si doucement leur vanité, et attirés par la beauté de la pomme qu'ils regardèrent, ouvrirent le cœur à la tentation et à la mort. Par le plus horrible attentat qui sera jamais et qui puisse être commis contre la Divinité, ils entreprirent de s'égaler à Dieu, malgré Dieu même, et de se rendre immortels et heureux indépendamment de sa providence; en un mot, ils désobéirent et tombèrent dans le péché.

Dieu, offensé par cette désobéissance, et indispensablement obligé par les lois de sa justice, fit le moins qu'il pouvait faire : il détourna sa face de dessus l'homme et se déplut en lui. En se détournant, il détourna la grâce; et comme les lumières sanctifiantes qui sortent de ses yeux s'éloignent dès qu'il cesse de nous regarder, l'âme d'Adam et celle d'Ève demeurèrent dans une nuit profonde.

La grâce éclipsée, la justice universelle dont j'ai parlé disparut au même moment, et il n'y eut plus rien, ni dans l'homme ni dans le monde, qui ne fût aussitôt injuste, et qui ne refusât d'obéir aux puissances supérieures. La subordination qui tenait enchaînées tant de créatures, et qui formait entre elles une si belle symétrie et une si merveilleuse correspondance de mouvements, fut rompue partout, et la nature ne fut plus rien qu'une confusion et une sédition générales.

La plus notable injustice et la plus scandaleuse désobéissance parut en notre convoitise : notre convoitise, étant privée de la grâce qui la soutenait contre sa pesanteur naturelle, et n'ayant désormais rien qui l'élevât, devint toute terrestre, et tomba dans l'état où est celle des bêtes, et où

doit être la nature sensuelle, quand elle est blessée par le péché et dépouillée de la grâce. Sans attendre de commandement ni de permission, cette convoitise déchaînée commença de vivre impunément, se mit en feu, et répandit ses flammes par tout l'homme, avec des mouvements séditieux qui l'agitaient et le poussaient au péché, et qui traînaient en captivité le jugement et la raison.

Durant ces désordres, Adam devint père et eut un fils. Eugène ayant prononcé ces deux mots, il survint je ne sais quoi qui l'obligea de s'arrêter, et qui donna à la compagnie le loisir de se disposer à entendre comment ce théologien parlerait de la manière dont nous contractons en notre naissance le péché de notre père. Les choses étant remises en état, il reprit la parole : Dieu fait, dit-il, envers les enfants d'Adam comme ferait un peintre à l'égard de quelqu'un de ses ouvrages qu'il appellerait son chef-d'œuvre ; et il me semble, ajouta-t-il, que c'est une comparaison assez propre pour expliquer la vérité qu'on croit être la plus inexplicable des vérités de notre Évangile.

Ce peintre fameux a fait un tableau qu'il prise beaucoup, et il en parle comme d'une pièce achevée ; il invite les plus habiles à venir le voir : plusieurs s'assemblent, et ils y viennent avec espérance de l'admirer ; il l'espère lui-même, et il leur en parle hardiment comme d'une chose qui leur plaira ; mais il ne sait pas tout, car ayant tiré le rideau qui cachait cette merveille, il trouve que d'autres mains y ont touché, que des ennemis jaloux sont venus en son absence, qu'ils ont jeté de l'encre sur les yeux, qu'ils ont coupé la toile en d'autres endroits, que tout l'ouvrage n'est plus qu'une chose horrible à voir. Alors le peintre, transporté de colère, non-seulement contre l'auteur de la faute, mais aussi contre la peinture, ne

la regarde plus qu'avec indignation, et ne pense qu'à la déchirer, ne pouvant pas même souffrir que les autres la regardent.

Voilà ce que fait le Créateur envers les hommes à l'heure qu'ils sont conçus dans le ventre de leur mère. Après avoir espéré que leur conception serait la chose du monde la plus glorieuse et la plus sainte, et qu'il la montrerait aux anges comme un miracle de sa puissance et de sa sagesse, lorsqu'il voit que c'est justement sur elle que le démon a porté la main, et qu'il n'y a rien désormais en nous de plus infâme ni de plus honteux ; que l'amour du père et de la mère n'est plus que l'emportement d'une fureur brutale, leur sang que corruption, et le fruit de leur mariage qu'un amas d'ordures : touché d'une juste colère, non-seulement contre Adam et Ève, complices du démon, mais aussi contre l'enfant qu'ils produisent, il en détourne la vue comme d'un spectacle odieux ; il le méconnaît et le réprouve ; il l'abandonne à la nature, à la misère, à la mort ; il semble être honteux qu'on sache que c'est là sa créature ; il efface de son âme, autant qu'il peut, tout ce qui est de lui ; en un mot, il ne veut point qu'on voie là-dedans aucune grâce ni aucun trait surnaturel de sa beauté, ni aucun vestige de sa miséricorde ; et cette privation de grâce arrivée de la sorte, est proprement ce qu'on appelle le péché originel.

Nous disons donc, Messieurs, que notre péché originel n'est autre chose que la perte de la grâce et de la justice infuse en l'homme au jour de sa création, et perdue pour tout le genre humain au jour de la désobéissance et de l'infidélité d'Adam. Et voilà, dans cette doctrine, la décision de la question proposée, et de ces doutes inexplicables à la philosophie des païens.

Doctrine évangélique qui nous fait connaître,

quoique le Créateur soit infiniment sage et qu'il ne nous ait créés que par un amour infini, d'où viennent néanmoins les défauts de son ouvrage, et comment il est arrivé qu'on ne voie plus que ruines et misères dans notre nature, que rébellion dans notre appétit, que corruption et mortalité dans notre corps, que fureur et cruauté dans les bêtes qui sont nos esclaves, qu'intempéries pernicieuses dans les éléments, et qu'influences contagieuses dans les astres qui nous éclairent, partout une inclination à nous détruire et une conspiration générale contre notre vie.

Cette doctrine nous enseigne que Dieu ayant produit la justice originelle dans l'esprit de l'homme, cette justice, se répandant de là sur le corps, et du corps humain sur les éléments et sur les créatures les plus éloignées, tenait toutes choses dans l'ordre, dans le devoir et dans l'union ; mais que la même justice ayant été détruite en notre esprit, où était l'origine de ses communications glorieuses, au même instant elle a cessé de se communiquer au reste, et qu'ainsi, notre convoitise, notre corps, notre terre, notre soleil, notre monde sont devenus injustes et rebelles, et que leur rébellion a mérité qu'ils eussent leur part des désolations et des peines que nous avons souffertes, et que nous souffrons encore aujourd'hui.

Voilà de grands biens causés par la production de la justice et de la grâce, et de grands maux arrivés par leur destruction. Qui est-ce qui a produit la grâce et ouvert la source de tant de félicités et de biens? C'est Dieu. Qui est-ce qui a détruit la grâce et ouvert la source des péchés? qui a fait sortir le torrent des afflictions et des larmes qui roule depuis tant de siècles sur le corps et sur l'esprit humain, et de là sur tout le monde? C'est l'homme seul. Le monde est bon, l'esprit est bon, et ce sont les

ouvrages de Dieu; les afflictions, les péchés et les désordres ne valent rien, et ce sont les ouvrages de l'homme. Qui des deux doit être blâmé, qui loué? Lorsque nous voyons quelque bonté restée dans chaque partie de l'homme et du monde, ou que nous sentons encore quelque goutte de consolation et de plaisir écoulée sur nos sens, qui devons-nous remercier, sinon Dieu? Et lorsque nous nous voyons noyés dans un déluge de pleurs, que les malheurs nous accablent et que nous éclatons en des cris de désespoir, qui devons-nous accuser si non nous-mêmes? Dieu est-il moins notre bienfaiteur, parce que nous sommes homicides de nous-mêmes? cesse-t-il d'être un ouvrier merveilleux, parce que nous avons gâté son ouvrage? et n'est-il pas le Créatenr de tout, quoique nous ayons tout corrompu? Il est vrai que tout ce qu'il a créé est aujourd'hui dans le péché ou dans le désordre, mais il n'a aucune part au péché, de même que le démon et l'homme n'ont aucune part à la création, quoique leur péché soit en toutes les créatures.

Nous disons enfin que la première cause de notre péché fut le démon. Le démon, jaloux de la félicité qui nous était préparée, entreprit de nous porter à la désobéissance : mais ne pouvant pas nous parler, comme il fait aujourd'hui, par des tentations formées en notre imagination corrompue, où cette corruption malheureuse lui a donné l'entrée et l'autorité, et n'ayant alors aucun droit ni aucun accès dans aucune partie de l'homme, il entra dans un serpent, et se servit de sa langue pour former des paroles extérieures, et pour nous tenir les discours trompeurs qu'il avait médités ; il nous parla par cette langue étrangère, et il eut le déplorable succès dont je vous ai parlé, et qui dure encore aujourd'hui.

Eutime interrompit ici Eugène, et lui représenta qu'un vrai Dieu pouvait détourner le péché, et qu'il semble, selon le raisonnement humain, que le nôtre manqua de puissance, puisqu'il perdait la gloire d'avoir conservé son ouvrage, et prévenu les malheurs d'un si funeste accident.

Eugène, qui croyait avoir dit assez sur le sujet du péché originel, se contenta de ces deux ou trois paroles qu'il répondit : Monsieur, dit-il, les hommes ne seront jamais satisfaits en ce point que lorsqu'ils auront les yeux ouverts dans le paradis et qu'ils y verront trois choses :

Premièrement, que, de tous les desseins du Créateur, le plus juste et le plus glorieux a été la permission du péché, qu'il ne pouvait rendre impossible sans détruire la liberté humaine, qui était un des plus beaux traits de son ouvrage, son chef-d'œuvre, et qu'il avait rendu si parfaitement l'image de la liberté et de l'indépendance divines qu'il n'y avait dans le monde rien qui pût, ni dans Dieu rien qui dût s'opposer à ses désirs.

Secondement, que s'il y eût eu de l'honneur à détourner le péché par la destruction, il y en a bien davantage de l'avoir réparé par la perfection du libre arbitre. Nous eussions été esclaves, si la grâce du Créateur nous eût violentés et nous eût contraints d'être innocents. Le Rédempteur a inventé une grâce qui nous rend plus parfaitement libres que nous n'étions dans le paradis terrestre, et aussi infailliblement saints que nous le serons dans le ciel.

Troisièmement enfin, quand ils verront que l'honneur de cette réparation doit durer toujours, et le malheur de cette permission tant accusée ne doit durer qu'autant que dureront le peu de moments qui nous restent de cette vie misérable. Nous pleurons et nous nous plaignons ici-bas,

lorsque, durant les trois ou quatre minutes que nous appelons des siècles, nous voyons couler dans le monde ce torrent de misères qui entraîne tout, et nous demandons pourquoi Dieu a permis le péché. Mais lorsque, dans le paradis, nous verrons couler devant nos yeux et dans nous-mêmes un océan de voluptés éternelles, et que, partout où nos désirs infinis nous porteront, nous verrons des infinités, des immensités et des abîmes de bien encore plus désirables, nous nous moquerons de nos pleurs d'aujourd'hui et de nos raisonnements, nous ne demanderons plus pourquoi Dieu a permis le péché, mais pourquoi il a supporté les plaintes que nous avons faites contre sa permission; et ceux qui, maintenant trempés de larmes, accusent la conduite de sa providence, emploieront l'éternité à le remercier de ce qu'après avoir permis cette faute, il l'a si admirablement réparée.

Quelqu'un de la compagnie fit souvenir Eugène de ce que la dame avait avancé au commencement de cet entretien.

Il répondit que l'origine de tous les maux était le premier péché qui avait été dans le monde; que ce premier péché ne fut pas le péché qui se trouva dans Abel quand il naquit, ni le péché actuel que commit Adam quand il désobéit à Dieu; qu'auparavant il y en avait eu un autre, qui était justement celui de la femme; avant ce péché de la femme, il y en avait encore eu un autre plus ancien, qui était le péché du démon. Il dit ensuite que le péché originel avec lequel nous naissons est la cause de nos péchés, de nos misères et de notre mort; que le péché actuel d'Adam fut la cause de notre péché originel; que le péché d'Ève fut la cause du péché actuel d'Adam, et qu'enfin le péché du démon fut la cause du péché d'Ève:

d'où il tira cette évidente conclusion, que la première cause de tous les péchés et de tous les malheurs fut le péché du démon ; la seconde, celui de la femme ; la troisième, celui d'Adam. Il confessa néanmoins que si Dieu eût produit un nouvel homme pour être le mari d'Ève, ceux qui voudront croire qu'il n'y aurait point eu de péché originel ne manqueront pas de raisons ni de paroles pour rendre cet honneur à leurs mères.

Eugène ajouta à son discours quelques réflexions sur l'histoire du serpent et de la pomme, et il y fit voir des mystères et des vérités bien sérieuses, qui devaient surprendre ce philosophe de cour, qui y trouvait de si grands sujets de rire au commencement de l'entretien. Hercule laissa dire Eugène, et sembla avoir oublié le dessein qu'il avait eu d'abord de ne sortir du combat qu'après avoir laissé faire ce théologien, qui ne lui dit aucune parole que pour le disposer à recevoir les grâces extraordinaires que la bonté de Dieu lui préparait. La conférence se termina par le discours que je viens de dire. Il y en eut le lendemain, dans la même maison, une autre dont nous allons parler. Un gentilhomme, qui s'était déjà déclaré touchant le mystère de l'Incarnation, et qui attendait impatiemment la conclusion de cette quatrième dispute pour venir enfin au combat, ne manqua pas de s'y présenter. Mais l'affaire fut remise au lendemain, et un endroit du parc fut le lieu de l'assignation où les deux athlètes se rencontrèrent à la même heure que la compagnie s'y rendit aussi, ayant été avertie, à leur insu et contre le dessein du gentilhomme, qu'ils s'y étaient retirés.

# ENTRETIEN V.

## DE L'INCARNATION DU VERBE.

Eugène entreprit de parler avec d'autant moins de peine qu'il savait bien que la curiosité qui paraissait en cette honnête assemblée n'était pas une marque qu'il y eût dans leur cœur quelque incertitude touchant nos mystères; il ne douta point qu'elle venait de l'espérance et du désir qu'ils avaient d'être encore les témoins de la manière dont il traiterait ces sortes de philosophes qui se trouvent en la plupart des compagnies, et qui s'y rendent insupportables aux gens d'honneur par la témérité de leurs discours, et par leur importunité à raisonner sur les propositions de l'Église, et à chercher les occasions d'en disputer indiscrètement, et de faire entrer leurs pensées et leurs doutes dans l'esprit des autres.

Le gentilhomme, nommé Pélage, du nombre de ceux qui n'ont lu que les mauvais livres et qui parlent de tout, après avoir protesté qu'il ne raisonnait sur les vérités de l'Évangile que pour les croire plus fortement, et que sa langue et sa vie, qui avaient été consacrées à Jésus-Christ par le baptême, le seraient jusqu'à la mort, débuta par une proposition un peu forte, tirée de Vanino : il avança que le mystère de l'Incarnation, qui est le principal article de la religion chrétienne, demande trop de soumission de l'entendement humain, et qu'il semblait qu'une religion qui fait tant de violence à la raison et qui la veut tenir dans une servitude si pénible, ne peut être raisonnable ni de l'institution de Dieu.

Il couvrit des plus belles couleurs qu'il put les extravagances de cet athée, comme aussi celles de Mahomet, dont il avait les principes devant les yeux, quand il vint à montrer que le Christianisme était impur, et qu'il dégénérait manifestement de la simplicité de l'être divin. Les plus spirituels, dit-il, et les plus éclairés d'entre les ennemis de notre foi, ont prétendu que comme Dieu n'est rien essentiellement que pureté, la vraie religion doit être souverainement pure, et qu'elle ne peut rien demander aux hommes, sinon qu'ils confessent et qu'ils adorent un Dieu contemplé simplement, et aimé immédiatement en son essence; que ce fut là la religion des anges durant leur état de voyageurs; que c'est leur religion éternelle dans le paradis; que ce doit être sur la terre la religion des Saints, et que toutes les autres connaissances, cérémonies, adorations ajoutées, sont des additions suspectes et des superstitions qui naissent de l'esprit humain.

Monsieur, répondit Eugène, il n'y a pas un mystère que les libertins condamnent et censurent avec plus de hardiesse que celui de l'Incarnation du Verbe, pas un que les peuples reçoivent avec plus de dévotion et plus de simplicité, que les théologiens méditent avec plus d'admiration et plus de plaisir, que les Saints contemplent avec de plus hauts ravissements, et pas un dont l'explication dans les chaires ou dans les écoles plaise davantage à notre raison, et lui fasse mieux sentir, selon Tertullien, qu'elle est naturellement chrétienne. Mystère, ajouta-t-il, le plus incompréhensible, et en même temps le plus visible des mystères que Dieu le Père, selon Saint Paul, a glorieusement manifestés par ses faveurs envers Jésus-Christ; le Saint-Esprit par ses prophéties et par ses figures; les anges par leurs adorations; les

apôtres par leurs sermons et par leurs miracles ; les martyrs par leur mort ; les philosophes, les empereurs, les tyrans, les grands du monde les plus superbes par leur soumission à son Évangile; enfin, Jésus-Christ lui-même par les splendeurs de la Divinité qu'il tira de son propre sein, et qu'il répandit visiblement sur son visage en la journée du Thabor, et en celle de son triomphe, lorsqu'il sortit du tombeau, et qu'il monta ensuite sur le trône au plus haut de l'empyrée.

Eugène jugea à propos, avant de passer outre, de dire encore ce qu'il avait déjà dit en une autre occasion, qu'il ne prétendait pas donner par ses discours de la force aux vérités de la religion chrétienne, ni soutenir avec des roseaux ces rochers appuyés sur eux-mêmes et sur leurs pierres fondamentales ; qu'il n'avait point de dessein durant ces conversations familières, sinon de montrer que les raisonnements qui naissent dans l'imagination de quelques Chrétiens contre la doctrine évangélique, ne sont que des songes, et que toute son industrie, pour remédier à leur mal, était de leur dire deux ou trois mots et de les tirer un peu par la main, afin de les éveiller et de leur faire ouvrir les yeux.

Il est vrai, poursuivit-il en parlant à ce courtisan philosophe, que la religion des anges est tout intérieure en ses actes, et qu'elle ne célèbre point de fête de leur rédemption ; mais la nôtre, comme nous sommes composés de corps et d'âme, doit ajouter nécessairement des adorations de corps et des cérémonies visibles ; et comme nous sommes composés d'un corps malade et chargés d'une nature corrompue, elle doit adorer immédiatement un Rédempteur, et elle ne peut être pure parmi nous, si elle n'est entière, et si elle n'acquitte toutes nos obligations et toutes nos dettes. Notre

péché a multiplié les miséricordes de Dieu, notre religion doit multiplier ses actes et ses sacrements; sa simplicité est qu'elle ne soit pas ingrate ni défectueuse, et qu'en ses reconnaissances, elle n'oublie aucun bienfait de son Créateur. Le gentilhomme voulant répondre : Attendez, lui dit Eugène, et donnez-vous, s'il vous plaît, le loisir de considérer l'ordre et la sublimité de cette théologie.

Nous sommes malades, comme j'ai dit. Vous le savez, Monsieur, et il n'y a ni Mahométan, ni Juif, ni Païen qui puisse désavouer ce que nous connaissons depuis six mille ans par une expérience funeste, que notre nature est corrompue, et qu'il y a dans nous de grands et de perpétuels désordres; qu'il y a des ténèbres qui nous aveuglent, des ardeurs de convoitise qui nous emportent au mal avec violence, et enfin une mortalité qui nous consume et qui nous détruit. Tous les hommes s'en plaignent; les plus insensibles et les plus ignorants reconnaissent que, pour le moins, ces discordes domestiques entre nos passions et notre raison sont un vrai trouble, et qu'il est survenu dans nous quelque accident contre les règles de l'art et contre les intentions de l'ouvrier impeccable qui nous a formés.

Il y a, dis-je, une corruption en notre chair : donc, assurément, il y a un péché dans notre âme, donc, une colère dans le cœur de Dieu; et puisque ces trois choses sont au monde, la colère du Créateur contre nous, la rébellion de notre volonté contre lui et la corruption de notre nature, nous ne pouvons espérer ni obtenir de salut que Dieu ne soit apaisé, que notre âme ne soit purifiée et que notre nature ne soit guérie. Il faut donc un médiateur, un sanctificateur et un médecin. Que les Mahométans et les philosophes se

débattent ici, et qu'ils tournent avec eux la vérité en tous les sens qu'il leur plaira, il le faut sans doute, ou si cela manque, il n'y a point de salut, ni de grâce, ni de vie, ni d'éternité : nous devons nécessairement périr.

Et qui sera ce médecin miraculeux, ce libérateur qui nous retirera de la mort? un homme. Qui sera ce sanctificateur? un prêtre mortel. Qui sera ce médiateur? un ange, un séraphin, un roi du monde, un million de rois et d'anges. La personne offensée est un Dieu, il faut donc une satisfaction infinie pour l'apaiser ; notre chute est un péché, il faut donc une autorité infinie pour le remettre et pour nous rétablir en grâce ; notre maladie est la mort même, il faut donc un pouvoir infini pour la guérir. Et où trouver ce pouvoir, cette autorité, cette vertu suprême, sinon dans quelque Emmanuel, dans quelque personne divine, dont la puissance soit cachée sous les ombres et parmi les infirmités de notre nature?

Donc, s'il y a une vraie religion au monde, il faut qu'elle adore un homme-Dieu, et qu'elle ajoute aux adorations du Créateur les adorations d'un réparateur et d'un Jésus-Christ.

Et c'est là, dis-je, la pureté de la religion des hommes d'honorer celui qui l'a purifiée, de rendre ce qu'elle doit à son principe, sans rien omettre de ce qu'elle doit à son médiateur ; de célébrer beaucoup de mystères et de multiplier ses actes sans multiplier la Divinité, n'adorant qu'un Dieu seul par le nombre de ses cérémonies, et n'ayant qu'un dernier terme de son espérance et de son amour, non plus que les esprits bienheureux.

Les anges, en adorant trois, ne corrompent pas la pureté et la simplicité de leur religion, mais ils la perfectionnent. Ils sont obligés de leur créa-

tion au Père, au Fils, au Saint-Esprit, et ils ne peuvent adorer purement, s'ils adorent ou plus d'un Dieu, ou moins de trois personnes.

Ainsi, il n'y a point de pureté, ni de sainteté, ni de vérité dans notre religion, si nous adorons plus d'un Dieu, ou si nous refusons de l'adorer en toutes les figures et sous toutes les formes où son amour l'a voulu mettre et l'a rendu le bienfaiteur du genre humain.

Le gentilhomme, qui ne se donna pas la peine de considérer ce petit discours, ni peut-être même de l'écouter, revint à sa pensée; au moins il avança cette parole qui revenait à ce qu'il avait avancé auparavant : Vous êtes heureux, dit-il, de voir tant de clartés et de conformités merveilleuses, où les autres ne pensent rien voir que des ténèbres et des contradictions.

Il ne tient qu'à vous, répliqua Eugène, de prendre part à ce bonheur. Tout consiste à ouvrir un peu les yeux, et à y laisser entrer un rayon céleste, qui vous fera connaître que les doutes et les ténèbres dont vous vous plaignez ne viennent pas de l'obscurité du soleil, mais de l'indisposition de votre vue. Et certainement, puisqu'il faut avoir ici quelque peine, j'en ai de ma part, et je ne puis comprendre ce que c'est qui vous donne cette aversion, et qui vous fait trouver l'obligation de croire que le Verbe soit incarné si fâcheuse et si difficile.

Ma difficulté, répondit Pélage, est de concevoir que, dans le ciel, on se soucie de l'homme, et qu'on y fasse tant de frais pour la conservation d'une si petite et si misérable créature. La lumière naturelle m'apprend que l'homme est infiniment plus inutile à Dieu qu'une fourmi ne l'est à l'homme; d'ailleurs, notre Évangile me déclare que Dieu recherche l'homme, qu'il le poursuit et court après

lui comme un amant passionné, et que même il se rend mortel pour le tirer du tombeau et pour lui rendre l'immortalité. Quel moyen de croire l'un et l'autre? Et pourquoi vous étonnez-vous que ma raison voyant et me proposant une vérité certaine, il me semble déraisonnable et injuste de la démentir, et de faire violence à mon jugement contre un droit si manifeste?

Sans doute, poursuivit-il, il y a en ceci quelque chose de bien rude et de bien fâcheux pour les personnes qui ne peuvent rien croire que ce qui est approuvé par la sagesse et par le bon sens. Si je voulais aimer quelque moucheron, et si je m'avisais d'offrir ma vie pour sauver la sienne et pour empêcher qu'on ne l'écrasât, vous m'appelleriez un fou, et je le serais assurément; il n'y aurait homme ni ange qui ne se moquât de cette charité ridicule, et qui ne fût honteux et scandalisé de ma folie. Or, vous confessez que je suis infiniment moindre, en comparaison de Dieu, que ne l'est un moucheron à mon égard; néanmoins, vous m'ordonnez de croire que Dieu a voulu mourir pour sauver ma vie, et qu'il a mieux aimé se voir dans la crèche et sur la croix parmi les douleurs et les opprobres d'un supplice infâme, que de me laisser périr moi, petit moucheron; et en même temps vous m'obligez de dire et de soutenir que Dieu est sage. Le peut-il être? Ne faut-il pas nécessairement, ou qu'il n'ait jamais pensé au dessein de l'incarnation, ou que, s'il y a pensé, il ait perdu le jugement et qu'il ait cessé d'être Dieu?

Il est vrai, Monsieur, répondit Eugène, que si vous mouriez pour un moucheron, je vous blâmerais sans doute, et je dirais qu'il y aurait du désordre en votre esprit, et je le dirais sagement, parce que ce moucheron est un petit animal privé de connaissance et de liberté, qui n'a rien d'aima-

ble, et qui n'est pas un objet de charité ni de bienveillance.

Mais votre âme, quoiqu'infiniment inégale à Dieu et infiniment éloignée de sa hauteur, et quoique perdue ici-bas dans les abîmes de corruption, ne laisse pas d'avoir en sa nature spirituelle et incorruptible quelque chose de la grandeur et de la majesté de Dieu, et d'en être l'image vivante. Elle a une raison, un libre arbitre, un esprit immortel et intelligent, un cœur capable d'aimer et digne d'être aimé ; on voit dans elle des beautés qui plaisent et qui attirent ; toute petite qu'elle est et toute proche du néant, elle est en son essence un objet d'amour ; en un mot, elle a ce qu'il faut avoir pour être aimable, et dès qu'elle est véritablement aimable et divine, la sagesse et la justice veulent qu'elle soit aimée. Tout ce qui peut aimer est obligé de lui vouloir du bien. Il n'y a point sur la terre de roi si riche, ni dans le ciel d'ange si noble et de si haut rang, qui doive la traiter avec mépris, parce que sa naissance est différente de la leur ; puisqu'elle ressemble à Dieu, elle est assez belle et assez excellente pour mériter l'amour des séraphins.

Dieu même n'est point au-dessus de cet amour ; et d'autant plus qu'il est Dieu et qu'il est sage, d'autant moins, pour ainsi dire, est-il dispensé de l'aimer. Ce n'est pas assez qu'il lui prépare un paradis, il doit l'aimer, dit Saint Bernard. Le cœur de l'homme ne peut être acheté ni mérité dignement que par le cœur de Dieu. La beauté de notre âme immortelle, quoique créée, vaut l'amour de cet amant adorable. O âme heureuse, s'écrie Saint Augustin, puisque tu ressembles à un Dieu ! Ce Dieu n'aime pas trop, lorsqu'il t'aime infiniment, et s'il ne t'aimait infiniment, il n'aimerait pas assez.

Oui, Messieurs, il faut que son amour aille jus-

que là ; et si les peines et les misères dans lesquelles nous pouvons tomber ne peuvent être réparées que par le trépas et par le sang de ce Roi des rois, il ne doit pas le refuser. Puisqu'il nous aime, comme il est le plus sage et le plus parfait des amants, la sagesse et la bienséance l'invitent à s'assujettir aux lois essentielles de l'amour : de sorte que, s'il ne peut pas nous secourir sinon en mourant pour nous, tout Dieu qu'il est, il faut qu'il meure ; et s'il est impassible, il faut qu'il trouve les moyens de se rendre passible et mortel et de se faire homme, afin qu'il puisse mourir et entrer avec nous dans notre tombeau, pour nous en retirer et pour nous faire part de son immortalité bienheureuse. *Sanguinem suum fudit, idoneus sui operis æstimator. O anima, erige te, tanti vales ! Quam sis pretiosa ! Si Creatori forte non credis , interroga Redemptorem.*

Eugène ajouta deux ou trois autres textes de Saint Augustin avec des explications qui donnèrent un grand jour à cette vérité chrétienne, et qui plurent beaucoup à la compagnie. Le gentilhomme qui parlait s'y plut aussi ; au moins il ne voulut pas contredire, et il s'en abstint avec d'autant moins de peine qu'il lui vint une repartie qui lui sembla devoir arrêter Eugène. Vous dites quelque chose, répondit-il, et je confesse qu'il est de l'honneur de Dieu d'aimer hors de soi, et d'avoir des créatures qui soient véritablement aimables et propres à participer aux délices de ses unions éternelles. Mais néanmoins, la difficulté demeure entière, car puisque cette âme dont nous parlons se rend ingrate, et qu'elle veut se séparer de lui par le péché , comment est-il possible de croire que Dieu, qui est sage, s'amuse à courir après elle, et qu'il ait la pensée de racheter l'amitié de cette épouse infidèle et fugitive par l'a-

néantissement de ses grandeurs et par la perte de sa propre vie, lui qui, en la quittant, pourrait, d'une parole, produire des millions de mondes, et élever à sa place une infinité d'autres esprits plus aimables sans comparaison, et plus propres aux desseins de sa providence?

Oui, mais, repartit le théologien, pensez-vous que, s'il est facile à Dieu de produire ce qu'il n'aime point encore, il lui soit aisé de détruire ce qu'il aime déjà, ou parce qu'une nouvelle création ne coûte rien à sa puissance, que la réprobation d'une ancienne créature ne doive rien coûter à sa bonté? Savez-vous bien ce que c'est que Dieu, et savez-vous ce que vous êtes? Est-ce croire une chose inconcevable que de croire que vous, qui avez vécu trente ans sans vous soucier de votre fils avant qu'il naquît, maintenant qu'il est né et que vous avez commencé à l'aimer, vous employez volontiers tout votre bien pour l'assister lorsqu'il est malade, et pour lui sauver la vie? Voici certes une chose étrange et digne d'étonnement. Vous, Monsieur, qui, voyant votre fils unique à l'extrémité, pleurez amèrement, et protestez que vous préféreriez sa guérison à la naissance de dix autres enfants futurs, quoique plus parfaits que lui, et que même une longue postérité que les prophètes vous promettraient ne vous semblerait ni si désirable ni si chère que ce seul fils que vous aimez et que vous possédez aujourd'hui : vous-même, dis-je, vous ne pouvez concevoir que des mondes qui ne sont point encore, sont moins chers et moins précieux devant Dieu que ne l'est votre âme depuis qu'il lui a donné la vie et qu'il a commencé à la posséder et à l'aimer. O anges, leur dit-il, selon la pensée d'un Saint Père, lorsqu'ils voulurent le détourner du dessein de racheter par sa mort l'homme pécheur, et qu'ils lui représen-

taient combien de créatures plus excellentes et plus nobles que ce pécheur malheureux pouvaient être tirées du néant et mises à sa place, ô anges, savez-vous bien ce que c'est que d'être père, et d'être un Dieu créateur d'une âme spirituelle et divine, et savez-vous ce que c'est que d'aimer infiniment?

Je conçois bien, dit le gentilhomme, que Dieu a pour nous quelque sentiment de compassion et d'amour, et qu'il lui est glorieux de nous conserver. Ce qui semble incroyable et incompréhensible aux incrédules, c'est qu'il nous veuille conserver par la perte de sa gloire détruite et profanée dans les opprobres de l'Incarnation et de la mort. Ce remède, disent-ils, a des indignités que la raison ne peut attribuer à Dieu sans répugnance et sans de justes plaintes contre l'Évangile, qui lui en fait le rapport, et qui exige d'elle un consentement si peu raisonnable.

C'est-à-dire, répondit Eugène, que vous changez de syllogisme, et que vous, qui venez de dire que l'homme, cette petite et ingrate créature, ne devait point être racheté, vous confessez maintenant qu'il le doit être ; mais vous prétendez qu'il est inutile et messéant de le racheter par un remède si cher et si magnifique, Dieu en ayant beaucoup d'autres de moindre prix qu'il pourrait employer très-utilement. Monsieur, je vous l'ai déjà dit, mais puisque vous n'y avez pas fait réflexion, je vous le dis encore une fois : notre mal est un péché, et en ce mot consiste ce que les théologiens ont recueilli des Écritures, pour répondre à votre doute, et pour vous convaincre que c'est l'unique remède qui devait être employé, parce qu'il est le plus propre aux desseins de sa sagesse et de sa providence. Car si le mal de l'homme est un péché, n'est-il pas indispensa-

ble et nécessaire, pour en être guéri, que l'homme apaise Dieu? Peut-il l'apaiser, s'il ne le satisfait pleinement et autant que le veut la justice? La satisfaction peut-elle être pleine et entière, si elle n'est aussi grande que la malice du péché, qui est infiniment odieuse? Peut-elle être entière et infinie, si l'homme qui satisfait n'a dans soi le principe de cette infinité, et s'il n'y trouve une personne qui rende sa satisfaction égale à la faute et proportionnée à l'infinité de sa malice? Et enfin, l'homme peut-il avoir une personne infiniment noble et sainte, si Dieu même ne lui donne la sienne, et si, répandu dans son cœur et dans ses membres par l'union hypostatique, il ne devient le coopérateur et le principe immédiat des actions de sa charité miraculeuse; Dieu l'a fait; il a donné sa personne à l'homme. L'Homme divin a enduré et s'est sacrifié sur la croix. Dieu le Père s'est apaisé; la paix, la grâce et la vie ont été rendues au genre humain; tous les hommes sont sortis des tombeaux; les portes du paradis se sont ouvertes; l'éternité bienheureuse et la liberté des anges sont devenues communes aux esclaves du démon; tous les pécheurs qu'on destinait et qu'on traînait au supplice ont vu rompre leurs chaînes; il n'est plus resté d'autres captifs que la mort et le péché, qui sont enchaînés dans l'enfer avec la douleur et les larmes; *Mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* Voilà tout le mystère de l'Incarnation et le précis de cet Évangile qu'on vous annonce, et que vous accusez de manquement de respect contre Dieu et de violence contre votre jugement. On vous dit que le frère charitable des hommes pécheurs, afin de satisfaire à la justice offensée et de racheter ses frères, a besoin que Dieu se joigne hypostatiquement à sa nature, et qu'il la sou-

tienne de l'une de ses personnes ; que c'est uniquement ce qu'il demande, promettant qu'aussitôt il accomplira le reste à ses frais, qu'il réparera l'honneur divin, et qu'avec ce secours et cette grâce, il contentera la justice infiniment, et plus qu'on ne l'a déshonorée. Dieu y consent, on vous ordonne de le croire, et voilà ce que vous appelez horriblement insupportable à la raison!

Le gentilhomme demeura un moment ou deux sans rien répondre, considérant ces vérités théologiques; et puis, rompant le silence : Cela, dit-il, ne satisfait pas et ne contente point notre esprit, car par l'union hypostatique, Dieu ne donne pas son pouvoir ni ses richesses : il se donne lui-même, il s'abaisse en sa propre personne. J'avoue bien que c'est là un remède profitable et un excellent moyen pour la rédemption des hommes, mais l'abaissement de Dieu est un plus grand mal et un accident plus pernicieux que ne serait la perte et la damnation du monde entier et de mille mondes.

Vous changez encore une fois, réplique Eugène, et vous ne parlez plus de l'inutilité de ce remède ; vous confessez que c'est le meilleur et le plus propre, mais vous parlez seulement de sa messéance. Vous craignez que Dieu n'ait commis une indignité contre lui-même et qu'il n'ait fait tort à sa grandeur infinie de s'être abaissé pour relever l'homme et pour le retirer de l'opprobre et de la misère. Je vous sais bon gré, poursuivit-il, du zèle que vous témoignez pour les intérêts de la majesté divine ; mais vous n'êtes pas seul qui ayez eu cette crainte et qui ayez aperçu le danger. Quantité d'autres s'inquiétèrent autrefois là-dessus, et pensèrent que la Divinité ne pouvait se joindre par hypostase à une nature infirme, ni se trouver parmi les corruptions de no-

tre corps sans se salir honteusement, et sans se faire un outrage scandaleux et irréparable. En effet, comme ces paroles *Verbum caro factum est* leur semblèrent évidentes, ils crurent qu'ils ne devaient pas nier que le Verbe s'était incarné, mais ils jugèrent que, pour remédier aux peines de leur esprit et aux dangers qu'ils craignaient, il fallait donner au Verbe une humanité plus noble et un corps d'une matière plus précieuse et plus séante à ses grandeurs que celui du commun des hommes. Sur quoi leur extravagance respectueuse leur fit concevoir d'étranges idées et de ridicules inventions pour sauver l'honneur du Verbe divin.

Un certain rabbin, au rapport de Calatinus, s'avisa de dire que les anges, dès le commencement du monde et avant le péché, allèrent prendre la matière de son corps dans le paradis terrestre ; qu'à l'endroit qu'ils virent couvert des plus belles fleurs, ils prirent une particule de cette terre vierge et sainte, et qu'ils la transportèrent dans le ciel, qu'ils l'y conservèrent durant quatre mille ans, et puis, quand le temps fut venu que les mystères devaient s'accomplir, qu'ils la rapportèrent ici-bas ; qu'ils l'approchèrent de la personne sacrée de la Vierge; que, par une pénétration imperceptible, elle y entra sans blesser sa virginité, et qu'alors le Saint-Esprit, se servant de la chaleur naturelle de Notre-Dame, cuisit cette terre et en forma un corps humain.

Philaster et Cerdon pensèrent que la terre étant toujours terre et trop matérielle, on devait plutôt dire que le Verbe ramassa quelques parties de l'air, et qu'il s'en revêtit comme d'un corps, trompant nos yeux sous la figure de ce visage apparent.

Manés craignit que l'air ne fût pas encore as-

sez noble pour être employé à vêtir un Dieu. La pensée qui lui vint fut que les anges allèrent couper une partie du soleil, et que, de cette étoffe, ils firent un corps dont ils le revêtirent.

Marcion, jugeant que, selon le texte de l'Ecriture, il fallait confesser que son corps était semblable au nôtre, pour satisfaire à sa crainte, conçut une folie plus ingénieuse : il voulut que le Sauveur, afin de se conserver en pureté, comme nous autres nous changeons d'habits, changeât de corps tous les mois; qu'il en prît un nouveau, et qu'ainsi, par le moyen de ces changements renouvelés, il n'y avait rien en sa chair qui ne fût toujours neuf et entier, toujours pur et immaculé comme son esprit.

Apollinaire chercha une autre invention pour contenter son scrupule: il fit réflexion que l'impureté du corps humain ne venait que des impuretés de l'âme ; et sur cela, suivant la conduite de son ignorance, il crut que le vrai secret d'exempter le Verbe de confusion était de dire qu'il n'avait point pris l'âme de l'homme, et qu'il ne s'était uni qu'avec la chair à laquelle sa Divinité servait de vie et donnait le mouvement.

Nestorius, sans vouloir subtiliser, aima mieux dire que le Verbe n'avait rien pris de l'homme ; qu'il s'en était seulement approché, mais sans le toucher ni l'embrasser par aucune union hypostatique; qu'il s'en était séparé personnellement, de peur qu'il ne lui communiquât ses maladies et ses autres infirmités.

Pour vous, Monsieur, qui faites ici le personnage que j'ai dit, vous tranchez plus court, et vous soutenez qu'en s'approchant même, il aurait contracté notre mal, qu'il est demeuré dans l'éloignement où il était ; qu'il n'est point sorti du ciel ; qu'il n'a point changé de place non plus que

de nature; qu'il n'a rien fait du tout, et que le mystère de l'Incarnation n'est qu'un songe de notre simplicité superstitieuse.

Vous le dites au moins ; ceux-là dont je parle l'ont dit, et ont conçu ces différentes chimères : ni eux ni vous n'avez entendu la vérité des saintes paroles, parce que la proposition de l'Évangile corrompue dans votre imagination matérielle, a pris les apparences d'un blasphème et n'a formé dans votre esprit que des erreurs et des pensées criminelles.

L'Évangile a dit que Dieu s'est fait homme ; que le Verbe s'est incarné ; et vous, vous avez cru que, par ce mot d'Incarnation, il voulait dire qu'il s'était fait un mélange du Verbe et de la chair, une pénétration mutuelle de deux suppôts confondus ensemble, une composition d'humanité et de Divinité, qui, comme il arrive aux autres mélanges, se communiquaient mutuellement leurs qualités, et que, de cette mixtion, il résultait un troisième être composé des substances et des propriétés de ces deux natures confondues ; et en tout cela, vous n'avez vu que l'opprobre et la ruine de la Divinité transfigurée en la corruption de la nature humaine.

Mais vous vous êtes trompé. C'est donc vous qui m'avez trompé, repartit le gentilhomme, car ils sont deux ensemble ; ils sont l'un avec l'autre, l'un dans l'autre: donc, ils sont mêlés; donc, leurs qualités sont communes et transfuses mutuellement en la substance qu'ils embrassent chacun, et qu'ils pénètrent par leur union hypostatique.

Vous vous trompez, dis-je encore une fois, reprit Eugène d'une voix forte, et vous n'entendez pas ce que l'Église vous enseigne. Il n'y a

point ici de mélange, ni de confusion, ni de conversion, ni de transformation, ni de changement véritable : c'est une union personnelle des natures divine et humaine unies par l'unité d'une même hypostase. Le Verbe, qui n'était auparavant que la personne de la Divinité, est devenu la personne de l'humanité; il soutient l'une et l'autre : ce même tronc supporte les deux branches, et il se fait un seul arbre, où ces branches distinctes, sans être mêlées ni confondues, sont unies en l'unité du tronc qui les soutient. Il se forme, dis-je, un Jésus-Christ, un Emmanuel, dans lequel Dieu et l'homme, distingués en leurs natures autant que jamais, sont un par l'unité de la personne divine, qui est commune aux deux, et qui est leur base indistincte et invariable.

Vous ne voulez pas, répondit le gentilhomme, que je dise que, dans le Sauveur, la nature divine et la nature humaine aient été mêlées : j'y consens, je ne le dirai point. Vous voulez que je parle comme vous, comme parlent tous les Chrétiens, et que je confesse de bouche et de cœur que le Verbe s'est revêtu de notre chair, que Dieu s'est fait homme, que le prince s'est fait esclave : je le confesse, je le dis, je le dirai. Mais il faut donc, et nécessairement, que vous me permettiez de dire que, dans ce prince devenu esclave, la principauté est captive et prisonnière; que dans ce Dieu devenu homme et rendu humble et misérable, la Divinité est humiliée et abaissée, devenue moins puissante et moins heureuse qu'elle n'était auparavant.

Non, Monsieur, reprit Eugène ; cette parole est une impiété et une hérésie damnable. Le Verbe, descendant du ciel et s'enfermant dans notre humanité, n'est pas, comme un roi descendu de son trône et déchu de son pouvoir, traîné captif et enchaîné dans une prison où il cesse de régner et

d'être heureux. Le Verbe incarné ne cesse point d'être le Verbe, d'être le Tout-Puissant et l'Infini. Parmi les opprobres de sa naissance temporelle et les pauvretés de l'étable, il est riche, il est heureux, il est immortel, il est Dieu autant qu'autrefois; il a la même force, la même majesté, la même indépendance, la même grandeur qu'il possédait dans le ciel; et c'est un blasphème en notre religion de dire que le jour qu'il s'est fait homme, il ait discontinué d'être ce qu'il était en sa nature divine, ou qu'il ait rien perdu des félicités éternelles et des beautés qu'il tira de Dieu son Père, au jour de sa vertu, quand il naquit avant Lucifer dans les splendeurs des Saints : *Nostra suscipiens, et propria non amittens.* En un mot, la Divinité est dans l'homme comme la lumière du soleil dans un cristal, aussi distincte du cristal aussi claire en elle-même, aussi peu matérielle et aussi peu fragile qu'elle l'était auparavant. *In se incommutabilis perseverans, nullam subiit omnipotentia detrimentum, nec Dei formam servi forma violavit.*

Mais, reprit Pélage, dans cet homme, dans cet enfant qui naît d'une femme, la Divinité ne fait pas ce qu'elle fait dans le ciel ni dans les autres endroits du monde. Le Verbe n'opère là-dedans que des actions humaines, que des actions de servitude. *Incommutabilis*, encore une fois, s'écrie Eugène, jusques entre les bras de sa mère, non-seulement il conserve les pouvoirs et les magnificences de la dignité divine, mais aussi il en exerce toutes les fonctions. Puisque vous ne le savez pas, Monsieur, demandez à Saint Jean l'Évangéliste ce que c'est que ce Fils de Marie qui vient de naître: il vous répondra : *Lux in tenebris lucet :* ce petit enfant dans la crèche est une lumière qui, au milieu de la nuit, produit le jour et enseigne la

vérité. Il est une puissance qui, au milieu des infirmités, produit le monde et commande aux rois; une sainteté qui, au milieu du sang et de la matière, sanctifie les anges; une beauté qui, parmi les ombres de la terre, éclaire le paradis et glorifie les bienheureux; un Verbe qui, dans la chair, est l'origine du Saint-Esprit et le principe de la grâce; un Fils qui, dans le temps et dans la mort, est la vie, le repos et l'éternité de Dieu, son Père : *Lux in tenebris, et tenebra eam non comprehenderunt.*

Ingénûment, Messieurs, y a-t-il esprit humain, angélique ou incréé, y a-t-il religion sur la terre, y en a-t-il dans le ciel qui puisse annoncer aux hommes une doctrine de la Divinité plus divine et plus agréable à la raison? A-t-on jamais parlé de Dieu si dignement, et jamais sa sagesse, sa puissance, son amour, ses perfections, ont-elles été si éminemment élevées, ou, comme parle David, si terriblement magnifiées qu'elles le sont en ce mystère? Dieu devenu néant et abaissé sous l'homme, voilà la plus haute élévation où puissent être la miséricorde et l'amour. *Sic Deus dilexit.* Et voilà le plus glorieux état où pouvaient aspirer la justice et la majesté, lorsqu'elles voient un Dieu devenu leur victime et immolé sur la croix parmi les ignominies et les douleurs, pour satisfaire à leur droit et pour obéir à leur parole : *Factus obediens usque ad mortem.* Le Dieu vivant devenu l'homme mourant, et par l'union personnelle des deux substances, trouver l'invention d'accorder la grâce et la loi, et de glorifier infiniment l'une et l'autre : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Vous parlez doctement et éloquemment, reprit Pélage, arrêté mal à propos à sa pensée, mais je parle clairement. Dieu est mort, Dieu a souffert.

Dieu a été crucifié, humilié, anéanti ; il a subi toutes les peines d'un trépas ignominieux et douloureux : ce sont les termes de la religion chrétienne, et vous voulez que la raison le croie et qu'elle se soumette à ces propositions sans répugnance et sans plainte ! Car enfin, si, dans le Sauveur, dès que l'homme est mort, l'humanité est morte, ne faut-il pas, si Dieu meurt, que la Divinité meure aussi, et qu'elle périsse en même temps ?

Les enfants, dit Eugène, savent répondre à ce doute : ils vous disent que, dans Jésus-Christ, l'homme meurt en sa propre nature, et que Dieu meurt en une autre nature que la sienne, qui demeure entière et infiniment impassible parmi ces passions et cette mort qu'elle sanctifie. Ce que vous venez de proférer, c'est en propres termes le blasphème et le raisonnement de l'ignorance et de la folie de Nestorius, qui soutenait, contre Saint Paul, que la sainteté et la vertu sont malades et infirmes, lorsque l'homme vertueux se porte mal. Le raisonnement de cet hérésiarque eût été bon, si ce que pensait Eutychés eût été vrai, qu'il n'y avait que la nature divine en Jésus-Christ, couverte des apparences de la nature humaine, et que, sous ces apparences, le seul Verbe avait fait et souffert ce que l'Évangile nous raconte du Sauveur, que l'homme n'avait point enduré, puisqu'il n'y avait qu'un Dieu sur la croix revêtu de l'ombre du corps humain.

Il est évident que, selon cette doctrine, les flagellations, les douleurs, les opprobres et les ignominies tombèrent sur la Divinité, et que la destruction qui arriva n'ayant pu être que la destruction de cette nature éternelle et invulnérable, notre raison a sujet de frémir d'horreur et de crier anathème contre les docteurs qui l'ensei-

gnent. Mais ce n'est pas ce que dit l'Église ni ce qui est écrit dans l'Évangile : la doctrine catholique, comme vous savez et comme je l'ai déjà dit deux ou trois fois, est que Notre-Seigneur était Homme-Dieu, et qu'il y avait en lui deux natures unies par une seule personne qui leur était commune, et dont elles étaient également soutenues.

C'est tout ce que la foi propose à notre raison, et c'est aussi ce qui vous découvre votre erreur et votre aveuglement, quand vous craignez que la Divinité n'ait souffert et qu'elle ne soit morte sur le Calvaire. Les souffrances et la mort n'ont touché que l'humanité comme leur unique sujet; les peines de la nature humaine ne sont pas entrées jusque dans la nature divine, parce qu'elle était infiniment distincte et différente d'avec elle : mais le prix de la personne divine est entré dans la nature humaine, parce qu'elle était sa personne et qu'elle la soutenait.

Cette personne incréée, comme elle était le principe des actions de l'homme, les sanctifiait et les rendait dignes de racheter mille mondes; mais comme elle n'était pas le sujet passif de ses souffrances, elle n'en recevait aucun déshonneur ni aucun dommage.

Les actions du Sauveur étaient théandriques: elles sortaient de la personne de Dieu et de la volonté de l'homme; l'une et l'autre agissaient; mais ses douleurs étaient simplement humaines, d'autant que Dieu, qui les souffrait, ne les souffrait pas comme Dieu, et que sa nature immortelle n'était pas soumise immédiatement à ces peines de notre mortalité; en un mot, Dieu mourait, la Divinité ne mourait pas.

Tandis qu'Eugène tournait cette proposition en diverses manières pour la mieux faire entrer dans l'esprit de ces Messieurs, Eutime prit la parole,

et avec un respect digne de sa sagesse et de sa dévotion, demanda s'il n'eût pas été plus à propos dans l'Église, afin qu'on s'éloignât davantage du danger et de la crainte d'offenser l'adorable impassibilité de l'Être divin, de s'abstenir de ces termes: *Dieu est mort*, *Dieu a été crucifié*, et se contenter de dire : Jésus-Christ est mort, le Sauveur a souffert, le Sauveur est né d'une femme. Il semble, dit-il, que cela n'aurait fait aucun tort à la foi de l'union hypostatique, et que cependant il eût soulagé les esprits faibles, qui croient entendre je ne sais quoi d'offensant contre la Divinité, quand on leur dit que Dieu est mort.

Hélas! répondit Eugène, que nous aurions été coupables contre sa bonté de n'oser le dire ! Que nous l'aurions privé d'un grand honneur, et s'il est permis de parler ainsi, que nous l'aurions désobligé ! Quiconque ne peut être honoré ni relevé que par des actions d'amour, ne peut être honoré que par le seul abaissement : il n'y a point pour lui d'autre véritable élévation que de devenir moindre qu'il n'était.

Il est vrai, Messieurs, qu'une alliance noble et illustre est l'honneur des gens de basse extraction. Une villageoise choisie pour être la femme d'un empereur ou d'un roi, ne manque pas de prendre aussitôt le nom de son mari, et de se faire appeler l'Impératrice ou la Reine, et de porter la couronne et les habits de cette dignité glorieuse ; elle veut qu'on oublie sa maison, et qu'on ne sache plus rien d'elle, sinon qu'elle est princesse et maîtresse, et que toutes les qualités et les grandeurs de son mari lui appartiennent avec autant de droit que sa personne. C'est là l'honneur et l'avantage des petites créatures, et naturellement misérables.

Mais les êtres parfaits ont un sentiment bien

contraire et des intérêts bien différents : comme ils sont au-dessus de tout, et qu'il n'y a point pour eux d'alliances avantageuses, sinon celles qu'ils contractent par les inspirations d'un amour désintéressé et véritablement magnanime, ils ne se vantent que de celles-là ; ce sont les seules dont ils veulent prendre les titres, et porter les noms et les marques aux jours de leurs couronnements et de leurs triomphes.

Dieu, le plus parfait de tous les êtres, par un amour ineffable et inconcevable, s'est allié à la nature de l'homme ; il s'est joint intimement et hypostatiquement avec elle, et lui a communiqué ses félicités et ses biens. Cette alliance, Messieurs, bien loin de le couvrir de honte, relève extrêmement sa gloire. Il ne croit pas que ce soit assez de n'être qu'une seule personne avec son épouse ; il veut n'avoir plus qu'un même nom et être appelé comme elle. Il veut porter tous les titres de ses faiblesses et de ses pauvretés : il veut être appelé le Dieu-homme, le Dieu nécessiteux, le Dieu crucifié, le Dieu mourant. C'est lui, dans cette alliance, qui oublie sa naissance ancienne et divine ; c'est lui qui, renonçant, ce semble, aux titres honorables de son extraction céleste, veut qu'on dise désormais que le Verbe est le fils de l'homme, qu'il est né d'une femme au milieu des temps, et ce serait outrager son amour, quand nous parlons des souffrances de la Passion, de ne lui donner que le nom de Sauveur, et de n'oser dire que Dieu a été crucifié. Je puis même dire hardiment qu'une Eudoxia tirée du village pour devenir la femme d'un Théodose, ne serait pas si offensée qu'on refusât de la nommer impératrice, que Dieu, tiré du trône du paradis pour devenir ici-bas l'époux de notre nature mortelle, le serait, si l'on craignait de l'appeler homme et de prononcer

ces paroles: *Verbum caro factum est*, le Verbe a été fait chair et il s'est anéanti.

Ces Messieurs ne purent pas s'empêcher de se témoigner les uns aux autres les sentiments que cette réflexion faisait naître en leurs esprits. Il est néanmoins véritable, poursuivit Eugène en interrompant ce qu'ils disaient, que le Verbe, en prenant les noms qui nous sont propres, a retenu les siens, et qu'au même temps qu'il s'est revêtu de notre mortalité et de notre ressemblance, *non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo*, il n'a pas commis un larcin de porter encore le nom d'égal et de consubstantiel à son Père, et de s'attribuer les titres de la Divinité les plus nobles et les plus divins.

Pélage, qui n'était pas attentif, mais qui continuait de rêver à ses difficultés, se souvenant de celle qui lui semblait la principale, interrompit Eugène : S'il est vrai, dit-il, que le Verbe s'est incarné, qu'il a satisfait pour nous sur la croix, et que, par son sang, il a payé toutes nos dettes, d'où vient qu'on nous poursuit encore et que nous continuons d'être misérables ? comment est-ce que Dieu exige de nous des satisfactions, et nous assujettit encore aux souffrances, aux maladies, à la mort, et qu'il punit notre péché avec autant de rigueur que si le Rédempteur n'avait rien fait ? Nous lui devions beaucoup: son Fils lui a rendu plus que nous ne lui devions, et néanmoins, voilà qu'il nous traite comme s'il n'avait reçu aucune satisfaction, et qu'il exerce contre nous toutes les sévérités d'une colère impitoyable. Notre-Seigneur sur la croix a demandé, non-seulement qu'on nous remît notre péché, mais aussi qu'on nous exemptât de toutes les peines du péché, des afflictions, des maladies, de la mort. Il l'a de-

mandé et il l'a mérité. En effet, on le lui accorde, dit l'Écriture ; Dieu le promet ; il assure qu'il n'y aura plus ni de péché, ni de larmes, ni de mort dans le monde, et cependant voilà que nous pleurons et que nous mourons tous les jours, comme on mourait au temps de Noé. S'il est vrai que le Sauveur soit venu et qu'un Dieu se soit incarné pour nous empêcher de mourir, pourquoi mourons-nous ?

Qui vous a dit, repartit Eugène, que Notre-Seigneur est venu pour nous exempter de la misère et du trépas ? Parlons correctement comme parle l'Évangile, et disons qu'il est venu pour nous en délivrer. Voici une petite histoire, ajouta-t-il, qui est la réponse claire et nette de votre doute, et plût à Dieu qu'elle entrât dans l'esprit de ceux qui s'étonnent de voir encore des larmes parmi les Chrétiens ! Il y a plusieurs années qu'un saint homme alla trouver le juge de la ville où il était : Monsieur, lui dit-il, vous avez dans vos prisons un malheureux criminel que je connais, que j'aime, et que je me trouve engagé à secourir dans le danger où il est. Vous l'avez condamné ce matin à mourir sur une roue. Je n'entreprends pas toutefois de le justifier, et moins encore d'obtenir que vous ayez pitié de lui et que vous révoquiez votre sentence : elle est juste, et ce serait un scandale de s'y opposer. Ce que je viens vous demander, c'est que quand vos ordres auront été exécutés et que le criminel sera mort, vous permettiez que je le ressuscite, et qu'en vertu d'un pouvoir miraculeux que j'ai reçu de Dieu, je lui rende, non-seulement la vie, l'innocence, la réputation et la liberté, mais encore autant et plus de biens qu'il en aura perdu, et qu'enfin je fasse en sorte qu'il soit beaucoup plus heureux et plus riche qu'il n'é-

tait avant qu'il eût commis aucune faute. Le juge, aussi raisonnable et charitable que juste et sévère, consentit à cette proposition, et loua un si admirable accommodement de la miséricorde avec la justice et la loi. On tira le criminel de la prison et on le conduisit au supplice. Quand il se vit sur l'échafaud entre les mains d'un bourreau, il fit en son âme des plaintes amères contre l'infidélité prétendue de ce saint homme, qui lui avait promis de le secourir et de le sauver. Mais quand, après les tourments et le trépas, il se vit ràppelé de l'autre monde, et rétabli soudainement en la possession de la vie, de la liberté, de l'honneur et de tous les autres biens, par le secours de cet ami incomparable, quelles admirations, quelles joies, quels remercîments!

Voilà, Messieurs, tout le mystère de notre rédemption. Aussitôt qu'Adam eut péché, Dieu, par un décret irrévocable, condamna le genre humain à trois châtiments : l'un, de naître sans la grâce; le second, de vivre dans le travail et de pleurer toute sa vie; le troisième, de mourir : trois châtiments communs et trois sujets de l'Incarnation du Verbe, qui a voulu, je ne dis pas nous en exempter tout à fait, mais nous en délivrer quand nous les aurions soufferts. Vous le savez, Messieurs, et les Chrétiens devraient soigneusement remarquer cette importante vérité, que Jésus-Christ n'a jamais conçu le dessein d'empêcher que nous ne fussions misérables et sujets à la nécessité de mourir, mais bien de faire en sorte, lorsque nous l'aurons été durant le temps, qu'enfin, par un secours miséricordieux et par une transformation admirable, nous devenions impassibles, immortels et éternellement heureux. Il ne devait nous exempter ni des misères ni de la mort, car l'arrêt de son Père était juste : il fallait néces-

sairement qu'il fût exécuté en la personne de tous ceux qui avaient été condamnés. Notre-Seigneur savait très-bien qu'en instituant son testament de miséricorde, il devait respecter le testament de justice, et tellement satisfaire aux intentions de son amour infini qu'il ne violât pas les lois d'une colère infiniment sainte et juste : *Non veni solvere legem, sed adimplere.*

Il le devait, et il l'a fait. Car dès que les hommes furent condamnés, cet adorable Sauveur fit à son Père les mêmes propositions que ce saint homme fit au juge dont j'ai parlé, demandant qu'après que tous les arrêts de la justice seraient accomplis sur nous, que, par les mérites infinis de son propre sang, il nous rendît tout ce que nous aurions perdu par la rigueur de ces arrêts exécutés. Dieu le Père ne manqua pas d'y consentir, et il arrêta dès lors qu'après que nous aurions subi l'arrêt et souffert les trois peines imposées, la privation de la grâce en la naissance, les travaux et les afflictions durant la vie, et enfin la mort, le Sauveur nous délivrerait de tout, nous rendrait éternellement heureux, et exercerait envers nous sa miséricorde selon toute l'étendue de ses désirs. C'est, Messieurs, ce qu'il fera au jour de sa résurrection générale, lorsqu'il retirera nos corps de la terre, et qu'il changera nos misères d'aujourd'hui en une immortalité glorieuse. Il n'a donc pas commis un larcin en prenant le nom d'égal à son Père, et en s'en attribuant, comme j'ai dit, les titres les plus incommunicables de la Divinité : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.*

Ces paroles de Saint Paul ayant rappelé dans l'esprit d'Eugène la mémoire des grandeurs du Verbe incarné, elles y firent naître en même temps de l'indignation contre ceux qui pensent voir quelque chose de méprisable dans cette per-

sonne sacrée; et cette colère augmentant ses forces, il éleva la voix, et la poussa, comme pour ouvrir les portes des cœurs et y faire entrer quelques rayons de la gloire du Verbe incarné : mais il se retint aussitôt, comme étant arrêté par quelque crainte.

Eutime, qui n'avait pas dessein qu'il se tût en une si belle occasion, pour lui donner sujet de passer outre et de communiquer ses pensées à la compagnie, lui demanda si les principales qualités de l'Homme-Dieu n'étaient pas celles de médiateur, de réparateur, de roi souverain. Ce discours est au-dessus de mes forces, répondit Eugène, et je dois plutôt me taire en cette occasion que parler. Néanmoins, ajouta-t-il, les grands sujets veulent peu de paroles. Pour faire le panégyrique des perfections du Verbe incarné, il suffit de les nommer : elles sont si extraordinaires que l'homme ne peut les avoir inventées, et il faut qu'elles soient vraies, puisqu'on sait leurs noms. Mais si elles surpassent notre invention, elles surpassent encore davantage notre explication et notre éloquence. Ce sont des grandeurs qui se peuvent dire, mais qui ne se doivent pas expliquer : par leur nom seul, ou par le premier mot que l'on en dit, elles épuisent toutes les forces de l'entendement de l'homme.

Les Pères spirituels remarquent qu'on lui attribue des éloges différents, selon la différence des trois endroits où il est particulièrement connu : dans le sein de son Père, dans le ciel parmi les anges, et dans l'Église ici-bas avec les hommes.

Je dis donc en peu de mots que, dans la première et la plus haute de ses demeures, chez Dieu le Père où il habite éternellement, il est son Fils, son Verbe incréé, son image consubstantielle et vivante, et qu'il y reçoit la vie d'une manière qui

est le dernier degré de la hauteur, et qui l'élève infiniment au-dessus de toutes les sublimités du monde : *Sublimis et excelsus habitans æternitatem.*

Il est vrai que les hommes naissent ici-bas, mais par les lois indispensables de leur nature corrompue, avec quelque magnificence ou sous quelque couronne qu'ils puissent naître, il faut qu'ils naissent honteusement dans l'impureté, dans le péché, dans l'ignorance, et que la vie qu'ils y reçoivent ne soit qu'une participation, et comme une petite étincelle de la vie de leurs parents.

Les avantages du Verbe au-dessus d'eux, et les priviléges de sa naissance incommunicables aux créatures, sont de naître avec la grandeur qui lui est propre, et de recevoir avec la vie autant de biens et de perfections, autant de sagesse, de force et d'âge qu'il en faut pour être égal à son principe;

De naître avec l'éternité durant les temps, et toujours sans commencer et sans finir, et sans naître plus d'une fois;

De naître avec la sainteté par l'émanation d'un Père infiniment pur et vierge, vierge lui-même par le vœu qu'il en fait, pour ainsi dire, en produisant le Saint-Esprit, qui n'est autre chose qu'un amour voué pour être à Dieu, à Dieu seul, entièrement et pour jamais;

Enfin, de naître avec la béatitude souveraine et dans la gloire, au milieu des clartés et des félicités infinies, dans le sein d'un soleil, dont les rayons répandus au dehors éclaireront les Saints et les rendront éternellement heureux : *Tecum principium in die virtutis tuæ*, lui dit David. Le jour de votre naissance est le jour de votre force; le Tout-Puissant et l'Éternel vous donne sa puissance avec la vie; il vous la donne lorsqu'il est

vierge. La substance paternelle qui vous produit est aussi le sein maternel qui vous conçoit, et d'où vous naissez tout brillant des splendeurs de la gloire et de la sainteté : *In splendoribus sanctorum ex utero ante luciferum genui te.* Voilà ce qu'on dit de Jésus, et les éloges qu'on lui attribue dans le sein de Dieu le Père.

Ce qu'on en dit dans le ciel et parmi les anges est qu'il est le réparateur des disgrâces et des pertes anciennes arrivées parmi eux, et qu'il y a cinq mille ans et davantage que ces esprits célestes soupirent en attendant le jour heureux qu'il rétablira leurs ruines, qu'il repeuplera leurs déserts, et que, par ce dernier miracle, il consommera solennellement les ouvrages de sa miséricorde : *Ædificabit deserta a seculo, ruinas antiquas eriget.*

Je veux dire, ce qu'on oublie de remarquer, qu'en effet Notre-Seigneur, dès qu'il naquit ici-bas et qu'il commença à former le dessein de la réparation du monde entier, vit là-haut de grands désordres, quantité de places vacantes et de ruines causées par la chute des démons, et que, touché de compassion, il conçut la pensée d'y remédier, et d'étendre jusque là les mérites de ses douleurs et les entreprises de son amour; qu'afin de le faire dignement, au lieu de produire de nouveaux séraphins et de nouveaux anges, il regarda les hommes, et chercha parmi eux des personnes propres à l'exécution de son entreprise ; qu'il continue de les y chercher encore aujourd'hui, mais que, n'y trouvant que des hommes faibles et languissants dans les infirmités et dans les souffrances, ou des hommes pécheurs et voués à l'enfer, ou des hommes morts et enterrés, il se dispose à employer toutes les forces de sa puissance, et que, puisqu'il l'entreprend et

qu'il le veut, il ne manquera pas de l'accomplir heureusement à l'heure que se providence a marquée. Le jour viendra qu'il brisera les chaînes, qu'il ouvrira toutes les portes de l'enfer et de la mort, qu'il en fera sortir en triomphe les captifs malheureux, qu'il leur rendra la vie, l'innocence et l'immortalité, qu'il les transformera en des vases de gloire, qu'il les conduira dans le ciel, qu'il leur donnera rang parmi les anges et parmi les séraphins, et que, par un miracle surprenant, ce sera de ces cadavres et de ces squelettes déterrés qu'il réparera les disgrâces, et qu'il restituera tout ce qui manquait de beauté et de richesse à la céleste Jérusalem ; *Consolabitur Dominus Sion, et consolabitur omnes ruinas ejus.*

Concevez, s'il vous plaît, quelle est la grandeur de ce miracle : ces hommes formés de terre et de boue, ces pécheurs retirés d'entre les mains des démons et des portes de l'enfer, ces cadavres sortis de leurs tombeaux, auront une gloire méritée par la passion du Verbe incarné, et les splendeurs de cette gloire teinte du sang d'un Dieu répandu sur ces bienheureuses troupes, leur inspireront de nouvelles grâces, et rendront le paradis incomparablement plus beau qu'il n'était avant qu'il fût ruiné : *Consolabitur Dominus Sion, et magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ.*

Voilà ce qu'on dit et ce qu'on espère de Jésus-Christ dans le ciel.

Ce que nous en disons dans l'Église et sur la terre, c'est qu'il est l'original et le Créateur de notre nature tirée du néant, le Rédempteur de notre nature détruite par le péché, et la gloire de notre nature glorifiée;

Qu'il est le Dieu, le prêtre et la victime de la vraie religion, adorable depuis l'éternité, et immolé jusqu'à la fin des siècles;

Qu'il est le principe, le médiateur et la fin du salut, la source inépuisable de la grâce, sanctifiant les Saints par des mérites infinis, et infiniment sanctifié avant tous les mérites ;

Qu'il est le premier conçu des prédestinés, le premier-né des immortels et le premier possesseur du paradis, vivant, sur la terre, de la vie glorieuse, et vivant, dans le ciel, de la vie humaine avant pas un homme;

Qu'il est le chef de chaque corps et de chaque compagnie, souverain en tous les rangs d'excellence et d'honneur, le prototype des beautés, le principe des sciences, l'inventeur des arts, l'ancien des artisans, le maître des docteurs, l'exemple des Saints, l'hiérarque des prêtres, le monarque des rois, l'ange des anges élevé au trône de leur religion en la plus haute dignité de leur céleste hiérarchie : *Rex regum et Dominus dominantium.*

Je le puis bien dire, après Saint Jean, Seigneur, Roi des rois, et Roi par tous les titres unis ensemble, et dont chacun séparément donne aux princes la puissance de régner et de commander aux peuples.

Roi par héritage, puisqu'il est le Fils de Dieu, légitime héritier de son domaine et de ses empires ; *Filius meus es tu: dabo tibi gentes hæreditatem tuam.*

Roi par élection, puisqu'il est le Roi des amants, le Roi des anges et des Saints, et l'élu des élus, choisi éternellement dans l'assemblée de l'amour et de la liberté : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et fortitudinem, et gloriam.*

Roi par conquête, puisqu'il a vaincu sur le Calvaire, et soumis le monde aux pouvoirs et à l'empire de sa grâce victorieuse : *Quis est iste Rex*

*gloriæ ? Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio.*

Roi par alliance, puisque son humanité est unie au Verbe ; et que, par le droit de l'union hypostatique, elle est entrée sur le trône de gloire, et qu'elle s'y repose éternellement avec lui : *Surge in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.*

Roi par paternité, puisque ses enfants sont assez nombreux pour faire le plus grand royaume et la plus grande assemblée de sujets, et que ses sujets dans le ciel ont reçu de lui assez de vie, selon l'âme, pour être les plus véritables enfants et les plus obligés à l'obéissance que la nature ait jamais produits en l'un et en l'autre monde : *Princeps pacis, Pater futuri seculi.*

Roi par le mérite des vertus royales, la force, la magnificence et la bonté, qu'il a possédées éminemment et qu'il a exercées d'une façon miraculeuse. Il est le seul entre les rois et les vainqueurs qui ait été fort dans le combat, miséricordieux dans la victoire et magnifique dans le triomphe.

Je ne parle, Messieurs, qu'après les anges, qui, lorsqu'on leur demande quel est cet homme qu'ils reçurent autrefois au ciel avec tant d'appareil, et qu'ils honorent encore aujourd'hui par leurs adorations éternelles, *quis est iste Rex gloriæ ?* répondent : *Dominus fortis in prælio*, que c'est un roi qui, par un miracle inouï, a été fort durant le combat ; que les autres vainqueurs, en combattant, n'ont eu que des forces empruntées et des armes étrangères ; qu'outre leur personne, il leur a fallu des armées entières, des cent mille hommes pour les aider à combattre ; que Jésus-Christ a combattu sans aucun secours ; qu'il n'a eu besoin que de son bras pour vaincre des ennemis innombrables, et qu'il a trouvé dans

son cœur toutes les forces nécessaires à sa victoire.

Que c'est un roi qui, par un autre miracle encore plus divin, a été puissant et vraiment vainqueur dans la victoire, et qui, au lieu d'ôter la vie, l'a rendue à ceux qu'il a touchés de ses armes victorieuses. Que les victoires des Cyrus et des Pharaons, et de tous ces conquérants que le monde admire, n'ont été que des massacres d'hommes, des renversements de villes ; que la victoire de Saint Michel, là-haut au ciel, ne fut elle-même autre chose que la mort et la damnation de cent millions d'anges perdus et ensevelis dans l'enfer. Qu'il n'y a que la guerre de Jésus-Christ qui ait donné la vie au monde ; qu'aucun ange ni aucun homme n'en a reçu que du bien ; que la mort seule et le péché ont péri par sa victoire ; que ses chariots armés qu'on a vus marcher dans les campagnes, ont porté partout le salut, l'innocence, l'immortalité, et que c'est très-justement que le Saint-Esprit, le doigt de Dieu, a fait écrire sur leurs étendards ces paroles qui n'en seront jamais effacées : *Qui ascendis super equos tuos, et quadrigæ tuæ salvatio.*

Enfin que c'est un roi qui, par un troisième miracle, le plus surprenant de tous, a été infiniment glorieux et magnifique dans le triomphe : *Captivam duxit captivitatem.*

Sa gloire est que, retournant au ciel, il y a mené la captivité captive ; c'est-à-dire que des captifs du démon, ce Sauveur en a fait les captifs de sa grâce. Les hommes qui ne pouvaient plus recevoir de bien, ne pourront plus souffrir de mal ; ceux qui ne pouvaient résister à leurs passions ne pourront plus désobéir à Dieu ni commettre aucun péché : partout où leur mouvement les portera, ils se trouveront les esclaves heureux

de sa volonté divine. Ceux qui étaient enfermés dans les tombeaux, et qui ne pouvaient plus vivre ni s'échapper des prisons de la mort, ne pourront plus mourir ni sortir du milieu des félicités et des joies, ils seront attachés au principe de leur bonheur et de leur vie par des chaînes qu'on ne pourra jamais rompre, captifs éternellement immortels, impassibles et impeccables. *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem.*

Mais pour ramasser en un mot tous les éloges de Jésus-Christ, je dis qu'il est l'auteur de tous les biens et le réparateur de tous les maux. Je dis réparateur de tous les maux, sans en excepter aucun, car remarquez, s'il vous plaît, qu'il n'y a rien depuis le ciel empyrée jusqu'au dernier des éléments, depuis le firmament jusqu'à l'enfer, depuis Dieu jusqu'à la dernière créature, qu'il n'ait réparé par ses souffrances, par sa mort douloureuse, ou du moins, qu'il n'ait mis en état d'être parfaitement réparé. Le jour viendra, Messieurs, ce jour heureux, ce jour désirable et éternel, que, n'y ayant plus ni de ruines parmi les anges, ni de peines et de larmes parmi les hommes, ni de mort sur la terre, ni de péché au monde, ni de ténèbres et de manquements dans la nature, nous verrons partout la gloire, la sainteté, l'immortalité, l'abondance et le repos ; partout un bonheur universel et infini, et que, selon la pensée de Saint Macaire, nous pourrons bien dire avec David : *Jésus vous a sauvés : louez-le, campagnes ! louez-le, ruisseaux et fleuves ! rochers et pierres, ressentez du plaisir, et joignez vos louanges à celles des Saints : la rédemption va jusqu'à vous.*

Je dis auteur de tous les biens, et principalement de ceux que les élus possèdent et posséderont dans le ciel, car c'est la vision béatifique de ses attributs divins qui glorifie les âmes; ce sont

les rayons de sa splendeur visible qui glorifient et qui conservent les corps ; ce sont ses yeux qui sont les astres du ciel empyrée ; c'est sa présence qui fait les fêtes, les solennités et les beaux jours de la céleste Jérusalem. Il en sera le Roi, mais il ne régnera que par sa beauté ; il n'aura point d'autre pourpre qu'elle seule ; il ne sera couronné que de ses lumières ; il ne sera puissant et armé que par ses attraits. Sa beauté seule fera les lois et la justice de son royaume ; il suffira de la voir pour demeurer éternellement dans la soumission, dans l'innocence, dans la sainteté, dans l'amour, dans la joie souveraine et infinie.

Enfin, je dis que c'est Jésus qui est aujourd'hui notre voie, notre vérité, notre vie, et qui est le maître des hommes et des anges. On lui en dispute le titre en quelques endroits de la terre, parce qu'il y a encore quelques endroits couverts des ténèbres du péché et de l'ignorance ; mais il faut que ses propres ennemis confessent que, sur la terre, il n'y eut jamais d'homme plus glorieux, plus puissant ni plus renommé que lui.

Pour éteindre sa mémoire et pour renverser son Église, l'enfer a formé une ligue des principales nations de l'univers. Les rois, les empereurs et les consuls, les sénats, les aréopages, les républiques, les religions, les philosophes ont quitté les différends qu'ils avaient entre eux pour conspirer d'un commun accord à la destruction de sa gloire. Le monde lui a livré des batailles de toute manière ; il l'a combattu par l'épée, par la langue, par la plume ; il a armé contre lui des sophistes, des juges, des tyrans, des bourreaux, des persécuteurs, et il a été un temps où il n'y avait point parmi les hommes d'autre affaire que de tourmenter ses martyrs, et de noyer sa religion dans un déluge de larmes et de sang : *Nostri*

*sanguinis effusio unum erat mundi negotium.* Et néanmoins, quelle religion plus immortelle et plus invincible? quel nom plus fameux, plus triomphant, plus illustre?

Les martyrs sacrifiés a son amour, les bibliothèques élevées pour sa défense, les églises dédiées à son nom démentent les comparaisons qu'on voudrait faire en faveur des Salomons ou des Césars. Les tyrans de Rome qui l'ont persécuté sont morts et réduits en poudre; sur leurs têtes abattues et sur leurs couronnes brisées, sur leurs cendres et sur leurs tombeaux, sont bâtis les plus augustes temples que la terre ait jamais portés, et c'est dans ces temples qu'on adore aujourd'hui Jésus, et qu'on entend retentir les voix de ses prédicateurs et les explications de son Évangile. Les langues et les cœurs, les villes et les provinces, les empires et les mondes sont sacrifiés à Jésus. Le démon, son premier Antechrist, qui suit le soleil pour aller diffamer ce nom sacré partout où paraît cet astre, que voit-il partout et que peut-il rapporter dans l'enfer, sinon que Jésus est aimé et adoré, et qu'il le sera jusqu'à la fin des siècles?

Tout cela, Messieurs, est abrégé dans trois ou quatre paroles qu'on prêchera éternellement dans l'Église militante et triomphante, que Jésus est le Fils de Dieu le Père, le principe et l'origine du Saint-Esprit, l'original de la création, le Roi de la nature créée, le Réparateur de la nature corrompue et l'objet de la nature glorifiée; Homme-Dieu, divin Époux, digne d'être aimé et d'être recherché de tous ceux qui veulent aimer. Hélas! mortels, s'écrie Saint Augustin, quelle beauté plus aimable, quelle bonté, quelle puissance, quelles perfections plus adorables et plus justement adorées? N'est-ce pas avec sujet que tant de vierges, tant de chastes et généreuses amantes, transportées de joie et

d'amour, ont couru après lui au travers des flammes et des épées, ont foulé aux pieds les sceptres et les couronnes, et méprisé tous les appas des plaisirs et des vanités du monde, pour aller le trouver sur les échafauds et sur les bûchers, et là, lui consacrer leur cœur et leur vie? *Confitebor tibi quia terribiliter magnificatus es.* Divin Sauveur, il le faut confesser, vous êtes élevé en magnificence et en pouvoir jusqu'à l'étonnement de nos esprits, qui ne peuvent vous contempler dans cette haute élévation sans frémir de crainte et sans s'anéantir devant vous par l'admiration de vos grandeurs, qu'on ne peut adorer que par le silence.

Eugène, ayant ajouté quelques petites réflexions sur ces paroles de David, ne pensait plus qu'à se taire ; mais il devait encore quelque chose à la gloire de Jésus-Christ, et l'Esprit du Dieu, qui fit, durant les quatre ou cinq premiers siècles, de grandes choses parmi les hommes pour défendre l'honneur de cet Emmanuel bien-aimé, et pour mieux établir dans l'Église la foi de son incarnation, voulut que ce théologien en donnât connaissance à la compagnie qui l'écoutait. Car j'ai sujet de croire que ce fut par l'inspiration de cet Esprit qu'Eutime interrogea là-dessus Eugène, et lui demanda en quel temps l'Église, qui d'abord ne trouva dans l'Évangile que ces paroles : *Verbum caro factum est,* ou quelques autres semblables, avait découvert à ses docteurs tant de choses rares touchant cette union du Verbe avec l'homme, et leur avait enseigné comment ils devaient l'expliquer dans leurs écoles, et ce qu'ils devraient dire aux peuples sur toutes les circonstances d'un mystère si inexplicable et si relevé.

Eugène, après avoir un peu considéré ce qu'il devait répondre, dit que c'était principalement au

temps du concile de Calcédoine, vers le milieu du cinquième siècle, que l'Église s'était expliquée là-dessus, et qu'elle avait communiqué plus distinctement aux peuples chrétiens les révélations du Saint-Esprit.

Hélas! ajouta-t-il, que cette science dont nous jouissons aujourd'hui en paix, a été achetée chèrement par nos pères, et qu'elle leur a coûté de peines et de larmes, le démon n'ayant jamais rien entrepris avec tant de chaleur et tant de rage que le dessein de faire en sorte que Jésus-Christ passât pour n'être point homme ou pour n'être point Dieu, et qu'on ne crût pas qu'il y eût quelque chose de la Divinité dans une créature son inférieure, qu'il méprisait comme son esclave, ou quelque chose de l'humanité dans un Dieu, son maître, infiniment plus grand que lui!

L'hérésiarque Nestorius et ses sectateurs lui servirent d'instruments pour le premier; il en trouva d'autres pour le second. Ceux-là causèrent des désordres et des maux extrêmes; mais la fureur porta ceux-ci au delà de toutes les extrémités; et l'on peut dire à la gloire de la religion chrétienne, ce que quelques-uns néanmoins ont pensé mal à propos avoir été sa confusion et sa honte, qu'on n'a point encore vu parmi nous des emportements de colère si scandaleux ni si violents qu'on en vit dans les ecclésiastiques que le démon voulut choisir pour détruire la croyance en l'Incarnation du Verbe, et pour empêcher que son Créateur et son Seigneur ne fût appelé le Fils de l'homme.

Il ne manqua pas de trouver en ces siècles-là des docteurs et des prêtres disposés à le servir en cette entreprise; mais ne se fiant pas à leur force et à leur malice naturelle pour un dessein de telle importance, il entra manifestement dans leur cœur,

et leur inspira sa propre malice et tout ce qu'il avait d'imprudence et d'impiété.

Il est vrai que c'étaient des prélats et des religieux ; mais puisque, par leur volonté superbe et par trop de confiance en leur jugement aveugle, ils entreprenaient d'attaquer la religion catholique, qu'il était important à l'Église qu'il parût que l'enfer et les démons combattaient dans eux contre nos mystères, et que les ennemis éternels de la vérité se déclaraient les ennemis de notre foi.

Eugène voulut là-dessus raconter brièvement et à la hâte ce qui s'était passé de plus mémorable en ce temps-là, et montrer comment, à l'exemple du fer et de la pierre qui, s'entrechoquant, font naître des étincelles qui éclairent durant la nuit, le conflit des opinions et des sentiments avait fait naître dans l'Église la connaissance des vérités cachées touchant le mystère de l'Incarnation.

Mais le peu qu'il commença de dire ayant fait juger à la compagnie qu'elle aurait beaucoup de satisfaction de savoir les choses plus distinctement, on le supplia d'en parler plus au long, et d'accorder cette grâce à tant de personnes de mérite qui l'écoutaient avec respect et avec plaisir.

Il y consentit sans beaucoup de peine, ayant fait réflexion que ce récit serait le moyen le plus propre pour rendre ces Messieurs aussi savants en la théologie du Verbe incarné que des personnes de leur rang et de leur profession le devaient être. Il ne laissa pas de les avertir qu'il n'était pas possible de faire autre chose qu'un abrégé de cette histoire ; mais il leur promit que la brièveté ne les mécontenterait pas, et n'empêcherait point qu'ils ne sussent tout ce qu'ils désireraient savoir. Il se fit en ce moment une interruption assez longue qui lui donna le loisir de se reposer,

après quoi il reprit la parole et continua de la sorte:

## ENTRETIEN VI.

### ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE NESTORIUS.

L'ÉGLISE jouissait d'une paix profonde dans les premières années du cinquième siècle, et les affaires qu'elle avait alors contre les restes des Ariens et contre les idolâtres, n'étaient que des victoires et que des occupations glorieuses. Le premier nuage qui parut durant cette sérénité, et qui commença à la troubler, vint à l'occasion du choix qu'il fallut faire d'un évêque.

Nectarius eut Saint Jean Chrysostôme pour successeur en la chaire de Constantinople; il fut suivi d'Arsacius Atticus, et celui-là de Sisinnius, dont la mort causa du désordre dans la ville, parce que les inclinations se trouvèrent différentes touchant l'élection de son successeur.

Théodose-le-Jeune, qui gouvernait l'empire, voyant que ce désordre ne provenait que des jalousies mutuelles des citoyens, jugea que, pour l'apaiser, il fallait exclure tous ceux de la ville qui aspiraient à cette dignité, et chercher ailleurs un homme inconnu dont le choix et l'élévation n'offensassent personne.

Ayant fait approuver ce destin à son conseil, il envoya chercher à Antioche un ermite nommé Nestorius, qui s'y était acquis la réputation d'une grande sainteté, par une vie en apparence fort austère. Cet homme mortifié vit entrer les ambassadeurs, et reçut sans beaucoup d'étonnement la nouvelle qu'ils lui apportèrent, et il témoigna

peu d'aversion pour un si grand honneur. Il se laissa tirer de sa cellule et conduire à Constantinople avec la diligence que l'empereur désirait. Comme le bruit de sa sainteté avait prévenu tout le monde, on lui fit un accueil favorable, et on lui rendit tous les honneurs qui étaient dus à un homme extraordinaire. Il fut solennellement sacré, avec un applaudissement universel, et il ne resta plus dans les familles aucune marque des divisions précédentes. Mais la sérénité de ce beau jour ne dura pas : on vit inopinément paraître un des plus grands orages qui aient jamais ébranlé cette misérable ville.

Nestorius avait amené avec lui un prêtre d'Antioche nommé Anastase, son confident et son ancien ami, qui, peu de temps après leur venue, étant monté en chaire, au milieu de son discours, que le peuple écoutait avec attention et avec plaisir à cause de son éloquence, avança que Notre-Dame n'était point Mère de Dieu, d'autant que celui qui était sorti d'elle n'était pas Dieu, quoique Dieu fût avec lui, et que c'était un abus d'appeler cette Mère immaculée Θεοτόκον, et de lui attribuer une maternité divine.

Il n'eut pas plus tôt prononcé le mot que toute la compagnie s'émut, et le bruit croissant autant que l'indignation et la colère, il fut contraint de quitter la chaire et de s'enfuir de l'église. On ne le poursuivit pourtant pas, sur l'espérance que l'évêque ne manquerait pas de le punir, comme son devoir l'y obligeait, et de réparer ce scandale par une excommunication ou par quelque autre châtiment exemplaire.

L'évêque parut en effet le lendemain pour déclarer ses pensées ; et comme le peuple crut qu'il allait désavouer et condamner son prédicateur, il accourut en foule et remplit toute l'église, où la

dévotion et la curiosité firent faire un grand silence. Mais ce peuple attentif et dévot n'entendit que de nouvelles impiétés. Nestorius loua son prédicateur, soutint les propositions qu'il avait avancées, les appuya de raisons et de passages ; et pour le surpasser en impudence, et répandre devant la compagnie tout ce que son cœur avait amassé de venin et d'hérésie durant sa solitude, il prêcha que, dans Notre-Seigneur, il y avait, non-seulement deux natures, mais aussi deux personnes ; que Jésus et Dieu étaient deux personnes différentes et séparées, deux suppôts et deux fils : que l'un était le Fils du Père éternel, l'autre le Fils de Marie, et que Marie n'avait rien engendré qu'un homme simplement homme, comme le Père n'avait rien engendré qu'un Dieu. Enfin, son insolence alla jusqu'au dernier excès. Un autre évêque, nommé Dorothée, gagné par une somme d'argent, se leva en même temps, et cria à haute voix que Nestorius disait vrai, et que tous ceux qui appelaient Notre-Dame Mère de Dieu étaient excommuniés.

Je ne sais ce qui retint l'indignation du peuple, et ce qui l'empêcha de déchirer ces hérétiques si hardis et si scandaleux, mais il n'y eut encore que du bruit en cette seconde occasion. Il est vrai qu'il fut grand, et qu'outre les cris qui s'élevèrent dans l'église, on entendit tous les jours, dans toutes les rues, des malédictions et des menaces contre ces trois dogmatistes ; on y mêlait des lamentations et des plaintes pitoyables, comme si ces monstres de blasphèmes eussent été les augures de la ruine prochaine de Constantinople ; et l'on voyait partout courir des personnes troublées d'effroi ou transportées de colère. Ces Chrétiens affligés allèrent en foule aux portes du palais crier vengeance, et demander séditieusement la punition des coupables ; les prêtres et les religieux sortis de

leurs monastères l'allèrent aussi demander en pleurant, et allumèrent le plus qu'ils purent l'émotion populaire.

Théodose, qui avait une haute opinion de la sainteté de l'évêque, et qui était engagé à le soutenir parce qu'il l'avait appelé, ne répondit rien d'abord, et ne prit point d'autre résolution que de donner ordre en diligence qu'on apaisât le tumulte, et qu'on fît retirer le peuple dans les maisons, avec promesse qu'il remédierait à tout.

Nestorius, persuadé que cette émotion venait de la mauvaise volonté que les prêtres et les moines de Constantinople avaient contre lui, au lieu de pourvoir à sa justification ou à la sûreté de sa personne, ne pensa qu'à chercher les moyens de se venger; et comme il reconnut que l'empereur, nonobstant sa faute, aussi dangereuse à l'état qu'à la religion, conservait encore pour lui ses premiers sentiments, et s'intéressait à son affaire, il fut assez hardi pour soutenir ce qu'il avait avancé. Il défendit ses erreurs par des disputes publiques, par des libelles contre les évêques et contre les moines, par des excommunications contre tous ceux qui le contredisaient, et par d'autres moyens violents que lui suggéra sa passion, et que la ville souffrit en attendant les effets de quelque procédure juridique.

Cependant le bruit s'en répandit dans les provinces, et avec le bruit, les livres et les sermons transcrits de Nestorius. Ils furent vus de tous les évêques de l'Orient, et entre autres de Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, le plus docte évêque de ce siècle-là, et choisi de Dieu pour être le grand protecteur de la vérité catholique, et le premier maître en théologie de l'Incarnation du Verbe. Ce saint personnage, à la vue de tant et de si horribles impiétés, touché de zèle et sollicité par les de-

voirs de sa charge à défendre l'honneur de Jésus-Christ, prit aussitôt la plume, et écrivit trois beaux traités contre la doctrine de Nestorius, qu'il envoya à Théodose et aux deux impératrices, sa femme et sa sœur Pulchéria.

Théodose reçut ce présent comme un outrage, et écrivit à ce patriarche des lettres fort désobligeantes. Saint Cyrille ne laissa pas de poursuivre son entreprise, et de se déclarer hardiment l'ennemi et le persécuteur de cette nouvelle doctrine, composant beaucoup d'ouvrages pour l'édification du peuple, et pour l'instruction des autres évêques qui voulaient combattre avec lui. Il écrivit même à Nestorius, et l'exhorta, par raisons et par remontrances charitables, à se reconnaître et à condamner ses premières pensées. Mais Nestorius, prenant ces lettres pour une déclaration de guerre, s'y prépara tout de bon, rangea de son côté ce qu'il put de factieux et de libertins, et commença à attaquer Saint Cyrille comme son plus ardent et son plus redoutable ennemi. Il eut même la hardiesse d'espérer que le pape Célestin se déclarerait pour lui. Il le fit solliciter puissamment, et lui envoya ses sermons avec des commentaires et des gloses, y joignant de riches présents, et tout ce qu'il jugea propre à corrompre l'intégrité de ce juge incorruptible. Mais comme ses erreurs étaient manifestes, son procès fut bientôt terminé à Rome. On y condamna sa doctrine en une assemblée qui se tint exprès, et le pape lui fit savoir que si dix jours après qu'il aurait reçu la nouvelle de cette condamnation, il n'abjurait publiquement et par écrit tout ce qu'il avait enseigné, il serait déposé de sa charge et retranché de la communion des fidèles.

Le mandement d'exécuter cet arrêt et de prononcer l'excommunication de Nestorius fut en-

voyé à Saint Cyrille, qui ne le reçut pas sans regret, mais qui résolut d'obéir sans crainte. Néanmoins, pour y procéder discrètement et tenter les voies de la douceur et de l'amitié, il voulut prendre les avis des évêques de sa province, et tirer d'eux les lumières nécessaires à faire réussir ce dessein d'accommodement. Il les convoqua dans Alexandrie, où ils tinrent ensemble un petit concile. La conclusion de leurs conférences fut de députer à Nestorius quatre prélats de leur corps, pour l'avertir respectueusement de ce que l'Église trouvait à reprendre en ses écrits, et pour lui persuader de satisfaire à sa conscience et à son honneur par une rétractation volontaire. Les députés firent le voyage, et se transportèrent à Constantinople ; mais au lieu d'un évêque ou d'un homme, ils trouvèrent un lion armé qui gardait sa caverne, et qui s'était renfermé avec une compagnie de soldats dans la maison épiscopale, dont on leur défendit l'entrée ; de sorte qu'ils ne purent lui parler, ni signifier leurs commissions que par des entremetteurs. Ils n'omirent aucun soin pour l'assurer de leur respect, et de l'affection du patriarche et des autres Pères qui les avaient envoyés ; ils ne parlèrent que très-civilement, et toujours en des termes de soumission ; néanmoins, leurs civilités n'eurent aucun effet, sinon de mettre ce criminel en fureur. Après beaucoup de voyages de part et d'autre, la dernière réponse qu'il leur envoya fut qu'il excommuniait Saint Cyrille, son synode et son église, et qu'il ferait repentir tous ceux qui avaient osé parler ou écrire à Rome à son désavantage.

Comme il ne manquait pas de flatteurs et d'adorateurs intéressés qui applaudissaient à sa folie, et que plusieurs personnes qui espéraient de profiter des afflictions publiques, faisaient croître le

mal visiblement de jour en jour, Célestin, et tous les évêques qui avaient dans l'âme des sentiments catholiques, jugèrent qu'ils n'en pouvaient arrêter le cours que par un concile général; ils écrivirent au patriarche de Jérusalem, et aux autres qu'ils crurent avoir quelque autorité sur l'esprit de l'empereur, pour lui en faire la proposition, et pour lui remontrer combien cette convocation d'un synode était nécessaire au bien commun de la religion et de l'empire. L'empereur, qui commençait à soupçonner que son évêque avait tort, et qui, d'ailleurs, cherchait sincèrement la vérité et sentait du zèle pour la gloire du Fils de Dieu, n'eut aucune peine à y consentir. Dès qu'on lui en parla, il convint du temps et du lieu, et il manda à Saint Cyrille et aux autres patriarches métropolitains qu'ils se tinssent prêts, et qu'ils écrivissent chacun aux évêques de leurs provinces de se trouver à une assemblée universelle, qui, suivant les volontés du pape Célestin, se tiendrait en la ville d'Éphèse, aux fêtes de la Pentecôte de l'année suivante, qui était l'an du salut 431.

Les patriarches envoyèrent promptement leurs ordres, et tous les prélats qui se trouvèrent en état les reçurent avec joie, et se préparèrent à venir rendre à l'Église le service qu'elle attendait de leur part en cette importante occasion.

Nestorius partit dès Pâques, et prit le chemin d'Éphèse, où il arriva des premiers, accompagné d'une grande suite d'officiers qui semblaient marcher à la guerre. Saint Cyrille s'y rendit aussi de bonne heure; et comme il portait la qualité de légat du pape et qu'il devait tenir le premier rang en l'assemblée, il entra pompeusement dans la ville, et il y mena le train le plus magnifique qu'il put, et le plus propre à soutenir la splendeur de sa légation et de son autorité souveraine.

Juvénal, patriarche de Jérusalem, et les évêques de sa province, n'arrivèrent que le jeudi d'après la fête. Peu d'Africains purent venir, à cause que leur pays était alors misérablement affligé par les courses des Vandales. Théodose avait particulièrement invité Saint Augustin, mais ce grand homme mourut avant que la lettre arrivât. Le quatrième patriarche, Jean d'Antioche, se fit attendre. La compagnie lui fit l'honneur de différer l'ouverture du concile deux semaines entières au delà du jour assigné, et de ne vouloir parler de rien qu'on n'eût eu de ses nouvelles. Il en envoya à la fin par les évêques d'Hiérapolis et d'Apamée, qui supplièrent les Pères de sa part qu'on ne l'attendît pas davantage, assurant qu'il ne pouvait pas venir. On ne jugea pas à propos de douter de la vérité de leur témoignage ni de différer plus longtemps. Le concile fut ouvert le 28 juin, dans la grande église de Notre-Dame, où se rencontrèrent plus de deux cents évêques, et où parurent aussi deux comtes, l'un nommé Irénée, qui était là sans aucune autorité et sans autre dessein que celui de servir Nestorius son ami, si l'occasion s'en présentait; l'autre, Candidien, envoyé par Théodose pour servir l'assemblée, et pour empêcher que les séditieux n'en troublassent le repos.

Ce fut à la supplication de celui-ci que le tout commmença par la lecture des lettres de l'empereur, qui furent lues et écoutées respectueusement. On voulut ensuite commencer les conférences sur les affaires les plus pressées; mais comme on s'aperçut que Nestorius n'était pas à la compagnie, les Pères ne jugèrent point à propos de passer outre, et de parler de rien avant qu'on fût allé l'avertir et supplier de venir tenir son rang. On lui envoya, en trois jours différents, trois députations d'évêques, qui ne rapportèrent de sa

part au concile que des refus et des réponses très-indignes. Il répondit arrogamment à la première, qu'il délibérerait la nuit suivante, et qu'il ferait ce qu'il aurait délibéré. A la seconde, les députés trouvèrent devant la porte des soldats armés qui leur défendirent d'entrer, prétendant que Nestorius était malade et qu'il ne pouvait parler à personne. Néanmoins, après qu'ils eurent attendu durant quelque temps, assurant toujours qu'ils n'avaient qu'un mot à dire et qu'il fallait absolument qu'ils portassent quelque réponse, un prêtre parut, et leur vint signifier que Nestorius ne serait du concile que lorsque le nombre de l'assemblée serait parfait par la venue du patriarche d'Antioche, qui était un des plus considérables Pères de l'Eglise, et dont l'absence rendait nulles toutes les conclusions. A la troisième, les prélats députés trouvèrent encore les portes fermées et gardées au dehors par un plus grand nombre de soldats, qui ne leur permirent pas d'approcher. Ils demeurèrent plus d'une heure dans la rue exposés à un soleil ardent, et sur leurs pieds, attendant que quelqu'un prît compassion de leur peine, et allât avertir au moins quelque officier de Nestorius de les venir écouter. Mais ces soldats, instruits des intentions de leur maître, les laissèrent attendre jusqu'à la fin, et passèrent le temps à s'en divertir, les repoussant avec insolence quand ils voulaient s'approcher de la muraille pour s'appuyer ou pour y trouver un peu d'ombre. Ils exercèrent envers eux d'autres outrages, qui les obligèrent enfin à se retirer sans avoir rien fait, et à aller rapporter au concile ce qui leur était arrivé.

Le concile cessa d'envoyer des députés, et sans attendre davantage, commença à délibérer et à tenir les conférences sur tous les points de la doc-

trine et de la cause de Nestorius. Lui-même, comme je l'ai dit, était son propre accusateur par une multitude d'écrits qu'il avait signés, et il y avait là très-peu d'évêques qui ne fussent parfaitement instruits de ses opinions et de ses actions criminelles, de sorte qu'en peu de temps et sans aucune contrariété d'avis, le procès, se trouvant en état, fut jugé et terminé par un arrêt solennel. L'arrêt portait que les propositions de Nestorius étaient contraires à la doctrine de l'Évangile, à la foi des anciens Pères et au symbole de Nicée; que ce qu'il avait particulièrement dit de l'Incarnation du Verbe et contre l'honneur de la Vierge Mère, c'étaient des blasphèmes abominables, dignes d'exécration et d'anathème, et que, pour cela, le concile le déclarait déposé de l'épiscopat et retranché du nombre des prêtres, chassé de l'Eglise et de la compagnie des fidèles, pour n'avoir plus de part qu'avec les réprouvés et les apostats.

Dès que cette condamnation fut prononcée, ce qu'on fit presque en pleine nuit, afin de contenter l'impatience du peuple, qui attendait depuis le matin à la porte de l'église, on l'envoya publier par tous les carrefours de la ville. Jamais la Vierge n'a reçu des hommes de plus visibles et de plus saintes démonstrations du respect et de l'amour extrême qu'ils ont pour elle, qu'elle en reçut en cette fameuse nuit. On entendit de si grands éclats de joie, et l'on vit parmi ce peuple dévot de si beaux transports, qu'ils semblaient tous animés de l'Esprit divin et enlevés hors d'eux-mêmes. Ils pensèrent étouffer les évêques par leurs embrassements et par leurs caresses. Quand ils les virent sortir de l'église, ils jetèrent à pleines mains des fleurs sur eux, couvrirent tous les pavés de lauriers et d'herbes odoriférantes, embaumè-

rent les rues d'encens et de parfums précieux ; ils semblaient presque les adorer, prosternés à terre, et ils voulaient qu'ils passassent sur leurs corps, qu'ils les sanctifiassent par l'attouchement de leurs pieds. Ces illustres prélats marchaient parmi les acclamations et un nombre infini de lumières ; toutes les mains étaient chargées de flambeaux pour les conduire en leurs maisons.

La joie ne fut pas moindre dans Constantinople. Lorsque la lettre synodale du concile y fut arrivée, et que le courrier qui la portait à l'empereur parut dans les rues, le peuple transporté courut après lui jusqu'au palais pour apprendre cette nouvelle si impatiemment désirée. Saint Dalmatie, religieux d'une éminente sainteté, qui, depuis quarante ans, n'était pas sorti une seule fois de sa cellule et n'avait eu conversation qu'avec Dieu, averti par un ange de l'arrivée du messager, sortit à l'instant, et courut aussi bien que les autres au palais impérial. Les prêtres et les religieux, pressés de la même impatience, y allèrent en procession, tenant tous des cierges à la main, et chantant des hymnes et des psaumes mélodieux en l'honneur de la Vierge-Mère. On vit après eux une foule innombrable de personnes ; tout Constantinople était dans les rues et aux portes de l'empereur, en attendant et en demandant la lecture des lettres. Théodose ne différa pas de les ouvrir ; mais afin qu'elles fussent écoutées par un plus grand nombre de personnes et avec plus de satisfaction et de respect, il les envoya lire dans la grande église. Le peuple y courut, s'y répandit en foule, et y étant assemblé, il entendit enfin raconter ce qui s'était passé dans Éphèse, et comment la doctrine de Nestorius y avait été condamnée d'un commun consentement par tous les évêques. Ce grand auditoire confirma la condamnation. On entendit

aussitôt une multitude infinie de voix qui crièrent anathème à Nestorius, et qui, durant plusieurs jours, continuèrent de le dire, et de rendre à la maternité de Notre-Dame tous les honneurs que leur dévotion leur inspira.

Il est vrai que cette sainte et juste joie fut inopinément troublée par quelques divisions que le démon fit naître dans l'assemblée des prélats à l'occasion du patriarche d'Antioche qui survint, et dont la venue n'avait été retardée que par les intrigues de Nestorius. Les ennemis de Saint Cyrille inventèrent contre lui de fâcheuses calomnies, et portèrent l'empereur à le traiter fort indignement. Enfin, l'orage fut grand, mais il ne dura pas. Les rayons du soleil percèrent bientôt les nuées et rendirent le jour. L'innocence du patriarche, la sainteté du concile et la vérité des choses furent connues de tout l'univers, et particulièrement de Théodose.

Cet empereur, honteux de sa faute, et éclairé d'une lumière céleste qui lui fit voir la profondeur du précipice dont il s'était approché, répandit des larmes capables d'effacer de plus grandes taches, et expédia promptement des ordres pour la justification de Saint Cyrille et pour la punition de Nestorius, qu'il condamna à un exil perpétuel. Ses ordres furent portés à Éphèse, et exécutés; et afin que l'Église ne doutât pas de la sincérité de ses intentions, il fit assembler ce qu'il y avait d'évêques à Constantinople, et les pria de nommer et de sacrer au plus tôt une autre patriarche pour tenir la place des Nestorius : ce qu'ils firent avec beaucoup de sagesse, choisissant un nommé Maximien, homme d'une grande probité, dont l'élection ne manqua pas d'être agréée par Théodose, approuvée par le concile et confirmée par le pape Célestin.

L'empereur, ne se contentant pas de cela, voulut signaler davantage son zèle contre l'hérésie, et en laisser d'éternelles marques à la postérité: il ordonna que le nom de Nestorius ne serait plus prononcé qu'avec horreur dans Constantinople et dans l'empire, qu'on n'appellerait pas ses sectateurs Nestoriens, mais Simoniens; que tous les exemplaires de ses livres et de ses écrits seraient brûlés, et que ceux qui les liraient ou retiendraient seraient bannis et tous leurs biens confisqués. De plus, il ordonna que le même Nestorius, afin qu'il fût plus éloigné de Constantinople, et qu'il portât en des déserts écartés l'air contagieux de sa personne, serait encore conduit dans un petit coin de la Lybie, afin qu'il n'eût conversation avec aucun Chrétien, et que son hérésie mourût avec lui. Le malheureux y fut conduit en effet, et enchaîné dans une prison. Les nomades qui couraient en ces quartiers-là ayant rompu ses fers et l'ayant remis en liberté, il s'en alla en divers endroits de l'Égypte semant ses blasphèmes contre Notre-Dame, et combattant pour ses erreurs avec une opiniâtreté diabolique. Néanmoins, la justice divine le poursuivit partout. Après de longues courses, et diverses sortes de persécutions qu'il souffrit en chaque ville, ce misérable étant enfin abandonné des princes, des évêques et de tous les hommes, qui se lassèrent de le maudire, les vers se rendirent ses derniers bourreaux, et le tourmentèrent cruellement. Ils se formèrent sur sa langue, qui avait prononcé tant de blasphèmes, et de là, descendant jusqu'aux entrailles, lui firent sentir des douleurs désespérées, qui le poussèrent enfin à se donner par ses propres mains le coup de la mort. Il mourut dans une caverne de bêtes, qui était sa retraite, et quelques-uns ont cru que

la terre s'ouvrit pour recevoir son cadavre, et qu'il fut emporté par les démons.

Il semble que l'hérésie, la discorde et la guerre s'évanouirent avec lui. Durant quelques années, on goûta en paix dans l'Église les fruits d'une si heureuse victoire. La vérité triompha partout; les chaires des théologiens et des prédicateurs retentissaient des louanges de la Vierge-Mère; l'entretien commun des familles et la dévotion générale de l'univers étaient de l'appeler Mère de Dieu, et de parler sans cesse de la Divinité de Jésus-Christ.

Sur quoi le démon, contraint de succomber à la force et de laisser parler l'univers, s'avisa de ce que j'ai dit à l'occasion de cette ferveur des Chrétiens et de leur zèle pour la Divinité du Sauveur, de vouloir détruire la croyance de son humanité, et tâcha de persuader qu'il n'était pas homme. Cette entreprise, qu'il poussa bien plus loin et avec bien plus de fureur que la première, excita partout des mouvements inconnus jusqu'alors, et par lesquels l'Église fut ébranlée plus qu'elle ne l'avait été depuis sa naissance, et plus qu'elle ne l'a jamais été depuis. Voici une partie des choses mémorables qui s'y passèrent.

Maximien, qui prit la place de Nestorius en la chaire de Constantinople, eut pour successeur Proclus, et après lui Flavien, que la persécution des Eutychéens a fait mettre au nombre des martyrs et a rendu fort renommé dans l'histoire. Ce grand homme, dix-huit ans après le concile d'Éphèse, ayant assemblé un petit synode en son palais pour y décider des différends de juridiction survenus entre quelques évêques de sa province, y vit naître inopinément des confusions déplorables. Un des prélats qui se trouvèrent là, homme savant, dont les historiens parlent avec

honneur, et qu'ils mettent entre les plus grands personnages de son siècle, je veux dire Eusèbe, évêque de Dorilée, lui présenta une requête où il l'avertissait qu'un certain moine nommé Eutychez, prêtre de son diocèse et supérieur d'un grand monastère, avait inventé une nouvelle doctrine touchant l'Incarnation, et qui, sous prétexte de s'éloigner de l'erreur de Nestorius et de mieux établir la croyance de l'unité de l'hypostase, soutenait qu'il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ ; que la nature humaine, convertie en la nature divine, et consumée par la force du Verbe durant le mélange que le Saint-Esprit avait fait des deux, n'y retenait que sa figure et ses apparences humaines, et que sous ces apparences, le seul Verbe avait fait et souffert tout ce que l'Évangile nous raconte du Sauveur; que l'homme n'avait point enduré la mort, puisqu'il n'y avait qu'un Dieu sur la croix, revêtu de notre ressemblance, et que, bien que le Saint-Esprit se fût servi de la substance d'un vrai homme pour la mêler avec la substance du Fils de Dieu et pour former Jésus-Christ, néanmoins, la vérité de cette substance humaine étant détruite et abîmée dans l'immensité de l'essence divine, il n'était resté que l'ombre de l'humanité conservée miraculeusement au milieu de tant de splendeur, et que c'était cette ombre qui avait paru au dehors sur la croix, tandis qu'au-dessous, il n'y avait point d'autre substance qu'une substance immortelle et impassible.

Flavien et les autres Pères de la Compagnie furent étonnés d'entendre cette nouvelle doctrine. Ils crurent néanmoins d'abord que le remède était facile, parce qu'Eusèbe avait ajouté que, depuis longtemps, cet Archimandrite lui témoignait de la confiance et qu'ils s'entr'aimaient beaucoup. On lui

représenta qu'il pouvait très-aisément, par un mot de remontrance charitable, désabuser son ami, et le reppeler de ses égarements dans le droit chemin de l'Évangile. Mais l'évêque ayant répondu qu'il avait déjà fait tout ce qu'on pouvait attendre de son zèle particulier, qu'il avait épuisé toutes les raisons possibles sans aucun effet, et que les choses étaient en un état qu'il ne savait plus d'autre remède que d'en avertir l'Église, et d'implorer son secours contre le mal qui se répandait en plusieurs endroits du diocèse, on jugea à propos de penser sérieusement à cette affaire, et les avis furent d'envoyer quérir Eutychez. Un prêtre et un diacre ayant été aussitôt députés, ils allèrent le trouver, et lui signifièrent le commandement de la compagnie, et l'ordre qu'ils avaient de l'emmener avec eux.

Eutychez s'excusa sur sa règle et sur son vœu, qui lui défendaient de sortir sous peine de péché mortel; que son monastère était un sépulcre d'où il avait promis à Dieu qu'aucune puissance humaine ne le tirerait jamais. Il ajouta que ce n'était pas le zèle de la religion, mais une rupture d'amitié et un désir secret de vengeance qui avaient obligé Eusèbe de le trahir lâchement et de le diffamer dans le synode.

Les Pères, offensés de sa désobéissance, lui députent deux autres prêtres avec une lettre synodale, lui commandant de venir, et employant les formes et les termes d'une autorité souveraine pour l'obliger à paraître. Les députés, malgré l'opposition des moines, qui voulurent les arrêter à la porte, sous prétexte que leur Père était malade, vont jusqu'à sa chambre et lui mettent la lettre entre les mains. Eutychez, aussi peu malade que scrupuleux, contrefait l'un et l'autre, leur tient de longs discours sur les incommodités de sa vieil-

lesse et sur l'importance de son vœu de clôture, et leur dit enfin nettement qu'il n'y ira pas.

Les Pères persistèrent dans leur résolution, et lui envoyèrent une troisième ambassade. Le moine persista dans son opiniâtreté : toute sa déférence fut d'envoyer un autre moine nommé Abraham pour exposer sa doctrine, et pour la soutenir de sa part devant cette auguste compagnie. Mais ayant su que les prélats, scandalisés de cette hardiesse inouïe, se disposaient à le punir exemplairement, il changea de pensée, et la peur le fit enfin parler avec plus de soumission, c'est-à-dire avec une malice plus respectueuse et mieux couverte. Il les envoya supplier d'attendre huit jours, et de lui accorder ce peu de temps pour reprendre ses forces, et pour se préparer à supporter le travail et l'incommodité du chemin, promettant qu'il ne manquerait pas alors d'obéir et d'aller recevoir leurs commandements. Le malheur de l'affaire était que Chrysaphius, premier ministre d'état, et qui pouvait tout sur l'esprit de l'empereur Théodose, haïssait le patriarche Flavien, et que le refus que cet évêque avait fait autrefois de reconnaître par un présent simoniaque la faveur qu'il avait reçue du ministre en sa promotion, avait suscité dans son cœur un désir de vengeance qui n'était pas encore éteint.

Eutychez employa les huit jours qu'on lui avait accordés, pour former sur cette haine des desseins et des espérances; et quand il crut avoir disposé toutes ses intrigues et dressé les ressorts de sa faction, il partit enfin, suivi d'un grand cortége de moines, et vint se présenter hardiment devant le concile. Quoiqu'un régiment, conduit par Florentius Patrice et envoyé de la part de Chrysaphius, eût précédé Eutychez, et qu'il semblât que cette troupe de soldats n'était là que pour le dé-

fendre et le protéger, les Pères néanmoins conservèrent leur liberté. Ils interrogèrent le moine sur tous les articles de l'Incarnation du Verbe, et lui ordonnèrent d'en parler à haute voix, de la même façon qu'il avait fait à l'oreille de ses confidents, et de déclarer les pensées qu'il avait conçues de ce mystère adorable. Eutychez, ne doutant pas que sa doctrine serait en sûreté parmi tant de gardes, la découvre sans rien craindre, et soutient que les deux natures en Jésus-Christ, parfaitement distinctes avant leurs approches et leur liaison, se confondirent dès le moment qu'elles s'approchèrent, et que, durant leurs embrassements, la nature humaine opprimée sous la gloire et la grandeur de la Divinité, se transforma et se perdit, et qu'il ne resta plus qu'une nature, et une personne divine entremêlée de je ne sais quelle ombre d'humanité, et que cela s'appelle Jésus-Christ.

Les Pères remontrèrent à ce dogmatiste qu'il s'égarait de la foi de Nycée avec plus d'absurdité qu'aucun hérésiarque n'avait fait jusqu'alors, et ils eurent la bonté de l'exhorter à se reconnaître, et tâchèrent, par des remontrances paternelles, de le ramener dans le sentiment commun de l'Église. Mais comme ils virent que la faveur de Florentius et l'escorte de ses soldats le rendaient de plus en plus opiniâtre et hardi, ils furent contraints de lui témoigner que ces secours humains ne les effrayaient pas, et qu'ils ne craignaient que Dieu seul. Ensuite ils prononcèrent contre lui un arrêt de condamnation, déclarèrent sa doctrine fausse, hérétique et détestable, lui, dégradé de sa prêtrise, déposé de sa charge de supérieur, retranché du nombre des fidèles, et tous ceux qui le soutiendraient en ses mauvaises opinions, excommuniés avec lui. L'arrêt fut signé de trente évêques et de vingt-cinq abbés, sans que Florentius, ou ceux

de sa suite osassent ou jugeassent à propos de s'y opposer, croyant que, puisqu'on ne touchait point à sa personne, il fallait former un appel, et agir contre le synode par des procédures juridiques.

Eutychez suivit leur sentiment, et en appela au Pape, qui était alors Saint Léon. Il écrivit à Sa Sainteté, et l'avertit que le patriarche de Constantinople et les évêques de sa province voulaient ressusciter l'hérésie de Nestorius, et qu'ils venaient de condamner la confession et la foi du concile d'Éphèse. Saint Léon, étonné de cette nouvelle, écrit à Flavien et se plaint de lui. Flavien se justifie. Il y eut diverses réponses et diveres informations de part et d'autre, mais enfin, le Pape, parfaitement instruit de la vérité par les lettres de toutes les personnes de croyance et de vertu, confirma la condamnation d'Eutychez et approuva les actes du concile provincial.

Le moine, condamné à Rome, en appela à l'empereur, et par une conduite qui surprit et affligea tous les gens de bien, le fit supplier de se rendre juge de cette cause. L'Empereur, dont les vertus extraordinaires étaient mêlées de quelques vices qui en diminuaient l'éclat, et dont la puissance ne servait plus alors qu'à soutenir les passions de Chrysaphius, consentit à la supplication de l'hérétique, et commanda que les évêques se rassemblassent sous un autre président, et qu'on permît aux religieux d'Eutychez de disputer contre les docteurs catholiques pour les opinions de leur maître.

Il fallait obéir, et ce fut au moins une consolation pour les Pères du concile que Théodose eût la retenue de ne vouloir pas juger par soi-même un procès dont le jugement n'appartenait qu'à l'Église. Les conférences et les disputes durèrent longtemps, mais Dieu voulut qu'elles se terminassent

par la confirmation de tout ce qui s'était fait auparavant, et qu'Eutychez y fût encore condamné.

Ce moine, accablé de tant de condamnations, eut la force et le courage de se relever de cet accablement pour faire de nouvelles entreprises. Son esprit inventif et factieux s'avisa de recourir au patriarche d'Alexandrie nommé Dioscore, sur l'espérance que le successeur de Saint Cyrille s'intéresserait à la défense des opinions de ce saint personnage, qu'il prétendait et publiait effrontément être les mêmes que les siennes. Outre qu'il savait bien que la jalousie que Dioscore avait contre Flavien, le rendait disposé à écouter des plaintes contre lui, et que le patriarche d'Alexandrie aurait de la joie qu'après Nestorius, un autre patriarche de Constantinople fût accusé d'hérésie, afin que ce patriarcat étant décrié par des erreurs continuelles, on le renversât comme un siége d'iniquité, et qu'on rendît le premier rang à l'Église d'Alexandrie.

Dioscore, autrefois archidiacre de Saint Cyrille, et élevé par les soins de ce grand homme pour lui succéder, après avoir acquis cette honorable succession, dégénéra des vertus de son prédécesseur et de son maître; et devint le scandale de l'Église et l'horreur du peuple par le débordement de ses passions, auxquelles il promettait tout, et qui l'engagèrent dans des assassinats et des meurtres, dont la cause était encore plus infâme que le crime n'était atroce. Eutychez s'adresse donc à lui, et implore sa puissance et sa justice contre la persécution de Flavien. Dioscore le reçoit à bras ouverts, et entreprend l'affaire ardemment, et avec la résolution d'y ruiner Flavien, et de pousser dans un même précipice l'évêque et la cathédrale qui nuisaient à sa grandeur. Il vit bien d'abord qu'il ne devait pas être seul, qu'il avait besoin d'être sou-

tenu par le nombre, et que les évêques de sa province ne suffiraient pas pour une si dangereuse entreprise.

Sur quoi la pensée lui vint d'écrire à Théodose, et de lui représenter que l'affaire d'Eutychez était de grande conséquence, et qu'elle ne pouvait être bien jugée que par un concile général, qu'il obligerait l'Église, et qu'il étoufferait quantité de malheurs dans leur naissance, s'il voulait envoyer au plus tôt son mandement à tous les evêques du monde, pour s'assembler au lieu et le jour qui lui sembleraient le plus commodes. Théodose, recevant les lettres, vit entrer Flavien qui, par une inspiration divine, venait s'opposer au dessein de Dioscore, et faire à l'empereur une remontrance sur les misères que cette assemblée devait infailliblement produire. Saint Léon averti se joignit à Flavien, et écrivit fortement à Théodose, afin de rompre l'entreprise dont il prévoyait les suites funestes. Dioscore récrivit de son côté, et soutint si bien sa proposition et sa cause par le crédit des favoris de la cour et des grands de Constantinople, qu'enfin il la fit réussir, et que, malgré le Pape et le Patriarche, le mandement fut envoyé aux évêques de s'assembler dans la ville d'Éphèse, et d'y venir célébrer un second concile général.

La violence et la fraude l'emportant sur la religion, il fallut céder. Les évêques appelés sortent de leurs provinces, et viennent de tous les endroits de l'univers se rendre à Éphèse au temps assigné. Les quatre patriarches s'y trouvèrent avec des desseins bien différents, et ils y parurent comme sur un théâtre de gloire, ne prévoyant pas qu'ils montaient sur un échafaud. Saint Léon, pour ne pas rompre avec l'empereur, et pour ne pas ruiner le reste de ses espérances, envoya quatre légats, qui furent un évêque, un prêtre, un diacre et

un notaire, et qui apportèrent de sa part deux lettres, l'une à Flavien et l'autre au concile, où il exposait ses pensées contre la doctrine d'Eutychez, et expliquait admirablement bien les sentiments de l'Église catholique touchant le mystère de l'Incarnation.

L'empereur envoya, d'une part, Barsumas Archimandrite, et lui permit de soutenir par la dispute la cause de tous les moines déclarés en faveur d'Eutychez, et d'autre part, Elpidius, Comte du sacré Consistoire, accompagné d'un bon nombre de gens de guerre, avec ordre, sous prétexte de défendre le concile, de servir Dioscore, et d'empêcher que les Eutychéens ne reçussent aucun déplaisir.

Ce conciliabule, où l'injustice usurpa visiblement la préséance et l'autorité, fut ouvert le huitième du mois d'août de l'an quatre-cent quarante-quatre. Le comte Elpidius, qui s'appelait l'ambassadeur de Théodose, fit d'abord plus que son maître n'eût osé faire : il commanda que la première affaire de l'assemblée fût d'examiner les actes du concile provincial de Constantinople. Les légats du Pape s'opposèrent à cette violence, et ordonnèrent qu'on commençât par la lecture des lettres apostoliques. Eutychez et les Eutychéens réclamèrent contre la proposition des légats, et prétendirent que Flavien, leur ennemi, les ayant traités ce jour-là même, ils n'étaient point recevables en la cause, et que tout ce qu'ils diraient serait suspect. Les légats, surpris de voir ce désordre et l'impudence en un si haut point d'autorité, au lieu de répondre à ces moines, se levèrent et sortirent. L'indignation qu'ils avaient de voir que d'autres occupassent les premiers rangs et qu'on n'eût pas observé la coutume, ne contribua pas peu à leur faire prendre cette résolution.

Ceux qui les suivirent de la part de l'assemblée, les arrêtèrent par de fortes supplications, ou plutôt par des violences civiles et respectueuses, auxquelles ils ne purent résister, et qui les obligèrent de revenir. Ils eurent au moins la satisfaction de voir que, pour apaiser leur juste colère, on tâcha de régler les choses, et d'apporter quelque forme de procédure canonique, et quelque ombre de cet ordre ancien, qui faisait toute la beauté des premiers conciles.

Ce réglement déplut à Dioscore et à Barsumas, qui n'étaient pas là pour faire triompher la vérité ni pour rendre ces conférences utiles à l'Église. Tandis qu'on disputait méthodiquement, et que les notaires attentifs écrivaient avec sincérité ce qui se disait de part et d'autre, ces deux chefs de sédition sortirent, et peu de temps après, entrèrent accompagnés d'une multitude de soldats, et de trois cents moines déterminés à commettre toutes les insolences qu'on leur commanderait, et s'étant rendus maîtres de l'assemblée par cette irruption imprévue, commencèrent à y exercer ouvertement une espèce de tyrannie. Ils arrachent les papiers d'entre les mains des notaires, et les déchirent; se saisissent de tous les prélats qu'ils soupçonnaient être affectionnés au patriarche Flavien, et les envoient en prison comme des perturbateurs et des hérétiques; condamnent le patriarche d'Antioche avec les évêques Ibas et Théodoret, et les déclarent déposés de l'épiscopat; présentent des papiers blancs à tous les autres évêques, et l'épée sur la gorge, leur commandent d'y mettre leur signature; font poursuivre les légats du Pape, qui, à la première vue de ce tumulte, s'étaient enfuis; font lire les écrits d'Eutychez, lui donnent des approbations et des louanges comme au réparateur de la doctrine catholique et au prophète envoyé de Dieu pour

défendre la foi de Nicée, et pour expliquer les vérités de son symbole; le rétablissent en ses fonctions de prêtre et en sa charge de supérieur; anathématisent ses accusateurs et ses juges, et enfin, ayant mis au-dessus de la signature des évêques un arrêt d'excommunication contre Flavien et contre Eusèbe de Dorilée, qui étaient là, ils le prononcèrent hautement, et y mêlèrent mille infâmes imprécations contre ce vénérable vieillard.

Flavien, excommunié de la sorte, les yeux baignés de larmes à la vue de cette profanation, en appelle au Saint-Siége. Dioscore, prenant cet appel apostolique pour un affront, en appelle à ses soldats et à ses moines, et leur commande de se saisir de cet excommunié. Les soldats et les moines, également insolents, se jettent sur le patriarche, le chargent de chaînes, l'arrachent de son siége, et le traînent inhumainement le long de l'église. Le saint prélat, environné de tant de meurtriers, crie justice au ciel, et menace Dioscore de la vengeance de Jésus-Christ. Dioscore, transporté de fureur, descend de son tribunal, accourt à Flavien, et par un des plus honteux et scandaleux attentats qui se soient vus parmi les Chrétiens, tout vêtu qu'il est de ses habits pontificaux, lui décharge mille coups sur la tête et sur le visage, et ensuite le foule aux pieds, et le laisse tout couvert de sang et de plaies. Ce saint homme, enlevé avec sa mitre, et ses habits déchirés et mis en pièces, fut porté sur un lit, et de là transporté en exil, où, parmi les larmes et les regrets de ceux qui l'accompagnèrent, il mourut au bout de trois jours.

Eutychez regarda cet assassinat comme un triomphe. Dioscore, dont la conscience réprouvée et abandonnée de Dieu n'y voyait rien que de glorieux, devint plus hardi, s'attribua l'autorité de nommer un successeur, et nomma Anatolius

son secrétaire ; et pour achever par un coup signalé d'impudence, il excommunia le pape Saint Léon, et prononça contre lui le même anathème.

Saint Léon reçut comme autant de coups mortels les nouvelles de ce parricide et des malheurs qui l'avaient suivi. Néanmoins, sa vertu le soutint contre les atteintes d'une tristesse désespérée, dont il sentit d'abord les premiers mouvements, et il ne songea plus qu'à chercher les moyens les plus doux de remédier au mal. Il en trouva en effet de très-propres, mais la fermeté de Théodose les rendit inutiles, et durant quelques années, les soins de ce grand Pape n'eurent point d'autre effet que de toucher les cœurs du peuple et des princes qui ne le pouvaient servir. Mais enfin, l'empereur Valentinien venant à Rome avec sa mère Placidie et sa femme Eudoxe pour y visiter les tombeaux des saints apôtres, il alla au-devant d'eux, et leur raconta ce que cette impie synagogue avait attenté contre l'Église, et il mêla tant de soupirs et tant de pleurs au récit qu'il leur fit de la mort de Flavien, qu'il força l'empereur et les impératrices de pleurer avec lui, et de lui accorder à l'heure même tout ce qu'il put désirer de leur faveur. Il les supplia d'écrire à Théodose, et de faire en sorte qu'il voulût consentir à la convocation d'un nouveau concile, et qu'il reconnût que l'Esprit de Dieu ne le trouvant point dans les assemblées d'où la justice et la liberté sont bannies, ce qui s'était fait dans Éphèse n'était rien que profanation et abus. Valentinien et Eudoxe écrivirent à Théodose, et firent ce qu'ils purent pour le gagner : mais ce prince résista jusqu'à la mort ; et sa prévention fut telle qu'il déclara par arrêt que Flavien avait été justement massacré, et que le dernier concile d'Éphèse aurait la même autorité dans l'Église que le concile de Nicée.

Dieu ne voulut pas permettre que cet aveuglement produisît de plus grands maux, et que l'hérésie et l'impiété fussent plus longtemps protégées. Peu de temps après cette déclaration, Théodose tomba de cheval, et le coup mortel qu'il reçut de cette chute ruina les desseins et toute la fortune des Eutychéens. Il eut pour successeur Marcien, dont la piété déjà connue releva l'espérance de Saint Léon. Ce Pape écrivit promptement au nouvel empereur pour le conjurer de regarder d'un œil de compassion les ruines de l'Église orientale, et de les vouloir rétablir par les mains des évêques, et par la convocation d'un synode où le Saint-Esprit présidât.

Marcien, témoin oculaire de l'état pitoyable de la religion, et convaincu que le désir du Pape était une inspiration du Saint-Esprit, donna aussitôt son consentement, et assigna la ville de Nicée pour être le lieu où les Pères s'assembleraient. Ils commencèrent en effet à s'y assembler ; mais les légats de Saint Léon, qui furent trois évêques, Pachasius, Lucentius, Julianus, et un prêtre nommé Boniface, étant arrivés à Constantinople, représentèrent à l'empereur qu'il était nécessaire qu'il assistât lui-même au concile, parce qu'en son absence, il n'y aurait que de la confusion, et que, puisque ses affaires et sa santé ne lui permettaient pas d'aller à Nicée, il fallait qu'il changeât l'assignation, et que le concile se tînt à Chalcédoine, qui était proche, et dont le voyage ne lui serait qu'une promenade et qu'un divertissement.

Ce conseil très-sage, qui vint de l'esprit de Saint Léon, et qui fut le principe des grands et admirables succès de ce quatrième concile, ayant été reçu, on contremanda les évêques en diligence, et on leur envoya l'ordre de se rendre à Chalcé-

doine au commencement du mois d'octobre de l'an 451.

Ils vinrent de toutes les contrées du monde jusqu'au nombre de six cent-trente, tant la joie et l'espérance de voir le rétablissement de la doctrine de l'Évangile et de l'honneur de Jésus-Christ, avait touché tous les prélats, et même les moins zélés!

Marcien, à qui quelques affaires ne permirent pas de s'y trouver assez tôt pour les premières séances, envoya, comme il en est parlé dans les actes, des juges et un sénat, c'est-à-dire deux illustres compagnies, l'une composée des plus nobles et des plus grands seigneurs de l'empire, qui possédaient les premières charges de la milice impériale, l'autre composée des plus sages officiers de la justice, et des plus renommés par leurs actions et par leurs emplois. Quoi que quelques interprètes aient voulu dire, Marcien n'eut jamais l'intention de les envoyer pour avoir aucune voix délibérative sur les affaires de la religion et dans les causes ecclésiastiques des prélats: il prétendit seulement qu'ils empêchassent par leur présence qu'il n'arrivât quelque désordre, et qu'ils fussent les témoins de ce que les séditieux tâcheraient de faire, s'il y en avait là quelques-uns qui osassent troubler une si sainte assemblée.

Elle se tint dans l'église de Sainte Euphémie, vierge et martyre, où la religion chrétienne parut revêtue d'une nouvelle majesté. Les deux compagnies de princes et de seigneurs, magnifiquement vêtus et parés des ornements de leurs charges, furent mises au haut de l'église entre les deux rangs des prélats. Les prélats, trois cents de part et d'autre, avec leurs thiares brillantes de pierreries, et couverts de leur pourpre pontificale, furent disposés selon la coutume. Les quatre légats tinrent

les premières places du côté gauche. Anatolius, patriarche de Constantinople, les joignit ; vis-à-vis de lui fut assis Dioscore, patriarche d'Alexandrie, et ensuite les autres patriarches, et puis le reste des évêques, qui remplirent la grande nef de cette fameuse église.

Les légats firent l'ouverture par une parole qui troubla un peu la sérénité de ce beau jour, et qui futpresque la cause d'un malheur irréparable : ils déclarèrent qu'ils sortiraient, si Dioscore ne sortait de son siége de juge et d'évêque, et s'il paraissait au concile autrement qu'en état de criminel. Les seigneurs et les juges laïques, qui en virent la conséquence, répondirent qu'il fallait exposer auparavant les causes de cette exclusion. Les légats répliquèrent qu'on les exposerait quand il paraîtrait en la posture et en l'habit d'un homme coupable. Ceux-là persistèrent à vouloir qu'on commençât par l'exposition des crimes, et ceux-ci par le commandement qu'on devait faire à un criminel de quitter sa place. D'ailleurs, Eusèbe de Dorillée, qui avait été si maltraité au conciliabule d'Éphèse, se leva au milieu de la compagnie, et les larmes aux yeux, demanda justice contre Dioscore. Dioscore la demanda lui-même contre cette infraction des lois et des coutumes, qui ne permettaient pas qu'on parlât d'autre chose que des questions de la foi. En même temps Théodoret, que le Pape et l'Empereur, assurés de sa conversion, avaient envoyé avec ordre qu'il fût reçu, et qu'il tînt son rang parmi les autres, entra dans le concile, et à la vue de cet homme odieux, les confidents de Dioscore et les anciens amis de Saint Cyrille, poussant un cri d'horreur et demandant qu'on chassât ce Nestorien, tous les autres évêques, irrités et animés de zèle, s'écrièrent : *Qu'on chasse le meurtrier et le parricide !* de sorte que ces deux

mots, *Nestorien* et *meurtrier*, firent un tumulte dans l'assemblée, et l'on craignit avec sujet d'y voir renaître les mêmes désordres qui avaient troublé le dernier concile.

Mais le Saint-Esprit, qui présidait à cette assemblée, ramena soudainement la tranquillité, et tous les esprits émus se calmèrent pour écouter la proposition que les juges firent, que le véritable commencement de leurs conférences et le plus nécessaire pour former de justes et de louables résolutions, devait être la lecture des choses qui s'étaient passées en la dernière assemblée d'Éphèse, et le récit des actes de ce concile, dont l'histoire était inconnue à plusieurs de la compagnie.

Il furent en cela divinement inspirés, et prévirent bien que dès qu'on aurait lu ces actes tragiques, les opinions se réuniraient, et que cette grande multitude d'esprits n'auraient plus qu'une même voix et qu'un même sentiment, qui serait la condamnation de Dioscore.

Alors les notaires, ouvrant les cahiers, récitèrens à haute voix ce qui s'y trouva, et lurent les pièces authentiques où étaient contenus les actes et les particularités de cette longue tragédie. Chaque pièce était une déclaration des crimes de Dioscore. Celles mêmes qui avaient été falsifiées en sa faveur lui furent plus désavantageuses que les autres, parce que la multitude des témoins rendait la falsification indubitable.

Il voulut se défendre en produisant le papier où tous les prélats avaient signé avec lui la condamnation de Flavien; mais deux cents de ces prélats protestèrent qu'ils n'avaient signé qu'un papier blanc, et qu'on les avait contraints de le signer, l'épée sur la gorge et en les menaçant de les tuer. Après une longue résistance, lassé de se roidir contre des accusations si fortes, il fut obligé

de se taire, et de laisser lire le reste sans y faire aucune réponse. Le temps de la première séance s'employa à cette lecture, qui dura longtemps. Dès qu'elle fut achevée, les juges se levèrent et sortirent, en témoignant à la compagnie qu'elle pourrait désormais procéder à la condamnation de Dioscore et de ses complices, et qu'il leur semblait qu'il était juste de leur faire souffrir le mal qu'ils avaient injustement exercé envers les autres.

Dioscore, qui vit bien le danger, s'absenta de la deuxième séance et de la troisième, nonobstant le commandement qu'il reçut d'y venir par deux différentes députations. Il donna des excuses aux députés et tâcha de couvrir sa crainte, mais elle ne fut pas moins visible que ses fautes. Il lui était très-inutile de chercher des prétextes et des voiles, tandis que le ciel et le soleil parlaient contre lui, et demandaient justice de ses attentats, dont ils avaient été les témoins.

Ce qui obligea les Pères de ne pas différer à prononcer son arrêt fut que quelques ecclésiastiques envoyés de la part des citoyens d'Alexandrie, ayant demandé permission d'entrer et de parler, présentèrent des requêtes contre ce malheureux patriarche, et dirent de lui des choses plus étonnantes que tout ce qu'on avait dit jusqu'alors : ils parlèrent des extorsions, des concussions, des incendies, et d'autres semblables violences qu'il avait commises impunément dans les maisons des particuliers; ils l'accusèrent d'avoir enlevé des femmes, forcé et violé des filles, corrompu de jeunes hommes, et ils produisirent tant et de si manifestes preuves de leurs accusations que tous ces saints prélats, frémissant d'indignation et d'horreur, poussèrent unanimement leurs voix, et crièrent ensemble anathème contre Dioscore.

L'arrêt en fut distinctement prononcé par les légats apostoliques, qui, en peu de mots, selon la forme ordinaire, déclarèrent que Dioscore, atteint et convaincu d'hérésie, de blasphème, de sacrilége, de trahison, d'adultère, de parricide, était à jamais dégradé de la prêtrise, de l'épiscopat, et de toutes les charges, dignités et fonctions ecclésiastiques. Cet arrêt, trop juste, mais trop miséricordieux, fut signé des six cent-trente évêques qui étaient là, et envoyé à Marcien avec des lettres du synode, qui écrivit aussi au peuple d'Alexandrie pour l'assurer qu'on y avait écouté ses plaintes et qu'on y avait satisfait.

Dans les séances suivantes, les prélats qui avaient assisté au dernier conciliabule d'Éphèse, demandèrent et reçurent le pardon de leur faute, après s'être accusés eux-mêmes, et avoir détesté la faiblesse qu'ils eurent de redouter les menaces, et de succomber à la fureur de leur patriarche hérétique.

Dans la huitième, on parla de l'affaire de Théodoret, qui avait autrefois servi de secrétaire dans les conciliabules de Nestorius, et qui s'était déclaré un des plus ardents protecteurs de sa doctrine. Quoique le Pape eût déjà reconnu la vérité de sa conversion et qu'il l'eût reçu à la communion des catholiques, néanmoins, pour satisfaire plus amplement à l'Église scandalisée, les Pères ne voulurent point déclarer par une sentence synodale qu'il était converti, qu'auparavant ils n'eussent appris ses sentiments de sa propre bouche, et qu'il n'eût abjuré ses erreurs en présence de la compagnie.

C'est une chose merveilleuse que quoique ce grand homme eût quitté toutes les opinions des hérétiques, il ne put néanmoins s'empêcher de faire paraître qu'il lui restait en l'âme quelque

chose de leur naturel et de leur esprit. Il eut peine à parler ingenûment, et il tâcha de couvrir, par des équivoques et par des réponses ambiguës, la honte qu'il éprouvait à condamner ses premières pensées. On lui ordonna de paraître au milieu de l'assemblée, et de prononcer publiquement ces deux paroles : *Anathème à Nestorius!* Messieurs, dit-il, j'ai écrit mes sentiments dans des cahiers que j'ai présentés aux ambassadeurs du Pape Léon : je vous supplie qu'on les lise, et que chacun y connaisse quelle est ma doctrine et ma religion. Il n'est pas question, repartirent les Pères, de savoir ce qu'il y a dans vos papiers, mais de savoir ce qu'il y a dans votre cœur et sur votre langue. Nous voulons que vous parliez. Parlez, et dites *Anathème à Nestorius*. Messieurs, répondit Théodoret, je suis orthodoxe et catholique ; j'ai été nourri et élevé parmi les orthodoxes, et je fais profession de ne rien croire et de ne rien prêcher qui ne soit orthodoxe ; et non-seulement Eutychez et Nestorius, mais tous les hommes qui s'éloignent de la pureté de la doctrine évangélique, me sont étrangers. Parlez clairement et en moins de paroles, dirent les Pères : on ne vous demande que ces deux mots : *Anathème à Nestorius et à sa doctrine!* Au lieu de les dire, lui qui avait résolu de ne point condamner le nom ni la personne de cet ancien patriarche, prit un détour, et fit une réponse qu'il crut spécieuse et propre à détourner aussi les prélats de leur dessein. Messieurs, dit-il, je parle comme Dieu me commande et en la façon que je crois lui plaire. Le rétablissement en mon évêché et le retour en ma patrie me sont choses indifférentes : je ne cherche ici que le bonheur de vous satisfaire et de rétablir ma réputation dans l'Église, en assurant que je suis orthodoxe. Je dis donc que j'anathématise tous les hérétiques obsti-

nés, et nommément ceux qui enseignent qu'il y a deux fils en Jésus-Christ. Les Pères, qui le voulaient voir séparé de parole et d'affection d'avec l'hérésiarque, s'écrièrent en l'interrompant : Il ne faut qu'un mot : dites *Anathème à Nestorius!* Théodoret, comme indigné, répondit : A quoi sert, Messieurs, de le dire, si vous ne connaissez en quel sens je le veux dire, et si je ne vous explique mes sentiments ? Sur quoi il voulut entrer en discours et faire une longue exposition de sa doctrine : mais les cris des juges et des prélats offensés s'élevèrent de toutes parts, et chacun dit : *Voilà un hérétique, voilà un Nestorien. Qu'on chasse cet hérétique, qu'on le jette hors de l'Église et qu'on l'envoie avec son Nestorius !* Théodoret, effrayé, éleva aussitôt la voix, et dit enfin le plus haut et le plus fortement qu'il put : *Anathème à Nestorius!* Ces paroles ayant apaisé le bruit, il remontra modestement qu'il avait fait connaître depuis quelque temps que c'était là sa pensée, et qu'il l'avait déclarée en toutes les façons qu'on pouvait désirer d'un homme sincèrement converti.

Il parla en vrai catholique : de sorte que ceux qui lui étaient le plus contraires furent obligés de se joindre à ses amis, et qu'enfin toute l'assemblée donna un très-honorable arrêt en sa faveur, le recevant en la communion des fidèles et le rétablissant en son évêché. On ne laissa pas, les années suivantes, de faire encore beaucoup de bruit à son sujet, comme il paraît dans les actes du cinquième concile.

Après cela, l'occupation de l'assemblée fut de dresser les articles d'une doctrine orthodoxe touchant l'Incarnation du Fils de Dieu, et de donner à l'Église une confession de foi là-dessus, qui fût commune et invariable, et qui servît de règle à la théologie de tous les siècles. Afin que la

chose pût s'accomplir plus facilement et avec moins de contestation et de bruit, on jugea à propos que chaque province nommât et députât deux de ses évêques, des plus savants et des plus renommés, et que ces députés, assemblés en particulier avec les légats du Pape, conférassent paisiblement sur les difficultés de la question, et qu'ayant tout éclairci, abrégé et disposé en la forme d'un symbole, ils vinssent le proposer au concile, afin qu'il fût ratifié par les suffrages de la compagnie, et ensuite publié pour être la confession de toutes les églises de l'univers.

Ces doctes et illustres commissaires travaillèrent durant plusieurs jours, se servant de la lettre de Saint Léon écrite à Flavien comme d'un flambeau pour se conduire parmi les obscurités d'un mystère si profond et si ténébreux; et le Saint-Esprit, qui avait conduit la plume de ce grand personnage, ouvrit leur esprit et leur fit entendre le vrai sens de son discours : de façon qu'ils formèrent heureusement une excellente somme de la théologie évangélique; et réduisirent en cinq ou six décisions tout ce que les Chrétiens et les enfants de l'Église sont obligés de croire à l'égard de l'union personnelle des deux natures distinctes et permanentes éternellement en leur parfaite intégrité.

Marcien, que les affaires avaient arrêté jusqu'alors dans Constantinople, étant averti que les députés avaient dressé leur formule, et qu'ils étaient prêts à la proposer au concile, vint aussitôt avec sa femme Pulchérie, pour être présent à cette action, et pour avoir le bonheur de voir la descente du Saint-Esprit sur les langues des évêques.

Dès qu'il fut arrivé, il alla au concile. En entrant, il salua les évêques avec de profondes inclinations, et passant à travers leurs rangs, il monta

sur son trône impérial, et là, il rendit un témoignage admirable de son zèle pour la vérité, exhortant tous ces prélats par une harangue qu'il fit en latin, et puis en grec, de n'avoir aucun sentiment qui ne fût réglé sur les sentiments de l'Église et sur l'opinion des anciens Pères. On lui répondit par une acclamation générale, et par quantité de vœux pour la prospérité de sa personne et de son empire.

Le silence étant fait, Aétius, archidiacre de Constantinople, premier secrétaire du concile, reçut ordre de parler et de prononcer la confession de foi. Ce fut alors qu'après la lecture des deux symboles de Constantinople et de Nicée, on entendit sur la terre ce que vous m'avez demandé, Messieurs, et ce qui est à la fin des discours que je vous ai tenus jusqu'à cette heure: je veux dire, l'explication de ce texte incompréhensible aux anges: *Verbum caro factum est*, et que, durant un saisissement d'admiration et de plaisir, tous les yeux de cette grande compagnie étant levés au ciel et trempés de larmes de joie, les Chrétiens commencèrent à connaître distinctement quelle est la gloire, la sublimité, l'excellence ineffable et l'immensité de la doctrine de l'Évangile:

1° Que Jésus-Christ est un;

2° Qu'il est homme parfait et Dieu parfait;

3° Qu'il est vrai homme, composé de chair et d'une âme raisonnable;

4° Que selon la Divinité, il est consubstantiel à son Père;

5° Que selon l'humanité, il est consubstantiel aux autres hommes;

6° Qu'en tant qu'homme, il nous est semblable en tout, hormis dans l'ignorance et dans le péché;

7° Que selon la Divinité, il a été engendré de Dieu son Père avant les siècles;

8° Que selon l'humanité, il a été engendré de sa Mère, Vierge dans le temps;

9° Que dans les entrailles sacrées de cette Mère, par l'opération du Saint-Esprit, le Verbe a été fait chair et Dieu s'est fait homme;

10° Que cette union du Verbe et de la chair de Dieu et de l'homme n'est pas une conversion de la Divinité en la nature humaine,

11° Que ce n'est pas une confusion de la Divinité et de l'humanité mêlées ensemble et composant un Jésus-Christ;

12° Que ce n'est pas une simple affection de l'une envers l'autre, ni une conformité de sentiments, de volontés et de désirs;

13° Que ce n'est pas une simple présence du Verbe habitant dans l'humanité et la gouvernant par un soin particulier;

14° Mais que c'est une union personnelle des deux natures humaine et divine unies ensemble par l'unité d'une même hypostase;

15° Que cette unité de personnes ne fait pas que les personnes divine et humaine se soient confondues, ou liées, ou assemblées, et que de deux il ne s'en soit fait qu'une;

16° Mais que la personne divine, infiniment simple, invariable et éternelle, est devenue la personne de l'homme, et que l'homme en Jésus-Christ n'a point d'autre personne que le Verbe;

17° Que le Verbe tient les deux natures jointes ensemble;

18° Que cette union ou liaison, qui empêche que les deux natures ne soient divisées, n'empêche pas qu'elles ne soient parfaitement et éternellement distinctes.

Cette doctrine, qui est aujourd'hui la première leçon de nos écoles, n'a pu venir ici-bas qu'avec

un Dieu, n'a pu être dictée que par sa bouche, ni expliquée et découverte que par le Saint-Esprit.

Elle est un chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu; et comme l'incarnation du Verbe est le plus grand miracle de son pouvoir, aussi l'explication de ce mystère est le miracle le plus glorieux et la plus illustre preuve que le Saint-Esprit est présent à l'Église et que c'est lui qui la gouverne. Les hommes en ce concile n'ont eu qu'une même parole et qu'un même sentiment sur un mystère que les anges, suivant leur seule raison naturelle, n'auraient jamais compris, et sur lequel ils n'auraient produit qu'une confusion d'erreurs.

Lorsque les décisions eurent été prononcées, et ensuite signées par les six cent-trente évêques qui étaient là, ces évêques, qui étaient remplis de consolation et de joie céleste, s'écrièrent d'une commune voix : *Hæc fides Patrum : omnes sic credimus : una fides, una voluntas. Omnes idipsum sapimus, omnes consentientes subscribimus. Hæc fides Patrum, hæc fides orbem terræ salvavit.*

L'empereur leur fit de grandes félicitations sur ce succès et cette victoire si glorieuse; mais lorsqu'il parlait encore, ces prélats, saintement animés, élevèrent leurs voix, et firent retentir ces paroles, que l'affection et que le Saint-Esprit leur suggérèrent : *Cœlestis rex, terrenum custodi, per te fides firmata est. Cœlestis Rex, Augustum custodi, per te fides firmata est. Unus Deus qui hoc fecit. Per vos fides, per vos pax. Nestorio, Eutychi et Dioscoro anathema !* Et ils parlaient selon le mouvement du zèle qui les transportait.

Voilà ce que j'ai pu rappeler en ma mémoire, et ce que je puis vous dire pour satisfaire à votre sainte curiosité, qui vous rend aussi savants que vous le devez être touchant le mystère de l'incarnation du Verbe.

Il était temps de se retirer, et parce que la nuit approchait, et parce que le sujet ne demandait pas un plus long discours. Eugène voulut donc quitter la compagnie; mais comme chacun, en se retirant, se joignit aux personnes que le hasard ou l'inclination lui présenta, il se trouva avec Auguste et avec une dame d'esprit et de qualité, qui ne voulurent pas perdre ce peu de temps, et qui tâchèrent de le faire parler encore. Après lui avoir fait deux ou trois petites questions, ils lui demandèrent quelle était l'affaire des Monothélites, dont il leur avait parlé, et quel fut le sujet du mécontentement qu'ils donnèrent à l'Église. Il n'osa pas se dispenser de leur répondre, mais il régla son discours sur la mesure du chemin qui leur restait à faire pour aller au logis.

Les Monothélites, dit-il, furent des gens qui, après le concile de Chalcédoine, conservèrent dans leur âme quelques restes de l'hérésie d'Eutychez, et qui, pour la faire revivre, s'avisèrent d'une subtilité qui eut un commencement de succès, et qui fit craindre de plus grands malheurs qu'il n'en arriva. Il leur vint en pensée de dire que comme l'Église enseignait qu'il n'y avait qu'une seule personne en Jésus-Christ, qui était la personne divine, de même il n'y avait qu'une seule volonté, qui était aussi la volonté de Dieu, espérant que cette proposition passerait sans nulle peine, et puis, quand elle serait établie dans l'esprit des peuples, qu'ils rappelleraient aisément l'opinion de l'unité d'une nature, et qu'il leur serait aisé de rétablir enfin la doctrine d'Eutychez, et de faire dire à toute l'Église : *Une seule personne, une seule volonté, une nature seule et unique.* L'évêque Théodore Pharamite fut le premier inventeur de ce secret, qu'il communiqua à Sergius, patriarche de Constantinople. Sergius l'approuva, et crut que

les autres évêques l'approuveraient, et qu'à la faveur d'une opinion si plausible, ils pourraient venir à bout de leur dessein. Il gagna sourdement plusieurs prélats de ses voisins. L'empereur Héraclius prit le mal des premiers, et le venin se saisit si promptement et si fortement de son cœur qu'il se laissa persuader par des évêques secrètement assemblés, de dresser une certaine *exthesis*, c'est-à-dire une espèce de confession de foi où cette unité de volonté était déclarée, et de la faire afficher à la grande porte de l'église, avec commandement au peuple de la recevoir et d'y ajouter foi.

Sophronius, patriarche de Jérusalem, parla hautement contre cette nouvelle doctrine, et ayant assemblé les évêques de sa province, la condamna avec ses auteurs, qu'il poursuivit depuis par tous les actes d'hostilité qu'on pouvait attendre d'un prélat savant, et ardemment zélé pour la religion catholique. Sergius, et Cyrus, patriarche d'Antioche, firent leurs plaintes au Pape Honoré Ier, et le supplièrent d'arrêter les persécutions de Sophronius, qui étaient, disaient-ils, aussi dangereuses à l'Église qu'outrageuses à leur réputation, puisqu'elles troublaient déjà la plus grande partie de l'Orient; et ils firent entendre à Sa Sainteté que ce prélat philosophe, par sa dialectique pointilleuse, et son opiniâtreté à soutenir et à distinguer les deux volontés du Sauveur, introduisait partout la dispute, la dissension et le schisme.

Honoré, qui aimait la paix, et qui savait combien l'Église était lasse d'examiner des questions, écrivit aux trois patriarches, et leur témoigna que le plus grand service qu'il pouvait rendre à la chrétienté en cette rencontre, était d'obtenir d'eux qu'ils gardassent le silence, et qu'ils s'abs-

tinssent de jamais rien dire ni pour ni contre les deux volontés de Jésus-Christ.

Son conseil ne fut pas suivi. Les Monothélites, favorisés par Héraclius, et puis par Constantin, son fils, qui lui succéda, continuèrent de parler ; et comme rien ne s'opposait à l'accroissement de leur hérésie, ils la répandirent en plusieurs provinces, et corrompirent les membres les plus nobles et les plus saints de l'Église orientale. Ce qui rendit la contagion plus pernicieuse, fut que trois patriarches, Sergius, Pyrrus et Paulus, qui se succédèrent de suite en la chaire de Constantinople, furent trois puissants séducteurs qui entreprirent chacun avec passion de la communiquer aux autres et d'en infecter tout l'empire. Le dernier poussa si ouvertement ses mauvais desseins qu'il contraignit le Pape Théodore de le déposer de l'épiscopat, et son successeur Martin Ier, d'assembler à Rome un concile national pour tâcher, par une solennelle condamnation de cette hérésie, d'en arrêter le progrès. Les suffrages communs de cent-cinquante évêques la condamnèrent, mais ils ne l'abattirent pas. Ce coup augmenta sa fureur, et lui fit faire de plus grands désordres.

L'empereur Constans, Monothélite déclaré, crut que toute la honte de l'anathème tombait sur lui, et prit la résolution de l'effacer par le sang du Pape. Il donna ordre à l'Exarque de Ravenne de s'en saisir, et de le lui envoyer à Constantinople. Le saint Pontife y fut conduit comme un criminel, et de là en Chersonèse, où il versa son sang goutte à goutte, et endura un martyre de plusieurs années, parmi des tourments où ses bourreaux mêmes ne le pouvaient contempler sans larmes et sans admiration.

Constans fut puni dès ce monde, et il mourut d'une mort infâme et tragique. Son fils et son suc-

cesseur, Constantin Pogonat, choisi de Dieu pour réparer les fautes de son père et de ses autres prédécesseurs, n'eut pas sitôt pris le gouvernement de l'empire que, de lui-même, par l'inspiration de Dieu, il envoya proposer au Pape Agathon d'assembler un concile général pour abattre cette hydre qui avait tant de têtes et tant de protecteurs. Agathon adora la miséricorde de Dieu, qui avait inspiré à ce pieux monarque de si bons sentiments, et qui faisait naître le remède d'où l'on n'attendait que la mort; il embrassa avec des transports de joie la proposition de l'empereur, et apporta aussitôt les diligences nécessaires pour la convocation du concile, qui fut assigné à Constantinople.

Ce concile eut un succès merveilleux. Trois patriarches s'y trouvèrent; l'empereur même voulut y être en personne, accompagné des principaux seigneurs de sa cour. Les conférences durèrent quelques mois avec un grand ordre, et elles se terminèrent par la condamnation de l'hérésie, et par la décision qui porta que Jésus-Christ a deux opérations et deux volontés distinctes, et que, sans être ni confuses ni séparées, elles sont en lui aussi véritablement deux que les deux natures, mais que la volonté humaine est sujette à la volonté divine, lui rendant une obéissance éternelle.

Jamais les hérétiques n'ont été si hardis ni si effrontés à inventer des fourberies, à falsifier les écritures et à mentir publiquement, qu'ils le furent en cette assemblée : mais aussi, jamais les hérétiques n'ont été si honteusement surpris dans leurs mensonges, ni contraints avec tant d'ignominie de reconnaître et de confesser leur malice, qu'ils le furent en cette occasion. La plupart se condamnèrent eux-mêmes ; tous se rendirent, et signèrent la décision du concile. Il n'y eut que

Macaire, patriarche d'Antioche, le principal auteur de l'hérésie, qui persista dans son opiniâtreté, et qui voulut avoir l'honneur de retenir sur ses bras cette Babel qui tombait. Pour le confondre, et pour lui donner, par un affront salutaire, horreur de son impénitence et de sa folie, on fit lire les passages qu'il avait cités, en les confrontant avec ceux que des commissaires avaient transcrits sur les originaux des Saints Pères, et l'on vit partout des fausseté's et des fripoaneries si honteuses que la rougeur parut sur les visages de toute la compagnie, et il n'y eut que lui seul qui ne sentit pas son opprobre. On fit des efforts extrêmes pour lui faire revenir le sens, et pour tirer de sa bouche quelque parole d'abjuration; mais les prières, les remontrances et les larmes ne servirent qu'à l'endurcir en son impénitence et en son orgueil. Sa réponse fut qu'il aimait mieux être brûlé, ou mis en pièces, ou jeté dans la mer, que de changer d'opinion. L'Église, plus sage que Macaire, fut plus miséricordieuse qu'il ne méritait. Elle se contenta de l'arrêt ordinaire, qui fut de le déposer de l'épiscopat, mais elle voulut qu'on exécutât cet arrêt avec plus de terreur et plus de cérémonie qu'on n'avait fait jusqu'alors. On dépouilla publiquement Macaire de son manteau patriarcal : Basile, évêque de Bâle, lui ôta l'*orarium* d'entre les mains; et mille voix de malédictions s'étant élevées, on le chassa de l'assemblée. Un de ses disciples nommé Étienne en fut aussi chassé et tiré par les cheveux. Au même temps qu'ils sortirent l'un et l'autre, une multitude de toiles d'araignées noires et puantes tombèrent dans les rues, et le peuple les prenant pour les figures des hérétiques, les poussa dans la mer, et en purgea la ville et le monde.

Pendant qu'on tenait le concile, le démon, qui

n'avait pas été assez fin dans les faussetés et dans les fourberies qu'il avait suggérées aux hérétiques, le fut encore moins dans l'invention d'un dessein ridicule qu'il fit entrer dans la tête d'un prêtre moine, qui se crut assez habile pour tromper le monde, et pour faire qu'en dépit de l'empereur, du Pape et du concile, la doctrine qu'on venait de condamner fût rétablie. Ce moine, nommé Polychronius, alla se présenter à l'assemblée, et s'offrit à ressusciter un mort à la vue de toute la ville, pour justifier par ce miracle la doctrine de Macaire, et faire voir, par le témoignage de Dieu même, qu'elle avait été mal condamnée. La compagnie y consentit sans peine, sachant bien que cette affaire ne nuirait pas à la vérité, et qu'elle aiderait le petit peuple à honorer l'Église, et à persévérer dans l'obéissance et dans le devoir. Polychronius, aussi fou que méchant, fit apporter un corps mort au milieu de la grande place, et là, sur un théâtre, à la vue d'une multitude infinie de peuple, ayant écrit sur un papier ces paroles : *Je crois qu'il n'y a qu'une seule volonté dans Jésus-Christ*, il posa le papier sur la poitrine du mort, et lui commanda de se lever en vertu de cette confession. Le mort demeurant dans le même état, Polychronius éleva la voix, et se mit à faire autour de lui des gestes et des actions de bâteleur. La ville passa l'après-dînée à regarder cette comédie, et à rire des vains efforts de ce thaumaturge désespéré. La conclusion fut qu'il confessa publiquement qu'il n'en pouvait venir à bout.

Sa folie ne manqua pas, selon que l'avaient espéré les Pères, d'être profitable à plusieurs, qui, bien qu'ils eussent encore quelque inclination pour le parti de Macaire, ne voulurent point avoir de

part aux railleries, et se déclarèrent catholiques le plus hautement qu'ils purent.

Eugène prononça ces dernières paroles en entrant dans la salle, où il fallut changer de discours.

## ENTRETIEN VII.

### DU SAINT SACREMENT.

Eugène, sortant de Paris pour aller à Fontainebleau où la cour était, rencontra aux portes de la ville un homme de qualité nommé Maxime, son intime ami, qui descendit aussitôt de son carrosse pour le prier d'y entrer, afin qu'il pût profiter de ses entretiens durant ce jour-là. Eugène se trouva le huitième de la compagnie, composée de personnes d'esprit et de condition, et toutes de l'humeur qui était, comme je l'ai déjà dit, assez commune à la cour de Henri-le-Grand, de se plaire à parler de controverse, et de disputer contre les Luthériens et les Calvinistes.

Ce fut là en effet le commencement de leur conversation. Maxime, qui était assis auprès d'un gentilhomme nommé Alphonse, son parent et son ami, converti depuis deux mois, et avec lequel, le jour d'auparavant, il s'était entretenu sur les articles contestés entre les deux religions, le montrant à Eugène : Voilà, dit-il, un honnête homme qui doit se tenir heureux d'être en votre compagnie, car il peut espérer que vous obtiendrez pour lui une grâce qu'il désire sur un point de notre religion. Il est bon catholique, ajouta-t-il en riant, et il pense de la doctrine de l'Église ce que vous

en pensez vous-même ; mais on l'obligerait fort, et sa conscience serait en repos, si l'on voulait le dispenser de croire au saint sacrement, et ne lui pas commander, sous peine de damnation, de souscrire à ce qu'en disent les théologiens.

Alphonse ne convint pas tout à fait de cela. Ce que j'ai avancé, dit-il, et ce que tout homme sage ne refusera pas d'approuver, c'est que la doctrine de l'Église n'a rien où les personnes d'esprit ne voient des marques certaines qu'elle vient de Dieu. J'ai dit même que l'expérience nous fait sentir qu'il n'y a que la raison des simples qui se plaigne d'être esclave sous l'autorité de la foi chrétienne ; que, néanmoins, s'il était permis de former des doutes et de trouver quelque peine, je croirais que ce serait à l'égard du saint sacrement, et que nous serions excusables d'être étonnés de ce qu'on dit dans l'Église de la présence réelle du Fils de Dieu sous les espèces du pain.

Quoiqu'Eugène jugeât qu'il n'était pas temps de parler de théologie et d'entrer en cette sorte de controverse, qui ne pourrait être qu'ennuyeuse à une compagnie où il y avait des dames et d'autres personnes peu disposées à s'y plaire, toutefois il s'y engagea lui-même par une réponse que le zèle qu'il avait pour la religion lui arracha : Je suis, dit-il à ce gentilhomme, d'un sentiment bien contraire au vôtre. On ne peut pas me reprocher que j'aie jamais entrepris d'exagérer les choses, et de donner par mes discours de belles couleurs et des apparences spécieuses aux mystères de notre religion. Ils sont si relevés et si divins que les plus éclatantes lumières de la science et de l'éloquence humaine n'en peuvent être que les ombres ; mais s'il se trouve des hommes capables de les orner et de les embellir, je m'oublierais moi-même si j'avais la présomption de me comparer à eux, et

croire que je pourrais les imiter. Je ne prétends que dire simplement mes pensées, et les découvrir telles qu'elles naissent en mon esprit, sans autre soin que de m'expliquer par des paroles qui les rendent claires et qui les fassent entendre aisément. Vous dites, Monsieur, que cette présence du Sauveur sous les espèces est l'unique point qui vous semble fâcheux et douteux dans notre doctrine : et moi, si je n'étais point catholique, je me persuade que ce que les catholiques disent du saint sacrement me convertirait, tant j'y vois de marques qu'il a été institué par la sagesse incréée, et tant il me semble impossible qu'il y ait une vraie religion au monde sans le sacrifice de la messe.

Comment cela, répondit le gentilhomme tout surpris? Le reste de la compagnie ne s'étonna pas moins, et fit paraître, par une attention curieuse, qu'elle attendait avec plaisir l'éclaircissement de ce problème.

Messieurs, leur dit Eugène, la vraie religion doit avoir un vrai sacrifice; et je défie, non-seulement les calvinistes, mais les hommes et les anges mêmes, de trouver un autre vrai sacrifice pour notre Église que celui que nous faisons à l'autel et que nous offrons chaque jour.

Les calvinistes, repartit le gentilhomme, ne vont pas chercher si loin : ils répondent que le sacrifice de la croix est un vrai sacrifice, et qu'il a été fait et institué pour nous.

Il a été fait pour nous, répond Eugène, mais non pas par nous. Nous n'en avons point été ni les ministres, ni les prêtres, ni les spectateurs. Dans notre vraie religion, c'est nous qui devons véritablement adorer Dieu; c'est nous qui devons immoler la vraie victime, et qui, en nos solennités et en nos fêtes, la devons présenter par notre consécration, et exercer à son égard tous les offices d'un

véritable sacerdoce : c'est par notre action que Dieu doit être adoré et recevoir l'honneur infini qui lui appartient. Donnez-moi donc une autre vraie victime que Jésus-Christ, une autre hostie qui soit digne de Dieu, qui lui soit égale en nature, en excellence, en amour, et qui, par son égalité, puisse l'honorer infiniment, et acquitter les dettes du genre humain envers sa miséricorde et sa justice. Il n'y a sans doute que lui seul : et puisqu'il est l'unique victime, donnez-moi, s'il vous plaît, le moyen de l'immoler tous les jours, et néanmoins, de le laisser éternellement en vie, quoiqu'on le sacrifie véritablement à chaque heure ; je veux dire, le moyen de faire en sorte, selon les paroles divines du Saint-Esprit inspirées à Saint André le jour de son martyre, que, par notre action, il change d'état autant qu'il faut pour être effectivement et parfaitement immolé, et que cependant, tandis que nous l'immolons et que nous opérons ce changement ineffable, il demeure entier sans mourir et sans rien souffrir, et que le lendemain, nous le trouvions entre nos mains aussi vivant et aussi heureux qu'il était avant que nous l'eussions sacrifié. Donnez-le, ce moyen ; que les hérétiques ou les philosophes le cherchent, et qu'ils tâchent de l'inventer. Que pourront-ils dire ? Faudra-t-il qu'ils confessent qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse découvrir un secret si naturel et si inconnu ? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ dans l'institution de la sainte Eucharistie, par un miracle qui surprend les anges, et qui doit ravir et charmer les hommes.

Dans cette Eucharistie miraculeuse, Notre-Seigneur est une hostie assez immolée pour faire que notre religion ait le plus parfait holocauste, et qu'elle soit, dans le monde, la plus religieuse et la plus sainte de toutes les religions qui puissent être

ou qui aient jamais été; et en même temps, il a une vie assez glorieuse pour glorifier les anges dans le ciel, et pour être la plus parfaite et la première félicité des bienheureux. A la même heure, il est, d'une part, le remercîment et le présent que l'Église militante fait à Dieu le Père, et d'une autre part, il est la récompense que Dieu donne à l'Église triomphante, suffisant à ces deux grandes justices de la créature et du Créateur, donnant aux hommes ici-bas de quoi remercier et adorer dignement un Dieu, et à Dieu, de quoi récompenser dignement et infiniment les hommes dans le paradis. Quel miracle! quelle invention! Quel prodige de sagesse, de puissance et de miséricorde!

Mais il faut, poursuivit-il, que vous voyiez l'excellence et la sublimité de ce dessein de Jésus-Christ dans un jour où peut-être vous ne les avez point encore considérées, et que vous ayiez les yeux assez forts pour soutenir les lumières de ce qu'il y a de plus éminent et de plus éclatant dans ce mystère adorable. Eugène avait sujet de parler ainsi, car si son esprit, élevé par l'esprit de Dieu, découvrit des vérités qui ne sont inconnues ni aux anges ni aux théologiens, mais qui, certainement, auraient mérité d'être écoutées des uns et des autres, d'être lues ici par eux-mêmes, si ma plume n'y mêlait point ses faiblesses et n'en diminuait pas la force et la grâce.

Pour y procéder avec plus d'ordre et plus de méthode, dit-il, remarquez que, sans parler de l'Église, il y a trois vraies religions par lesquelles Dieu est véritablement honoré : la religion de Dieu, qui s'exerce éternellement dans la Trinité; la religion des hommes, qui s'exerçait sur la terre avant la venue du Messie, et enfin la religion du Sauveur, qu'il exerça durant sa vie mortelle, et dont il fit lui seul les cérémonies et les fonctions.

Chacune de ces religions a son sacrifice, je veux dire une suprême et souveraine opération de son sacerdoce, par laquelle elle honore la Divinité aussi excellemment qu'elle puisse le faire. La merveille de la religion chrétienne est que son sacrifice de la messe contient, lui seul et formellement, les trois sacrifices de ces trois anciennes religions. Je ne m'attache pas à ce mot de trois sacrifices, je me contente, si vous voulez, de dire les trois souverains honneurs, et j'avance que la messe est un assemblage de tous les honneurs suprêmes que la Divinité reçoit, et qu'elle a jamais reçus dans les autres religions. Peut-être cette proposition vous paraît-elle obscure et douteuse : vous allez voir qu'elle est claire et indubitable, et qu'entre les propositions de la foi, il n'y en a point qui doive plaire à notre raison plus que celle-ci, et qu'il nous suffit de la connaître et de la croire pour nous estimer infiniment heureux d'avoir été baptisés et d'être Chrétiens.

Je dis donc, premièrement, que, par le sacrifice de la messe, nous rendons à Dieu l'honneur souverain qu'il peut recevoir, ou qu'il recevait autrefois de la religion des hommes, et que, d'abord, nous arrivons au plus haut point de leur adoration, qui était le sacrifice et la mort des bêtes.

Comment trouvez-vous cela dans la messe, dit Ariste, pressé par sa curiosité? Pour vous répondre, repartit Eugène, qui voulut que la vérité qu'il allait exposer aux yeux de la compagnie parût en son jour, permettez que je vous demande pourquoi le plus grand honneur que les hommes en ce temps-là pussent rendre à Dieu était cette sorte de sacrifice, et comment il arrivait que le Créateur en reçût tant de gloire sur les autels de la synagogue.

Ariste, et les autres qui écoutaient, ne voyant pas ce qu'on pouvait répondre là-dessus : Je com-

prends bien, poursuit Eugène, pourquoi Dieu se plaît à l'amour que je lui porte, et est honoré par l'obéissance que je rends à ses divines volontés ; mais se plaire au massacre des animaux et aux peines de ces innocentes victimes, c'est ce qui ne se comprend pas. Quel avantage ou quel honneur pour un Dieu de voir au milieu d'un temple des tas de taureaux égorgés et des ruisseaux de sang répandu, ou de voir sur un autel une hostie qui reçoit le glaive qu'on lui plonge dans le sein, qui se débat, qui agonise, et qui meurt enfin parmi la fumée de l'encens et les cérémonies des prêtres? On met ce cadavre sur un bûcher, le feu dessous: tout brûle et se réduit en fumée ; voilà la gloire de Dieu, et le plus parfait hommage qu'on puisse rendre à Sa Majesté souveraine ! Quelle sorte de gloire ! Quelle invention des hommes! et d'où leur est venue cette pensée ?

Il me semble, répondit un de ces Messieurs, que les anciens voulaient témoigner par là qu'ils donnaient leur bien à Dieu par une pure affection et par un don irrévocable, sans espérance de le reprendre jamais. Je pense, dit un autre, qu'ils prétendaient que leur victime fût la figure de leur personne, et que, par la mort de cette victime sacrifiée, Dieu connût qu'ils lui sacrifiaient leur vie, et qu'ils étaient prêts à mourir eux-mêmes pour lui obéir.

Et moi, reprit Eugène, je crois que la vraie raison est que comme pour témoigner à Dieu que nous l'aimons, nous sommes obligés de lui présenter quelque chose de ce qui nous appartient et de lui faire part de nos richesses, de même, pour témoigner que nous savons que sa grandeur n'a nul besoin de ces petits ouvrages de la nature, qu'elle est infinie et infiniment heureuse, et qu'elle ne peut recevoir aucun profit ni de notre

présent, ni d'aucune autre chose mortelle et créée, nous devons immoler ce présent indigne, et le détruire au même temps que nous le mettons entre ses mains. Nous ne pouvons mieux exprimer que par cette destruction sacrée les paroles mystérieuses du prophète David : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez pas besoin de mes présents. C'est-à-dire que l'amour nous oblige de retrancher quelque partie de nos biens, et de l'apporter au temple pour l'offrir, mais que la religion nous commande de l'anéantir aussitôt ; et cet anéantissement est sans doute la suprême adoration, et le plus divin honneur que la nature humaine puisse rendre à Dieu, son Créateur et son Maître ; ce l'est assurément, et c'est aussi celui qu'il recevait avant la venue du Messie.

Honneur, Messieurs, qui est formellement contenu dans le sacrifice des Chrétiens, dont une partie essentielle est la destruction de l'offrande créée que nous apportons sur les autels. Nous apportons du pain, et incontinent après l'Évangile, le tenant sur la patène, nous le présentons à Dieu comme une particule de nos biens ou comme une particule de notre monde, dont il est le Créateur et dont nous lui faisons hommage : *Suscipe, sancte Pater, omnipotens, æterne Deus, hanc immaculatam hostiam.* Mais à la même heure, ou après quelques moments, reconnaissant la Divinité indépendante du pain et de l'univers entier représenté dans cette particule, nous le détruisons par les paroles sacramentelles, nous l'immolons, nous le perdons; le pain n'est plus, et ce que ne firent ni la synagogue ni le paganisme, ce que le glaive des sacrificateurs ne put jamais sur aucune hostie, nous le faisons sur le pain, nous le poussons jusqu'au néant; au moins n'en reste-t-il plus que les

simples accidents et qu'une quantité séparée de la substance : substance qui périt, et qui, par sa destruction, glorifie plus que ne le firent les millions de leurs victimes consumées et réduites en cendres : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges*, vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez pas besoin de ce monde que je vous offre.

Vous voyez, Messieurs, que le sacrifice de la religion des hommes et de la nature humaine, est contenu dans le sacrifice de notre Église, et que c'est par cette adoration si éminente et si auguste qu'elle commence, mais que ce n'est point par là qu'elle consomme et qu'elle achève. La destruction du pain est le commencement de nos mystères, elle n'en est pas le dernier acte ; elle n'est pas chez nous un sacrifice, parce qu'elle n'est pas le terme de l'action du prêtre ; le prêtre n'y fait même aucune pause, il passe plus outre au même instant, et s'il s'y arrêtait, ce serait un crime, et un refus du dernier honneur qu'il doit à Dieu depuis l'Incarnation du Verbe. Notre Église serait ingrate, et elle commettrait un sacrilége. Elle doit désormais aller plus avant, et témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur par un honneur assez divin, pour être égal au bienfait qu'elle a reçu.

Je dis donc, en second lieu, ce qui est bien plus étonnant, que l'honneur que Dieu se rend se trouve aussi dans notre messe.

Dieu le Père est honoré par lui-même. Quand il produit les anges et les autres créatures, il le fait pour en tirer de l'honneur ; c'est pour faire aimer, admirer et adorer ses perfections. Sur quoi la pensée de Saint Maxime est remarquable, que Dieu exerce une religion, et que cet univers est comme un temple qu'il a dressé en l'honneur

de sa Divinité, où il assemble, chaque jour et à chaque heure, une troupe de chantres et de musiciens divisés en quantité de chœurs et de concerts qui n'ont point d'autre occupation que de raconter et louer les merveilles de sa puissance et de sa justice. Ces chantres sont les anges, les hommes, les cieux, les astres, les planètes, les éléments: *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Mais ces productions des anges et des hommes, et les louanges que Dieu tire de leur bouche et de leur cœur, ne sont pas le plus excellent acte de sa religion; elles ne sont pas son dernier honneur ni la plus parfaite opération de son zèle et de sa sainteté; elles ne sont point son sacrifice ni la consommation de sa gloire. Non, Messieurs, c'est la production de son Verbe qui la consomme, Verbe qui n'est autre chose qu'une manifestation, une connaissance et une louange infinie des perfections de Dieu le Père. *Omnium sacrificiorum apex*, dit Saint Grégoire de Nazianze, la plus haute sublimité des sacrifices, c'est la génération du Verbe qui élève Dieu au plus haut point de sa gloire, et qui déclare, non plus qu'il est au-dessus des créatures et indépendant de leur secours, mais qu'il est Dieu même, digne de posséder ce Fils adorable et d'en être le Père. *Filius meus es tu*, dit-il en opérant ce sacrifice; Verbe divin, ô abîme de perfections et de grandeurs, vous êtes à moi et vous naissez de moi; vous êtes mon Fils et l'émanation de ma substance. *Ego hodie genui te*, je vous engendre aujourd'hui, et c'est par là que je consomme l'ouvrage de ma religion et de ma sainteté, *rei sacræ consummatio.* Et ce mot de Saint Denis est nompareil, ἱεροτελεστικοτάτη, que la génération du Fils éternel est la consommation de

tous les honneurs et de toutes les félicités qu'un Dieu peut recevoir.

Messieurs, ce n'est point nous flatter et nous élever vainement au-dessus des anges de dire que nous faisons de même durant nos messes, puisque le terme formel de notre action et de notre entreprise est de produire le même Verbe entre nos mains et de le présenter à Dieu. Nous commençons par la destruction de la créature, et puis aussitôt, en vertu des mêmes paroles qui l'ont détruite, nous faisons naître en sa place le Verbe incarné ; nous lui donnons une nouvelle vie, une nouvelle sorte d'existence ; nous le mettons en un nouvel état, en la forme d'une victime ; et en cet état où il est nôtre, nous l'offrons à Dieu et nous l'en faisons le possesseur. Il le reçoit de nous : au moins il est vrai ce qu'a dit divinement un des plus doctes et des plus dévots théologiens de ce siècle, que sacrifier Notre-Seigneur n'est autre chose que le faire naître nouvellement pour son Père. Le prêtre le produit, mais cette production ne le rend pas le fils du prêtre, elle le rend le Fils de Dieu. C'est un Verbe qui naît par sacrifice, c'est-à-dire qui, en naissant, est donné à Dieu le Père par la plus parfaite des donations, et devient dans le temps ce qu'il est dans l'éternité.

Enfin, nous consommons nos mystères comme Dieu consomme le sien : *Aspice, Deus, et respice in faciem Christi tui.* Hélas ! quelle comparaison des autres religions avec la nôtre ! Sur les autels de l'ancien Testament, lorsque l'hostie était morte, tout était fait, et Dieu avait reçu tout l'honneur qu'il en pouvait espérer ; mais ici, la mort n'est que le commencement de notre action. Quand nous consacrons le pain, nous ne faisons que nous préparer, et le terme glorieux où les autres religions ont été contraintes de s'arrêter, n'est

que le premier et le moindre degré de notre amour. Nous passons outre, nous allons jusqu'à l'infini, et nous ne cessons point que nous n'ayons posé sur l'autel un Dieu vivant, et que nous n'ayons honoré le Créateur par un don qui lui soit égal, et qui satisfasse infiniment à tous les devoirs de notre justice et à tous les devoirs de notre reconnaissance : *Aspice, Deus*, regardez, grand Dieu, non plus un agneau sur un bûcher, *respice in faciem Christi tui.*

Eugène se tut à ces paroles. Les autres se turent aussi durant un moment ou deux. Cléarque rompit le silence : Voilà, dit-il, une haute élévation de la nature humaine et de la dignité sacerdotale.

Ce n'est pas tout néanmoins, repartit Eugène : nous nous élevons durant la messe en un état plus sublime, et nous faisons encore davantage. Le sacrifice de l'Homme-Dieu y est aussi contenu ; nous rendons à la Divinité, sur nos autels, le même honneur qu'il lui rendit sur la croix, et nous arrivons au même degré d'adoration où il arriva par sa mort. Obligez-moi, Messieurs, d'éprouver ce que je vous dis, et de vous laisser convaincre que la contemplation des vérités évangéliques est le premier et le plus doux des plaisirs et des emplois de l'esprit humain.

Vous savez que le mystère de l'Incarnation n'a été institué que pour réparer l'honneur de Dieu. Dieu avait été ravalé au-dessous de la créature par le péché. Afin de réparer son honneur, il fallait qu'il fût relevé jusqu'à l'infini ; et toute l'entreprise consistait à faire en sorte que le Verbe, par l'Incarnation, devînt moindre que son Père, qu'il devînt son esclave, qu'il fût humilié et abaissé sous sa grandeur, et qu'il pût dire véritablement : *Pater major me est*, mon Père est plus que moi. En effet, ce fut là l'affaire du Sauveur en ce bas mon-

de ; ce fut sa religion et sa vie, de dépendre de Dieu son Père, en ses actions, en ses emplois, en ses desseins, et de porter tous les titres de l'inégalité et de la dépendance. Il les porta tous sans se dispenser d'aucun : il fut son serviteur, son disciple, son envoyé, son prophète ; et toutes les différentes humiliations, toutes les obéissances et les servitudes auxquelles ce Sauveur se soumettait chaque jour, étaient des preuves de cette parole, *Pater major me est*, étaient comme autant de cérémonies différentes de sa religion, et autant de différentes façons de déclarer que Dieu le Père était plus parfait et plus grand que cet Homme-Dieu.

Mais le plus excellent acte de cette religion du Sauveur, son adoration suprême, son plus grand abaissement sous la puissance et sous la majesté de Dieu, l'action par laquelle il éleva Dieu plus éminemment au-dessus de soi, et qui fut enfin son sacrifice, fut ce qui se passa sur le Calvaire, où il s'humilia jusqu'à devenir, non plus l'esclave de son Père, mais la victime sacrifiée à son honneur, détruite, consumée et poussée jusqu'au dernier état de l'anéantissement. *Consummatum est*, dit-il en expirant ; enfin le plus grand sacrifice est achevé ; je déclare par ma mort, non plus que Dieu est au-dessus des créatures, mais qu'il est infiniment au-dessus de l'Homme-Dieu, et qu'il est juste qu'un Dieu meure et qu'il soit crucifié pour lui satisfaire. *Consummatum est*, voilà la dernière consommation de tous les honneurs et de toutes les satisfactions qu'un Dieu offensé peut recevoir.

Sacrifice, Messieurs, qui se trouve formellement dans la messe, et encore plus manifestement que les deux autres. Remarquez, s'il vous plaît, que nous consommons nos mystères en

consacrant le sang de Notre-Seigneur par une consécration différente et séparée de celle du corps, et que, par cette consécration et cette différence mystérieuse, nous faisons trois choses que je vous supplie d'observer :

La première est que nous célébrons la mémoire de la mort de Jésus-Christ, qui fut causée, non pas par une plaie mortelle, mais par la séparation de son sang d'avec son corps étendu sur la croix. Cette représentation du sang séparé et sorti des veines du Sauveur, rappelle dans la pensée et remet devant les yeux du Père éternel la mort de son Fils, qui est, comme je l'ai dit, la consommation de tous les honneurs et de tous les sacrifices; de sorte qu'en tenant le calice, nous glorifions ce Père adorable, et parvenons jusqu'au point d'adoration où est arrivé l'Homme-Dieu, ce grand prêtre.

La seconde chose est, non-seulement que nous renouvelons la mémoire de la mort de Notre-Seigneur, mais aussi que nous offrons réellement celui même qui mourut, et qui porte encore dans les plaies de ses mains et de ses pieds les marques vivantes de son trépas douloureux, et qui les montre à la justice offensée. *Aspice, Deus.*

La troisième, ce qui est véritablement ineffable, c'est que nous l'offrons, non-seulement en l'état où il est le plus agréable à la justice de Dieu, mais aussi, ce qui n'arriva point sur le Calvaire, en l'état où il est le plus agréable à son amour. Lorsque ce Fils est entre nos mains et que nous l'élevons vers le ciel, Dieu le Père voit en sa personne toutes les plaies dues à sa justice, et toutes les marques de son obéissance sacrifiée, et en même temps, il y voit toutes les félicités de la vie, toutes les beautés de la gloire, et tous les honneurs de la victoire et du triomphe. Entendez-vous, il-

lustre et vertueuse compagnie? le Sauveur, entre nos mains, est victime autant qu'il l'était sur la croix, et il est vivant et impassible autant qu'il l'est dans le sein de son Père parmi les splendeurs du ciel. Il est immolé plus véritablement que ne le furent jamais les taureaux et les béliers consumés et réduits en cendres, et néanmoins, il demeure entier et invulnérable plus que les anges. Il a la mort dans le cœur, puisqu'il y a une plaie intime et profonde, ce qui est le plus beau spectacle qu'on puisse montrer à un Dieu juste et offensé; mais en même temps, il a la vie dans le même cœur, et cette vie, victorieuse et immortelle, y tient la mort enchaînée; et c'est ce que nous faisons voir à Dieu le Père, ce que nous lui présentons quand nous élevons la sainte hostie. Après cela, où peuvent aspirer nos désirs, nos ambitions, nos pensées, et qu'est-ce que la sagesse du Tout-Puissant peut inventer de plus haut et de plus divin pour rendre notre religion glorieuse?

En effet, n'est-il pas vrai qu'en présentant cette victime, nous avons grand sujet de nous glorifier devant Dieu, et de nous vanter, durant les ravissements de notre dévotion, que nous sommes aussi reconnaissants envers lui qu'il a été libéral et miséricordieux envers nous? *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Grand Dieu, vous m'avez aimé jusqu'à me donner votre Fils, et moi je vous aime jusqu'à vous donner ce même Fils; et comme vous ne vous êtes pas contenté de créer pour moi le ciel et la terre, de même je ne me contente point de vous présenter le ciel et la terre, et le monde entier, et mille mondes; je passe jusqu'à l'infini, et le même acte d'amour que vous avez exercé envers moi sur le Calvaire en me donnant votre Fils unique, je l'exerce envers vous en offrant ce même Fils. Vous me l'a-

vez donné comme le prix de ma rançon, je vous le rends comme la couronne de vos grandeurs; vous me l'avez donné couvert de sang et de plaies comme un exemple de patience et de sainteté, je vous le rends environné de gloire comme un objet de complaisance. Regardez-le, aimez-le, possédez-le. Recevez de ma main ce qui est votre perfection, votre bonheur et votre vie.

Il semble que David contemplait ces vérités en esprit, lorsqu'il écrivait son psaume 115 : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Il cherche ce qu'il pourra faire pour remercier dignement le Créateur de ses grâces et de ses bienfaits. Il le trouvait autrefois, et il se contentait d'inviter tous les astres du ciel et toutes les nations de la terre à l'aider dans le dessein qu'il avait de s'acquitter envers Dieu, et à former pour lui des louanges dignes des faveurs qu'il avait reçues de sa bonté. Mais quand il vient à connaître le mystère de l'Incarnation, et qu'il apprend par les révélations du Saint-Esprit que Dieu lui a donné son propre Fils, il renonce à ce secours des créatures, et voit bien que les louanges, les présents et les sacrifices de tous les peuples du monde ne sont pas capables de satisfaire à sa dette. Taisez-vous, dit-il, princes et rois, anges et hommes! vous n'avez que des paroles, et le bien que Dieu m'a fait est infini. Que ferai-je donc? Faudra-t-il que je meure ingrat et débiteur de cette grâce incomparable? Non, non, ajoute-t-il incontinent après, je vois sur les autels de la vraie religion un calice rempli d'un vin précieux, et voilà justement ce qu'il me faut pour m'acquitter : *Calicem salutaris accipiam.* Je tremperai ma langue dans ce calice, je répandrai ce sang sur mes lèvres, je le recevrai dans mon cœur; et dans ce cœur rempli de Dieu, je formerai des louanges et des re-

connaissances qui vaudront le bienfait du Créateur, et qui égaleront tout ce qu'on a fait pour moi sur le Calvaire: *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo.*

Sincèrement, Messieurs, ne doit-ce pas être pour le moins un déplaisir aux Calvinistes de ne pouvoir pas parler si excellemment des sacrés mystères? En rejetant l'usage de ce divin sacrifice, ils ont renoncé à l'honneur que nous possédons d'adorer si parfaitement notre Dieu, sans effusion de sang, et de tirer un office si avantageux de la personne et de la bonté du Sauveur.

Quelques-uns prirent la parole pour les hérétiques par forme d'entretien, et le discours se changea peu à peu en forme de controverse, mais paisible et sans émotion.

C'était là un ample sujet d'entretien, et où chacun pouvait avoir part, n'y ayant personne dans la compagnie qui n'en sût assez pour concevoir ce que les autres en disaient, et pour en dire son sentiment. Tandis que chacun en parlait, une des choses les plus remarquables fut la réflexion qu'Eugène les pria de faire sur le pouvoir que nous avons durant nos communions d'honorer Dieu selon toute l'étendue de nos désirs et de ses droits éternels.

Voici, ajouta-t-il, une vérité trop illustre et trop immense pour espérer qu'elle puisse entrer aisément dans nos esprits, et y paraître avec l'éclat qu'elle a dans l'esprit des anges. Remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que nous naissons avec quatre obligations dont il semble qu'il nous est autant impossible de nous acquitter que de nous en dispenser.

La première, de subvenir aux besoins, non-seulement de ceux qui nous aiment et que nous aimons, mais aussi de tous les hommes qui sont

misérables. Dès que nous sommes leurs frères selon le sang, et que nous portons dans l'âme l'image vivante du même Dieu qui nous a formés, nous trouvons dans notre cœur une loi gravée par la nature, qui nous oblige d'avoir de la compassion pour eux, et de leur tendre la main pour les soulager : *Græcis et Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum.*

La seconde, de nous acquitter envers la Majesté divine de tous nos péchés. Nous naissons pécheurs, nous vivons pécheurs, nous péchons presque à chaque moment de notre vie, et il n'y a point en nous de péché pour lequel, quoique léger, outre la contrition et le repentir, nous ne devions rendre les satisfactions qui sont dues à la majesté souveraine et infinie du juge que nous avons offensé.

Mais pour ne me point trop étendre, je dis en un mot que, par les lois de notre âme spirituelle et divine, nous sommes obligés de soulager chaque misérable que nous voyons, de réparer chaque péché que nous avons commis, de reconnaître chaque faveur et chaque bienfait que nous avons reçus de Dieu, et enfin d'aimer chacune de ses perfections, et l'aimer autant qu'elle doit être aimée. C'est pour cela que nous vivons et que nous avons un cœur : *In his mandatis universa lex pendet et prophetæ.*

Ce qui nous doit effrayer, c'est la multitude des misérables et des misères que nous trouvons en ce monde, la multitude des péchés que nous avons commis et que nous commettons tous les jours, la multitude des grâces que Dieu nous a faites, et enfin la multitude de ses grandeurs et de ses perfections, qu'il faut aimer et adorer. Ce sont là quatre multitudes qui nous doivent faire dire avec David : *Non cognovi litteraturam*, ou, selon une

autre version, *non cognovi numeros*, je ne connais pas ces nombres; ces multitudes infinies passent infiniment ma science. Quel moyen d'y atteindre, et quel moyen d'acquitter toutes ces dettes, dont le nombre même m'est inconnu?

Nous le pouvons, Messieurs, en suivant David et en faisant ce qu'il a fait : *Non cognovi numeros*, je ne connais pas le nombre de mes obligations; néanmoins, par un secours miraculeux de la miséricorde de mon Dieu, je m'en acquitterai parfaitement, et je le ferai en entrant dans les puissances du Seigneur, *introibo in potentias Domini*.

Remarquez, s'il vous plaît, que Jésus-Christ, le Verbe incarné, notre Rédempteur et notre Maître, possède quatre puissances par lesquelles il a tout fait, et par lesquelles il fera ce qui reste à faire pour nous acquitter envers son Père : sa voix, ses plaies, sa beauté, son cœur; sa voix, qui a créé le monde et qui l'a rendu le principe de la nature et de la vie; ses plaies, qui ont racheté le monde, détruit la mort et le péché, et qui l'ont rendu le principe de la résurrection, du salut et de la grâce; son visage, ou sa beauté divine, par laquelle il a récompensé et récompense dignement tous les mérites des anges et des Saints, et qui l'a rendu le principe de la gloire et de tout ce qu'il y aura éternellement de joie dans le paradis; enfin son cœur, par lequel il produit le Saint-Esprit et l'amour, qui le rend le principe de l'éternité, et qui est la consommation de toutes les félicités de Dieu son Père.

Souvenez-vous, Messieurs, que, selon les termes de l'Écriture, communier dévotement, c'est se revêtir de la personne de Jésus-Christ, c'est entrer dans toutes ses puissances, et n'agir plus que par elles et avec elles : *Introibo in potentias Domini*.

En ce moment heureux que nous possédons dans nous la sainte hostie, c'est par sa voix que nous parlons et que nous prions Dieu pour les misérables de ce monde, et pour tous ceux que nous aimons et qui nous aiment. Ce n'est pas seulement au nom de cet aimable Sauveur que nous demandons des grâces, c'est, dis-je, par sa propre voix et par sa parole ; car de même que notre main revêtue d'un gant ne touche rien et ne fait rien qu'avec ce gant, ainsi, durant nos communions, notre voix entrée dans la voie du Fils de Dieu, ne parle qu'avec elle, et comme son pouvoir est infini, nous avons alors de quoi satisfaire, non-seulement aux devoirs de notre amitié envers nos parents et nos bienfaiteurs, mais aux obligations de notre charité envers tous les misérables. Nous faisons assez pour mériter et pour obtenir autant de consolations qu'on en désire en chaque endroit de la terre où il y a des personnes qui souffrent et qui pleurent, puisque c'est un Dieu qui parle, et qui prie pour eux avec nous.

C'est encore par les vraies plaies de ce même Dieu crucifié que nous réparons nos fautes et que nous satisfaisons à la justice. Durant la communion, nous entrons dans ces plaies, elles sont à nous : Dieu le Père les voit sur nous, et c'est là la satisfaction que nous présentons à sa colère. Ainsi, la reconnaissance que nous présentons à sa miséricorde est une chose qui lui plaît infiniment, et qui vaut autant que tous les biens qu'il nous a faits; c'est l'usage, c'est la personne de son Fils qui est en nous, et que nous lui donnons en nous donnant nous-mêmes et en nous faisant son sacrifice.

Enfin, puisque notre grande obligation est de l'aimer, et que ses lois, ses prophètes, ses évangélistes ne nous demandent de sa part rien qu'a-

mour, pouvons-nous mieux faire que d'entrer dans le cœur de Jésus, nous joindre et nous unir à son amour, et puis paraître aux yeux de son Père dans cet état, et lui dire : *Aspice*, *Deus*, grand Dieu, regardez et voyez l'amour que je vous offre. Cet amour n'est pas de toi, me dira-t-on : non, Seigneur, mais il est dans moi maintenant, il est à moi, j'en dispose, je vous l'offre ; et si cet amour infini vous plaît infiniment, que pouvez-vous reprocher à cette petite créature qui vous le donne ? Pourquoi lui parlez-vous encore de ses anciennes ingratitudes et vous souvenez-vous de ses faiblesses?

Tout cela étant de la sorte, jugez, Messieurs, s'il est possible qu'un homme mortel puisse être en un état plus divin que dans celui où nous sommes, alors que, durant une communion accompagnée des dispositions requises, notre âme, selon les paroles du Prophète, comme une épouse au jour de ses noces, revêtue et ornée magnifiquement de toutes les beautés de Jésus-Christ, paraît devant Dieu et devant les anges.

Il est vrai que nous portons encore là-dessous nos infirmités et nos misères, mais elles sont couvertes, comme seraient les difformités de notre visage, si l'on pouvait le revêtir des rayons et de la beauté du soleil, dont l'éclat, répandu partout, les pénètrerait et les rendrait invisibles. Je veux dire que lorsqu'à nos grandes fêtes, nous portons notre habit venu du ciel, les splendeurs et les beautés infinies de la sainte humanité de Jésus-Christ pénètrent, sans se salir, tout ce qu'il y a d'imperfections dans notre âme ; les anges n'y voient plus rien que pureté, que sainteté, que grâces, et si nous pouvions nous contempler nous-mêmes en cet état, ce serait bien justement que nous admirerions nous-mêmes notre bonheur, et

que, durant les transports de notre joie, nous leur dirions ces belles paroles, qui sans doute ont été inspirées pour nous à Isaïe : *Gaudens gaudebo in Domino, et exultabit anima mea in Deo meo, quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me quasi sponsam ornatam monilibus suis.*

Il en est ainsi, Messieurs. Quand, à l'heure de notre communion, couverts, comme Jacob, de la robe odoriférante de notre frère aîné, nous nous approchons pour adorer Dieu le Père, et que nous lui disons : Mon Père, voilà que je vous apporte le présent qui plaît infiniment à votre cœur et que vous avez attendu de moi ; confessez que je suis votre fils bien-aimé, et que vous devez m'accorder votre bénédiction et votre héritage, il a bien sujet de nous répondre, en nous ouvrant son sein et en nous embrassant tendrement : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni cui benedixit Dominus*, ma chère créature, il sort de ton habit des odeurs et des parfums qui me ravissent, et qui m'obligent de faire tout ce que tu désires et que tu espères de ma bonté.

Eugène ajouta d'autres considérations de même force ; quelques personnes de la compagnie y mêlèrent leurs pensées, et l'entretien ne finit que quand le carrosse s'arrêta.

## ENTRETIEN VIII.

### DE LA FÉLICITÉ DES BIENHEUREUX.

Quand la compagnie eut remonté en carrosse pour continuer le voyage, comme chacun avait

l'âme remplie des choses qu'il avait ouïes le matin, on ne put s'empêcher de dire encore ce qu'on avait déjà dit, qu'il fallait confesser que l'institution de la sainte Eucharistie ne pouvait être que l'institution du vrai Dieu.

La piété leur fit ajouter qu'il ne fallait point d'autres preuves pour savoir que nous sommes dans la vraie religion que de regarder attentivement et dévotement entre les mains des prêtres ce qui la rend douteuse quand on la regarde avec des yeux mondains et avec un esprit superbe.

Néanmoins, dit Eugène, si, entre nos propositions, il y en a quelqu'une de plus grand éclat que les autres, et s'il est permis de les comparer, celle qui touche le paradis et la félicité des Saints a quelque chose d'excellent et de fort illustre.

C'est un article, comme parle Saint Augustin, qui a fait l'étude de tous les siècles. Il n'y a point eu d'homme dont le cœur lassé des félicités visibles n'ait aspiré à un bonheur inconnu, et qui n'ait tâché de découvrir et de s'expliquer à lui-même ce que voulait son âme par les désirs d'une chose qu'elle ne connaissait pas et qu'elle ne pouvait nommer. Il n'y a point eu de religion ni de philosophie qui ne l'aient cherchée avec soin, et qui ne se soient occupées à trouver ce que c'était que la béatitude souveraine. On en a parlé durant deux cents ans dans le Portique et dans le Lycée, on en a parlé durant quatre mille ans dans le monde, et chacun en a voulu donner une définition à sa mode, et être le premier auteur de sa nouvelle doctrine. Chacun a suivi ses conjectures et ses pensées, et jamais les imaginations des hommes ne se sont si aveuglément ni si diversement égarées qu'elles ont fait sur cette question.

Les uns nous ont fait une félicité brutale, et ont dit que le vrai bonheur consistait à vivre comme

les bêtes dans les voluptés sensuelles, sans inquiétude et sans honte, ou, comme les Centaures, dans des festins continuels. Les autres ont trouvé une félicité imaginaire, et ont cru que c'était être heureux que de s'imaginer qu'on l'était, et de vivre, comme les fous, dans des songes perpétuels de grandeurs et de dignités chimériques. Les autres ont imaginé une félicité idéale, et ont soutenu que, pour être heureux, c'était assez de contempler les premières causes, et de nourrir son esprit de fumées, ou d'essences immatérielles tirées de ce monde visible, et exhalées dans l'âme d'un philosophe par des spéculations curieuses. Les avis de Pythagore, d'Héraclite, d'Épicure, de Diogène, d'Aristote, de Platon, sont célèbres dans les écoles et dans les histoires ; mais ce qui est à remarquer, c'est que ces grands philosophes s'aperçurent d'eux-mêmes qu'ils se trompaient, et que toutes ces félicités qu'ils avaient conçues n'étaient véritablement que peines et misères.

Ils avouèrent que, durant quelque temps, elles produisaient dans notre cœur des sentiments agréables ; mais portant les yeux plus loin, ils découvrirent des épuisements, des dégoûts, des ennuis, des mélancolies désespérées, de sorte qu'ils se trouvèrent contraints de dire que si les félicités de la vie humaine ne cessaient jamais, elles rendraient l'homme éternellement malheureux par la continuation et par la durée de leurs plaisirs insupportables.

La merveille est que les plus subtils, ne voyant aucune autre issue dans ce labyrinthe, jugèrent qu'il en fallait venir à l'opinion des Stoïciens, et dire que la mort était la vraie félicité des hommes : la félicité des pauvres et des mécontents, parce qu'elle terminait leurs misères ; la félicité des princes et de tous ceux qui sont heureux,

puisqu'elle arrêtait le cours de leurs joies, et empêchait que leurs plaisirs ne se changeassent, après quelques années, en des dégoûts, et ne devinssent enfin de véritables tourments : *Unica mors efficit ut nasci non sit supplicium*. L'homme, dit Senèque, n'a point d'autre bonheur que la mort, et c'est elle seule qui empêche que notre naissance ne soit un supplice. Notre misère est de ne périr qu'à demi durant les maladies et les pauvretés ; notre béatitude est de périr entièrement par la mort et de ne pas entrer dans l'éternité avec une nature à qui la longueur des maux et des biens est également pernicieuse.

Ce sont là les ignorances et les extravagances honteuses des religions et des philosophies infidèles. Le théologie chrétienne parle autrement, et rien ne donne une plus haute idée du christianisme que ce qu'elle enseigne sur ce sujet. Voici en peu de mots ce qu'elle conçoit et ce qu'elle en dit.

Messieurs, lorque notre âme sera séparée du corps, et qu'après les pénitences de l'autre vie, le jour heureux de son couronnement sera venu, Dieu répandra dans elle une lumière surnaturelle et créée, pour la soutenir, et pour lui donner la force de subsister sans éblouissement et sans danger au milieu des clartés infinies et des spectacles admirables qu'il lui découvrira par la manifestation de sa beauté.

Cette beauté nous sera manifestée d'une façon ineffable à l'éloquence, mais qui n'est pas incompréhensible à l'amour. Car quand on tirera les voiles, et que ce divin soleil commencera à briller à nos yeux et à paraître en toute l'étendue de son immensité glorieuse, ce ne seront pas ses rayons qui se répandront sur notre visage ; ce ne sera pas son espèce ou son portrait qui s'imprimera sur notre entendement ; ce ne seront pas ses grâces ni ses

attraits qui s'insinueront dans notre cœur; ce sera lui-même qui entrera, ce sera sa substance, sa vie, sa Divinité qui touchera notre âme, son cœur qui viendra se joindre au nôtre. Nous serons cœur à cœur, face à face, tout à tout, unis l'un à l'autre par un embrassement des deux esprits, et par une pénétration intime qui nous rendra resplendissants de la gloire, vivants de la vie et heureux de la félicité d'un Dieu : *Facie ad faciem*, *mente ad mentem*, *corde ad cor*.

Je veux dire que nous serons unis à Dieu et que nous le verrons. Et pour savoir ce que c'est que cette vision et cette union béatifique, remarquez que deux choses sont unies, lorsque, ne cessant point d'être deux choses différentes et distinguées, elles tiennent ensemble, par un même lien qui leur est commun, quoiqu'il soit unique, et que l'union est d'autant plus parfaite que ce lien commun aux deux est plus intérieur à l'une et à l'autre.

D'où il est clair qu'entre les unions il y en a trois souverainement parfaites : la première et la plus noble de toutes, c'est l'union de Dieu le Père et Dieu le Fils, parce qu'ils sont unis en ce qui leur est souverainement intérieur, n'ayant qu'une même substance.

La deuxième est l'union qui se trouve en Jésus-Christ de la nature divine et de la nature humaine, d'autant qu'elles n'ont qu'une même personne.

La troisième est l'union des bienheureux avec Dieu, d'autant qu'ils n'ont qu'une même pensée et un même acte. Leurs entendements connaissent les choses par un même Verbe, et leurs volontés aiment par un même amour ; de sorte qu'il n'y a aucune distinction dans le terme de leurs opérations spirituelles. C'est un acte très-un et très-

simple, et qui est indivisiblement leur acte, leur perfection et leur bonheur.

Sur cela, ma proposition est que Dieu, qui autrefois nous communiquait ici-bas ses inspirations, et nous éclairait par les rayons de sa lumière éloignée, alors approchant lui-même, et appliquant son Verbe sur l'entendement humain comme un caractère sur la cire, et l'entendement humain le recevant, il faudra de nécessité que ce Verbe de Dieu soit désormais le Verbe, la connaissance et la pensée de l'homme. L'homme doit connaître par toutes les connaissances qui sont en lui; le Verbe divin est une connaissance, et le Verbe sera dans l'homme : donc, l'homme devra connaître par le Verbe; donc, l'homme et Dieu n'auront qu'un même acte, et seront unis et béatifiés ensemble dans l'entendement par l'unité d'une même pensée. Quelle béatitude, Messieurs, et quelle union ! Quelle élévation de notre nature ! quelle gloire ! Dieu se voit par son Verbe ; par le même Verbe, l'homme voit Dieu, et éclairé des lumières de cette beauté substantiellement infuse en son esprit, il la connaît par ses propres embrassements; ses unions avec elle sont la contemplation de ses attributs et de ses beautés ineffables.

Par son Verbe, Dieu voit les créatures ; par le même, l'homme les voit, les considère, les connaît, les distingue, et d'une seule vue, il découvre toutes les perfections angéliques, et toutes les grandeurs humaines contenues éminemment, et représentées formellement dans cet original incréé.

La différence que je vous supplie de remarquer avec soin, c'est que Dieu engendre et produit le Verbe et que notre âme le reçoit. Le Verbe est dans les deux, mais dans Dieu comme dans son principe et son Père, dans notre âme comme en-

tre les bras de son épouse. Dieu le produit par une génération indistincte, et notre âme le reçoit par une réception distincte de son terme. Notre réception est une action vitale, mais action qui ne produit rien, parce que son terme est déjà produit. Elle commence par agir, et elle se termine par recevoir ; elle se prépare à produire un terme créé, un Verbe et une connaissance humaine ; mais rencontrant un terme incréé et un Verbe divin, elle s'y arrête, et ne fait autre chose que s'y joindre et que s'appliquer à ce caractère glorieux. Dieu n'a point d'autre connaissance ni d'autre pensée que son Verbe unique, d'autant qu'il lui est impossible d'en produire deux ; notre âme n'a point d'autre connaissance ni d'autre pensée que le même Verbe, parce qu'il lui est inutile d'en avoir d'autres, et qu'elle accomplit tous ses désirs de savoir et d'opérer par la perfection infinie de cette connaissance et de cet acte qui lui appartient. Dieu produit le Verbe éternellement par une génération simple et infiniment une : notre âme s'unit éternellement au Verbe par une union continuée, qui ne souffre point d'interruption, et qui ne cesse et ne cessera jamais. Enfin le Verbe est la personne et l'hypostase de la Divinité ; il est la couronne, la perfection et la gloire de notre âme.

Ce que j'ai dit de l'entendement, je le dis de la volonté : Dieu et l'homme y sont unis par l'unité d'un esprit et d'un amour indivisibles ; ils s'entr'aiment, et l'amour mutuel qu'ils se portent n'est pas, comme ici-bas, deux amours aspirant l'un à l'autre, et tâchant de se mêler durant l'embrassement des deux cœurs, mais un amour simple et indistinct, qui est infiniment délicieux, consommant l'union et la joie, parce qu'il est infiniment un, et qu'il tient intimement aux deux par la

même unité : *Qui adhæret Deo unus spiritus est.* Ceux qui s'aiment en cette vie ne peuvent être unis intimement, ou plutôt devenir un par l'amour : il y a toujours dans leurs liaisons les plus étroites un nombre et une pluralité ; il y a toujours deux amours, et par conséquent toujours de l'imperfection, de l'inquiétude, de la peine et du mouvement.

Les bienheureux, selon que parle Notre-Seigneur, seront consommés en Dieu jusqu'à n'être plus qu'un par le moyen de l'amour. C'est l'amour qui sera cette unité commune aux deux, et ils n'auront point d'autres termes de leurs ardeurs et de leurs désirs que ce centre éternel du repos et de la joie. Amour incompréhensible et ineffable qui fera que l'homme, cette misérable créature qui rampe maintenant sur la terre avec les fourmis et les vermisseaux, sera alors si fort élevé qu'il n'est pas tant aujourd'hui dans soi que Dieu sera dans lui, qu'il n'est pas tant lui-même par essence qu'il sera Dieu par amour ; transformé d'une façon dont nous ne pouvons rien dire, sinon ce qu'en dit Saint Bonaventure : *Deum et animam simul conglutinat, simul adnectit. O amor, quid tibi tribuam, qui me fecisti divinum, qui lutum in Deum transfiguras?*

Eugène poursuivit ce discours par une explication des différences qui se trouvent entre les Saints, faisant connaître, selon les pensées des théologiens, comment il arrive que les uns voient dans Dieu plus de choses que les autres, et qu'ils aient une félicité plus parfaite. Puis ayant ajouté ce qu'il jugea le plus digne d'être su touchant les particularités et les circonstances de la vision béatifique, il conclut par ces paroles qui lui donnèrent ouverture pour passer à un autre point. Certes, Messieurs, dit-il, voilà une félicité intérieure,

dont la seule idée surpasse infiniment celle que l'esprit humain avait conçue par les spéculations de sa philosophie. Ce projet ne peut avoir été formé que par la sagesse et par la bonté d'un Dieu, ni même déclaré aux hommes que par sa parole. Il est nécessaire que le Dieu que nous adorons dans l'Église soit le vrai Dieu, puisque c'est de lui que nous avons appris de si hautes vérités.

Mais le bonheur ne s'arrêtera pas sur l'âme. L'âme, transfigurée et glorifiée de la sorte, glorifiera le corps. Nous mourons aujourd'hui, Messieurs, mais vous savez que notre mort finira comme le reste; et quoique les Sadducéens parmi les Juifs, et les Marcionites parmi les Chrétiens, aient pensé que ce miracle surpassait les forces d'un Dieu, notre corps sortira du tombeau, et entrera par la résurrection dans une vie qui ne finira jamais.

Ce corps ressuscité sera ce qu'il est maintenant, un véritable corps humain; il ne sera pas ce que les Manichéens enseignèrent, l'ombre d'un corps, ou un fantôme qui portera notre image; ni ce qu'enseignèrent les Tritéites, un nouveau corps produit nouvellement par la main du Créateur pour tenir la place de notre ancien corps; ni ce que les Origénistes inventèrent, un corps engendré de quelque grain de nos cendres, comme un épi qui sort entier et parfait d'un grain de blé, putréfié et enterré dans un champ; ni enfin ce que d'autres de leurs sectes imaginèrent, un corps uniforme sans pieds, sans bras et sans aucune distinction de membres, tout rond comme un astre, ou comme un globe lumineux.

Ce sera le véritable, l'ancien, le même corps, composé de la même chair et du même sang, formé de la même façon que celui que nous avons en cette vie misérable, le même enfin que ce

corps mortel qui, le jour de notre naissance, sortit du ventre de notre mère, et qui, le jour de notre mort, sera porté en terre et enformé dans un tombeau. Le changement de sa misère en un état bienheureux sera l'unique différence qui le distinguera d'avec ce qu'il est maintenant : car lorsque notre âme, au jour de la résurrection, descendue jusqu'au fond de notre cercueil, s'inspirera dans nos membres pourris ou dans nos cendres ramassées, elle leur communiquera sa vie, son immortalité, sa gloire, et les changera en un corps éclatant, en un homme impassible et incorruptible.

Nos misères anciennes ne rentreront pas dans nous avec la vie. Les pauvretés, les maladies, les douleurs, la mort et la mortalité disparaîtront comme des ombres dissipées par la présence de la gloire substantielle qui animera notre âme.

Cette gloire de l'âme, ainsi communiquée, paraîtra sur tout le corps, et elle lui servira de pourpre et de diadème ; il n'aura point d'autres habits ni d'autres ornements de sa dignité. Du corps elle sortira plus avant, et se répandra à l'entour par une sphère de rayons qui éclairera le ciel empyrée, et qui sera une partie du jour qui ne finira jamais.

Il est vrai ce que disent les prophètes, que nos visages, en cet état, se trouveront plus resplendissants que le soleil ; mais leur splendeur n'éblouira pas les yeux. Plus les lumières sont parfaites, moins elles sont incommodes, parce qu'elles ne se montrent pas elles-mêmes, et qu'elles montrent seulement la personne à laquelle elles sont attachées. La lumière du soleil ne fait voir qu'elle seule dans le soleil ; on n'y peut rien découvrir des autres qualités et propriétés de cet astre ; il n'y paraît rien qu'une confusion d'éclats qui cou-

vrent le reste, et qui rendent leur propre source invisible.

La lumière de la gloire, étendue par tout le visage des bienheureux, ne fera rien voir que leur visage. On y verra distinctement tous leurs linéaments et tous leurs traits.

La merveille sera que cette lumière, enfermée et mêlée dans chaque trait de notre visage glorieux, y formera une douceur et une grâce plus ravissantes que toutes les splendeurs imaginables, et que néanmoins, parmi tant de nouveaux charmes et tant de beautés surnaturelles, elle y conservera l'air ancien de la nature, et que ce visage, infiniment plus beau qu'autrefois en ce bas monde, ne laissera pas d'être plus semblable à lui, pour ainsi dire, et plus lui-même qu'il n'était auparavant.

Nous nous reconnaîtrons les uns les autres ; et comme il est de foi que, dans le ciel, nous aurons des yeux et une mémoire, de même il est vrai que nous y verrons ceux que nous aurons vus sur la terre, et que nous nous souviendrons de les y avoir vus et de les y avoir aimés. Nous les distinguerons, nous leur parlerons, et nous rentrerons dans les communications et les familiarités d'une amitié véritable, amitié d'autant plus heureuse que nous nous verrons pour ne nous plus quitter jamais, et n'être plus sujets à ces accidents et à ces nécessités funestes qui nous séparent continuellement ici-bas.

Nos discours avec eux seront sur les perfections et sur les grandeurs que nous découvrirons dans Dieu. Nous les découvrirons par cette unique et éternelle pensée que j'ai dite ; mais cette pensée ne s'exprimera que par une multitude de paroles toujours nouvelles, et la seule éternité pourra suffire à l'infinité des choses que nous aurons à

nous dire mutuellement là-dessus, et au plaisir infini que nous goûterons dans ces entretiens.

Notre esprit sera occupé de Dieu sans distraction, et nos yeux, occupés envers les hommes et les créatures sans abstraction. La contemplation élèvera notre âme au premier et au plus éminent état de l'union, mais elle ne l'enlèvera pas jusqu'à l'extase. Durant les élévations et les ravissements sublimes, l'âme sera toujours présente aux sens : le corps ne souffrira point de faiblesse, et nous converserons ensemble avec autant de familiarité et de liberté que s'il n'y avait point de recueillement dans l'âme, ni d'attachement à notre objet infiniment intérieur.

Ces entretiens seront mêlés des autres plaisirs extérieurs qui sont capables de flatter la vue, l'ouïe et l'odorat. Les voluptés communes aux bêtes en seront bannies ; notre cœur en aura autant d'aversion qu'elle lui sont messéantes et inutiles. Les objets des trois sens qui n'approchent l'homme que de loin, se trouveront dans le ciel, et là, par la transpiration de leurs espèces pures et immatérielles, et par une abondance inépuisable, conserveront dans nous toutes sortes de plaisirs aussi longtemps que la présence de Dieu y conservera la vie.

Les plus sensibles seront ceux de la vue : nos yeux, en chaque endroit du paradis, découvriront des spectacles et des magnificences merveilleuses. Le ciel empyrée, selon que je l'apprends des interprètes de l'Apocalypse, grand comme il est, et infiniment étendu, a une enceinte qui l'environne, et qui est bâtie d'un cristal lumineux. Ces lumières étant les plus hautes, sont nécessairement les plus parfaites d'entre les objets visibles, c'est-à-dire qu'elles sont colorées autant que claires et lumineuses; diversifiées de toutes les couleurs, et

brillantes de toutes les clartés imaginables. Chaque rayon a sa couleur particulière; chaque couleur a plus d'éclat que le soleil; chaque soleil est une pierre de ce palais. Ce palais contient des cent millions de millions de lieues en son étendue. Figurez-vous combien de splendeurs dans cette vaste immensité! En haut et en bas, aux environs et partout, que de richesses, que de gloire, que de réjaillissements de la beauté de Dieu, que de spectacles qui charmeront nos yeux et nos cœurs! enfin que de biens, que de torrents de joie, que d'abîmes de plaisirs! C'est là que nous verrons Dieu, que nous nous verrons, et que nous passerons ensemble les douces journées de l'éternité bienheureuse: *Illic nos videbimus sine termino, amabimus sine modo, cohærebimus sine malo, pleni laude, pleni gloria, pleni Deo.*

Pour le dire encore une fois, n'est-ce pas là une félicité bien conçue et bien disposée? Mais la preuve évidente qu'elle est véritable, c'est qu'elle seule peut durer toujours, et que, durant son éternité, elle ne peut se corrompre, elle ne peut dégénérer ni en lassitude, ni en dégoût, ni en peine. L'occupation de l'homme sera la contemplation et la possession d'une beauté infinie, infiniment inépuisable en nouveautés de grâces et d'attraits, toujours connue et toujours rare, éternellement ancienne et éternellement nouvelle : donc cette occupation ne sera point ennuyeuse.

L'occupation de l'homme sera de s'unir à son propre terme et à son centre, et de se tenir dans le lieu du repos : donc, elle ne sera point laborieuse.

L'opération de l'homme sera d'aimer, mais par un amour qui sera déjà produit, qui ne procèdera pas de la volonté humaine comme de son principe, mais qui entrera dans elle; qui n'épuisera

pas sa substance, mais qui la remplira ; qui ne consumera pas son cœur par des embrasements douloureux, mais qui le soutiendra par des flammes personnelles, sources vivantes des joies infinies de la Divinité. Son amour sera la respiration de l'esprit, de la force et de la vie d'un Dieu, donc, il ne sera jamais las. Après les siècles des siècles, il ne sera pas moins fort, ni moins vivant, ni moins délicieux que le premier jour ; et s'il pouvait craindre quelque chose, il craindrait que l'éternité fût trop courte. L'homme ne sentira point de peine ni de lassitude, parce qu'il n'aura rien de soi-même, soutenu sur sa faiblesse. Ici-bas la terre touche quelques parties de notre corps, et elle les supporte ; le reste est appuyé sur lui durant son repos ; l'âme faible se supporte, accablée par ses soins, et elle languit sous les lois du péché et sous les rigueurs de la justice. Dans le ciel, Dieu, qui seul est stable et immuable, soutiendra l'âme et sera son centre ; l'âme soutiendra le corps ; le corps, établi sur ces immobilités éternelles, s'épanouira sûrement dans le repos, et jouira d'un plaisir exempt des craintes de la douleur et de la mort. Parmi les délices de ce monde, ce qui ennuie notre esprit, c'est qu'il ne possède que les images de ses objets ; ce qui incommode notre corps, c'est qu'il les possède eux-mêmes, et qu'il se nourrit de leurs substances matérielles et terrestres ; dans le paradis, l'esprit possèdera les réalités, et le corps ne sera touché que par des images.

Ce discours fit naître dans l'esprit des personnes dévotes et curieuses qui étaient là, diverses questions touchant la vie que nous mènerons dans le ciel. Eugène leur répondit. Il s'attendait que quelques philosophies qui étaient là, et qui d'abord avaient semblé vouloir contredire et raisonner,

lui proposeraient quelques doutes. Ils gardèrent le silence. Ce théologien, que ces hautes contemplations du paradis avaient embrasé d'un nouveau zèle, voulut les faire parler, et les engager à défendre le monde et la vanité mondaine qu'ils portaient dans leurs habits. Il leur fit de fortes plaintes sur l'indévotion de la plupart des courtisans, et leur proposa là-dessus quantité de questions que leur prudence et leur conscience les obligèrent d'écouter sans aucun mot de réponse.

Il leur demanda pourquoi cet Homme-Dieu, qui était venu nous annoncer des mystères si relevés et des espérances si glorieuses et si agréables au cœur humain, est si peu aimé de plusieurs; pourquoi la sainteté de quelques-uns et leur constance à le servir, passent parmi les gens de la cour pour une bassesse d'esprit et pour une lâcheté méprisable ; pourquoi ses adorateurs rougissent quand ils l'adorent, et d'où vient que, dans les conversations du grand monde, tandis qu'on parle hardiment des histoires de Cyrus et d'Alexandre, et des victoires des Ottomans, personne n'ose parler ni de sa vie ni de sa mort.

Par quelle trahison ou quel malheur il arrive que, dans les belles compagnies, les jeunes hommes, dès qu'ils commencent à y paraître, se font honneur de proposer des difficultés sur sa doctrine et sur ses mystères, et d'essayer la pointe de leurs esprits contre les vérités de son Évangile ;

Que, dans les lieux de débauche, les libertins ont un si grand plaisir à profaner son nom par des blasphèmes scandaleux, ou à choisir les cérémonies de son Église pour en faire le divertissement de leurs folies et de leur insolence ;

Que, dans les maisons et dans les jardins, les maîtres qui y souffrent les statues de Junon et de Jupiter, et la représentation des aventures de Vé-

nus et d'Adonis, ne peuvent y souffrir des crucifix ni des images des Saints ;

Que, dans les différends entre les personnes de qualité et dans les occasions de duels, les gentilshommes chrétiens, favorisés de tant de bienfaits et de tant de grâces du Sauveur, et infiniment obligés à l'honorer et à l'aimer, sont honteux de lui être fidèles, et croient qu'ils se rendraient méprisables s'ils le considéraient alors ; et que même entre ceux qui sont assez résolus pour dire : Le prince l'a défendu, je n'en ferai rien, il n'y en ait aucun qui ait assez de cœur et de générosité pour répondre : Mon Maître, mon bienfaiteur, mon Roi crucifié ne le veut pas; Jésus-Christ me commande le contraire, je lui obéirai ;

Qu'enfin, en toutes les rencontres où son honneur, son Évangile, son Église et ses droits sont attaqués par les hérétiques, ou par les impies, ou par les avares et les hommes violents, chacun soit insensible, et qu'un petit intérêt de fortune nous fasse abandonner une querelle que nos ancêtres défendaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et que les bontés adorables de Jésus nous obligent à défendre aux dépens de mille mondes et de mille vies.

Voilà, Messieurs, poursuivit-il en voyant qu'ils ne disaient mot, bien des choses que je vous demande; j'y réponds moi-même, et je soutiens que toutes ces choses-là sont des preuves que Jésus-Christ est le vrai Dieu. Jamais aucun idolâtre ni aucun Mahométan n'ont rougi du nom de leur Dieu; les Chrétiens seuls rougissent du Dieu qu'ils adorent ; mais remarquez qu'ils ne le font que lorsqu'ils commencent à vivre selon les maximes du monde et selon les lois de l'amour-propre et de l'intérêt, car dès lors, il est nécessaire qu'il naisse

dans leur cœur une haine et un mépris de la personne du Sauveur, ou du moins, une honte de porter son nom, et qu'ils croient que c'est un opprobre de le servir et de lui appartenir. Pour le voir clairement, souvenez-vous, s'il vous plaît, que le monde n'est rien autre chose que l'assemblage des hommes qui obéissent à la chair, à l'orgueil et à l'avarice, et qui laissent dominer en leurs personnes les inclinations de la nature corrompue : *Corruptus homo mundus est.* Or, Messieurs, ce monde, cet homme corrompu doit nécessairement haïr l'ennemi du monde. Jésus-Christ seul, entre tous les dieux adorés sur la terre, est l'ennemi et le destructeur du monde : donc, le monde doit haïr Jésus-Christ.

Donc, puisqu'il y a dans l'enfer des démons passionnés pour la conservation du monde, puisqu'il y a parmi les Païens des tyrans, et parmi les Chrétiens, des libertins et des impies qui sont les amateurs et les adorateurs de ce même monde, gens abandonnés aux désirs de la convoitise et à la fureur de leurs passions, il faut de nécessité que ces démons, que ces tyrans et que ces Chrétiens pervertis aient Jésus-Christ et sa croix en horreur; et si d'aventure ils se trouvent contraints de l'adorer publiquement dans une église, il faut qu'ils rougissent de leur adoration, et qu'ils en soient honteux comme d'un scandale et d'une infamie.

Et pourquoi ce scandale et cette étrange aversion? pourquoi cette haine commune et universelle de toutes sortes de mondains contre le Seigneur et contre son Christ? Interrogez-les, Messieurs : ils vous répondront par les mêmes paroles que leur prince enfermé avec une légion d'autres démons dans le corps d'un possédé, fut contraint de lui répondre : Notre-Seigneur venant à paraî-

tre devant eux, ils se mirent à crier et à hurler effroyablement, et à faire des efforts pour se jeter sur sa personne sacrée et pour la déchirer. Que vous a-t-il fait et de quoi vous plaignez vous? *Scio quis sis*, répondit ce prince au Fils de Dieu, et répondent après lui tous les tyrans et tous les mondains : *Venisti torquere me Sanctus Dei?* Nous savons qui vous êtes et quel est votre dessein. Les autres dieux ont flatté nos inclinations et nos désirs ; ils nous ont fait régner sur la terre, et vous venez pour nous tourmenter, et pour détruire parmi nous le règne du péché, le règne de la vanité, de la brutalité, de l'avarice, le règne de la corruption et de la mort ; vous êtes venu pour établir la grâce et la vie dans le cœur humain, et pour transformer l'homme en un nouvel homme, en un homme spirituel et immortel. Enfin nous le sentons en vous voyant, vous êtes le Saint de Dieu, le Saint des Saints, le réparateur du salut et de la sainteté, l'ennemi du monde et l'ennemi de l'enfer. Puisque vous voilà venu, il faut que le monde périsse, ou que vous périssiez vous-même, et que nous employions contre vous tout ce que la rage peut inventer de cruautés et d'opprobres.

Pourquoi contre lui, et non pas contre les faux dieux? Je vous l'ai dit, Messieurs, et eux-mêmes vous le disent : c'est parce qu'il est le Saint de Dieu, et ainsi, les entreprises des démons, les persécutions des tyrans, les blasphèmes des impies, les vices des Chrétiens immortifiés, et la conspiration de toutes les puissances de l'univers contre la croix et contre notre religion, sont l'éloge des grandeurs, et l'évidente preuve de la Divinité de Jésus-Christ.

Je ne puis rien dire davantage sinon que ce que je viens de rapporter fut l'occasion des deux

autres conférences qui furent tenues quatre ou cinq jours après dans Fontainebleau, où la cour était.

## ENTRETIEN IX.

### DE LA VRAIE DÉVOTION, ET DE L'ALLIANCE DE LA VRAIE RELIGION AVEC UN EXCELLENT NATUREL.

MAXIME, dont je viens de parler, se promenant dans le parc avec Eugène et avec quantité d'autres personnes de la cour, ce théologien, qui reçut une lettre de Paris, demanda la permission de se retirer un moment pour écrire la réponse qui était pressée.

Durant son absence, la compagnie prit occasion de parler de sa conduite et de son mérite; Maxime surtout en dit plusieurs particularités considérables qu'il savait, et cela lui donna occasion de rapporter une de ses paroles dont il se souvint heureusement, et qu'il rapporta depuis en d'autres rencontres où elle ne fut pas inutile. Il y a trois jours, leur dit ce seigneur, qu'à la fin d'une conférence qu'Eugène eut avec nous sur les félicités de la vie future, il nous fit une question qui nous donna de la peine, et à laquelle nous ne pûmes répondre qu'en baissant les yeux et en nous taisant. Il nous demanda quelle est la cause pour laquelle les gens de qualité sont d'ordinaire les moins dévots d'entre les Chrétiens, et d'où viennent la répugnance et la honte qu'ils ont lorsqu'il faut qu'ils s'acquittent des devoirs de la religion dans une église, et qu'ils s'humilient devant Dieu, leur souverain Maître, eux qui en ont reçu le plus de

grâces, et qui sont le plus obligés à la Providence.

Maxime ayant rapporté cela, et chacun disant ce qu'il en pensait, un jeune Baron nommé Thrasile, qui aurait dû se taire, quoiqu'il eût été capable de parler discrètement en d'autres rencontres, avança avec beaucoup d'inconsidération un mot qui déplut à la compagnie:

Il me semble, dit-il, que la difficulté n'était pas grande. J'aurais répondu que les gens de qualité sont moins dévots que les autres, parce que, d'ordinaire, ils ont plus d'esprit et plus de courage.

Maxime et les plus considérables de la compagnie voulurent censurer cette proposition et témoigner la peine qu'elle leur faisait. Mais une demoiselle, qui crut que ce jeune homme attaquait sa mère, dame des plus chrétiennes et des plus exemplaires qui fût alors à la cour: Je pense, dit-elle, que Monsieur veut nous persuader qu'il a beaucoup de dévotion et qu'il passe les jours à prier Dieu. Le cavalier, qui sentit le coup, ayant répondu qu'il n'était pas encore en âge d'avoir l'ambition d'être pris pour un dévot: Vous voulez dire, repartit la demoiselle, que vous n'êtes pas encore en âge d'être sage. Quand vous y serez, ajouta-t-elle aussitôt, obligez-moi de m'en avertir: alors je rirai librement et sans crainte de vous offenser, et je tomberai d'accord avec vous, qu'en effet vous étiez un peu fou en votre jeunesse, de dire devant une si vertueuse compagnie que toutes les personnes vertueuses et dévotes n'ont point d'esprit.

La mère prévint la repartie du gentilhomme et blâma sa fille. Un vieux courtisan nommé Didyme la defendit, et remontra qu'elle parlait très-sagement, puisqu'elle parlait pour la religion,

pour la noblesse et pour la vérité. Sur quoi le Baron perdant le respect et ayant fait je ne sais quelle réponse plus immodeste que la première, ce vénérable vieillard, que la témérité de Thrasyle, son propre neveu, offensait plus que personne, se crut obligé de l'avertir de son devoir et de lui faire sentir son mal ; mais comme son zèle était mêlé d'une bile ardente, il le fit avec un peu plus de force que n'avait fait cette sage demoiselle : J'ai tort, dit-il à la compagnie, de me plaindre qu'il ait parlé contre l'Évangile et contre la vérité, car ce qu'il vient d'avancer est vrai, que tout ce que nous avons de grands hommes dans la cour, dans les armées, dans les parlements, dans les académies, dans les églises, ces prédicateurs, ces écrivains, ces prélats, tous ces savants et admirables théologiens de notre siècle qui nous prêchent la dévotion et qui la conservent parmi nous, sont des hommes sans cœur et sans esprit, puisque, selon le grave auteur que voilà, ceux qui servent Dieu et qui vivent dans l'ordre, manquent d'esprit et de cœur. Il croit en avoir plus lui seul que ces maîtres du monde, parce qu'il n'a ni conscience ni religion, et que, dans les compagnies, il prononce hardiment des blasphèmes et des impiétés infâmes, qu'une chaste fille ou qu'un honnête gentilhomme ne voudrait et ne pourrait pas prononcer. Il croit que cette sage conduite est le caractère d'une âme faible, et qu'autant qu'il y a en France d'hommes plus sages et plus chrétiens que lui, ce sont autant de petits esprits et autant de personnes à mépriser.

Le jeune homme voulait répondre et se soutenir, mais la voix de Didyme l'abattit d'abord, et le mit hors de combat. Un autre courtisan nommé Procope, qui crut que le respect dû à l'âge et à l'autorité d'un oncle empêchait le Baron, son

ami, de se défendre, prit la parole : Monsieur, dit-il à Didyme, vous vous fâchez d'avoir ouï ce que personne ne vous a dit. On prétend seulement que les gens de qualité qui donnent tous leurs soins aux affaires de l'autre vie, et qui se mêlent de spiritualité dans la cour, ne sont propres qu'à cela, et ne réussissent jamais dans d'autres affaires.

Didyme, transporté d'une juste et sainte colère contre un blasphème si hardi, entreprit de confondre le blasphémateur, et il le fit avec une éloquence, et d'une manière digne de la vérité qu'il défendait et du zèle dont il était animé. Tout son discours tendit à faire voir que la plupart de ceux qui, depuis cent ans, avaient acquis le plus d'honneur et le plus d'estime dans la cour de France et dans les autres cours de l'Europe, soit pour la vie militaire, soit pour la vie politique, avaient été les plus exemplaires en la vie dévote. Il en nomma plusieurs assez connus, et obligea la compagnie de confesser que peu d'hommes ont eu parmi nous la réputation d'être de grands hommes, qui n'aient eu aussi la réputation d'être des hommes fidèles à Dieu.

Didyme parlait fortement. Procope tâcha de parler plus haut. Ils contestèrent quelque temps, et il y eut de la chaleur dans leur dispute. Ils furent enfin interrompus par le retour d'Eugène, qui survint plus tôt qu'on ne l'attendait. Didyme, dont l'émotion et le zèle paraissaient sur son visage, voyant ce théologien, son intime ami : Je tenais, dit-il, votre place; obligez-moi de la reprendre, et d'instruire les Messieurs que voici, et qui, à l'âge qu'ils ont, ont encore besoin d'apprendre à parler. Sur cela, Maxime, ayant pris la main d'Eugène, et l'ayant fait asseoir au milieu de la compagnie en un endroit propre à ces sortes d'en-

tretiens, lui dit que Dieu l'envoyait pour être leur juge, et pour accorder un différend qui venait de naître parmi eux touchant un point de morale. Il est question, dit-il, de savoir si les personnes d'esprit et de qualité sont propres à la dévotion, et si la dévotion est la marque d'une âme faible, ou bien s'il est mésséant aux personnes de qualité d'être dévotes.

Comme plusieurs joignirent leurs prières à celles de Maxime, Eugène ne put pas se dispenser de parler, et il le fit de la façon qu'on devait attendre d'un homme spirituel et discret. Il s'aperçut bien qu'il y avait là deux ou trois questions un peu différentes, mais il jugea qu'il pouvait donner une réponse, qui peut-être suffirait à toutes, et qui renfermerait en peu de paroles ce que chacun attendait de lui.

Je ne sais, dit-il, s'il est aisé de vous accorder, mais il me semble qu'il n'est pas malaisé de vous répondre. C'est assez de dire ce que l'Évangile et la théologie nous enseignent, que la dévotion dépend de la grâce de Dieu, qui la donne, et de la liberté de l'homme, qui la reçoit : et comme les forts et les faibles esprits ont également la liberté du libre arbitre, il est manifeste que la dévotion n'est point la marque d'autre chose que d'une bonté de cœur docile et obéissant à la grâce. Il y a des esprits très-éminents qui sont dévots ; il y en a de très-bas et de très-faibles qui le sont aussi beaucoup : la dévotion des uns et des autres vient de ce qu'ils ont suivi sans résistance les mouvements de l'esprit divin qui les a choisis sans mérites, et qui, sans avoir égard à leurs qualités naturelles, leur a touché le cœur, et les a doucement et efficacement attirés. Voilà ce que je crois devoir être dit en général sur votre dispute.

J'ajoute seulement que comme la grâce nous rend enfants de Dieu et qu'elle est essentiellement une communication de sa noblesse éternelle, dès qu'elle entre dans l'âme d'un villageois ou des autres gens du petit peuple, elle les ennoblit, et les élève au-dessus des princes et des plus grands personnages : de sorte qu'il n'y a point d'homme dévot et véritablement fidèle à Dieu, qui ne soit dans un rang plus glorieux que les indévots, de quelque qualité qu'ils puissent être, et quelque réputation qu'ils aient acquise par leurs actions héroïques et par leurs vertus morales.

On prêche ce que vous dites, repartit le gentilhomme qui avait soutenu la thèse du Baron contre Didyme; mais il est difficile que les sages du monde comprennent et confessent que ces petites gens de dévotion soient de plus grands hommes et plus dignes de respect que ceux que nous voyons élevés par leur esprit et par leur courage aux premiers degrés de l'honneur. Nos philosophes veulent que la raison soit la règle de nos jugements. La raison et l'expérience nous enseignent deux vérités : l'une qu'il n'y a rien parmi nous de plus admirable qu'un honnête homme qui vit selon les lois du bon sens, et qui s'acquitte de tous les devoirs de la justice et de la civilité par les inclinations d'un excellent naturel; l'autre, au contraire, qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un homme lâche et sans esprit lorsqu'il se met à faire le pénitent et le réformé, et qu'il veut vivre selon les lois d'une morale scrupuleuse.

Vos philosophes, répondit Eugène, parlent comme il leur plaît; j'ai parlé comme le Saint-Esprit, qui décide la question par ces deux mots, qu'un serviteur ignorant et maladroit, s'il a de la conscience et de la dévotion, vaut mieux que son maître qui n'en a point, et qui, avec toutes

les lumières de sa prudence politique, prend le chemin de sa perte et refuse d'obéir à Dieu. La raison est que la grâce est la vraie vie de notre âme et que le péché la fait mourir, d'où il suit que l'homme qui est en grâce, puisqu'il a la vraie vie dans le cœur, vaut mieux que celui qui est séparé de la grâce, et qui, par cette séparation, doit être compté pour mort.

Le gentilhomme entreprit de détruire ce principe, et voulut former je ne sais quel raisonnement où il s'embarrassa lui-même. Eugène fut obligé de l'interrompre: Monsieur, lui dit-il, notre nature, corrompue par l'orgueil, ne manque pas ici de raisons ni de réponses; mais raisonnons tant qu'il nous plaira : l'arrêt que le plus sage des princes et des juges a prononcé sur cette question est sans appel : *Melior est canis vivus leone mortuo*, un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

Salomon veut dire qu'un artisan dévot, qu'une femme ignorante et humble, qu'un ermite inconnu et la dernière personne d'une maison religieuse, méritent sans comparaison plus d'honneur que les princes de la terre, et plus que les anges mêmes et les séraphins du premier rang, s'ils ne sont point en grâce. Sans la grâce, les souverains et les maîtres du monde ne sont autre chose que des cadavres superbement parés; quelque respect et quelque hommage que nous rendions à leur pouvoir et à leurs couronnes, au milieu des félicités et des honneurs, comme au milieu des richesses d'un magnifique tombeau, ils ne sont que des ombres, ou qu'un peu de cendre.

Maxime, qui présidait à cet entretien, loua Eugène; mais pour l'obliger à pousser plus loin cette matière: Vous semblez ne pas voir ce qui se passe à la vue de tout le monde, dit-il en riant. Com-

bien de folies, continua-t-il, combien de vraies bassesses et de sottises insupportables dans les actions dévotes du petit peuple ! Voulez-vous que nous croyions que ce sont ces sottises-là qui élèvent si haut les gens de néant, et qui, selon vos paroles, les rendent incomparablement plus dignes d'être respectés que tous ces grands personnages que nous admirons?

J'ai les yeux ouverts, répondit Eugène, et je vois, Monsieur, ce qui n'est que trop visible en la conduite de ces dévots et de ces dévotes dont vous parlez. Je vous confesse même que, parmi leur simplicité et leur ignorance, il se mêle souvent des illusions et des superstitions blâmables, des opiniâtretés et des attachements ridicules. Mais tout cela n'est point la véritable dévotion ni la sainteté chrétienne ; ce sont les maladies d'une imagination infirme, ou les égarements d'un petit génie. Méprisez-les hardiment, et blâmez-les tant qu'il vous plaira, je les blâme moi-même ; les Saints Pères les ont blâmés avant moi. Mais au travers de ces ombres, vous voyez des grâces et des qualités surnaturelles qui valent beaucoup. Ces dévotes scrupuleuses font des actions de charité qui portent les marques de la vraie vie, de la vie sainte et divine. Honorez-les, Messieurs, et ne permettez pas que les nuages répandus autour de leurs vertus intérieures, vous empêchent de les priser et de les aimer. Ne méprisez pas le soleil, et ne l'accusez point d'être passé quand il est couvert de vapeurs : il est soleil autant que jamais. Quoique la dévotion et la superstition se trouvent ensemble dans l'âme d'une vieille femme, toutes mêlées qu'elles sont, elles ne laissent pas, durant cet assemblage, d'être deux choses infiniment différentes ; et comme un esprit faible ne cesse point d'être faible, quoiqu'il devienne dé-

vot, de même la dévotion ne cesse point d'être en elle-même une vertu puissante et noble, quoiqu'elle soit la dévotion d'un esprit faible.

Regardons dans une même personne la sainteté et l'infirmité, mais gardons-nous bien de les confondre, et n'imitons pas les libertins qui pensent avoir droit de se moquer de la piété quand ils voient les scrupules ridicules de quelque dévote timide. Tout le droit qu'ils ont, c'est de dire que le cœur de cette dévote est un cœur formé de terre, un cœur sombre et étroit, mais que la dévotion est un feu céleste, sublime et immense, qui, dans les grands cœurs, ne donne point d'autres bornes à ses desseins que l'immensité et l'éternité de Dieu.

En un mot, poursuivit-il, retirons d'autour du soleil les brouillards qui l'obscurcissent, et rappelons-y la sérénité : qu'y a-t-il de plus brillant et de plus beau que le soleil ? Retirons d'autour d'une âme vraiment dévote les ignorances et les chimères dont nous parlons ; remettons-y le bon sens et la sagesse : qu'y a-t-il de plus charmant et de plus aimable que la vraie dévotion ?

Hélas ! Messieurs, que c'est bien nous tromper quand il est question de connaître ce que c'est que d'être dévot, que de considérer les actions extravagantes d'une femme vieille dans les scrupules ; que de considérer les actions d'un simple soldat plutôt que celles d'un capitaine, plutôt que celles de tant de fameux guerriers que la renommée n'a point cessé depuis tant de siècles de louer et de raconter à toutes les nations ! Regardons les Constantins, les Théodoses, les Clovis, les Charlemagnes, les Huniades, les Othons : en quel endroit de la vie de ces illustres dévots verrons-nous aucune ombre de ces faiblesses ou de ces chagrins chimériques que les libertins attribuent à la dévo-

tion? Que peut-on voir sous le ciel de plus ravissant et de plus digne de l'admiration des hommes que la conduite de ces princes bien-aimés de Dieu? Que de majesté et de sérénité sur leurs visages, que de repos dans leurs consciences, que de civilité dans leurs entretiens, que de sagesse dans leurs entreprises, que de courage et de gloire dans leurs actions, que de grandeur enfin dans leur âme, que de nobles desseins, que de vastes pensées, que de vertus invincibles à la violence et à la flatterie!

Une dame des plus considérables de la compagnie, qui écoutait attentivement, prit la parole: Ces vérités, dit-elle, me font juger que j'avais dernièrement raison de soutenir que la dévotion et la grâce éclatent davantage, et qu'elles ont plus de succès dans les personnes d'esprit et de qualité, et que Dieu, en choisissant les prédestinés, a coutume de les préférer à toutes ces petites créatures qui n'ont ni esprit ni cœur, et qui, par leurs pratiques superstitieuses ou par leurs simplicités ridicules, nuisent beaucoup à la dévotion et la rendent méprisable. J'osai dire que le beau naturel des âmes nobles est quelquefois, et peut-être bien souvent, la cause de leur prédestination et le commencement de leur sainteté.

Eugène ne répondit rien, voulant donner le loisir à cette dame de considérer ce qu'elle disait et d'en juger elle-même. En effet, elle jugea que le silence de ce théologien était une censure de sa proposition, et elle tâcha de la corriger. Je soutenais, poursuivit-elle, qu'au moins ces personnes-là, qui sont si bien nées, ont moins de peine que les autres à exercer la vertu, et qu'il leur est plus aisé de vivre dans le devoir et d'y persévérer jusqu'à la mort. Si Saint Jérôme était ici, ré-

pondit Eugène, il vous dirait, Madame, qu'il leur est très-aisé de se damner.

Voilà une dame dans la cour à qui Dieu a donné de l'esprit et les autres qualités d'un excellent naturel, l'éloquence, la beauté, la civilité, avec un cœur magnanime et libéral, enclin à obliger, et prompt à vouloir et à faire ce que la bienséance et l'honnêteté demandent en chaque rencontre. Tout cela sans doute est illustre, mais il en peut arriver et il en arrive très-souvent des malheurs qui lui doivent donner quelque crainte touchant son salut, et quelque sujet de croire qu'elle n'est pas si heureuse qu'il le paraît à cette cour qui l'admire. La vanité seule est un grand danger, je veux dire le plaisir qu'elle prend à se voir considérer et rechercher ; son consentement ou son attachement à ce plaisir intérieur déplaît à Dieu, et c'est ce qui fait que, d'ordinaire, il détourne les yeux des personnes trop estimées et trop aimées ici-bas, parce que, d'ordinaire, il y a dans leur âme quelque présomption secrète, et quelque je ne sais quoi de ce qui attira la malédiction sur les anges.

De plus, poursuivit-il, ce qui est presque inévitable, ces mêmes personnes, si parfaites et si dignes d'être louées, ont le cœur tendre, et ouvert à la passion qui entre secrètement avec les louanges et les flatteries : elles sont aimées, et malgré qu'elles en aient, elles trouvent aimables ceux qui les aiment ; elles s'engagent et s'embarrassent, et il se forme autour d'elles certaines chaînes qu'elles ne voient que lorsqu'il est impossible de les rompre. Enfin, le danger est évident, et il n'est que trop vrai ce qu'a dit un sage, que les grandes âmes ne sont pas loin des plus grands malheurs dès qu'elles commencent à aimer.

Je sais bien, repartit la dame, qu'il peut survenir du désordre, mais je demande si d'ordinaire

ces beautés d'un excellent naturel et ces douceurs d'un esprit aimable, n'ouvrent pas le cœur de Dieu aussi bien que celui des hommes, et n'attirent pas sur une âme sa bénédiction et sa grâce. Madame, reprit Eugène, les hérétiques nommés Sémipélagiens le crurent autrefois, et vous n'êtes pas à savoir que c'est pour cela qu'on les appelle hérétiques. Les saintes Écritures et les Saints Pères condamnent cette proposition, et nous déclarent que lorsque Dieu prédestine les hommes au salut, il n'y a point d'égard aux qualités naturelles des prédestinés, mais seulement à sa miséricorde infinie. La grâce ne suit pas les attraits de la créature, mais les mouvements de l'Esprit divin, qui l'envoie où il veut et quand il lui plaît.

Je vois bien, repartit la dame, qu'il y a eu encore quelque faute en ma question : je parle plus correctement, et je demande si le bon naturel et le bon esprit ne rendent pas un homme plus propre à la grâce et à la sainteté que ceux qui n'ont naturellement ni courage ni esprit, et qui naturellement n'ont point d'autre soin que de se plaire à eux-mêmes, et contenter leur orgueil ou leurs passions sensuelles.

Et moi, reprit Eugène, je réponds distinctement que cet homme-là n'est pas plus digne d'être choisi de Dieu, mais que, lorsqu'il est choisi, il est plus propre à le servir. La grâce vient dans lui gratuitement, sans être attirée par les mérites de son esprit ou par ceux de son bon naturel ; mais quand elle est venue, elle s'accommode de cet esprit savant et éloquent, de ce cœur tendre et généreux, et elle en fait les instruments de son pouvoir et de ses desseins adorables : vérité qui a paru dans Saint Paul, dans Sainte Madgelène, dans Saint Augustin, dans Saint Chrysostôme, dans Saint Bernard, et dans une infinité de grands hommes que

l'histoire nous a fait connaître et que nous avons connus par nos yeux.

C'est-à-dire, ajouta-t-il éloquemment, qu'il arrive à la grâce, quand elle entre dans le cœur de l'homme, ce qui arrive à notre âme le jour de sa conception, quand elle descend du ciel et qu'elle entre dans notre corps. Remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, lorsque nous sommes formés dans les entrailles de notre mère, que ce ne sont pas les dispositions de la matière ni le riche tempérament de ses qualités et de ses humeurs, qui font sortir notre âme du néant et qui la produisent; elles ne sont point la cause de sa naissance; c'est Dieu seul qui la pousse hors de son sein et qui l'envoie ; mais quand elle est venue, et qu'elle se trouve au milieu de ce noble sang et parmi les flammes de cette bile ardente et généreuse, elle en fait les organes de ses vertus immortelles, et elle s'en sert pour exercer son courage par des actions héroïques, et pour soutenir ici-bas l'honneur de sa naissance céleste.

Ainsi, Messieurs, ce n'est ni le bel esprit, ni l'excellent naturel, ni les actions vertueuses de l'honnêteté morale ou de la prudence politique, qui attirent la grâce de Dieu dans les hommes : elle y vient par sa seule miséricorde ; c'est son pur amour qui en a médité le dessein, et qui a voulu se plaire en nous, sans y rien voir qui méritât autre chose que son aversion et sa haine. Mais lorsque la grâce est venue, et qu'elle trouve en nous cet esprit noble et cette prudence éclairée, cette bonté libérale et officieuse, elle en fait ce que j'ai dit. Les Saints Pères l'ont dit avant moi, que c'est par ces qualités naturelles qu'elle exerce glorieusement ses actions surnaturelles et chrétiennes, et qu'elle a dans nous des succès divins.

Quelques-uns, poursuivit Eugène, ont dit da-

vantage, et ont très-bien dit que la grâce souveraine ne se trouve d'ordinaire qu'avec ces sortes d'esprits du premier rang et propres à de grandes actions. Mais expliquons clairement la chose, s'il vous plaît, et ramassons en trois mots ce que les théologiens veulent que nous sachions là-dessus, et ce que nous ne savons point assez, parce que l'on emploie trop de temps et trop de paroles pour nous le dire. Personne, selon les lois ordinaires de la Providence, ne glorifie Dieu parfaitement, s'il n'a de l'esprit, du courage, de la sagesse et d'autres semblables perfections. Dieu n'a jamais choisi aucun homme parce qu'il avait naturellement de l'esprit et du courage, mais il a donné surnaturellement à plusieurs du courage et de l'esprit parce qu'il les avait choisis.

La dame ne répondit rien, sinon qu'il lui semblait que ces trois mots contenaient bien des vérités. Ce qui m'étonne davantage, ajouta-t-elle, c'est qu'il me semble que je les entends assez bien. Mieux que moi donc, repartit Maxime, car j'ai de la peine à comprendre comment ces propositions s'accordent avec la Sainte Écriture, où nous voyons que Dieu se vante d'avoir choisi ceux que les hommes méprisaient, et que l'ignorance et l'infirmité rendaient inutiles au monde; *infirma mundi et contemptibilia.* Il est vrai, répondit Eugène, Dieu se vante d'avoir choisi les personnes les plus méprisables et les plus infirmes, mais il ne se vante pas de les avoir laissées en l'état où elles étaient. Il trouva Saint Pierre qui ne savait rien du tout et qui n'était qu'un misérable pêcheur; il lui plut d'en faire un apôtre, et à la même heure, il en fit un théologien éminent. La doctrine, l'éloquence, la sagesse et la force entrèrent dans l'âme de ce pêcheur avec la grâce de l'apostolat, et en firent un évêque as-

sez parfait pour établir dans Rome les fondements de la vraie religion, et pour être le successeur d'un Dieu dans le gouvernement de son Église et de ses élus. Saint Jean l'évangéliste, qui était de même métier que Saint Pierre, n'en savait pas davantage ; la bassesse de sa naissance et la simplicité de son esprit paraissaient en ses pensées et en ses discours ; mais dès qu'il fut choisi, il devint l'aigle des esprits; il dépassa les théologiens et les anges eux-mêmes en la connaissance des vérités surnaturelles.

La grâce entra dans Saint Paul, et elle y trouva un courage magnanime et intrépide avec beaucoup de sciences acquises par l'étude ; elle s'en servit, et ce fut par ces qualités naturelles, animées surnaturellement de l'Esprit de Dieu, que Saint Paul devint le premier des hommes et le plus savant d'entre les apôtres ; ce qui est arrivé à l'égard de quantité d'autres personnes. A peine pouvons-nous nommer aucun Saint, ni aucun Chrétien illustre en piété, qui n'ait eu la science et les autres forces de l'esprit par le fait de la grâce. L'ignorance et la simplicité ne sont point propres à l'esprit qui forme la sainteté. Quoique la science et la prudence ne soient pas les attraits de l'amour de Dieu, elles en sont, comme j'ai dit, les instruments; ou, si vous l'aimez mieux, je dirai qu'elles ne sont pas des beautés qui attirent les inclinations de Dieu, mais que lorsque Dieu vient à joindre ses lumières avec les leurs, elles lui plaisent véritablement, et elles sont des beautés qui l'arrêtent.

C'est-à-dire, répliqua Maxime, que nous pouvons assurer sans aucune crainte que ces deux qualités, la grâce et l'excellent naturel, quoiqu'infiniment différentes, ne sont pas opposées, mais qu'au contraire, elles n'ont été faites que pour être unies. Vous dites bien, répond Eugène ; cela

parut manifestement en la création de l'homme, où le chef-d'œuvre de sa puissance divine fut une beauté céleste, un esprit angélique et une sainteté souveraine, unis étroitement dans une seule personne.

L'homme ne peut être un homme parfait, non pas même dans le ciel, que par l'union de ces trois éminentes qualités. J'ose même dire que ce qui arrive à l'argent et à la pourpre, à l'or et à l'émail, aux pierreries et aux perles, et aux autres choses précieuses, de s'entr'aimer, quoiqu'elles soient de différente nature, et de vouloir être ensemble pour s'embellir mutuellement par leur union, arrive à une âme excellente et à la grâce. C'est en s'unissant l'une à l'autre qu'elles parviennent chacune au plus haut degré de la gloire et de la perfection où elles aspirent. La grâce avec un bel esprit est plus efficace et plus invincible, et le bel esprit avec la grâce est plus libre et plus maître de lui-même et de ses actions. La grâce le pousse avec empire sur des inspirations fortes et victorieuses; mais le mouvement qu'elle lui donne est un mouvement d'inclination; en faisant le bien, il est enclin à le faire, et il le fait avec plaisir.

Ce n'est pas que la grâce tire aucune force de ce cœur généreux ni aucun éclat de cet esprit éclairé: rien de l'homme n'entre dans elle. Elle ressemble à un beau visage qui charme par sa propre beauté, et qui ne doit rien à la magnificence des habits. C'est elle-même qui se donne l'accroissement qui paraît en sa beauté; ce sont ses douceurs et ses propres lumières réfléchies sur elle qui la rendent si charmante et si admirable.

Mais la chose la plus merveilleuse durant leur union, c'est que leurs mouvements sont si bien d'accord et si bien réglés qu'il semble que ce n'est

qu'un, et qu'il n'y a rien de plus malaisé que de distinguer deux principes dans les actions des grands hommes, je veux dire de distinguer les impulsions de la grâce d'avec les inclinations de leur courage et de leur liberté. Lorsqu'un homme saint et doué d'un beau naturel fait des actions louables, le monde ne les attribue qu'à ce naturel, et il l'admire : l'homme saint ne les attribue qu'à la grâce, et il se méprise ; Dieu en donne toutes les louanges à sa grâce, comme si elle agissait elle seule, et à l'homme, comme s'il n'était point aidé, toute la récompense.

Un abbé qui s'était tû jusqu'alors, et qui, par son silence, avait semblé ne pas approuver ce qu'il écoutait, prit la parole avec un accent qui ne marquait que trop ses pensées : Accordez-vous, dit-il à Eugène, la sainteté avec la corruption ? Qu'est-ce que l'homme depuis le péché d'Adam, et qu'est-ce que toute la nature humaine, sinon un assemblage de cadavres corrompus, d'où il ne sort que des puanteurs insupportables ? La grâce jointe à cette pourriture et mêlée à nos saletés, appelez-vous cela deux beautés unies qui répandent de l'éclat l'une sur l'autre, et qui forment un spectacle digne de l'admiration des anges ?

Eugène lui confessa que notre nature est corrompue, que cette corruption est dans tous les hommes, mais qu'elle s'y trouve diversement, parce que la matière des feux contagieux qui animent leurs passions est diversement disposée. Il voulut expliquer ensuite comment de ces différentes inflammations naissent les différentes misères et les différentes maladies du genre humain ; mais l'abbé, qui ne demandait que les deux premières paroles, rompit son discours : Puisque la corruption, dit-il, se trouve généralement en tous

les hommes, tous les hommes n'ont rien en leur nature que Dieu ne regarde avec horreur et qui ne lui soit odieux. Non pas, s'il vous plaît, reprit Eugène : tout homme est corrompu, mais tout l'homme n'est pas corrompu. La partie de notre âme la plus élevée et la plus proche de Dieu a été préservée du malheur commun, et a conservé son innocence et son immortalité avec les principaux traits de l'image que le Créateur grava sur elle au jour de sa naissance, et que le temps ni la fortune n'ont point encore effacés.

Mais, reprit l'abbé subtilement, cette haute partie de l'âme entière et saine est commune à tous ; la partie inférieure est corrompue dans tous. Où est donc ce beau naturel particulier aux grands hommes, qui s'accorde si bien avec l'Évangile, et qui ne donne à la grâce aucun sujet d'exercer contre lui sa justice et sa force victorieuse ?

La réponse d'Eugène était prête : Il est vrai, dit-il, que toutes nos âmes, en leur partie supérieure, sont également saines et entières, mais toutes ne sont pas également nobles ni également belles et parfaites.

Vous saurez, s'il vous plaît, qu'il y a parmi nous des âmes de grande naissance, pour ainsi dire, formées avec un courage et un esprit, et avec d'autres perfections qui les élèvent éminemment au-dessus du reste des hommes. Celles-là, non-seulement ne sont point gâtées par la corruption du sang, mais elles ont aussi la force de la corriger et d'en modérer les ardeurs. Je veux dire que les douceurs et les qualités célestes, émanées de Dieu sur une âme noble, et aidées par sa main à se répandre en bas, se communiquent aux organes et aux passions, et forment ce beau naturel dont je parle, et qui s'accorde si bien avec

la grâce, et qu'il n'y a jamais de différend entre eux.

Mais, reprit l'abbé, s'il n'y a point de différend entre la nature et la grâce, il n'y a point aussi de différence entre cette proposition et une hérésie. Ce n'est pas là ma proposition, repartit Eugène. Différence et différend sont deux choses bien éloignées. Il ne se trouve point de différend ni de guerre entre le bon naturel et la grâce, mais il s'y trouve une différence infinie.

Je dis, en premier lieu, point de différend, puisqu'elles s'accordent dans nous touchant les inclinations qu'elles nous inspirent et les lois qu'elles nous imposent en chaque rencontre. Soulager les pauvres et les affligés, pardonner les injures, dissimuler les mépris, mépriser les richesses, préférer à tous les plaisirs du monde d'être fidèle à son devoir, craindre moins la mort qu'une action d'injustice, rendre le bien pour le mal, ne tâcher de vaincre ses ennemis que par des bienfaits, être libéral, affable, officieux, incorruptible, intrépide, sincère en paroles et en ses promesses, voilà les règles de ce que nous appelons le noble et l'excellent naturel, et les règles de ce que nous appelons l'Évangile et la grâce de Jésus-Christ. *Si quod est mandatum in hoc verbo instauratum diliget proximum.* Non, Messieurs, il n'y a point de différend ni de dissension entre les deux ; mais comme je l'ai déjà dit et comme je le dis encore une fois, il y a une différence infinie.

Différence qui consiste en ce que, lorsqu'elles nous poussent l'un et l'autre à des actions louables, et qu'elles font que nous nous quittions nous-mêmes par des bontés désintéressées, le bon naturel nous élève seulement jusqu'au prochain, jusqu'à la créature, sans passer plus outre, et que la grâce nous élève jusqu'au Créateur. Celui-là et

celle-ci nous font faire une aumône, ou un présent considérable à quelque famille désolée : mais l'un veut que, par cette action de libéralité, nous prétendions servir et soulager notre frère, et l'autre, qu'en servant notre frère, nous passions plus avant, et que nous ayons intention de plaire à Dieu.

Les choses donc, étant de la sorte, poursuivit Eugène, vous voyez bien que je n'ai garde de penser que la grâce s'accorde avec les vices et les maladies de notre nature corrompue, comme sont l'orgueil et la vanité, la brutalité, l'amour de l'intérêt temporel et sensuel. Je dis, après Jésus-Christ, que sa grâce a horreur de tout cela; qu'elle exerce dans nous contre ces monstres d'enfer une guerre irréconciliable et perpétuelle, et que sa principale affaire ici-bas est de les combattre et de les détruire. Mais ce serait un blasphème d'enseigner que son affaire est aussi de détruire les belles et généreuses inclinations de l'excellent naturel. Non, Messieurs; son grand dessein parmi nous est, non pas de l'affaiblir ni de le détruire, mais de le perfectionner, et d'humain qu'il était, le rendre divin et surnaturel.

Quand ce naturel est sans la grâce, il a la force de s'élever au-dessus de la nature brutale, et en rompant les chaînes de l'amour-propre, de sortir de là, et d'atteindre jusqu'à l'amour désintéressé de son frère et de son ami, c'est-à-dire qu'il a la force de rendre l'homme un honnête homme, et de l'établir dans le rang naturellement propre à la nature spirituelle. Mais quand la grâce survient, non-seulement elle ne l'empêche point d'exercer envers le prochain de bons offices, mais aussi elle lui donne la force de passer infiniment au delà du prochain, et d'élever ses pensées jusqu'à Dieu, qui est le dernier terme des élévations.

Voilà où parviennent les grands hommes du christianisme par le moyen de la grâce. Les grands hommes du paganisme n'y sont point parvenus. Ce qui était autrefois dans les Alexandres et dans les Augustes la suprême hauteur de la perfection et de la vertu, lorsqu'ils s'exposaient à la mort pour leurs amis ou pour leur patrie, ou lorsqu'ils pardonnaient les injures, n'est aujourd'hui que le commencement ou que l'ombre de la même vertu dans un vrai Chrétien. Ce Chrétien fait ce qu'ils faisaient ; ses biens, son sang et sa vie sont sans réserve à son prince et à sa patrie ; il est tout entier aux autres hommes par un amour sincère et dégagé de l'intérêt ; il est héros autant que ces héros tant vantés, mais il est ce qu'ils n'étaient point, parce qu'il fait ce qu'ils ne pouvaient ou ce qu'ils ne voulaient pas faire ; il cherche Dieu par ses belles et vertueuses actions, et il le trouve heureusement. Les jets ordinaires des fontaines ont la force de s'élever un peu de la terre, et c'est là le symbole du beau naturel : la grâce, selon le Sauveur, est un jet d'eau qui rejaillit jusqu'au ciel, et qui y porte le cœur de l'homme.

La dame qui avait parlé auparavant avança encore ces deux paroles : Tout cela, dit-elle, nous donne, à mon avis, la liberté de penser hardiment et sans crainte de nous tromper, que le beau naturel, animé et sanctifié de la sorte par la présence de la grâce, plaît beaucoup à Dieu. Ajoutez, Madame, répondit Eugène, qu'il plaît aux hommes, et que, même à la cour et dans les armées, il n'y a rien de plus merveilleux qu'un homme d'esprit et de cœur, lorsqu'il vit chrétiennement, et qu'il met sa gloire à observer la loi de Dieu parmi les éloges et les applaudissements des hommes.

Eugène ajouta, en regardant ce jeune Baron

dont la proposition scandaleuse avait été le sujet de l'entretien, qu'il ne croyait pas qu'il fût possible qu'il eût parlé sérieusement, et qu'il crût ce qu'il avait dit. Sans nommer aucun des guerriers qui vivaient en ce temps-là, il le fit souvenir de ceux qui avaient été les plus estimés durant les premières années de la ligue, et sous les règnes de Henri II et des trois rois qui l'avaient suivi, et il dit de ces guerriers-là ce que nous devons dire aujourd'hui de cinq ou six de nos généraux d'armée que nous avons vus mourir glorieusement sous les armes. A l'heure que je vous parle, dit Eugène à ce Baron, vous voilà auprès de deux ou trois gentilshommes qui ont suivi ces héros en la plupart des provinces où le courage et la victoire les ont conduits, et qui, durant les affaires de la guerre et de la paix, ont contemplé de près ce que toute l'Europe contemplait et admirait de loin en leurs personnes et dans leur conduite. Quels capitaines plus judicieux, plus vaillants, plus hardis ? quels politiques plus sages et plus éclairés ? quels courtisans plus civils ? quels amis plus fidèles? quels hommes plus aimables et plus universellement aimés? et enfin, quels Chrétiens plus dévots et d'une conscience plus incorruptible et plus pure ?

Il se passe peu de jours, poursuivit-il en parlant toujours à ce jeune seigneur, que vous n'entendiez raconter quelque chose de la vie de ces incomparables capitaines. Est-il donc possible, Monsieur, que vous ayez pensé ce qu'on vous accuse d'avoir dit publiquement, qu'il est messéant à un honnête homme ou à un homme d'esprit et de qualité d'être dévot?

On prit là-dessus occasion de rapporter des exemples plus anciens, et de faire des réflexions sur les endroits les plus illustres de notre histoire,

et entre autres, sur cet endroit bien remarquable de la vie de Louis IX, qui, étant captif entre les mains des barbares, fit paraître, durant ses conversations avec eux, tant de grâces et tant de charmes, que, quoiqu'il eût ruiné leurs pays, et qu'ils vissent en toutes leurs provinces des désolations qui l'accusaient d'être leur ennemi mortel, ils le choisirent pour leur roi, leur sultan étant mort, et résolurent en leur assemblée publique de lui présenter leur couronne. Toute la nation le voulut d'un commun accord. Mais comme ils vinrent à considérer que ce qui paraissait de plus aimable en sa personne et ce qui les ravissait davantage malgré eux, était sa constance à servir et à honorer Jésus-Christ, et ses manières de l'adorer devant les autels, où ils le prenaient pour un ange, ils eurent peur que des exemples si puissants et si doux ne les forçassent à renoncer à Mahomet. Cette crainte, plus glorieuse à Saint Louis que n'eût été la conquête de leur empire, les obligea de ne pas exposer leur religion à un danger si manifeste.

## ENTRETIEN X.

### SUITE DU PRÉCÉDENT.

L'ABBÉ, qui n'avait pas voulu jusqu'alors employer toutes ses forces contre Eugène, reprit la parole d'une manière qui fit juger qu'il allait dire quelque chose de considérable. Après avoir fait un long discours contre la vanité des gens du monde, qui, durant leurs plus belles actions, n'ont point d'autres vues ni d'autre espérance que d'être loués des hommes, ou bien de réussir en quelque dessein où leur ambition et leur avarice sont intéres-

sées, il voulut venir au point essentiel de la dispute; mais il fut obligé de s'arrêter, et d'attendre que la plus illustre compagnie qu'il eût osé désirer, et qui arriva dans ce moment, fût placée. C'était le roi, qui, ayant été averti que l'abbé avait entrepris d'examiner quelques propositions d'Eugène, et qu'ils disputaient ensemble touchant l'alliance du beau naturel avec la grâce, voulut honorer leur dispute de sa présence royale. Il y vint donc, suivi de tout ce qu'il y avait alors à la cour de princes et de seigneurs, et même de plusieurs dames qui crurent être intéressées dans le sujet de cette conférence.

Comme c'était l'abbé qui parlait lorsque Sa Majesté était entrée, elle l'avertit de reprendre la parole. L'abbé le fit, et après s'être acquitté des cérémonies ordinaires et avoir fait connaître l'état de la question, s'adressant à Eugène: Les louanges, lui dit-il, que vous venez de donner aux vertus et au naturel excellent des Païens, sont directement contraires à la doctrine des Saints Pères, qui soutiennent d'une voix commune que ces vertus-là sont des crimes et des corruptions, parce qu'elles sont mortes, n'étant pas animées de la foi de Jésus-Christ, et que le beau naturel d'où elles sortent comme de leur principe, est une faculté de sa nature corrompue, qui ne peut produire que des fruits mortels. De manière, ajouta-t-il, que toutes les actions humaines où la vertu du Sauveur ne coopère point, comme sont les aumônes d'un Chrétien qui est hors de la grâce, et les aumônes d'un Païen qui ne connaît point le vrai Dieu, ne sont devant Dieu que des objets d'horreur, et de vrais péchés dignes d'être punis éternellement. Il cita là-dessus quantité de passages où il crut que les saints Docteurs avaient effectivement enseigné cette doctrine; il

n'omit pas les vers fameux de Saint Prosper, qui ont retenti si souvent dans les écoles, qui exercent encore aujourd'hui l'esprit de plusieurs scolastiques durant les disputes, et qui ne signifient que ce que je viens de dire, que toutes les bonnes œuvres qui ne viennent point de la vraie foi ni de la grâce de Jésus-Christ, quoique le monde les admire et leur donne des récompenses, sont devant Dieu des péchés dignes d'être punis dans l'enfer.

Enfin l'abbé regarda Eugène : Vous avez dit jusqu'à cette heure de belles choses, ajouta-t-il, mais ne perdons plus de temps; venons au point, et accordons, s'il est possible, votre morale avec celle qui est contenue dans les paroles que je viens de rapporter.

Oui, Monsieur, venons au point, reprit Eugène; mais le point est d'accorder ce que vous dites avec la morale de Jésus-Christ, qui est la première et la plus ancienne qui ait été prêchée dans l'Église catholique. Voici en deux mots toute la théologie que j'avance sur le sujet que vous proposez. Je dis que ce que nous appelons la bonté, l'honnêteté, la civilité sincère, la grandeur d'esprit et de courage, et les autres vertus naturelles, quoiqu'elles se trouvent dans les Païens et dans les pécheurs, sont les effets de la passion du Sauveur et les premiers fruits de la rédemption. C'est le sang du crucifié qui a fait naître dans leur âme ces vertus-là; de sorte que leurs actions, teintes d'un sang si précieux, ne peuvent pas manquer de plaire à Dieu, et de recevoir de ses mains justes et libérales des récompenses conformes à leur état et à leurs mérites.

Cléarque témoigna être surpris et scandalisé de cette proposition. Ce que je viens de dire, repartit Eugène, si vous voulez prendre la peine de

répondre à trois ou quatre questions que je vais vous faire, vous le direz vous-même avant que nous soyons séparés; vous confesserez que ce qu'il y a en ceci de plus étonnant et de plus difficile à concevoir, c'est que tout habile homme et tout grand théologien que vous êtes, vous n'ayez pas encore connu une vérité si certaine et si honorable au Sauveur du monde. J'espère même que vous le confesserez avec d'autant moins de peine que mon intention en tout ce discours n'est autre que d'obéir aux conseils de Saint Augustin, qui m'avertit que lorsque nous voyons quelque chose de louable dans le naturel et dans les actions des pécheurs, nous les devons regarder comme des présents du ciel, et en attribuer l'honneur à la sainteté de leur principe plutôt qu'à leur volonté criminelle.

Dites-moi donc, s'il vous plaît, n'est-il pas vrai que le jour que nous naquîmes dans le paradis terrestre, nous naquîmes avec deux facultés ou deux puissances extrêmement nobles, et toutes deux naturelles, et dues naturellement à la dignité de notre âme? L'une est la puissance de connaître Dieu par la vue des créatures : *In quolibet homine est recta ratio qua quælibet anima suum potest cognoscere principium;* l'autre est la puissance de connaître notre prochain comme prochain, et de l'aimer d'un amour civil et sincère, sans regarder notre intérêt : *Indidit Deus naturæ nostræ quoddam amatorium, ut alter alterum diligamus.*

L'abbé ayant confessé la vérité et approuvé ces deux paroles : N'est-il pas vrai, poursuivit Eugène, que l'homme, ingrat dès qu'il eut reçu ces deux bienfaits, offensa son bienfaiteur et tomba dans le péché? Ce péché, selon les termes des Saints Pères, ne fut-il pas comme une irruption de ténèbres qui se répandirent soudainement sur nous, et qui étouffèrent ce que nous

avions de lumières, de sorte que nous nous trouvâmes inopinément au milieu d'une nuit profonde, environnés d'ignorance, de mort et de corruption? D'accord, répondit Cléarque.

Accordez-vous, reprit le théologien, ce qu'on ajoute, qu'en cet état, nous cessâmes de connaître Dieu et de connaître notre prochain; que nous ne sûmes plus ce que c'était que la charité divine ni ce qu'était l'amitié naturelle, ou la bonté morale; que, couverts de ces ombres funestes, nous devinmes incapables de faire aucune action de vertu, et que nous n'eûmes plus d'autre pouvoir que d'agir aveuglément pour la satisfaction de l'amour-propre et pour les intérêts infâmes de la brutalité? Est-ce-là la doctrine de Saint Augustin et des autres théologiens de l'ancienne Église? Ce l'est assurément, repartit l'abbé, qui cita même quatre ou cinq textes des meilleurs auteurs touchant l'obscurité et la captivité qui se formèrent dans nous dès qu'Adam eut commis sa faute.

Est-il vrai, poursuivit Eugène, que cette obscurité et cette impuissance malheureuse ne vinrent pas seulement de l'éloignement de la grâce et de l'absence du soleil, mais aussi de l'élévation d'un nuage qui se forma autour de notre âme, et qui, pénétrant nos facultés les plus intimes, y fit naître l'engourdissement, la pesanteur et l'immobilité, ou pour dire le vrai mot, y fit naître une vraie paralysie spirituelle? La pensée de ceux qui le disent n'est-elle pas que les humeurs du corps étant corrompues par la malice du péché, il en sortit de noires vapeurs et des exhalaisons pernicieuses qui s'insinuèrent partout, et qui causèrent dans nous deux grandes infirmités, qui furent cet aveuglement et cette paralysie, paralysie qui s'étendit jusque sur notre liberté, et qui nous ôta la puis-

sance de marcher vers le ciel et de faire aucune action de vertu ?

C'est leur pensée, répondit Cléarque. Disent-ils bien, réplique Eugène ? Très-bien, dit l'abbé ; au moins, ajouta-t-il, c'est la théologie des Saints Pères, ce sont leurs propres termes : *Gentes extincto naturalis legis ardore, fumi amarissimi, et oculis noxii, tenebrosæque caliginis involvebantur erroribus. Exhalabantur nebulæ de limosa concupiscentia carnis, et obnubilabant atque offuscabant cor meum, ut non discerneretur serenitas dilectionis a caligine libidinis.*

Ces Saints Docteurs sont éloquents lorsqu'ils parlent de cette corruption de l'homme ; mais l'Évangile, sans parler, nous la met devant les yeux par une éloquence plus intelligible : il nous a tracé l'excellent portrait de notre malheur sous la figure de cette femme qui avait la poitrine penchée vers la terre, et le visage si fort attaché à ses genoux qu'elle ne pouvait regarder en haut ni lever les yeux au ciel ; il nous a fait voir une description admirable de l'esclavage de notre liberté dans la vie de ce fameux paralytique qui, ayant deux jambes et deux bras entiers, les sentait si bien liés par des chaînes invisibles qu'il passa trente-huit ans sans pouvoir se soutenir sur ses pieds, et sans pouvoir remuer les mains pour s'aider lui-même ni pour rendre aucun service à ses frères.

Cléarque voulant s'étendre, et expliquer la manière dont la corruption et la maladie d'Adam se sont communiquées au reste des hommes : Ne nous arrêtons pas là-dessus, lui dit Eugène. Comme il se rencontre en tout ceci quelque chose de difficile et d'obscur, et même, selon qu'il paraît, d'incompatible avec les propositions de la foi et avec celles de l'expérience et de la raison, per-

mettez, s'il vous plaît, que je m'en éclaircisse avec vous, et que je forme deux ou trois questions qui me restent à vous proposer.

Touchant donc ce que vous venez d'avancer de l'aveuglement de la raison et de la captivité du libre arbitre à l'égard du bien, causée dans nous par le péché du premier homme, on nous représente que notre nature ne se trouve point aujourd'hui dans cet état, non pas même parmi les Païens et les pécheurs les plus réprouvés et les plus abandonnés de Dieu. Ce qu'on a vu autrefois dans les Cyrus et dans les Scipions, nous le voyons encore aujourd'hui dans une infinité d'autres Païens, des âmes nobles portées à obliger et à soulager les misérables. Et même, sans donner aucunes bornes à cette proposition, il n'y a point d'homme qui n'ait dans son cœur quelque instinct contraire à la lâcheté et à l'injustice, et qui, à chaque occasion, ne sente des aiguillons intérieurs qui le poussent à exercer des actes d'une honnêteté généreuse envers ses amis; et des actes de miséricorde et de compassion envers ceux qui souffrent. Les sauvages mêmes les plus sauvages et les plus barbares, malgré toute leur brutalité, ne laissent pas, dans les rencontres, de faire des actions honnêtes et justes, lorsqu'ils s'aident les uns les autres, sans chercher d'autre intérêt ni d'autre plaisir que de faire du plaisir à leurs frères et de s'acquitter des devoirs de l'humanité. Sur cela donc, Monsieur, que dirons-nous vous et moi, et comment accorderons-nous cette expérience de nos yeux avec les propositions que vous appelez catholiques et indubitables?

Dirons-nous qu'il est faux que les Païens et les autres pécheurs puissent pratiquer de ces sortes d'actions de civilité ou de charité? Soutiendrons-nous qu'il leur est entièrement impossible de sou-

lager par les aumônes la nécessité des pauvres, sans autre dessein que de satisfaire aux devoirs de la compassion naturelle? Ce serait démentir la nature, et exposer notre théologie à la risée de tous les peuples qui se sentent eux-mêmes, et qui nous assurent d'une commune voix que ces actions de bonté fraternelle et de civilité réciproque leur sont possibles, et qu'il est en leur liberté de faire en cela ce qu'il leur plaît.

Dirons-nous que ces mêmes actions, quelque nom que notre ignorance ait coutume de leur donner, sont des actions méchantes et blâmables, et qu'elles méritent d'être éternellement punies? Ce serait démentir la raison et la conscience, et enseigner une morale pire que tous les blasphèmes du paganisme, et digne d'attirer la malédiction des anges et des hommes sur les écoles qui l'enseigneront. Il faut nécessairement dire que ces actions sont bonnes, et qu'elles méritent d'être louées et récompensées.

Dirons-nous qu'étant véritablement bonnes et louables, elles viennent de cette nature que le péché d'Adam corrompit et qu'il rendit incapable de jamais faire aucun bien? Oserons-nous le penser, et ne serait-ce pas démentir les Saints Pères et nous démentir nous-mêmes? Ne serait-ce pas détruire toutes les vérités que nous confessons vous et moi avec eux, d'un commun accord? Vous avez dit que notre nature, à l'instant qu'Adam commit le péché, devint aveugle et paralytique, et qu'elle perdit l'usage de deux facultés qu'elle reçut en sa naissance : la première, de connaître le bien et de l'opérer, la seconde, de connaître Dieu et d'aimer le prochain. Avancerons-nous maintenant qu'elle conserva ces deux pouvoirs, et que tout ce que les Saints Pères nous enseignent

de notre corruption n'est qu'une illusion de gens qui veulent croire qu'ils sont malades ?

Dirons-nous que cette nature, que le péché corrompit effectivement dans le paradis, s'est depuis rétablie peu à peu, et qu'aidée par le temps, elle s'est elle-même rendu les forces et la santé qu'elle avait lorsqu'elle naquit entre les mains du Créateur ? Vous savez, Monsieur, que nos théologiens n'écouteront cette proposition pélagienne qu'avec horreur, et qu'ils la censureront sans pitié comme un scandale et comme une détestable hérésie. Que dire donc, et comment trouver dans ces ténèbres le vrai sens de tant d'énigmes et de tant de mystères impénétrables à notre raison ?

Qui nous les expliquera, sinon le Maître qui est venu nous expliquer les paraboles de la providence et de la grâce, et les autres secrets de l'éternité inconnus aux hommes, je veux dire le Verbe divin ? C'est lui, Messieurs, qui a dû nous découvrir cette importante vérité, et c'est ce qu'il a fait divinement dans le psaume 138, en nous racontant par la plume de David ce qui se passa le premier jour de notre rédemption, et durant les premières heures de l'exercice de sa miséricorde envers nous.

L'histoire en deux mots est ce que fit le Verbe éternel pour détourner les obstacles qui s'opposaient aux pensées de sa sagesse et à son entreprise de la rédemption du genre humain.

Il est vrai que dès qu'Adam eut péché, et que la justice eut prononcé l'arrêt qui le condamnait à perdre tout ce qu'il avait de biens de la nature et de la grâce, le Rédempteur, le contemplant du haut du ciel, tel qu'il allait devenir par l'exécution de cet arrêt, le vit, selon les paroles des prophètes, comme un malade criminel et prisonnier, enfermé dans une basse fosse et couché dans la boue, chargé

de chaînes au milieu d'une nuit perpétuelle, qui, couvrant sa raison et opprimant sa liberté, causait dans lui la paralysie et l'impuissance que vous avez dites, de se repentir de ses fautes et de haïr son péché.

De même il est vrai qu'Adam commença à entrer en effet dans cet état malheureux, mais il n'y entra pas bien avant, et il n'alla pas jusqu'au fond de l'abîme, comme vous l'avez pensé. Le secours vint aussitôt. Les premières gouttes du sang de Jésus-Christ tombèrent dès lors sur la terre, et commencèrent l'ouvrage de la rédemption avant que la justice eût achevé l'exécution de son arrêt.

Je veux dire qu'à l'heure que ce même arrêt fut prononcé, le Rédempteur, qui prévit que, parmi les ténèbres de notre aveuglement et sous les chaînes de notre captivité, nous ne serions plus en état de coopérer à ses grâces, et que tous les mérites de la mort d'un Dieu ne nous serviraient à rien qu'à nous rendre plus criminels et plus misérables, jugea qu'avant de rien faire, il devait adoucir en nous les rigueurs de la colère de Dieu, et empêcher que, par leur violence, elles ne nous rendissent incapables de coopérer à notre salut. Il le jugea sagement, et ce fut par là, Messieurs, qu'il commença à exercer sa miséricorde. Sa première action de Sauveur du monde fut d'étendre sa main sur le cœur de l'homme criminel, et d'y modérer, par cet attouchement, les fureurs de sa convoitise. Les passions de l'homme sentirent aussitôt le pouvoir de cette adorable main, et s'arrêtèrent au terme qu'elle leur prescrivit. Adam se trouva inopinément dans l'état où se trouvent aujourd'hui tous les hommes, lorsqu'après avoir perdu leur innocence, et les autres priviléges les plus surnaturels et les plus divins, il leur reste encore assez de lumière

pour connaître qu'ils ont un Dieu, assez de vertus morales pour aimer leur prochain, assez de liberté pour obéir aux lois de leur conscience, et enfin assez de grâces pour regarder le ciel, et pour en attirer par leurs soupirs les secours nécessaires à leur salut.

Ces quatre sortes de biens n'abandonnèrent point Adam ; ils cessèrent pourtant d'être à lui dès qu'on eut prononcé sa condamnation ; mais le Rédempteur les lui rendit avant qu'elle fût exécutée.

En un mot, *factum est vespere et mane dies primus*, le matin vint incontinent après le soir ; la rédemption suivit immédiatement le péché, et c'est là le miracle inconcevable qui arriva le premier jour de la vie des hommes.

La même chose arrive encore tous les jours à l'heure de notre naissance, lorsque les corruptions de la chair et les ardeurs du poison originel, amorties par la vertu du Tout-Puissant et par les mérites du Verbe incarné, n'exhalent en notre imagination et en nos organes qu'une partie des vapeurs qui devaient naturellement sortir de ce bourbier malheureux : *Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam.* Ce sont les termes du prophète David, qui, parlant au Verbe éternel, son Rédempteur et son Dieu, le remercie de ce qu'à l'heure où la nature formait ses os et ses veines dans le ventre de sa mère, il y mit la main, et y imprima les premières marques de sa rédemption et les premiers traits de son caractère. Vous avez, lui dit-il, pris possesion de ma personne; vous avez touché mes reins, ma convoitise et mes passions ; vous avez regardé mes os et toutes mes facultés avec des yeux qui ont guéri leurs maladies, au temps même que ma

substance était encore dans les entrailles de ma mère, dans cet endroit le plus ténébreux du monde et le plus impénétrable à votre grâce. Quoique votre grâce divine refusât de s'y joindre, vous ne laissâtes pas, par une bonté secrète, d'y faire entrer un rayon de vos yeux et d'y produire un miracle de votre amour ; votre miséricorde porta la vue jusqu'au milieu de mes ténèbres, et elle me regarda au moment que je commençais d'être homme, et que vous ne voyiez encore dans moi que les traits les plus imparfaits de mon humanité. Ce que dit David si dévotement, nous le devons dire chaque jour, que la vertu du Sauveur a pénétré toutes nos ombres, et que, dès que nous avons commencé à vivre, elle est venue nous toucher dans le ventre de notre mère. Elle y a touché nos ancêtres, elle y a touché les sauvages et les Païens ; la force divine s'est répandue dans leurs cœurs, et elle y a rompu leurs chaînes. Ils se sont trouvés dégagés en venant au monde, et ils y ont opéré des actions héroïques de courage, de bonté, de charité, de civilité naturelle. Ces actions ont plu aux hommes et aux anges, elles ont plu à Dieu. Dieu, invité par les mérites qu'il voyait en ces actions-là, a commencé à leur communiquer ses premières grâces : il leur a envoyé des prédicateurs, et leur a inspiré des pensées de conversion ; il les a appelés au salut, les a conduits jusqu'au baptême, jusqu'à l'état des Saints, et enfin, par un enchaînement de ses miséricordes et de leurs bonnes œuvres, jusqu'à la félicité souveraine.

Mais ce courage, dit l'abbé en élevant la voix, n'était-il pas dans eux, et n'est-il pas encore aujourd'hui dans nous une faculté de la nature? Dites-vous que la nature, par ses actions purement naturelles, mérite et a mérité, dans les Païens, de

plaire à Dieu, et d'attirer un secours propre à les conduire jusqu'à cette haute sainteté?

Vous m'interrompez, repartit Eugène, lorsque je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et ce mot important est la réponse à votre doute. Je dis donc que vous devez vous souvenir de ma proposition touchant le Paralytique, qui reçut solennellement par la voix de Notre-Seigneur la santé, à la vue de toute la ville de Jérusalem, et qui, par sa guérison, vous enseigne maintenant, à l'endroit où vous êtes, dans l'assemblée des premiers hommes de l'Europe, la merveille que vous n'entendez pas.

Ce paralytique avait reçu de la nature deux jambes avec le pouvoir de s'en servir; ce pouvoir lui fut ravi par la maladie; Notre-Seigneur le lui rendit par miséricorde : il rétablit ses jambes dans le même état où le Créateur les avait mises, et où elles étaient avant qu'il devînt malade. Dès qu'il fut guéri, on vit qu'il marchait aussi aisément que les autres personnes de la ville, et qu'il jouissait comme elles du privilége et du bienfait de la nature humaine. Sur quoi remarquez que lorsqu'il marchait, quoiqu'il ne fît rien en cela qui ne fût naturel à l'homme, néanmoins il ne faisait rien aussi qui ne fût miraculeux et surnaturel, puisque c'était la miséricorde du Sauveur qui avait rendu surnaturellement à ses pieds la faculté naturelle qu'une indisposition leur avait ravie.

Vous me prévenez, Messieurs, poursuivit Eugène parlant à la compagnie, et avant que je parle, vous voyez la vérité catholique dans un jour et dans une hauteur où elle est infiniment éloignée de l'hérésie pélagienne. Je dis donc que, lorsqu'un prince doué d'une âme excellente, commence dès sa jeunesse à marcher dans les voies de la justice et de l'honneur, quoiqu'il ne fasse aucune belle action dont la nature ne soit véritablement et

essentiellement le principe, toutefois il n'en fait aucune qui ne soit surnaturelle en sa manière, puisque c'est Jésus-Christ mourant sur la croix qui lui a rendu surnaturellement le pouvoir naturel que le Créateur lui avait donné de produire de ces sortes d'actions, et d'observer envers les hommes les lois de la justice et de la bonté morale. Je dis donc que c'est par ces sortes d'actions que ce Païen, tout Païen qu'il est, mérite un secours par lequel il pourra parvenir à l'état de la pénitence et du baptême de l'Église. Car bien que le principe de ces actions-là soit la nature, toutefois cette nature, ayant été remise en son premier et ancien état par la vertu surnaturelle du Rédempteur, ne peut produire désormais aucune action de bonté qui ne plaise à Dieu le Père, à qui les moindres et les plus faibles effets de la Passion de son Fils sont un objet nécessaire de complaisance, et d'inclination à sauver tous les hommes, dans lesquels il voit paraître ces effets : *Dixit paralytico : Surge et ambula.* C'est le mot, Messieurs, qui, du haut de la croix où il a été prononcé, a guéri tous les paralytiques du monde, tous les Païens malades de l'impuissance de faire aucun pas dans la voie de salut : *Surge et ambula.* O mortels, qui que vous soyez, qui êtes nés pécheurs et qui vivez sur la terre, ne vous excusez plus : vous pouvez aller au ciel.

C'est Jésus-Christ qui parle : si vous ne l'écoutez pas, Monsieur, entendez au moins Saint Paul, qui parle avec toute la clarté que vous pouvez désirer, et qui vous dit en termes formels : *Gentes quæ legem non habent, naturaliter ea quæ legis sunt faciunt; etc. Ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis.* Les Gentils ont la loi écrite dans leur cœur, et ils obéissent naturellement à cette loi par les forces que la nature leur a don-

nées. Ce n'est pas, ajoute Saint Augustin, que Saint Paul veuille nier qu'ils soient aidés par la grâce et par le secours de Jésus-Christ : l'Apôtre veut dire que la nature, réparée par la grâce, a l'usage du pouvoir qu'elle avait naturellement en sa première naissance : *Non negatur ab Apostolo gratia, sed potius asseritur per gratiam reparata natura.*

Voilà, dit Eugène en regardant l'abbé, la réponse à votre doute, et la déclaration de la doctrine évangélique, qui vous fait connaître que ce que les Saints Pères disent du Centurion Cornélius, doit se dire de tous les Païens charitables et miséricordieux envers les pauvres : *Eleemosynis dignum se præbuit cui angelus mitteretur.*

L'abbé, qui semblait écouter ce discours moins volontiers que les autres, fit voir par sa réponse qu'il ne l'entendait pas mal. Il rapporta un passage de Saint Augustin qui le détruisait à son avis, et qui, en effet, contenait une difficulté fâcheuse, et souvent proposée aux défenseurs de la charité et de la bonté naturelles. Comme les Païens, dit-il, qui exercent des actions de vertu, ne connaissent point le vrai Dieu, ils ne peuvent point, en agissant, avoir aucune intention de lui plaire : or cette intention étant absente, il est nécessaire que leurs actions soient mauvaises et dignes de blâme et de châtiment, parce qu'elles ne tendent pas à leur vraie fin. Ce sont les propres termes de Saint Augustin, ajouta-t-il : *Quidquid enim fit ab homine, et non propter hoc fit propter quod fieri debere vera sapientia præcipit, etsi officio videatur bonum, ipso non recto fine peccatum est.*

La réponse d'Eugène fut remarquable : quelques-uns l'écoutèrent avec plaisir, comme une subtilité, d'autres avec respect, comme une vérité d'importance. Ce que j'en puis dire, c'est que

ces autres théologiens qui étaient là et qui soutenaient la même cause que l'abbé, jugèrent à propos de se taire, dès qu'il l'eut expliquée.

Messieurs, leur dit-il, vous prétendez que l'action de bonté morale dans un Païen est vicieuse et digne de punition, parce que ce Païen, étant aveugle et ne connaissant point le vrai Dieu, ne peut pas le regarder comme sa dernière fin, ni élever son intention à cette Divinité inconnue, qui néanmoins, puisqu'elle est le premier principe de l'homme, doit être, sous peine d'un châtiment indispensable, le dernier terme de ses mouvements et de ses actions. Il est vrai que c'est notre devoir, et que même, pour vous le confesser ingénûment, il est impossible qu'aucune des actions humaines soit bonne et honnête moralement, si elle ne tend à ce but, d'où viennent toute l'excellence et toute la bonté de l'homme. Vous avez très-bien jugé sur cet article, mais vous avez oublié de faire quelques réflexions qui apportent beaucoup de lumière, et qui nous découvrent de très-grandes vérités, sans lesquelles nous ne voyons que des abîmes de ténèbres et de désespoir dans cette théologie où, selon le raisonnement humain, les aumônes et les autres bonnes œuvres des pécheurs sont de nouveaux péchés mortels : raisonnement qui fait trembler d'horreur les âmes saintes, mais qui est détruit par la comparaison qui suit, et que je vous prie de considérer avec moi.

Tout ainsi qu'un marchand qui sort de Paris et qui se transporte à Lyon, quoiqu'il ne pense point à Rome ni à l'Italie, et que jamais peut-être il n'en ait ouï parler, ne laisse pas, durant son voyage, de tenir le chemin de Rome, parce que l'intention du voyageur ne peut pas viser à l'un que son action et son mouvement ne visent à l'autre, de même, parce que les libéralités et les au-

mônes, et tous les devoirs de la justice rendus au prochain par une amitié véritable, sont les voies essentiellement ordonnées pour parvenir à Dieu, dès que quelqu'un les exerce avec un cœur désintéressé, avec une affection pure, quoique jamais il n'ait entendu parler du vrai Dieu et qu'il n'ait aucune intention de lui plaire, il ne laisse pas de s'avancer vers Dieu, et de faire des choses qui plaisent à sa sagesse et à sa bonté divine.

Cette proposition, Messieurs, contient trois vérités manifestes et incontestables : la première, que les actions dont je parle ne sont point des péchés ni des défauts, ou pour me servir du vrai mot, ne sont point des égarements. Le Païen qui les produit ne s'égare point de Dieu : il est dans le droit chemin qui mène à ce principe éternel.

La deuxième, que ces actions-là ne mènent pas jusqu'à Dieu, et qu'elles n'opèrent pas l'accomplissement du salut. Un Païen, en exerçant ces sortes de bonnes œuvres, ne mérite point de recevoir la grâce qui sanctifie les Chrétiens dans le baptême, et moins encore la béatitude qui glorifie les Saints dans le paradis : le Païen mourant en cet état sera damné, non point parce que ses aumônes étaient des péchés, mais parce que, toutes bonnes qu'elles étaient, elles n'avaient pas la force d'effacer les péchés mortels dont il s'est trouvé coupable en mourant, et pour lesquels il a mérité d'être puni.

La troisième, que, par ces mêmes actions, le pécheur mérite de toucher le cœur de Dieu, et de recevoir de sa bonté de petits secours qui l'aideront à aller plus loin, et à parvenir peu à peu à la connaissance et à l'exercice de la vraie religion, et enfin, à la possession de la vraie félicité. Je le dis, Messieurs, parce que ces actions charitables et civiles, quoique naturelles en leur fin et arrêtées à la créature, sont surnaturelles en leur principe :

c'est Jésus-Christ mourant qui a rendu à ce Païen le pouvoir de les produire, et qui, ayant coopéré par son sang à cette production, l'a rendu vertueuse et digne d'être récompensée.

Voilà, poursuivit Eugène parlant à Cléarque, la réponse à votre difficulté, qui vous fait voir encore une fois que ce que l'on a dit de Cornélius se doit étendre sur tous les Païens, et sur tous les hérétiques et les pécheurs qui vivent selon les lois de la justice et de la bonté naturelles.

Il semble, continua-t-il éloquemment, que les peuples de l'antiquité ont découvert quelque chose de cette philosophie chrétienne : au moins quand ils ont contemplé la conduite de leurs empereurs, et de leurs avares princes en leurs entreprises, ils ont jugé que la gloire de tant de belles actions venait d'un secours reçu du ciel et de quelque communication de la vertu d'un Dieu ; et par un instinct très-sage, ils ont honoré de couronnes et de triomphes des exploits que la philosophie mondaine d'aujourd'hui condamne à l'enfer, et qu'elle juge dignes de malédiction et de châtiment.

Je ne dis pas qu'ils aient rendu ces honneurs à des actions de continence et de libéralité, où ils ont vu des marques d'amour-propre et de réflexion sur leur intérêt particulier. Ils ont condamné celles-là comme l'a fait Saint Augustin; et eux-mêmes avant que les Saints Pères eussent pris la plume, ils ont dit qu'elles étaient vicieuses, et qu'elles méritaient d'être censurées de toutes les religions et de toutes les écoles. Mais quand ils ont remarqué qu'un homme souffrait pour rendre du service à la république et pour soulager les peuples, et qu'il n'y épargnait pas ses propres intérêts ni son propre sang, éblouis par l'éclat d'une bonté si magnanime, ils l'ont admiré, et il n'y a sorte de louanges, ni de panégyriques, ni de

triomphes, ni même d'apothéoses, qu'ils n'aient employée pour l'honorer solennellement.

Et pourquoi tant de solennités? pourquoi des adorations, des sacrifices et des temples pour une simple action de bonté ? Ils ne le savaient pas, Messieurs, mais l'instinct qui les conduisait l'entendait pour eux, et c'est lui qui a inspiré à nos interprètes de nous l'expliquer très-sagement, quand ils ont dit que lorsqu'un homme, se méprisant soi-même, et négligeant les soins de son profit et de son honneur, agit ou endure pour soulager ses semblables, il a pour lors dans l'entendement, par le bienfait de Jésus-Christ, une lumière surnaturelle qui lui découvre la beauté de cette action, et dans le cœur, une force qui le soutient et qui l'aide à l'entreprendre ; et ainsi que ce qu'il fait, puisqu'il le fait en vertu d'un pouvoir que le Créateur lui a donné et que le Rédempteur lui a inspiré divinement, est véritablement héroïque, et mérite, de la part du monde, tous les honneurs que le monde peut inventer, et de la part du ciel, toutes les récompenses proportionnées à son mérite et à son état : *Facta Ethnicorum quæ secundum justitiæ regulam sunt, non modo vituperare non possumus, verum etiam merito jureque laudemus.*

Tant de raisonnements qu'il vous plaira, repartit Cléarque ! ce que j'ai dit subsiste encore. Ces anciens héros ne connaissaient point le vrai Dieu. D'accord, répondit le théologien. Donc, poursuivit Cléarque, en opérant leurs actions de courage et de bonté, ils n'avaient pas l'intention de plaire au vrai Dieu. D'accord encore une fois, répliqua Eugène. Donc enfin, reprit Cléarque, leurs actions ne plaisaient point au vrai Dieu, et ne méritaient rien de sa part que des mépris et des châtiments. Je le nie hautement, repartit Eugène,

et sans rien rappeler des discours que vous avez entendus, je dis que c'est Dieu lui-même qui le nie de sa propre bouche, quand il déclare, dans le Prohète evangélique, que leur ignorance ne détruisait point le mérite de leurs vertus et de leurs actions morales, et ne dispensait personne de l'obligation de les louer et de s'y plaire : *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro.* C'est Dieu qui parle à Cyrus, prince païen, et en sa personne, aux autres monarques, admirés par les Païens. *Vocavi te nomine tuo, et non cognovisti me.* Il est vrai, Cyrus, lui dit-il, tu ne m'as pas connu; c'est moi néanmoins qui ai pris ta main droite, et qui lui ai donné la force, le pouvoir et la liberté de faire tant d'actions que les hommes et les anges ont admirées, et qui ont été dignes des récompenses que tu as reçues de ma main durant le cours de ta vie. Quoiqu'inconnu de toi, je t'ai choisi pour dompter les barbares et les tyrans, pour rompre les chaînes de la captivité des Saints, pour rappeler les peuples bannis dans leurs maisons, pour ressusciter la religion éteinte, et pour rendre au vrai Dieu ses autels et son sanctuaire. Lorsque tu ne me connaissais pas, ta main, soutenue par la mienne, faisait ces miracles, et méritait que je t'aidasse à parvenir au bonheur de me connaître, de m'adorer, et d'être la figure de mon Christ et du Roi de mes prédestinés : *Assimilavi, et non cognovisti me.* C'est Dieu qui parle. Lui direz-vous qu'il se trompe, et qu'il se trompait lorsqu'il récompensait Cyrus, et qu'il louait ses victoires remportées, au temps qu'il n'avait jamais ouï parler de son nom ni de sa Divinité? Direz-vous à Dieu que, tout Dieu qu'il était, il ne savait pas que Cyrus se rendait criminel, et que même ses charités envers les Juifs étaient des actions criminelles qui méritaient d'être punies? Dieu vous soutient qu'el-

les étaient bonnes : lui direz vous : *Insania, delirium, quod ulla sint infidelium opera absque peccato ?*

Je ne dois pas m'arrêter, ajoute Eugène. Voici toute la doctrine que j'ai expliquée jusqu'à cette heure, ramassée en ces trois thèses que j'expose aux yeux de la compagnie, et qui contiennent tout ce qui peut être dit à l'avantage de l'excellent naturel :

1° Servir le prochain, ou mourir en le servant, et cela pour plaire au vrai Dieu, c'est la consommation de l'amour divin et de la sainteté chrétienne.

2° Servir le prochain pour nous plaire à nous-mêmes, ou pour trouver en cette amitié contrefaite les intérêts de notre convoitise, c'est la consommation de l'amour-propre et l'imitation de la brutalité des bêtes.

3° Servir le prochain pour plaire au prochain et pour le soulager en ses peines, en arrêtant nos intentions à sa personne, sans nous élever jusqu'à Dieu et sans retomber dans nous, je veux dire sans avoir aucun égard à notre profit ni à notre honneur, et ne pensant à rien qu'à faire du plaisir à la personne que nous aimons et que nous voulons obliger, c'est ce qu'on appelle dans le monde honnêteté, générosité, noble et excellent naturel ; dans la philosophie, vertu morale ; dans la théologie, le commencement de la foi, ou le premier bienfait de Jésus-Christ, et les premières opérations de sa bonté ; dans l'Écriture, la loi des Païens, et la grâce commune à toutes les nations, et dans un auteur de notre siècle, où ces anciennes définitions sont assez bien abrégées, les premières sorties de l'homme hors de lui-même.

Toutes les âmes des hommes sont de même espèce, mais non pas de même condition ni de mê-

me rang : il y en a de nobles et de grande naissance, pour ainsi dire, douées d'un bel esprit, et d'un cœur plus haut et plus courageux que leurs semblables. Les unes et les autres ont été couvertes des mêmes ténèbres et chargées des mêmes chaînes ; le Verbe fait homme a rendu aux unes et aux autres la liberté de la façon que je vous l'ai expliqué ; et les unes et les autres, délivrées par la miséricorde du Rédempteur, agissent selon les mouvements de leurs inclinations et selon la mesure de leurs forces recouvrées. Les âmes faibles, n'ayant recouvré que ce qu'elles ont perdu, n'agissent que faiblement, lorsqu'elles n'agissent que par leur pouvoir naturel surnaturellement rétabli, les âmes fortes agissent fortement et noblement ; elles se font aimer et admirer, et cela seulement par la vertu de leur naturel rendue par la bonté du Rédempteur. Mais quand la grâce victorieuse et la grâce sanctifiante de Jésus-Christ viennent à joindre leurs forces avec les forces naturelles de ces âmes nobles, elles n'opèrent là-dedans que de vrais miracles, et le ciel ne peut rien voir ici-bas de plus digne d'admiration et d'amour que l'est un homme dans lequel elles ont contracté cette alliance.

Tant il est vrai, poursuivit Eugène, que quand la vraie dévotion se trouve en un courtisan ou en quelque homme élevé au-dessus des autres, elle a des charmes qui ne peuvent s'expliquer. Mais lorsqu'un prince est dévot, et que la grâce divine trouve dans lui le beau naturel avec les autres marques de sa dignité, il est évident que le lustre de cette grâce, répandu là-dessus et mêlé parmi ces magnificences extérieures, forme un spectacle qui nous oblige de confesser que le Dieu que ce prince adore, et qui soutient sa grandeur, est le vrai Dieu et le vrai Maître des rois.

Ce qu'il y a en ceci de plus digne d'être contemplé, c'est l'âme de ce prince élevée au-dessus de toutes les hauteurs de la fortune. Nous nous étonnons de voir un ermite qui, parmi les peines de sa solitude et de sa pauvreté, ne pense point aux biens du monde, et qui sait mépriser ce qu'il n'a pas : mais c'est bien un autre sujet d'étonnement de voir un monarque qui, au milieu des triomphes et de toutes les félicités de la vie humaine, sait mépriser ce qu'il possède et ce que les autres adorent, et porte écrit sur son front et dans ses yeux qu'il aimerait mieux perdre tous les empires du monde, s'il les avait, que de commettre une seule action d'injustice ! Y a-t-il rien sur la terre de plus admirable ? et peut-on imaginer quelque chose qui approche du spectacle qui attira autrefois les rois de l'Afrique et de l'Europe dans le palais de Jérusalem, je veux dire de Salomon, plus dévôt et plus familier avec Dieu que les prophètes Élie et Élisée, plus puissant que Cyrus, plus invincible que César et Alexandre, et plus savant qu'Aristote, homme incomparable qui ne pouvait se montrer sans être aimé, ni parler sans être admiré ? Pour tout dire en un mot, *omnes reges, ducesque terræ, et omnis terra desiderabat vultum Salomonis;* ce fut un monarque que chaque prince tâcha d'imiter, et que chaque nation désira de voir.

On ne put s'empêcher, en finissant ce discours, de parler des princesses dans lesquelles on avait vu l'alliance du beau naturel avec la grâce et avec la sainteté. Les plus illustres dont on parla furent Judith, Esther, Mariamne, Pulchérie, Sainte Clotilde, Sainte Cunégonde. Pour Eugène, il nomma Adélaïs, et dit qu'il était difficile de trouver dans la vie d'aucune princesse des aventures plus étranges et plus capables d'étonner, ni dans la vie d'aucune Sainte,

des vertus plus chrétiennes et plus dignes d'être imitées que celles qui se trouvaient dans la vie de cette auguste impératrice. Il ajouta qu'il en avait autrefois écrit l'histoire; et comme toute la compagnie témoigna beaucoup d'empressement de la voir, il ne put se dispenser de promettre qu'il la chercherait, et qu'il se tiendrait prêt pour la lire. Cela fut exécuté le lendemain, et toute la compagnie s'étant trouvée au même endroit, Eugène lut l'histoire d'Adélaïs.

## ENTRETIEN XI.

### HISTOIRE D'ADÉLAIS.

Les Bourguignons, qui se répandirent dans les Gaules avec les autres barbares du Septentrion au cinquième siècle, érigèrent en monarchie les terres qu'ils y avaient conquises, et en firent un puissant royaume, dont le premier roi fut Gondérique, prince du sang royal des Alarics; le second, Gondebaud ou Gombaud, oncle de Sainte Clotilde; mais sous le quatrième nommé Gondemar, Clotaire, roi de France, et Childebert se rendirent maîtres du pays, et changèrent leur souveraineté en une province de la monarchie française.

Elle en conserva le nom et la qualité jusqu'à la fin du neuvième siècle, époque où la plus grande partie de cette ancienne Bourgogne appelée Transjurane, qui, de la montagne de Jura s'étendait le long du Rhin jusqu'aux Alpes, et de là le long du Rhône, fut rétablie en royaume par Rodolphe, fils de Conrad, Comte de Paris, et petit-fils de Hugues, Comte d'Angers et d'Orléans.

Il n'y eut point d'autre cause de ce rétablisse-

ment que l'ambition de Rodolphe, qui, voyant la France occupée contre les Normands, l'Italie troublée par des guerres civiles, et l'empereur dans l'impuissance de s'opposer aux moindres entreprises, se servit de l'occasion pour étendre les bornes de son domaine, et pour changer en royaume ce que son père n'avait possédé que sous le titre de comté.

L'empereur Arnoul, qui regardait avec assez de patience les autres ruines de l'empire de Charlemagne, voulut empêcher celle-ci, et tâcha d'abattre la couronne qu'il voyait paraître sur la tête de Rodolphe ; mais il ne fit que l'affermir. Rodolphe se défendit heureusement, et il acquit beaucoup de réputation par les victoires qu'il remporta sur les troupes impériales.

Burchard, duc de Suève, voulut aussi s'opposer aux desseins de Rodolphe. Ils se donnèrent bien de la peine l'un à l'autre durant quelque temps, mais enfin, leur guerre se termina par une paix dont la principale condition fut le mariage de Rodolphe avec Berthe, fille de Burchard. Ce fut là la source du plus grand bonheur qui pouvait alors arriver au monde chrétien, puisqu'Adélaïs, à qui l'empire romain doit son troisième et son éternel rétablissement, naquit de ce mariage au commencement du dixième siècle, l'an 925.

Comme Rodolphe était le plus vaillant homme de son siècle, et Berthe la plus belle et la plus sage princesse, les illustres qualités du père et de la mère se réunirent en la personnne de la fille, et dès ses premières années, elle fut l'honneur de cette nouvelle monarchie.

On l'éleva avec de grands soins, et on la confia à des gouvernantes qui, par leur sagesse, aidèrent la nature à former son esprit, et à faire voir au dehors tout ce qu'il y avait de perfections dans l'âme

de cette jeune princesse. On ajouta l'art à la nature, et l'on fit apprendre à Adélaïs tous les exercices propres à son sexe et à sa condition ; elle apprit aussi quelques langues ; elle lut beaucoup de livres; enfin elle étudia autant qu'on voulut lui permettre, et elle s'appliqua toujours avec ardeur à tout ce qui pouvait embellir et perfectionner son esprit.

Quand elle sortit d'entre les mains de ces sages gouvernantes, et que le monde commença à la connaître, on lui donna bientôt le premier rang entre toutes les princesses de l'Europe. On vint de bien loin pour voir ce que la renommée publiait d'elle. Son nom fut célèbre partout, et Bourgogne, qui la contemplait de près, sentit croître son admiration à mesure que cette jeune princesse croissait et que l'âge lui donnait de nouvelles grâces.

En ce temps-là, les Italiens, qui avaient secoué le joug des empereurs allemands, et qui avaient permis que deux seigneurs de leur nation, Gui, duc de Spolète, et Béranger, duc de Frioul, se fissent leurs rois, commencèrent à ne pouvoir plus souffrir ces deux maîtres, qui ne pouvaient se souffrir eux-mêmes, et qui déchiraient leur État par des combats continuels. Ces peuples, lassés enfin de cette double domination, et craignant de devenir encore le jouet de plusieurs autres tyrans que la destruction de l'empire romain faisait naître, appelèrent Rodolphe, père d'Adélaïs, et le supplièrent de venir prendre le gouvernement de leur État, promettant de le réunir au sien, et de ne faire de l'un et de l'autre qu'un royaume, dont il serait le souverain. Rodolphe se laissa persuader et fit le voyage d'Italie, où il fut en effet solennellement couronné du commun consentement de toutes les provinces, qui se soumirent à ne plus re-

connaître d'autre roi que lui. Bérenger, à qui ils ne devaient pas ôter la couronne sans lui ôter la tête, ne manqua pas de troubler les commencements de ce nouveau règne : il eut l'adresse d'engager la plupart des Italiens, et de lever une puissante armée contre Rodolphe ; mais il périt en son entreprise, et il mourut, misérablement massacré dans une église, après avoir vu la ruine entière de son armée et de son parti.

Cependant sa mort ne laissa pas le vainqueur en paix : au bout de quelque temps, les mêmes Italiens, lassés de lui aussi bien que des autres, envoyèrent des ambassadeurs à Hugues, Comte d'Arles, et le prièrent d'accepter leur couronne, et de venir les délivrer de la domination de Rodolphe, sous laquelle ils ne pouvaient plus vivre.

Hugues ouvrit les bras à la fortune, et se disposa promptement à aller prendre possession du bonheur qu'elle lui présentait. Il trouva Rodolphe en résolution et en état de se défendre ; mais comme ils étaient de même nation, voisins, alliés et amis intimes avant cette concurrence, ils jugèrent que leur honneur les obligeait à s'accorder. Hugues fit proposer à Rodolphe que, s'il lui voulait céder le royaume d'Italie, il lui cèderait tout ce qu'il possédait en France, et dont il pourrait agrandir son royaume de Bourgogne, qui, avec cet accroissement, serait un des premiers et un des plus considérables de l'Europe. Rodolphe trouvait son avantage en cette proposition, mais parce qu'il avait peine à renoncer absolument à ses prétentions d'Italie, et à éteindre pour jamais l'espérance et le droit de sa postérité, l'expédient dont on s'avisa pour le contenter fut de marier sa fille Adélaïs avec Lothaire, fils de Hugues, et de lui donner le royaume d'Italie comme la dot du mariage, avec cette condition, que si Lothaire

mourait sans enfants mâles, le royaume retournerait à Adélaïs, et après elle, si elle manquait d'autres héritiers, aux princes de la maison de Bourgogne.

Rodolphe n'eut garde de refuser cet accommodement qui l'élevait au plus haut point de grandeur où il pouvait aspirer, de sorte que Hugues étant tombé d'accord avec lui sur les autres articles de leurs différends, ils signèrent la paix, et l'envoyèrent publier dans toutes les villes de leur obéissance. On dépêcha dès le même jour des courriers à Adélaïs, avec ordre de partir au plus tôt, et de se faire conduire à Milan pour l'accomplissement du mariage.

Elle arriva donc à Milan, où elle était impatiemment attendue de trois princes, particulièrement de Lothaire, à qui elle était destinée. Ce prince n'était point indigne de la posséder. Quoiqu'il ne fût pas des plus heureux guerriers de son siècle ni des plus grands politiques, il ne laissait pas de valoir beaucoup, et de faire paraître du cœur et de la sagesse en sa conduite. Il avait surtout une rare bonté, que ses propres ennemis respectaient. Mais Adélaïs ne se consulta pas elle-même là-dessus: elle se commanda d'aimer Lothaire dès qu'elle connut que son devoir l'y obligeait. Je ne voudrais pas dire qu'elle eut dès lors beaucoup de tendresse pour lui, je dis seulement qu'aussitôt qu'elle connut la volonté de son père, elle eut beaucoup d'estime pour le prince qu'il lui destinait, et qu'elle prit aveuglément les sentiments d'une fille respectueuse.

On fit la cérémonie des noces avec une magnificence inconcevable. Ce qu'il y avait de princes, de seigneurs et d'autres personnes de qualité dans le royaume, s'y trouvèrent. Les peuples mêmes y accoururent de toutes parts. Les jeux, les fes-

tins et les divertissements publics durèrent plusieurs jours, et l'on crut ensevelir dans les réjouissances de ce mariage les craintes et les afflictions passées.

Les rois se séparèrent enfin avec mille témoignages d'amitié. Rodolphe revint en Bourgogne pour prendre possession du nouveau domaine qu'il avait acquis par le traité de paix ; Hugues et son fils s'établirent à Pavie, et commencèrent à gouverner ensemble paisiblement leur royaume.

Ils croyaient devoir le posséder longtemps sans inquiétude. Mais y a-t-il de beaux jours qui ne soient suivis de quelque orage? Peu de temps après leur établissement à Pavie, les Italiens, mécontents de Hugues sous prétexte de je ne sais quelle oppression, s'avisèrent de chercher un autre roi, et jetèrent les yeux sur Bérenger, petit-fils de ce premier Bérenger dont la domination leur avait été si odieuse.

La conspiration se forma secrètement. On envoya en Allemagne des députés à ce second Bérenger, qui ne manqua pas à l'occasion. Il partit aussitôt, et vint en Italie, dont il trouva les portes ouvertes par la trahison des gouverneurs. Les factieux le reçurent, et lui donnèrent les moyens de ménager les esprits, et de disposer comme il lui plut tous les ressorts de son entreprise. En peu de temps, il se vit en état de se déclarer à la tête d'une armée, d'entrer dans Milan à forces ouvertes, et de se faire couronner publiquement. La foule des Italiens empressés pour le voir et pour lui rendre leurs hommages, fut si grande que Hugues, effrayé, n'eut pas le courage de soutenir sa fortune, et qu'il s'enfuit honteusement en Provence pour vivre le reste de ses jours dans la ville d'Arles, dont il avait retenu le Comté par le traité qu'il venait de faire avec Rodolphe.

Son fils Lothaire voulut le suivre, mais Adélaïs l'arrêta, et lui remontra que, puisqu'il était roi, il fallait qu'il vécût où qu'il mourût en roi ; qu'il n'y avait de rois malheureux que ceux qui survivaient à leur puissance et à leur honneur.

Ce fut en cette rencontre que cette princesse donna les premières marques de son courage héroïque, et de son extrême adresse à entreprendre et à soutenir de grandes choses. Sa conduite fut telle qu'elle fit connaître à tout le monde que ce n'était pas la vanité, mais l'esprit de justice qui conduisait ses mouvements.

La résolution qu'elle fit prendre à Lothaire, et qu'elle prit pour elle-même lorsqu'elle vit que chacun courait à Milan vers Bérenger, fut d'y courir aussi, et de ne se servir que d'eux-mêmes pour reprendre leur couronne sur la tête de ce tyran redoutable, et pour écarter les peuples et les armées qui l'environnaient.

Ils y arrivèrent secrètement de nuit, et le jour même qu'on avait couronné Bérenger ; et le lendemain, à l'heure même que ce nouveau roi, ne pensant plus à la maison de Hugues, distribuait dans le palais les dignités et les charges du royaume, ils allèrent paraître soudainement dans la grande église à la vue d'un peuple infini qui s'y était assemblé. Adélaïs y fit un coup mémorable, qui ne venait pas d'un emportement inconsidéré, mais d'une sage délibération fondée sur la connaissance qu'elle avait de son esprit, et de l'esprit de ce peuple séditieux.

Cette reine, soutenue par la force de sa résolution et par la confiance qu'elle avait en Dieu, animée d'une grâce et d'une majesté plus que naturelle, parée de tous les ornements de sa dignité royale, se mit à haranguer sur une chaire, et à

reprocher à ces peuples la honte de leur inconstance et l'indignité de leur trahison.

L'étonnement que causait une chose si extraordinaire, et le plaisir qu'on avait à voir tant de grâces et tant de charmes en la personne qui parlait, firent faire un profond silence. La reine en profita, et continua de faire à ces peuples un long discours sur les cruautés du premier Bérenger, et rappela en leur mémoire les meurtres, les violements, les incendies, les extorsions et les injustices impitoyables qu'il avait commis, et dont ils voyaient encore de tristes marques dans toutes leurs provinces. Elle ajouta des réflexions politiques sur la nécessité où se trouvait le nouveau Bérenger de suivre les maximes de son aïeul, et d'achever de ruiner l'État, dont la perte entière pouvait être seule un fondément assuré de la puissance tyrannique.

En un mot, une princesse à l'âge de huit ans, la plus belle et la plus aimable qu'on eût jamais vue, qui parlait de la manière du monde la plus aisée et la plus engageante, et qui, à la fin de son discours, sut l'art d'accompagner de soupirs et de larmes la prière qu'elle fit à ses sujets de ne point abandonner un prince qui avait tant de fois exposé sa vie pour leur service, ne manqua pas de remuer les esprits de cette nation inconstante, et de faire naître de nouveaux mouvements dans leurs cœurs.

Les cœurs émus et emportés allèrent où la voix et les yeux d'Adélaïs les conduisirent, et où le roi, son mari, les entraîna lui-même par des paroles obligeantes qu'il dit à ses sujets, et par des promesses qu'il leur fit de consacrer ses soins et sa vie au rétablissement de leur bonheur et de leur repos. Tout le peuple, fondant en larmes, vint se jeter aux pieds de ce prince, et lui demanda par-

don. En même temps, des millions de voix proclamèrent Lothaire roi d'Italie, et firent mille imprécations contre Bérenger. Quelques-uns même, transportés de fureur, couraient pour aller massacrer celui qu'ils avaient couronné le jour auparavant.

Mais les plus sages du pays, considérant que Bérenger, soutenu d'une puissante armée, ne manquerait pas de tenter un combat, et qu'une infinité de braves gens périraient avec lui, dirent hautement qu'il fallait épargner le sang de leurs citoyens; qu'il n'était pas impossible d'accorder les deux princes concurrents; que l'Italie était assez vaste pour avoir deux souverains; que Lothaire et Bérenger méritaient l'un et l'autre de l'être, et qu'ils pouvaient aisément régner ensemble.

Cette proposition ne plut ni à Bérenger ni à Lothaire. Néanmoins, comme ils se virent chacun en danger de tout perdre, s'ils s'obstinaient à ne vouloir rien perdre, la nécessité les força d'y consentir; et si leur accommodement ne fut pas sincère, il eut au moins toutes les marques d'un véritable accommodement.

Ils s'embrassèrent avec beaucoup d'honnêteté, et se protestèrent une amitié éternelle; ils donnèrent ensuite mille louanges à la sage princesse qui avait trouvé l'art de calmer les esprits d'un peuple irrité et de réunir deux rois ennemis; ils l'appelèrent mille et mille fois la source du bonheur public, et toutes les fêtes galantes et magnifiques qui se firent entre ces deux rois avant qu'ils se séparassent, furent autant de triomphes pour l'illustre Adélaïs.

Enfin, après être convenus de la manière de leur gouvernement, et avoir fait des règlements pour leur conduite particulière et pour celle de leurs sujets, les deux rois se séparèrent, suivis de

toute leur cour, et se retirèrent chacun en la ville qu'ils avaient choisie pour leur demeure ordinaire.

Pavie fut le lieu où Lothaire crut goûter un long repos avec sa chère Adélaïs ; mais il ne connaissait pas l'ambitieux Bérenger. Ce prince fier ne put s'accommoder longtemps d'une couronne partagée : il se regarda comme un demi-roi, et crut que sa condition n'était guère au-dessus de celle d'un simple sujet. Cette injuste pensée, qu'il écouta trop, lui persuada de se défaire du prince à qui il venait de jurer une amitié constante. Il invita Lothaire à un festin, et parmi les plaisirs d'une débauche magnifique, il fit boire des vins délicieux dans une coupe empoisonnée.

Lothaire ne sentit le mal qu'à son retour à Pavie. Dès qu'il fut arrivé, il se mit au lit ; et le mal croissant toujours, ce malheureux prince mourut le lendemain entre les bras d'Adélaïs, à la fleur de son âge, trois ans après son mariage, et au milieu des premières douceurs de son repos.

Il fut regretté de toute la nation, à qui sa bonté naturelle était connue, et qui attendait de son règne le rétablissement de la félicité publique.

Pour Adélaïs, elle pleura la mort de son époux en reine vraiment chrétienne. Elle savait que les lois du Christianisme ne permettent pas d'écouter la voix de la vengeance ; mais le crime de Bérenger lui paraissait si horrible qu'elle ne pouvait croire que le ciel le laissât inpuni : *Grand Dieu*, disait-elle, pénétrée de sa douleur, *je ne parle pas, mais mon cœur et mes yeux parlent malgré moi : ils vous exposent ma douleur, ils vous disent que Lothaire est mort et que Bérenger vit et règne. Écoutez-les, mon Dieu, et ne délaissez pas une malheureuse qui se confie en votre bonté.*

Pendant que cette princesse affligée tâchait ainsi

de forcer le ciel à prendre sa défense, des ambassadeurs arrivèrent à son palais. Ils étaient envoyés par Bérenger pour faire des propositions où l'amour et la politique avaient également part.

Dès qu'Adelbert, fils de Bérenger, sut la mort de Lothaire, il laissa malheureusement entrer dans son esprit le désir et l'espérance de posséder Adélaïs. C'était un prince âgé de vingt-cinq ans, bien fait, spirituel, brave, et n'ayant que de grandes qualités. Il était depuis quelque temps touché de la beauté et de l'esprit de cette princesse, et il crut qu'il pouvait alors découvrir à son père les sentiments de son cœur. Mais ce perfide avait bien d'autres pensées : il était sur le point d'aller, à la tête d'une armée, se saisir du partage et de la succession de Lothaire, avant qu'Adélaïs eût eu le temps de se reconnaître et de se mettre en défense. Néanmoins il changea de dessein, quand il eut appris celui de son fils : il crut qu'il fallait que la violence cédât à l'amour, et que cette voie, qui ne serait condamnée de personne, ne lui serait pas moins avantageuse, puisqu'Adélaïs, en donnant son cœur, donnerait volontairement son royaume.

Les ambassadeurs s'acquittèrent donc de leur devoir, et après avoir complimenté Adélaïs sur la mort du prince, son mari, ils lui exposèrent la proposition de leur maître. Ils lui représentèrent que ce mariage était l'unique moyen de conserver son honneur, ses biens et sa vie ; que si elle ne voulait point avoir Adelbert pour époux, il fallait nécessairement qu'elle eût Bérenger pour ennemi; qu'elle devait se résoudre, ou à recevoir cette seconde couronne, ou à perdre la sienne; que le ciel rendait aujourd'hui à Bérenger ce que Bérenger avait laissé par bonté à Lothaire ; qu'elle ne devait espérer aucun secours; que Hugues, son beau-père, était fugitif, et ne pensait qu'à cacher la

honte de sa misérable vie; que Rodolphe, son père, était mort; que Conrad, son frère, héritier de Bourgogne, avait bien de la peine à soutenir sa fortune chancelante; que la France et l'Espagne étaient ruinées par des guerres civiles; que les Italiens, ses propres sujets, qui lui avaient obéi jusqu'alors, demandaient Bérenger, et qu'ils prendraient tous les armes pour le servir; qu'enfin si elle troublait la paix et replongeait l'Italie dans de nouveaux troubles, le ciel exaucerait les cris du peuple, qui ne demandait plus rien à Dieu que la perte de ceux qui voulaient la guerre. Ils ajoutèrent qu'Adelbert était le prince le plus accompli de tous ceux qui vivaient, et, ce qu'elle devait écouter plus que tout le reste, qu'il était tellement épris et charmé de ses beautés qu'il n'avait des yeux que pour elle.

Adélaïs, étonnée que ses ennemis poussassent leur insolence jusqu'à ce point, et qu'ils osassent lui présenter une main trempée dans le sang de son mari, versa un torrent de larmes, et fut longtemps sans pouvoir répondre aux ambassadeurs. Enfin, après s'être un peu remise, elle leur dit qu'elle n'avait pas encore eu le loisir de considérer si c'était la volonté de Dieu qu'elle pensât à de secondes noces, mais que, si elle y pensait jamais, ce ne serait que pour avoir un mari qui pût venger la mort de Lothaire, et délivrer l'Église et l'Italie de l'injuste domination de Bérenger; qu'au reste, elle les priait de n'être pas si fort touchés du mauvais état de ses affaires, et de croire que si tous ses parents étaient ou morts ou dans l'impuissance de la servir, il y avait toujours dans le monde assez d'ennemis de la tyrannie pour espérer qu'elle ne manquerait pas de gens qui la secourussent; qu'en tout cas, et si tout lui manquait, elle trouverait au fond de son cœur de

quoi se résoudre sans peine à périr avec Lothaire, qu'ils dissent enfin à leur Bérenger et à leur Adelbert, qu'Adélaïs connaissait assez de vrais rois pour n'être pas réduite à aimer des tyrans, et que toute la grâce qu'elle demandait à l'un et à l'autre, c'était de la vouloir haïr autant qu'elle les haïssait.

Bérenger et Adelbert eurent du chagrin de cette réponse; mais l'ambition du père et l'amour du fils étaient trop forts pour être sitôt abattus. Ils envoyèrent à Adélaïs de nouveaux ambassadeurs chargés de présents, et durant trois mois entiers, ils ne cessèrent de lui faire, non pas des propositions de vainqueurs, mais des prières d'esclaves. Cette princesse méprisa les présents et les soumissions comme elle avait méprisé les menaces, et elle réduisit les deux princes à recourir à la force ouverte.

En effet, ils mirent des troupes en campagne, et vinrent à Pavie avec une armée de trente mille hommes. Adélaïs s'y vit assiégée sans beaucoup d'étonnement. La ville était bien fortifiée et bien munie. La garnison témoignait beaucoup de fidélité. Les habitants, qui adoraient leur reine, étaient résolus à se bien défendre; ils repoussèrent plusieurs fois les ennemis qui les assaillaient vigoureusement; ils firent plusieurs sorties, où ils eurent de l'avantage. Enfin, le siége fut plus long et plus difficile que Bérenger ne l'avait cru.

Tandis qu'il durait, Adelbert se déguisa, et entra secrètement dans la ville pour voir la princesse qui occupait plus son esprit que toutes les affaires du siége. Il n'eut que trop d'occasions de la voir et que trop de sujets de l'admirer. Il la trouva qui encourageait la milice par ses paroles et par ses actions, et qui disposait avec une habileté extraordinaire de toutes les choses qui regardaient le

siége. Elle lui parut si charmante dans cet emploi, dont le sexe est naturellement peu capable, qu'il eut cent fois envie d'aller se jeter à ses pieds; mais la crainte qu'il eut de lui déplaire, et l'espérance qu'il conçut que la ville ne résisterait pas longtemps, lui firent changer de dessein.

Ce pauvre prince revint donc au camp, plus inquiet et plus amoureux que jamais. Il tâchait de vaincre, ou de cacher au moins les désordres de son âme, en remplissant tous les devoirs d'un grand capitaine. Il remportait l'honneur de toutes les entreprises, et il croyait se rendre digne d'Adélaïs en faisant de belles actions contre Adélais elle-même.

Les assiégés ne manquèrent point de courage tant que les vivres ne leur manquèrent pas; mais la famine devint si grande qu'ils se virent obligés de supplier la reine de trouver bon qu'on proposât quelque accommodement à Bérenger. Elle s'efforça durant quelques jours de relever leur cœur abattu; et lorsqu'elle commençait à s'assurer de leur constance, quelques séditieux ouvrirent les portes, et abandonnèrent la ville aux ennemis.

Adélaïs vit plus tôt Bérenger et Adelbert dans sa chambre qu'elle ne sut qu'il étaient entrés dans la ville. Néanmoins, aucune émotion ne parut sur son visage. Elle fit voir une élévation d'esprit au-dessus de la puissance des vainqueurs; elle les regarda comme de misérables captifs, et la manière dont elle les reçut leur fit comprendre qu'ils pouvaient être maîtres de ses états, mais qu'ils étaient bien éloignés d'être maîtres de son cœur.

Ils crurent pourtant que ce grand cœur deviendrait capable de changement, et ils ne doutèrent pas que la princesse ne consentît à leurs désirs quand elle aurait vu de près l'état où la fortune la réduisait. Ils la firent prisonnière, et lui donnè-

rent des chaînes, mais toujours avec beaucoup de respect. Elle fut logée dans le plus riche appartement du palais, et on la servit avec autant de magnificence qu'on aurait pu faire en un jour de couronnement et de triomphe.

On n'oublia rien pour la gagner. Bérenger et la princesse Villa, sa femme, lui rendaient des visites respectueuses, et lui faisaient des promesses capables de tenter toute autre âme que celle d'Adélaïs. Adelbert, plein de sa passion, venait continuellement soupirer devant elle, et lui rendre des hommages d'un véritable amant. Quelquefois il prenait soin de la divertir par des concerts de musique et par des spectacles galants où il tâchait d'expliquer son amour; mais Adélaïs regardait avec mépris tous ces artifices. La puissance et les promesses de Bérenger, les caresses et les complaisances de Villa, l'amour et les galanteries d'Adelbert, lui étaient également insupportables.

Enfin Bérenger, considérant que rien ne pouvait fléchir Adélaïs, et qu'il arriverait peut-être que, pendant qu'ils perdaient le temps en des soumissions inutiles, d'autres princes, attirés par la beauté et par la vertu de cette reine, viendraient, la force à la main, se rendre maîtres d'elle et de son royaume, crut qu'il ne fallait plus rien ménager; il s'ouvrit à Villa, et il n'eut pas de peine à la faire entrer dans son dessein, car elle était naturellement impérieuse et violente, et elle n'avait pris jusqu'alors le parti de la douceur que pour donner quelque chose à la passion de son fils.

Cette femme rappela donc son emportement naturel, et résolut de faire consentir Adélaïs à épouser Adelbert dans peu de jours, ou de la perdre impitoyablement. Elle commença par retirer cette princesse de l'appartement commode et magnifique où elle était, et la fit conduire dans un

château nommé la Garde. Là, après l'avoir fait enfermer dans une prison horrible, elle lui déclara plusieurs fois qu'il fallait, ou qu'elle épousât Adelbert, ou qu'elle mourût d'une mort cruelle. Adélaïs répondant toujours qu'elle n'épouserait jamais le fils du meurtrier de Lothaire, Villa entrait en fureur, et exerçait sur cette innocente princesse des cruautés qui seraient incroyables, si Saint Odilon, qui les a apprises d'Adélaïs même, n'avait pris soin de les rapporter. Elle se jetait sur la princesse avec des emportements pleins de rage; elle la chargeait de mille coups, la foulait aux pieds, la traînait par les cheveux, la mettait quelquefois tout en sang; et si elle lui laissait la vie, ce n'était que pour l'intérêt de son fils Adelbert, qui lui redemandait tous les jours sa chère Adélaïs.

Cette princesse souffrait ces outrages avec un courage héroïque et une patience vraiment chrétienne. Dieu seul était témoin de ses soupirs et de ses larmes. Mais les menaces qu'on lui fit un jour d'exercer sur elle les dernières violences, et de n'épargner pas même sa pudeur, la firent résoudre à chercher les moyens de se mettre en sûreté.

Il n'est pas moins difficile d'enfermer une femme chaste qu'on veut corrompre qu'une femme impudique qui veut se perdre. L'une et l'autre ont des subtilités qui brisent les portes des prisons, et qui trompent la vigilance des geôliers et des sentinelles. L'histoire ne dit pas comment Adélaïs surprit ses gardes. On sait seulement qu'en pleine nuit, n'étant accompagnée que d'une jeune fille qu'on lui avait laissée dans la prison, et de son confesseur, qu'elle avait fait avertir, elle sortit sans être aperçue de personne, mais sans savoir où elle devait aller.

Elle marcha longtemps, n'ayant point d'autre dessein que de fuir, et elle suivit aveuglément la crainte qui l'emportait. Elle se trouva enfin dans une vaste forêt, où elle crut devoir s'arrêter pour prendre quelque repos ; mais dès qu'elle y eut respiré un moment, et qu'elle eut considéré l'horreur du lieu où elle s'était engagée, d'un côté l'effroi la saisit, de l'autre, la lassitude et la faim l'accablèrent. Ce fut là sans doute un des plus tristes spectacles que l'on ait jamais vus sur la terre. Une reine à l'âge de vingt ans, incomparable en sagesse, en esprit, en beauté, qui était l'amour et l'admiration de tous les peuples de l'Europe, abandonnée au milieu d'un bois dans les ténèbres d'une nuit profonde, sans secours, sans espérance.

Le saint homme qui l'accompagnait, la croyant en assurance dans cette forêt, jugea qu'il la devait quitter un peu de temps pour chercher dans le pays quelque seigneur qui prît compassion de cette grande reine et qui la retirât chez lui.

Cependant la pauvre Adélaïs demeura trois jours attachée au pied d'un arbre, sans prendre aucune nourriture. Ne pouvant plus résister à la faim qui la pressait, elle se leva, et fit quelques tours dans la forêt pour voir si elle ne trouverait rien à manger; mais elle était tellement abattue qu'il semblait qu'elle ne cherchât qu'un endroit propre à y mourir. S'égarant en des routes écartées, elle arriva auprès d'une petite rivière, où elle trouva un pêcheur qui poussait sa barque et qui passait son chemin. Ce bon homme, apercevant Adélaïs, dont l'air et le visage marquaient quelque chose d'extraordinaire, s'arrêta un peu à la considérer, et lui demanda qui elle était et ce qu'elle faisait là. La princesse répondit en pleurant qu'elle cherchait à manger, et qu'elle le priait de lui donner quelque morceau de pain, s'il en avait, ou de l'ai-

der à retourner à l'endroit de la forêt d'où elle était sortie, et qu'elle lui désigna. Le pêcheur, touché des larmes d'une personne qui paraissait digne d'un meilleur sort, reçut Adélaïs dans sa barque, la mena au lieu où elle désirait aller, et là, après avoir allumé du feu, lui dressa sur l'herbe le meilleur repas qu'il lui fut possible. Il venait de prendre un poisson qu'il prépara à sa manière, et qu'il présenta ensuite à la princesse. Il semble, dit l'histoire, que ce villageois était instruit à servir une reine, tant il le fit de bonne grâce, et avec des cérémonies sages et respectueuses.

Tandis qu'elle mangeait, avec sa fidèle compagne, ce que le pêcheur lui avait préparé, et qu'elle commençait à goûter les premières douceurs des soins de la Providence, elle en reçut de nouvelles par le retour de son directeur. Il s'était adroitement informé du nom et du pouvoir des seigneurs de ce pays-là, et ayant appris qu'Adelart, évêque de Rhegio, dont la ville cathédrale n'était pas loin de la forêt, était un homme également charitable, il avait résolu d'engager ce seigneur à protéger Adélaïs. Mais comme il jugeait que rien ne l'y pouvait mieux engager qu'Adélaïs elle-même, il crut qu'il fallait la faire paraître d'abord à la porte du prélat. Pour cela, il avait assemblé, par les soins de quelques amis fidèles, qu'il avait rencontrés dans les bourgs, une troupe de gens armés, et il avait amené cette escorte à la forêt, afin d'y prendre la princesse et de la conduire sûrement à la maison d'Adelart. Il informa donc promptement Adélaïs de ce qu'il avait fait et de ce qu'il fallait faire, et la princesse, après avoir remercié le pauvre pêcheur, monta à cheval, et se laissa conduire à Rhegio.

Les soldats l'accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville ; puis s'étant retirés, la princesse, sui-

vie de sa compagne et de son directeur, alla trouver l'évêque Adelart: *Seigneur*, lui dit-elle, toute baignée de larmes, *l'état pitoyable où je suis réduite doit vous empêcher de me connaître; ou s'il reste en moi quelque marque de ce que je suis, vous ne pourrez tout au plus y trouver que le fantôme et l'ombre d'une reine. Je suis fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, et femme de Lothaire, roi d'Italie. Je suis cette infortunée Adélaïs dont les malheurs sont connus de toute la terre. Il y a quelques jours que je me suis sauvée du château de la Garde, où le cruel Bérenger m'avait enfermée, et où je souffrais par ses ordres tout ce qu'une fureur brutale a pu imaginer de plus inhumain. Depuis le jour de ma fuite, ma retraite a été la forêt de Rhegio, où je n'ai point eu d'autre couvert que le ciel, ni d'autre compagnie que cette fille et cet ecclésiastique, qui ont bien voulu prendre part à mes disgrâces. La crainte et la faim m'ont fait sortir de cette solitude pour me jeter dans votre palais comme dans un asile ouvert aux misérables. Ne rebutez pas, seigneur, une reine injustement persécutée qui se jette à vos pieds. Si vous l'assistez de vos conseils et de votre puissance, il ne lui sera pas difficile de remonter sur son trône. Elle a encore un frère roi de Bourgogne, et un beau-père comte de Provence. Mais si des raisons de politique vous empêchent de la protéger ouvertement, ne trompez pas au moins la confiance qu'elle a eue en vous, et ne la livrez pas entre les mains de son ennemi.*

Adelart, qui regardait attentivement l'illustre personne qui lui parlait, et qui trouvait en elle je ne sais quel air de grandeur que le changement de fortune n'avait point effacé, ne put se défendre d'être sensible aux malheurs d'une princesse qui les méritait si peu. Il la conduisit dans le plus

bel appartement de son palais, et il lui protesta que lui, ses citoyens et ses amis périraient avant qu'elle tombât en la puissance du cruel ennemi qu'elle fuyait.

Il la traita durant quelques jours avec autant de magnificence que de bonté ; mais quand il vint à considérer à quoi il s'engageait, il commença à craindre pour celle qu'il voulait conserver. Il lui dit qu'il était toujours dans la résolution de périr plutôt que de souffrir qu'on lui fît aucune injure ; qu'il craignait seulement de n'être pas assez puissant pour résister aux forces de Bérenger ; que ce prince barbare ne manquerait pas de venir assiéger Rhegio, dès qu'il apprendrait que l'infortunée Adélaïs y était ; que les habitants de cette ville pourraient bien mourir pour elle, mais qu'ils ne pourraient peut-être pas la sauver des mains de son ennemi ; qu'il lui conseillait de prévenir un si grand mal ; que le château de Canuse, qui n'était pas loin, et qui appartenait à son oncle Atho, Marquis de Toscane, était une place forte et bien munie où elle serait plus en sûreté.

Adélaïs, qui n'était déjà que trop inquiétée des mêmes craintes, et qui croyait entendre à tout moment les trompettes de l'armée de Bérenger, se rendit à cet avis, et après avoir envoyé des lettres à son oncle, sortit de Rhegio et prit le chemin de Canuse.

Elle y arriva heureusement, et y trouva le marquis de Toscane, qui la reçut avec des caresses de père, et qui lui promit tout ce qu'elle pouvait attendre de sa puissance et de son amitié. Il ne s'arrêta pas seulement à des paroles pour servir une nièce qu'il aimait tendrement, et dont il ne pouvait assez admirer la vertu : il fit faire de nouvelles fortifications à la place, et il se mit promp-

tement en état de ne pas redouter la venue de Bérenger.

Cette précaution ne fut pas inutile, car Bérenger, averti qu'Adélaïs s'était retirée à Canuse, envoya des ambassadeurs au marquis de Toscane, pour lui demander la princesse, et pour lui déclarer la guerre en cas de refus. Le marquis renvoya les ambassadeurs, et leur fit dire que la justice l'ayant obligé à prendre la défense de la princesse Adélaïs, contre la violence de leur maître, il était résolu de faire son devoir ; qu'on ne craint point les menaces des tyrans quand on soutient une cause juste.

Bérenger tint sa parole, et marcha en diligence vers la Toscane avec une armée nombreuse, et vint environner la ville et le château de Canuse.

Son arrivée ne surprit point les habitants : ils étaient tous disposés à soutenir longtemps le siége, et le marquis avait donné des ordres si justes que rien ne manquait dans la ville. Les ennemis, de leur côté, se préparaient à donner de rudes assauts et à ne pas perdre patience. Enfin, de part et d'autre, tout marquait un siége de longue durée ; mais le ciel se déclara pour Adélaïs par un coup imprévu.

Othon, roi de Germanie, était alors le premier guerrier du monde, et le bruit de ses victoires avait donné quelque secrète espérance à la princesse Adélaïs qu'il serait un jour son libérateur. Dès qu'elle vit Bérenger devant Canuse, ses vœux appelèrent Othon à son secours ; mais elle n'osait dire à son oncle ce qu'elle sentait au fond du cœur. Elle rougissait même d'y penser, et il lui semblait que la voix secrète qui lui proposait un si heureux expédient, lui déclarait en même temps une chose qu'elle ne devait pas écouter.

Mais Atho, qui, bien qu'en état de se défendre

vigoureusement, jugea pourtant que les vivres pourraient leur manquer, si Bérenger s'opiniâtrait à tenir le siége longtemps, jeta lui-même les yeux du côté d'Othon, et crut qu'il n'y avait point d'autre moyen de rétablir Adélaïs sur son trône. La princesse écouta avec joie la proposition que son oncle lui en fit, et elle n'eut pas de peine à consentir qu'il en écrivît à ce grand roi. Un gentilhomme partit donc promptement chargé de tous les ordres nécessaires. Atho mandait à Othon ce qui s'était passé en Italie touchant Lothaire et touchant Adélaïs; les outrages et les indignités que cette jeune veuve avait soufferts par la violence de Bérenger et par l'amour d'Adelbert; la fuite de cette reine malheureuse et sa retraite à Canuse. Il lui dépeignait sa vertu, son esprit, sa beauté, et il ajoutait qu'une telle princesse méritait d'être secourue par un héros tel que lui; que Dieu ne lui avait donné des armes puissantes et victorieuses que pour de pareils exploits; que, par un même coup, punir un tyran, conquérir un royaume et délivrer une illustre princesse, était une entreprise réservée au grand Othon; qu'il ne devait pas laisser perdre une si belle occasion de joindre la couronne d'Allemagne à celle d'Italie, et que c'était là le moyen d'être véritablement successeur de Charlemagne.

Othon, à qui la renommée avait appris les grandes qualités de la reine Adélaïs, se sentit soudainement touché d'une compassion tendre et généreuse, et sans délibérer davantage, il ramassa ses troupes, qu'il avait dispersées en diverses provinces de l'Allemagne pour différents desseins, et traversant promptement les Alpes, il se répandit du côté de Vérone dans les premières terres du royaume de Bérenger. Il ne fallait en ce temps-là que le nom d'Othon pour forcer les villes. Vérone,

sans attendre de siége, lui ouvrit ses portes. D'autres villes suivirent l'exemple de Véronne. Enfin ce conquérant passait partout sans résistance ; mais craignant d'arriver trop tard à Canuse, et que le marquis de Toscane, désespérant d'être secouru, n'eût abandonné la place, et peut-être Adélaïs à Bérenger, il dépêcha un gentilhomme en poste, avec ordre d'entrer dans la ville, et de rendre ses lettres au marquis et à la princesse. La place tenait encore quand le gentilhomme arriva, mais elle était si serrée qu'il ne put y entrer ; et sans un artifice qui lui vint à l'esprit, il n'aurait point exécuté les ordres du roi. Il mit le paquet au bout d'une flèche, qu'il tira si heureusement que les lettres tombèrent au milieu de la ville, et furent portées à la princesse et au marquis.

Quoique le roi suivît ses lettres de bien près, le bruit de sa marche se répandit au camp de Bérenger quelque temps auparavant. Le perfide savait que la place ne pouvait plus tenir que deux ou trois jours, et néanmoins, il fut saisi d'un si grand effroi quand il apprit qu'Othon venait à lui, qu'il aima mieux abandonner honteusement cette entreprise que de s'exposer à une bataille. Il leva le siége à l'heure même, et il se retira tumultueusement à Pavie, pour songer à la défense du reste de ses états, que le nom d'Othon ébranlait de tous côtés.

Pendant que Berenger s'enfuyait, Othon entra dans Canuse au bruit des acclamations et des applaudissements du peuple ; mais il ne se donna pas le temps d'en jouir : l'impatience qu'il eut de voir la reine lui fit négliger toutes choses. Il demeura d'abord surpris de la grande beauté de cette princesse, et il avoua que, bien qu'il s'en fût formé une idée extraordinaire sur ce qu'on lui en avait dit, ce qu'il voyait était infiniment au-dessus de ce

qu'il s'était imaginé. S'il fut charmé de la beauté d'Adélaïs, il ne fut pas moins touché de son esprit. L'entretien qu'il eut avec elle fut une de ces choses enchantées qu'on ne peut décrire. Il sentit en ce moment d'où lui était venue cette forte envie de secourir une reine qu'il ne connaissait pas, et il ne put résister au mouvement qui le pressait d'offrir son cœur à cette admirable princesse. *Ah! Madame*, lui dit-il, *j'avais bien cru que je ne pouvais rien entreprendre de plus avantageux pour ma gloire que la délivrance d'une reine telle que la renommée vous dépeignit; mais à présent que je vous vois, et que mes yeux sont témoins de vos grandes qualités, je bénis le ciel de ce qu'il m'a choisi pour une action si illustre; et si, après la faveur qu'il m'a faite, j'osais lui demander encore quelque chose, ce serait qu'il vous inspirât assez de bonté pour ne pas dédaigner le cœur d'un prince qui n'aura jamais de repos qu'il ne vous ait rétablie sur le trône que vous avez perdu, et qu'il ne vous ait rendue la plus puissante et la plus heureuse princesse de l'univers.*

Adélaïs, considérant ce qu'elle devait à Othon, et se ressouvenant qu'il n'y avait rien au monde au-dessus de ce grand prince, crut qu'elle ne devait pas le refuser. Dès qu'elle eut donné son consentement, le mariage s'accomplit avec peu de cérémonies, et la joie des peuples en fut le seul ornement. Les tournois et les spectacles qui font les principaux agréments des autres fêtes, n'eurent point de part en celle-ci : Othon voulut marquer son amour par de véritables triomphes. Il fit monter Adélaïs sur un char, et la mena droit à Pavie avec une armée de cinquante mille hommes, pour lui faire recevoir les hommages de Bérenger et d'Adelbert.

Le peuple ne délibéra pas ; mais lorsqu'il ou-

vrait les portes, ces deux misérables princes prirent la fuite, et se retirèrent en d'autres places de leur royaume, où ils espérèrent que la fortune leur serait plus favorable. L'armée victorieuse les suivit partout. Ils soutinrent quelques siéges et livrèrent quelques batailles, mais enfin le courage et l'espérance leur manquant avec la force, chassés de leurs villes et poussés hors de leurs terres par les poursuites et par les victoires de Conrad, général de l'armée, ils furent contraints de recourir à Othon, et d'aller se mettre entre ses mains pour recevoir ses ordres et pour devenir ce qu'il lui plairait.

Bérenger l'envoya supplier de permettre que lui et son fils allassent eux-mêmes déposer la couronne et leur puissance à ses pieds, et écouter l'arrêt que sa justice ou sa miséricorde voudrait prononcer touchant leurs affaires et leurs personnes. Othon, ne voyant rien en cette proposition qui pût lui donner de l'ombrage, y consentit volontiers, et jugea qu'elle lui présentait une occasion heureuse de contenter magnifiquement le zèle qu'il avait pour la réputation d'Adélaïs.

Il leur répondit en des termes fort civils, les invita à venir sans crainte, leur envoya des compagnies de seigneurs et de palatins pour les accompagner, les reçut, les logea, et les traita splendidement durant quelques jours, et puis, de la ville capitale de la Saxe où ils étaient, les avertit de se transporter à Ausbourg, déclarant que c'était là qu'il voulait leur donner audience, et y voir les cérémonies volontaires de leur soumission dans une assemblée générale qui les y attendait.

La nécessité les obligea d'y aller. Le devoir et la curiosité y amenèrent tout ce qu'il y avait de princes et de prélats en Allemagne; Othon y mena ce qu'il avait de gens de guerre ; les peuples y couru-

rent en foule. Dieu voulut que des curieux venus de tous les endroits de l'Europe fussent les témoins de la réparation d'honneur qu'il allait faire rendre à cette princesse injustement persécutée.

L'assemblée se tint au milieu de la grande place.

Othon et Adélaïs étant assis sur un théâtre sous le dais impérial, on vit paraître Bérenger et Adelbert comme deux captifs, les mains liées et le corps chargé de chaînes, qu'ils traînèrent jusqu'aux pieds d'Adélaïs, à laquelle ils avaient ordre de parler. Ils lui dirent en peu de paroles qu'ils lui amenaient deux criminels, qui, dans la ruine de leur maison et dans la perte de tous leurs biens, avaient encore beaucoup, puisqu'il leur restait des larmes, et qu'ils pouvaient les répandre devant ses yeux.

Que sa bonté, qui leur permettait de pleurer en sa présence, leur commandait d'espérer ; que s'ils redoutaient sa justice, ils offenseraient cette bonté qui voyait dans eux les deux objets qu'elle avait juré de ne jamais exclure de ses grâces : la misère et le repentir; que si, néanmoins, ils ne méritaient pas de fléchir son cœur, ils se tiendraient plus heureux de mourir à ses pieds qu'ils ne l'avaient été de régner et de vivre contre son inclination et contre son droit ; qu'ils ne lui demandaient qu'une faveur, qu'avant qu'elle prononçât l'arrêt, elle se souvînt que leurs plus grands crimes étaient des crimes d'estime et d'amour; qu'ils l'avaient persécutée, parce qu'il leur avait été impossible de ne point aimer sa vertu, et que, par toutes leurs violences, ils n'avaient rien entrepris que d'arracher de son âme une haine due véritablement à leur démérite, mais insupportable à la passion ardente qu'ils avaient de lui plaire et de la servir. Ils ajoutèrent que si elle voulait leur rendre la vie et la couronne, elle aurait deux rois pour esclaves, et qu'en les rétablissant, elle dres-

serait dans l'Italie deux colonnes qui y soutiendraient l'empire d'Othon, et qui ne plieraient jamais.

Adélaïs et toute la compagnie qui les vit en cette posture, et qui se souvint de l'état où étaient les choses l'année précédente, contempla durant quelque temps en silence cette révolution des affaires du monde, et vit avec effroi ces deux lions, qui faisaient dernièrement trembler l'Italie, et qui tenaient tant de princes dans leurs chaînes, enchaînés eux-mêmes, et étendus par terre sous le trône d'une femme, et devenus les victimes de celle qu'ils avaient inhumainement sacrifiée à leur fureur aux yeux de toute l'Europe.

La réponse que leur fit la reine fut digne de son esprit et de sa rare piété : *Je vous vois*, dit-elle, *d'une autre humeur que vous n'étiez devant la ville de Canuse, et vous me voyez en un autre état que je n'étais dans le château de la Garde; mais vous et moi sommes encore de la même religion. Jésus-Christ me commande d'oublier le passé, et de vous procurer le bien qui dépendra de mon pouvoir et de mon affection.*

Cette généreuse princesse, qui, selon les sentiments humains, dans la haute élévation de fortune où elle était, ne devait pas laisser à ces deux tyrans une seule goutte de leur sang, eut la bonté de vouloir persuader qu'il fallait leur laisser leur royaume, et se rendit leur avocate auprès d'Othon et de son conseil en une cause si désespérée. Le conseil fut étonné d'entendre demander des grâces pour des criminels si coupables et si scandaleux; mais elle plaida fortement; et comme elle pouvait tout sur l'esprit de son époux et de cette noblesse qui l'adorait, il fut enfin arrêté qu'on leur accorderait la vie, la liberté, et la moitié des états qu'ils possédaient.

Ce ne fut pas une chose moins merveilleuse, ce que fit Adélaïs quelques années après à l'égard de Villa, femme de Bérenger, lorsque ces deux princes, endurcis dans l'ingratitude et persuadés par l'exemple des Barbares répandus dans l'Allemagne, entreprirent de détruire la puissance d'Othon dans l'Italie, et lui déclarèrent une nouvelle guerre qui fut leur dernier malheur, et qui les fit périr misérablement dans les chaînes.

Durant cette guerre là, Villa, chargée d'années et de crimes, et qui s'était obligée par serment de ne point mourir qu'elle n'eût bu le sang d'Adélaïs, avait choisi, pour se cacher ou pour se défendre, la ville et citadelle de Sainte-Julie, située au milieu d'un lac, avec une forte garnison. Le siége mis autour du lac par l'armée d'Othon ne dura pas longtemps. Au bout de deux mois, il fallut que la dame assiégée fît ouvrir les portes de la forteresse, et qu'elle se livrât entre les mains des vainqueurs.

Elle fut amenée chargée de chaînes devant Adélaïs, qui avait le commandement souverain. Toute l'armée, qui savait l'histoire du château de la Garde, contempla avec admiration et avec plaisir ce spectacle digne des yeux de tous les rois. Villa, qui avait l'âme et le visage également horribles, et qui, comme je l'ai dit, avait juré qu'elle boirait le sang du cœur d'Adélaïs, conservait devant le trône de cette princesse un air d'orgueil et d'impudence, qui seul la rendait digne de mort.

Adélaïs, lui ayant fait modestement quelques remontrances et quelques reproches sur les désordres de sa vie, lui fit une réponse bien remarquable : *Je n'ai jamais*, lui dit-elle, *fait qu'une faute, qui est d'avoir trop différé à vous faire mourir, et de vous avoir pardonné lorsque vous étiez entre mes mains. Et moi*, reprit admirable-

ment Adélaïs, *je n'aurai jamais fait qu'une seule belle action que je vais faire aujourd'hui, qui est de vous rendre la vie et la liberté. Je veux qu'on rompe vos fers et qu'on vous ramène à votre mari, parce que je crois que je ne vous puis obliger davantage, ni vous donner de plus certaines assurances de la charité que Jésus-Christ m'oblige d'avoir envers vous. Allez trouver Bérenger, et rendez-lui un service digne de votre amour : persuadez-lui de cesser d'être ingrat des grâces qu'il a reçues, et de vous aider à ne l'être pas vous-même.*

Ces deux actions firent tant de bruit dans le monde que le Pape jugea dès lors que cette princesse méritait d'être impératrice.

Ce serait m'éloigner de mon dessein de raconter ce qui se passa durant les guerres de plusieurs années, où Othon se rendit le premier monarque du monde, et acquit le nom de grand; ou de raconter ce qui se passa durant ses triomphes, lorsqu'il reçut dans Rome la couronne impériale, et qu'il la fit recevoir à son fils Othon-le-Jeune, et durant les célébrités du mariage de ce jeune prince avec la fille de l'empereur de Constantinople. Je ne dois parler que d'Adélaïs. Voici un abrégé des principales choses qui lui arrivèrent depuis la mort de son mari jusqu'au jour qu'elle le suivit dans le ciel.

La sainte veuve, ayant perdu cet époux le plus aimé qui fût jamais, n'eut pas beaucoup de loisir de vaquer à ses dévotions solitaires, ni de répandre des larmes, qu'elle appelait l'unique douceur qui lui restait en la vie. Son fils Othon, deuxième du nom, se trouva malheureusement accablé de quantité d'affaires dangereuses, où il eut besoin de ses conseils. Il fallut l'aider, et rentrer dans le

vaisseau que ce prince peu expérimenté ne pouvait pas gouverner durant la tempête.

Les plus fâcheuses peines vinrent de la nouvelle impératrice, dont l'ambition causa de grands désordres dans la cour et dans l'empire, et poussa l'un et l'autre, et l'empereur même, jusque sur le bord d'un précipice effroyable.

## SECONDE PARTIE DE L'HISTOIRE D'ADÉLAIS.

Cette jeune impératrice, nommée Théophanie, était fille de Nicéphore, empereur de Constantinople. Elle fut mariée au jeune Othon avec la magnificence et la célébrité que j'ai dites, mais elle vint aux noces par un chemin de sang. Son mariage coûta la vie à plus de soixante mille hommes, et la tête de son propre père fut comme la dot qu'elle apporta.

L'histoire est qu'Othon-le-Grand, quoique heureusement porté par le cours de ses victoires jusqu'aux extrémités de l'Italie, s'arrêta néanmoins à Rome, jugeant qu'il serait plus facile et plus humain de recevoir civilement des mains des Grecs, par un contrat de paix et d'amitié, les terres qu'ils occupaient en ces quartiers-là, que de les arracher par les armes, et de faire naître des querelles immortelles entre les deux empires.

Cette louable intention lui donna la pensée de marier les enfants des deux couronnes, et d'envoyer demander Théophanie pour son fils Othon, espérant que le royaume de la Pouille serait la dot de la fille, et que, de part et d'autre, on embrasserait avec plaisir une si heureuse occasion

de prévenir les guerres dont l'empire était menacé.

Les ambassadeurs firent le voyage de Constantinople, et ils furent magnifiquement reçus. Leur proposition y reçut le même accueil. Nicéphore y consentit de la plus obligeante manière qu'il lui fut possible, et fit toutes les mines et les cérémonies de la joie, promettant qu'il enverrait la princesse, et qu'il se tiendrait éternellement obligé de cet honorable témoignage de l'amitié et de la fidélité d'Othon.

Nicéphore était un très-méchant homme, et n'avait point d'autre maxime de gouvernement que la trahison et la cruauté. Ce politique cruel et timide, qui tremblait depuis qu'il avait entendu parler des succès d'Othon dans l'Italie, et qu'il avait appris que ce vainqueur redoutable était devenu son voisin, comme s'il attendait chaque jour qu'on lui apporterait les nouvelles de la perte de son royaume de la Pouille, à l'occasion de l'ambassade que je viens de dire, conçut un étrange moyen de remédier à ses craintes. Sa pensée ne se déclara que par les effets, et il fut presque aussi difficile de la croire lorsqu'on en vit la sanglante et l'horrible exécution, qu'il l'avait été de la prévoir ou de s'en douter auparavant.

Tandis que Rome, appuyée sur ses promesses, se préparait aux noces, et qu'elle attendait la fille avec les impatiences et les inquiétudes ordinaires, les ambassadeurs de Nicéphore vinrent trouver Othon, et l'avertirent que cette princesse était sur mer, et qu'elle aborderait bientôt à une ville de Calabre, qu'ils lui nommèrent, le suppliant de lui faire rendre dès le port les honneurs les plus pompeux qu'il pourrait, et de n'envoyer pas seulement des compagnies de seigneurs et de noblesse pour la recevoir, mais aussi, s'il était possible,

son armée entière, afin qu'en entrant dans l'Italie, dès le premier pas qu'elle y ferait, elle parût comme l'impératrice de l'univers, et qu'elle ne marchât en venant à Rome que parmi les légions impériales, et avec un appareil propre à une puissance souveraine et redoutable.

Othon, qui était résolu de ne lui épargner aucune civilité, accorda celle-ci très-volontiers. Tout ce qui se trouva de son armée en état de marcher et d'aller contribuer pour quelque chose à l'ornement de cette réception, fut envoyé en Calabre, et conduit par les premiers généraux de l'empire. Ils y allèrent comme au-devant d'une épouse, n'ayant pris que des épées et des boucliers de cérémonie, et croyant qu'en cette occasion, l'honneur de leurs armes était d'emporter le prix de la beauté, et d'être plus luisantes et mieux ornées que les armes des Grecs. Mais les Grecs avaient une autre ambition : sous prétexte de faire de leur part de grandes dépenses pour la venue de leur princesse, ils assemblèrent ce qu'ils avaient de gens de guerre ; et lorsque les Romains, durant l'attente de cette heureuse arrivée, parmi les désordres des préparatifs et de la joie, ne pensaient qu'à leurs braveries, et qu'ils essayaient leurs habits de noces, ils s'allèrent jeter soudainement sur eux, et firent un carnage horrible de toute l'armée de l'empereur. Fort peu se sauvèrent ; la plupart furent massacrés, les autres faits prisonniers et envoyés à Constantinople. On poursuivit les fugitifs, et toute la Calabre fut couverte de meurtre et de sang, et désolée par les cruautés de cette trahison.

Ce fut plutôt par hasard que par prudence qu'Othon avait retenu quelque reste de ses troupes. Le peu qui lui en resta, animé par l'horreur d'une si exécrable barbarie, valut plus qu'une armée victorieuse. Il les laissa partir incontinent

sous la conduite de Guntarius et de Sigifridus, deux des plus fameux capitaines de ce siècle-là, et il voulut que son fils marchât avec eux, et qu'il fît, en cette occasion où il était intéressé, le premier apprentissage de sa valeur.

La victoire suivit ce jeune monarque, et lui fit cueillir pour son père de plus beaux lauriers qu'il n'en avait cueilli lui-même par ses propres mains dans les autres campagnes de l'Italie.

Les historiens se plaignent que la postérité n'a su que fort peu des particularités de cette guerre importante. Ce qu'on sait est que les Grecs, et les Sarrasins, leurs alliés, furent vaincus et taillés en pièces, que ceux qui échappèrent au glaive se noyèrent ou se rendirent prisonniers; que les deux nations furent entièrement dissipées et chassées de la Campanie et de la Pouille, et que tout ce que Nicéphore possédait en cette belle région de l'Italie fut réuni au domaine de l'empire des Latins, et réduit sous la puissance d'Othon.

Le peuple de Constantinople apprit cette nouvelle par les prisonniers qu'Othon renvoya, et qui, ayant le nez coupé, allèrent publier, par cette honteuse plaie de leur visage, le malheur de leur patrie.

Nicéphore en porta le blâme et le châtiment. On l'attribua d'abord à sa trahison et à sa mauvaise conduite; et comme l'empire se plaignait depuis longtemps des scandales de sa vie cruelle et débordée, cette triste aventure alluma le feu davantage, et suscita soudainement une terrible sédition.

Jean Zimisces, frère de l'impératrice, fut le chef des conjurés, qui le suivirent l'épée à la main jusque dans le cabinet de Nicéphore.

Ce misérable empereur fut égorgé, et laissa sa vie et sa couronne entre les mêmes mains. Son

parricide lui succéda, et se fit nommer empereur dès qu'il eut fait le coup.

La nouvelle des changements de Constantinople, étant arrivée à Rome, réveilla les flammes éteintes et les anciennes espérances du jeune Othon. Il supplia son père de traiter avec l'empereur Zimisces, et de lui demander sa nièce Théophanie, que son prédécesseur avait si inhumainement refusée. Othon approuva le dessein de son fils, et crut que ce serait obtenir une nouvelle victoire sur Nicéphore, et porter dans Rome ses cendres en triomphe, que d'y faire venir cette princesse. Arnoul, archevêque de Milan, fut choisi pour être le chef de l'ambassade, et le paranymphe de cette alliance traversée par le destin.

Il dressa un des plus riches et des plus somptueux équipages qu'on se souvînt d'avoir vu, et étant suivi de tout ce qu'il put assembler d'évêques et de seigneurs, il s'en alla faire à Constantinople une entrée dont la seule vue effaça le souvenir des querelles, et fit naître dans les cœurs des Grecs de nouveaux et ardents désirs de se voir unis aux Romains par une paix inviolable.

Zimisces reçut ce prélat magnifiquement ; et parce qu'il ne tenait pas encore trop bien sur son trône nouvellement établi, il fut heureux d'engager Othon à son amitié par le présent qu'il désirait, et par son consentement à toutes les propositions de son ambassadeur. Il ne délibéra point d'offrir la princesse ; et pour ne pas laisser en son traité aucune marque de la trahison de Nicéphore, il la mit aussitôt entre les mains de l'archevêque, et désira qu'il en fût lui-même le conducteur.

Elle fut amenée à Rome, où le jeune Othon la reçut, et l'épousa de la façon que nous avons dit.

On ne sait point qu'il y eût, durant les premières années de ce mariage, autre chose que satisfac-

tion mutuelle et amitié sincère entre les deux impératrices. Mais après la mort d'Othon-le-Grand, la nécessité des affaires, et les plus fréquentes approches de leurs humeurs opposées, causèrent peu à peu de la mésintelligence et du trouble.

Théophanie, selon qu'en parlent les historiens, avait beaucoup de bonnes et louables qualités: mais elle était jeune, et ne se plaisait pas beaucoup aux règles de modestie et de dévotion que lui donnaient les actions de sa belle-mère.

Cette mère observait envers elle plus qu'envers personne ses maximes de civilité; et comme elle tâchait d'éloigner l'opinion qu'elle voulût user de censure et tenir un rang de maîtresse, elle s'étudiait, durant ses visites, à paraître ce qu'elle était véritablement, bonne et familière, et d'une humeur très-commode.

Mais quoiqu'il n'y eût que douceur en ses entretiens, ses exemples étaient rigoureux, et par un silence importun, reprochaient à cette jeune princesse ses moindres libertés et ses plus légers manquements. Elle ne pouvait accuser Adélaïs d'aucune parole sévère; elle croyait néanmoins avoir de grands sujets de plainte, parce qu'elle rougissait trop de faire des fautes en sa présence. Elle eût voulu qu'elle n'eût rien su de ses actions inconsidérées, et elle pensait être rigoureusement traitée par Adélaïs, quand elle ne fermait pas les yeux. Souvent elle se cachait d'elle, et toute cachée qu'elle était, elle ne laissait pas de craindre, parce qu'elle ne pouvait oublier qu'Adélaïs était à la cour, et que c'était assez pour s'inquiéter que de n'être pas loin d'une sagesse et d'une vertu si exactes. Elle eut néanmoins longtemps la discrétion de se conserver dans le respect, et de ne point manquer aux lois de la bienséance, et à celles de l'honneur qu'elle devait à l'âge et au mérite de

cette princesse majestueuse. Mais dès lors, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir souvent des mines froides et réservées; et quand elle était avec ses confidentes, elle ouvrait son cœur, et il se faisait là beaucoup de plaintes et de petits rapports que les murailles redisaient.

Adélaïs n'écoutait rien; et sans s'amuser à ses légèretés, elle marchait innocemment dans les voies de la justice et de l'honneur. Le devoir était son ambition et son soin; et quand sa conscience ne l'accusait pas, elle ne craignait aucune censure ni aucun discours. Quoi qu'on lui rapportât, elle conservait envers sa bru, sur son visage et dans son cœur, tous les sentiments et toutes les marques d'une amitié sincère, et elle ne laissait point passer de rencontre qu'elle ne lui en donnât les preuves, et que toute la cour n'eût sujet d'en être assurée contre les médisances des flatteurs et des envieux.

Néanmoins, elle ne put être si prudente ni si bonne que Théophanie n'eût enfin l'occasion de se plaindre ouvertement, et de rompre avec éclat et avec scandale.

Après la mort de Zimisces, ses deux fils, Basile et Constantin, cousins de cette impératrice, avaient recueilli sa succession, et s'étaient saisis de l'empire de Constantinople.

Elle, indignée que ces deux cousins, meurtriers de son père Nicéphore, possédassent une si glorieuse récompense de leur crime, et que la couronne qu'elle prétendait lui être due devînt l'héritage de leur postérité, fit l'ouverture à son mari d'un dessein de guerre contre les usurpateurs, et par diverses raisons de bienséance et de droit, elle tâcha de pousser son courage à cette haute entreprise.

Othon, avant qu'il lui donnât aucune parole,

ou que même il y pensât sérieusement, ne put pas se dispenser de conférer là-dessus, avec sa mère et de savoir son avis et sa volonté.

Mais comme l'affaire ne valait rien, et que, d'ailleurs, Othon en avait une infinité d'autres plus importantes et plus pressées, Adélaïs fut obligée de lui parler franchement, et de lui représenter que deux ou trois provinces de l'Allemagne ayant déjà pris les armes contre son autorité, et presque toutes les villes de l'Italie se préparant par des fortifications qu'elles bâtissaient et par des créations de magistrats populaires, à se remettre en liberté et à renverser l'empire, il avait besoin de tout lui-même pour s'opposer à cette chute, et que ce serait une inconsidération extrême d'employer ses armes à d'autres desseins, et d'aller au bout du monde courir après des conquêtes et des espérances imaginaires durant l'agitation de l'état que son père lui avait laissé.

Othon, qui n'eut que trop de jugement pour connaître la sagesse de ce conseil, n'eut pas la force de repousser vigoureusement les instances de sa femme, qui continua de vouloir et de demander importunément ce qu'elle avait résolu d'obtenir. L'empereur, résolu de s'arrêter constamment au dessein qu'il avait pris, la laissa parler et raisonner autant qu'il lui plut; mais elle parla si bien et si souvent, et avec tant d'empressement et d'ardeur, qu'enfin elle tourna l'esprit de son mari, et le fit pencher du côté de ses inclinations et de ses désirs ambitieux.

Il se laissa même échauffer plus qu'elle-même, et sa passion lui suggérant des raisons, il en proposa un grand nombre à Adélaïs, et la supplia de conformer ses pensées aux siennes, et d'approuver ce qu'il jugeait nécessaire au bien commun de l'empire et de l'Église. Adélaïs, qui avait une pru-

dence plus que naturelle, et qui ne voyait dans cette affaire que des malheurs et des repentirs inévitables, refusa ce qu'elle ne pouvait accorder; et elle n'eut point d'autre complaisance que de promettre qu'elle se tiendrait dans le respect et qu'elle ne s'opposerait à rien. En effet, elle se contenta d'avoir dit ingénûment son avis.

Mais lorsque tous les sages du conseil et de la cour commencèrent à murmurer hautement contre ce même dessein, et que les officiers de la milice s'en alarmèrent, Théophanie prit occasion de rendre Adélaïs criminelle d'état, et de persuader à l'empereur que c'était elle qui suscitait ces bruits et ces mouvements dans la cour; qu'elle voulait l'emporter de force sur leur autorité; et elle colora son discours d'une autre médisance spécieuse, prétendant que, par jalousie, elle ne voulait pas qu'on imitât ses propres exemples, de peur qu'on ne les surpassât; qu'elle voulait avoir seule l'honneur de couronner les Othons, et qu'elle craignait que la gloire de leur avoir donné son royaume ne fût éteinte lorsqu'une autre femme leur donnerait un empire; qu'elle préférait la vanité de sa réputation au bien commun, et qu'elle ne se souciait pas que le fils fût moindre que le père, pourvu que Théophanie ne lui fût point égale.

L'empereur ouvrit l'esprit à ces soupçons, et y laissa former mille autres pensées odieuses; de sorte qu'après les froideurs et les plaintes, et tous les autres présages de la disgrâce, Adélaïs reçut enfin ordre de se retirer de la cour, et de ne plus se mêler d'autres affaires que de celles de sa conscience.

La vertueuse princesse reçut cet ordre et ce rebut de la faveur humaine comme une grâce et comme une vocation de la bonté de Dieu, qui l'appelait aux douceurs de la vie divine, et qui vou-

lait parler à son cœur dans la solitude. N'ayant pas la liberté de demeurer plus d'un jour, elle partit dès le lendemain sans dire aucun mot de plainte, mais non sans laisser tomber quelques larmes lorsqu'elle vit pleurer le peuple, et qu'elle trouva à la porte de son palais des foules de monde qui venaient lui dire adieu, et qui ne pouvaient le faire que par des soupirs.

La nature lui assigna le lieu de sa retraite, son pays natal, où ses désirs l'avaient précédée depuis longtemps. Elle prit le chemin de la Bourgogne, ne doutant point que le roi Conrad, son propre frère, et sa femme Mathilde, la recevraient volontiers.

En effet, elle porta chez eux autant de joie qu'elle laissait d'affliction dans l'Allemagne, et elle fut reçue dans leurs provinces comme l'honneur du royaume et de la patrie. Toutes les campagnes étaient remplies de peuple qui venaient au-devant d'elle, et toutes les marches de son bannissement furent presque autant de triomphes, n'y ayant personne qui ne fût ravi de revoir cette princesse, qu'ils n'avaient point vue depuis l'âge de seize ans.

On accourut des villes et des villages pour la reconnaître, et les vieillards qui, avaient vu dans le berceau cette petite fille de Rodolphe, pleuraient de consolation en voyant cette grande impératrice, mère des rois et des empereurs, et maîtresse des tyrans.

Elle-même ne pouvait regarder les terres de cette bien-aimée patrie, ni tant de personnes connues en son bas âge, sans ressentir des tendresses qui lui ôtaient la parole. On ne se parlait de part et d'autre que par des larmes. Toutes ses anciennes connaissances qui se présentaient à sa vue, lui fendaient le cœur par un doux souvenir des pre-

miers temps. Elle ne pouvait même répondre aux harangues qu'en embrassant et en pleurant de joie ; et ce fut là tout l'entretien qu'elle eut avec son frère en la première entrevue.

Mais parmi tant de consolations et d'honneurs, elle ne s'oublia pas de son dessein de vivre dans le recueillement et dans la retraite. Elle ménagea ce qu'elle put de temps pour le donner à l'oraison, et elle profita si bien en ce divin exercice, qu'au bout de trois ou quatre ans, on connut peu de personnes en ce siècle-là plus élevées par la contemplation et plus assidues à s'entretenir avec Dieu. Elle ne voulut pas marcher sans conduite dans ces voies de l'oraison mentale : Saint Mayeul, abbé de Cluny, étant alors en grande réputation de sainteté, elle le pria de prendre le soin de sa conscience, et de lui tracer les chemins qu'elle devait tenir pour arriver au terme où ses désirs aspiraient. Adélaïs eut une obéissance parfaite sous la conduite de ce directeur, et elle en sut bientôt autant que lui, parce qu'elle fut aussi obéissante et aussi humble qu'il était éclairé.

Cependant Othon fit les préparatifs de la guerre contre les Grecs, et il en donna tous les ordres. Mais les bruits qui en coururent jusqu'au palais de Constantinople, et la marche précipitée de quelques troupes qui se mirent en campagne avant que les autres fussent en état, ayant fait savoir son dessein, les deux frères empereurs se préparèrent plus diligemment que lui ; et comme ils se virent trop tôt prêts pour se défendre, la pensée leur vint d'employer leurs forces à attaquer et à prévenir Othon. Le déshonneur et le déplaisir que leur empire avait nouvellement reçus par la perte du royaume de la Pouille, leur cuisant encore, ce fut de ce côté-là qu'ils jetèrent les yeux, et qu'ils résolurent de se venger de la rupture de la paix.

Ils mirent sur mer une puissante armée, et vinrent inopinément aborder en Calabre, avec dessein de reprendre tout ce qu'Othon-le-Grand y avait usurpé sur eux.

Othon-le-Jeune, averti de l'arrivée des Grecs, vit au même instant ses desseins ruinés et ses espérances détruites. La nécessité l'obligea d'abandonner cette grande entreprise, et de la laisser tomber pour courir à ce qui était le plus pressé. Il fallut rappeler en diligence les troupes qui s'étaient avancées du côté de la Grèce, hâter les autres qu'il attendait, ramasser toutes les forces de l'empire, et les mener en Italie pour repousser le danger.

Sa femme, plus intéressée que lui-même dans ce malheur, voulut le suivre ; l'un et l'autre oublièrent qu'il fallait porter une grande modération et beaucoup de lumières dans la multitude et dans la confusion de tant d'affaires dangereuses.

Ils s'en allèrent avec un esprit rempli de fureur et de haine contre les Italiens, croyant que les ligues qu'ils avaient formées dans plusieurs provinces, avaient inspiré aux Grecs la pensée et la témérité d'entreprendre un coup si hardi : de sorte que, sans se donner le loisir d'écouter les conseils de la prudence politique, et de différer à un temps plus opportun la punition des coupables, ils résolurent de commencer leurs exploits de guerre par la vengeance, et d'aiguiser leurs armes en les trempant dans le sang de leurs sujets et de leurs amis. Ils dissimulèrent toutefois ce dessein tragique durant leur voyage, et ils allèrent jusqu'à Rome sans se déclarer.

On les y reçut avec de grandes démonstrations d'allégresse et de fidélité. Toutes les villes envoyèrent leurs députés afin de renouveler leurs serments d'obéissance, et d'offrir tout ce qui dépen-

dait de leur pouvoir pour la guerre contre les Grecs. Une infinité de seigneurs y vinrent aussi, et chacun conspira sincèrement à effacer de leurs âmes le souvenir de ce qui s'était passé et le soupçon de ce qu'ils pouvaient craindre.

Othon et Théophanie firent de leur part beaucoup de cérémonies, reçurent avec accueil tous ceux qui se présentèrent, embrassèrent les plus coupables, et tâchèrent d'éloigner les défiances par toutes les douceurs de visage et de paroles qu'il leur fut possible.

On se fiait à ces fausses caresses, et on ne pensait plus qu'à partir dans une parfaite union de volontés et de forces, lorsqu'Othon, poussé par d'autres conseils que par ceux de son aimable mère, sous prétexte de vouloir, avant son départ, renchérir sur les témoignages d'amitié qu'il avait reçus, invita à un festin public tous les princes, les seigneurs et les députés des villes qui se trouvèrent à Rome, et qui reçurent cette invitation comme un grand honneur. Ils ne manquèrent pas de s'assembler au jour assigné, et ils se mirent à table avec résolution de noyer dans le vin tout ce qui leur restait d'inquiétude et de crainte.

Mais au milieu du premier service, lorsque la belle humeur et la joie commençaient à s'épanouir, on entendit inopinément le son terrible d'une trompette, avec la voix d'un héraut, qui commanda à toute la compagnie, de la part de l'empereur, sous peine de mort, de ne point parler, ni remuer tandis que ses officiers exécuteraient ce qu'il avait ordonné et ce qui allait paraître.

Au même instant, on vit entrer un régiment d'hommes armés, et accompagnés de bourreaux, qui s'arrangèrent et qui remplirent la salle, tandis que d'autres remplirent la cour et environnèrent tout le palais. C'était là un triste appareil de

festin et un affreux spectacle pour des conviés. Mais la fuite fut bien plus funeste. Durant la profond silence que l'étonnement et l'effroi firent faire, le même héraut, déployant un papier, lut les noms de ceux qui étaient accusés d'avoir contribué au soulèvement de leurs villes et de leurs provinces; et puis, les ayant déclarés coupables du crime de lèse-majesté, prononça contre eux un arrêt de condamnation à mort. A l'heure même, tous les autres demeurant immobiles et sans parole, on alla tirer ceux-là de leurs places, et au bout de la table du festin, à la vue de tant de spectateurs et d'amis épouvantés, on les égorgea les uns apres les autres, et l'on remplit de sang et de meurtres tout ce lieu sacré par l'amour et par la fidélité qui les y avait assemblés.

La plus horrible inhumanité fut que, l'exécution étant faite, Othon commanda à ceux qui vivaient encore de demeurer à table, et d'achever le festin avec le même visage et la même joie qu'ils avaient auparavant, voulant qu'ils continuassent de se divertir et de rire comme si rien ne fût arrivé. Il fallut prendre cette joie barbare, et rire inhumainement parmi tant de meurtres et tant de tristes spectacles! Les cœurs étaient glacés d'horreur, et Théophanie, dont la vue rappelait en leur mémoire l'absence de l'incomparable Adélaïs, fit sortir de ces âmes affligées une infinité de soupirs que cette Médée n'entendit pas, mais que le ciel entendit de loin, et qui attirèrent bientôt sur son mari la vengeance que cette action méritait.

Il alla lui-même la chercher, en achevant son voyage, et marchant en la Pouille, qui devait être le théâtre de la guerre. Son armée était de beaucoup plus forte et plus nombreuse que celle des Grecs, et Dieu permit que, dans les premiers combats et en plusieurs petites rencontres, il eût

du succès. Mais quand il fallut livrer la bataille générale en la journée de Bazantelle, les légions de Rome et de Bénévent, qui faisaient la meilleure partie de l'armée d'Othon, choisies de Dieu pour venger le sang de leurs citoyens, se souvinrent de son festin cruel, et lui en préparèrent un autre qui ne fut pas moins inespéré. Elles se retirèrent, et disparurent lorsque le combat commençait. Les autres qui voulurent être fidèles à cet empereur, furent bientôt mis en désordre et taillés en pièces. Les Grecs firent un massacre qui fut le plus effroyable qu'on eût vu depuis longtemps dans l'Italie. Il y eut des princes sans nombre, des seigneurs, des évêques et des abbés de la suite d'Othon, qui demeurèrent sur la place, et il fut presque seul entre les personnes de qualité qui se sauva de l'épée de l'ennemi.

Ce misérable prince prit la fuite du côté de la mer, et alla confier sa vie à des pêcheurs, les suppliant de le recevoir dans leur barque, et de le porter où ils pourraient. Ils le reçurent sans le connaître d'abord, mais il ne put pas être longtemps inconnu : les traits de son visage le déclarèrent bientôt; et comme la haine qu'on portait à sa trahison s'était répandue sur le rivage de la mer et jusqu'aux dernières extrémités de l'empire, ces gens de marine délibérèrent de le jeter dans l'eau. Il se sauva, en les prévenant et en s'y jetant lui-même, et tâcha de traverser à la nage ce qui restait de mer jusqu'au bord.

Tandis qu'il nageait, des pirates, fortuitement survenus, sans savoir qui il était, accoururent, et se saisirent de lui comme d'un prisonnier. Son bonheur voulut qu'ils l'emmenassent en un port, et que Théophanie, qui le faisait chercher avec une extrême inquiétude, entendît enfin de ses nou-

velles, car elle envoya aussitôt traiter avec ces pirates, et leur fit offrir une grande somme d'argent pour le racheter.

L'argent leur donna quelque soupçon de sa qualité ; mais comme ils se jetèrent avidement sur les partages, et que l'avarice emporta leurs cœurs et détourna leurs yeux, Othon, qui ne voulait pas leur donner le loisir de le considérer davantage, voyant un de leurs chevaux en état de le recevoir, se lança dessus, et bride abattue, il alla trouver Théophanie en je ne sais quelle forteresse, et respirer auprès d'elle de tant de fatigues, ou plutôt, y pleurer et s'y désespérer de tant d'afflictions et de tant de pertes.

Il perdit tout ce que son père avait conquis sur les Grecs, qui rentrèrent en possession de leur royaume entier de la Pouille; et si ces Grecs, aveuglés par leur bonheur, sans se contenter de la moitié de l'Italie, eussent conduit leur armée victorieuse devant Rome, et de là jusqu'aux Alpes, ils auraient emporté tous les états d'Othon sans trouver aucune résistance.

La honte et le désespoir n'étouffèrent pas la colère dans le cœur d'Othon ; elle continua d'y brûler et d'y fumer durant quelque temps, et elle lui fit commettre de cruelles actions contre ceux qu'il accusait d'être les causes de son malheur. Toutefois, un fils de larmes ne peut pas périr : peu à peu la tristesse éteignit les autres passions, et mit enfin son esprit en état de reconnaître ses fautes, et d'écouter les conseils de la sagesse et de la pénitence.

Sitôt qu'il eut les yeux ouverts, la première chose dont il s'aperçut fut l'énorme ingratitude qu'il avait commise contre sa mère, et le mépris funeste et honteux qu'il avait fait des avis de sa prudence divinement éclairée.

Touché d'une vive douleur et d'un repentir inconsolable, il lui dépêcha des ambassadeurs, la conjurant de le venir trouver à Pavie, afin qu'il pût obtenir d'elle le pardon qu'elle ne lui accorderait peut-être pas à la vue de ses lettres, mais qu'elle ne lui pourrait pas refuser quand elle le verrait, et quand il l'assurerait lui-même de la sincérité de sa douleur.

Il écrivit aussi au roi Conrad, et le supplia de disposer sa sœur à consentir à ses justes désirs, et de la faire résoudre à ce voyage, qui était désormais l'unique consolation qu'il désirait et qu'il espérait au monde.

Adélaïs, qui goûtait dans un repos céleste les douceurs de la vie spirituelle, et qui reconnut que cette invitation, sous prétexte d'entrevue et d'accommodement, la rappelait aux distractions' et aux affaires de la vie du monde, se trouva fort irrésolue ; et comme elle jugea d'ailleurs que si elle refusait, les peuples pourraient donner un très-mauvais sens à son refus, et croire que le ressentiment et la colère, plutôt que la dévotion, la retiendraient dans la solitude, elle eut peur d'être la cause d'un scandale. Néanmoins, parce qu'elle craignait aussi d'affliger son cœur, et de l'enlever d'entre les bras de Jésus-Christ pour le reporter dans la cour, agitée de ces pensées différentes, elle courut à son port ordinaire, et alla consulter Saint Mayeul pour savoir de lui ce que Dieu voulait. Elle le supplia de voir le roi son frère, et de conférer avec lui sur les difficultés du voyage, d'examiner les raisons de part et d'autre, et puis de déterminer et conclure, et leur promit qu'elle obéirait à leur conseil et qu'elle le suivrait sans délibérer davantage.

Le roi et le saint homme conférèrent, et ne manquèrent pas de juger qu'Adélaïs devait contenter

l'empereur, le jugeant ainsi sur l'espérance qu'ils eurent que ses conseils, mieux reçus et plus respectés qu'autrefois, apporteraient du changement en l'état, et qu'ils aideraient son fils à sortir de l'embarras et du précipice où son aveuglement l'avait jeté.

Dès qu'ils lui eurent expliqué leur sentiment, cette obéissante et dévote dame partit aussitôt, et quitta son paradis et ses oraisons pour aller où Dieu l'appelait. Elle prit le chemin de Pavie, où l'empereur s'était déjà rendu, selon sa parole, et où il l'attendait avec beaucoup d'impatience et d'ennui. Dès qu'elle entra, ce fils, plus affligé de son ingratitude envers elle que de ses malheurs, suivit les mouvements de la douleur et de la honte qui le saisirent, et se jeta à ses pieds, mettant le visage contre terre sans dire aucun mot. La sainte dame, saisie d'une plus violente émotion, s'y jeta aussi, et l'embrassa sur le pavé. Ils demeurèrent quelque temps étendus au milieu de la salle, à la vue d'un grand nombre de seigneurs, dont il n'y eut pas un qui ne fût surpris et qui ne pleurât avec eux.

Cette première entrevue et cette réconciliation traitée en silence et par des soupirs, fut suivie de longs et de fréquents entretiens, et ces entretiens selon qu'Adélaïs l'avait prévu, produisirent un engagement indispensable de ne plus se séparer. Elle fut obligée de demeurer à la cour, et de reprendre sa place dans le conseil, dont elle trouva les affaires encore plus désespérées qu'elle ne pensait. Mais Dieu donna bénédiction à sa présence et à sa conduite, et l'empire commença à reprendre son ancienne dignité sous le gouvernement de cette sage princesse.

Mais Othon ne reprit pas lui-même sa couleur ni sa santé. La tristesse qui le desséchait, ne put

pas être guérie par de petits succès ni par les entretiens de sa mère. Les remèdes ne furent pas si puissants que le souvenir de tant d'afflictions et d'opprobres. Le mal continua de croître de jour en jour, et enfin il lui flétrit tout le cœur et le consuma misérablement. Il mourut l'an 983, sept ou huit mois après sa réconciliation avec Adélaïs, et il laissa sa succession et son empire à son fils Othon III.

Ce fut un malheur pour notre princesse que ce jeune successeur, d'un naturel très-aimable, s'attachât si fortement et si tendrement à sa personne et à ses conseils qu'elle ne put obtenir la liberté de sortir de la cour, ni de rendre à son cœur la solitude.

Ce qui augmenta son déplaisir et le fit croître jusqu'au dernier excès, ce fut de voir que la jalousie se rallumait dans la tête de la jeune impératrice, et qu'elle y suscitait de nouveaux désordres. En effet, cette nouvelle reine-mère, qui avait désormais plus de droit qu'elle, aussi bien que plus d'inclination à se mêler des affaires d'état, voyant qu'elle cessait de parler de retraite, et se persuadant que les attachements de l'empereur à la présence d'Adélaïs venaient des artifices de cette dévote, sans plus user des cérémonies d'un silence et d'une froideur respectueuse, éclata hautement, et fit de grands bruits contre son ambition prétendue. La sainte dame faisait cependant, au pied de la croix et auprès de son petit-fils, tous les efforts imaginables pour obtenir son congé, conservant toujours dans le cœur envers cette femme emportée une affection sincère, et sur le visage, une douceur et une modestie qui la devaient apaiser.

Elle gouvernait sa langue avec une discrétion merveilleuse; elle n'avança jamais aucune parole

dans les plus secrètes confidences, dont le rapport pût donner sujet de plainte à cette ennemie déclarée. Elle n'en parlait qu'avec honneur et qu'avec respect. Elle ne lui parlait à elle-même qu'avec douceur et avec un air de visage qui l'assurait de son amour. Elle la voyait aussi souvent qu'elle y était obligée pour l'édification de la cour et de l'empire. Mais dès qu'elle s'apercevait que ses visites et ses entretiens faisaient revenir dans ce cœur indisposé les accès de sa colère, elle se taisait, ou elle se retirait à l'heure même pour prévenir les fautes en éloignant l'occasion. Cette sage et judicieuse conduite était le plus grand motif des emportements de Théophanie, qui se fâchait que son aversion paraissait criminelle, et que tant de vertus admirables l'accusaient d'injustice et publiaient sa mauvaise humeur par toute l'Europe. Elle eût désiré qu'elle eût éclaté comme elle, et que, par une impatience fougueuse ou par des plaintes inconsidérées, elle eût suspendu les jugements et rendu le procès indécis.

Néanmoins, quoi qu'elle fît, Adélaïs se taisait et était constante à souffrir. Othon se tenait attaché à son dessein de la retenir et de l'aimer. Les courtisans se plaisaient à la louer devant Théophanie, et les bruits de la réputation qu'elle avait parmi le peuple retentissaient jusqu'à ses oreilles. Enfin, la jalousie, le caprice, l'opiniâtreté, la tristesse et la fureur tournèrent l'esprit de cette dame, et la portèrent jusqu'à prononcer un jour témérairement ces paroles : *Si je vis encore une année*, dit-elle, *il n'y aura plus pour lors d'Adélaïs au monde; ou si elle y était encore, tout l'espace de son empire ne serait pas plus large que sa main.*

Il fallut que Dieu même terminât ces différends et qu'il appelât à soi Théophanie. Cette impéra-

trice mourut avant que l'année fût achevée, et elle n'eut plus elle-même d'autre empire ni d'autre grandeur que celle qui reste aux rois dans les tombeaux. Adélaïs vécut, et demeura maîtresse et reine de toutes les provinces où son fils régnait.

L'aimable princesse ne triompha pas de cette victoire; elle en pleura amèrement, et elle rendit à sa mémoire tous les honneurs qu'on pouvait attendre de son incomparable charité.

Mais l'absence d'une rivale si fâcheuse ne diminua pas le désir qu'elle avait de la retraite : Adélaïs continua d'agir fortement, et d'employer tout le crédit qu'elle avait auprès de l'empereur pour obtenir la liberté de retourner à sa solitude, et de ne plus penser qu'à Dieu.

Othon y consentit sans y penser, en permettant qu'elle s'absentât souvent des affaires, et qu'elle l'aidât, par cette sage industrie, à contracter peu à peu l'habitude de se passer de ses conseils et de ses entretiens. Elle en vint d'autant plus aisément à bout qu'elle eut l'adresse d'introduire dans le cabinet des personnes d'esprit et de piété, qui rendirent son absence plus supportable et moins dangereuse.

Quand elle se vit hors de la cour, et qu'elle eut enfin la liberté entière de suivre ses inclinations, elle s'attacha particulièrement à quatre choses qu'elle sentait lui être inspirées de Dieu, et consacra ce qui lui restait de force et de vie pour les accomplir parfaitement. La première fut de vaquer à la contemplation, et d'employer plusieurs heures de chaque jour aux exercices de cette vie délicieuse et céleste ; la seconde, de prendre soin des pauvres, et de soulager et servir tous les misérables du pays ; la troisième, de faire des pèlerinages, et d'aller visiter les sépulcres des mar-

tyrs ; et enfin la quatrième, de bâtir des églises et des monastères.

Ce qui doit surprendre le lecteur, c'est qu'en chacune de ces bonnes œuvres différentes, si communes aux autres Saints, Adélaïs a eu quelque chose de particulier qui la rend particulièrement aimable et digne d'être admirée.

Car pour ce qui regarde les bâtiments, c'est une singularité de zèle et de magnificence bien remarquable, qu'en reconnaissance des obligations qu'elle avait à Dieu pour les prospérités temporelles dont il l'avait favorisée, elle voulut bâtir autant d'églises ou de monastères qu'il y avait de royaumes dans les terres que son mari, son fils et son petit-fils, empereurs, avaient possédées durant sa vie. L'empire était pour lors de grande étendue, et elle s'engagea à une entreprise où il fallut beaucoup de courage. Elle en sortit néanmoins heureusement, et entre ce nombre incroyable de monastères dont elle fut la fondatrice, il y en eut trois fort renommés en ce temps-là : le premier fut en Bourgogne, en un lieu appelé Ambierte, en l'honneur de Notre-Dame, où Berthe, sa mère, fut enterrée, et dont Saint Mayeul eut le gouvernement. Le second en Italie, en l'honneur du Fils de Dieu, sous le titre de Saint-Sauveur. Le troisième et le principal en Allemagne, sur le Rhin, en un lieu appelé Shele, assez près de Strasbourg, en l'honneur de Saint Pierre, qu'elle dota de grands revenus, et qu'elle enrichit d'une infinité de magnifiques présents, y faisant porter ce qu'elle trouva de plus rare et de plus précieux dans ses trésors.

Pour ce qui est de ses pèlerinages et de ses visites de martyrs, comme son âge ne lui permit pas de les faire en des terres éloignées, elle ne les fit que dans l'enceinte de la Bourgogne, et des pro-

vinces voisines, et elle choisit les lieux qui étaient alors la dévotion publique et commune de l'Europe. Son premier voyage fut au sépulcre de Saint Maurice, et à la magnifique église qui lui a été dédiée dans le Chablais, à l'endroit où ce généreux capitaine et sa légion de Thébains endurèrent la mort, et où leurs reliques sont encore conservées et révérées de tous les peuples chrétiens. De là elle fut à Genève visiter l'église de Saint-Victor, ensuite à Lausanne, celle de Notre-Dame, et puis à quantité d'autres, parcourant ces lieux de sainteté avec une ferveur exemplaire, et laissant en chaque station deux profits de sa visite : l'un, l'édification de son incomparable sainteté, lorsqu'on voyait que ces courses n'étaient pas des promenades d'un esprit impatient et ennuyé, mais des mouvements de son amour divin, qui cherchait des endroits propres à son repos, et qui de chaque église faisait une solitude pour vaquer à la contemplation et pour s'entretenir avec Dieu. Elle s'y arrêtait durant quelques semaines, et elle y passait durant le jour et durant la nuit de longues heures en de perpétuelles oraisons qui l'élevaient jusqu'à l'extase, et qui faisaient bien connaître qu'en marchant sur la terre, elle cherchait et trouvait le paradis. L'autre profit était les offrandes qu'elle faisait aux autels : elle ne sortait d'aucune église qu'elle n'y laissât quelque présent digne de sa libéralité et de sa grandeur impériale. Ce qu'elle fit à celle de Saint-Martin est singulier, et a je ne sais quel caractère d'une simplicité vraiment divine. Sachant qu'après son départ, cette église avait été brûlée, et qu'on se disposait à la rebâtir, elle y contribua d'une grande somme d'argent et de quantité de meubles et d'ornements somptueux: Mais entre autres choses, elle fit couper en deux le manteau impérial de l'empereur

Othon, son petit-fils, pour qui elle avait encore des tendresses plus que maternelles, et prenant une de ces moitiés, elle la mit entre les mains d'un religieux de Cluny, pour le porter en cette église comme un parement d'autel, et pour l'offrir à Saint Martin de sa part en ces mêmes termes : *Évêque de Jésus-Christ, recevez les petits présents que vous envoie Adélaïs, la servante des serviteurs, pécheresse par elle-même, et impératrice par la volonté de Dieu. Recevez la moitié du manteau de mon cher et unique Othon, et priez pour sa prospérité celui à qui autrefois, en la personne d'un pauvre, vous avez donné la moitié du vôtre.*

Les aumônes de cette veuve charitable ont eu aussi beaucoup de rares singularités. Elle ne connut aucun monastère, et elle n'entendit parler d'aucun religieux aux environs des pays où elle se trouva, à qui elle n'envoyât des charités et des présents de sa dévotion. Elle ne vit jamais aucun mendiant à qui elle ne fît des aumônes avec quelques paroles de consolation. Quand elle arrivait en quelque ville ou quelque village, avant que d'y rien faire, et même avant que d'y prendre du repos et se délasser de la fatigue du chemin, elle faisait appeler tous les pauvres, et les ayant assemblés, elle leur distribuait elle-même ses libéralités de sa propre main. Il arriva néanmoins un jour qu'étant trop lasse, elle confia son argent à un religieux, et elle le pria d'en faire la distribution à une grande multitude de misérables qui étaient accourus. Le bon religieux sentit de l'inquiétude dès qu'il commença à disperser la somme, parce que d'abord il s'aperçut que le nombre des pauvres était plus grand que celui des pièces de monnaie qu'il avait entre les mains. Mais son inquiétude se changea bientôt en admiration, quand

il vit que les pièces s'étaient miraculeusement multipliées, et que le compte était exact.

Je ne puis rien dire de ses oraisons, d'autant que personne ne peut parler de l'oraison des Saints, non pas eux-mêmes, qui, au retour de leurs vraies extases et de leurs contemplations conduites par le seul amour, ne peuvent dire autre chose ni apporter aux hommes d'autres nouvelles, sinon que Dieu est grand et qu'il est aimable : *Cognovi quia magnus Dominus*. De façon que ceux qui se souviennent des circonstances et de la manière dont ils ont parlé, et dont ils sont unis à cet objet, dans lequel l'on s'oublie de tout, et de soi-même, et de sa propre union, pour ne penser qu'à l'objet seul, d'ordinaire ne lui ont point parlé, et ne savent ce que c'est que contemplation et extase. Ceux qui le savent et qui l'éprouvent en vérité n'en peuvent rien écrire, si Dieu même ne leur dicte leurs livres, comme il a fait à quantité de Saints et de Saintes, et s'il ne leur révèle l'histoire de leur conversation intérieure. En un mot, les oraisons d'Adélaïs étaient continuelles en ce temps-là qu'elle était éloignée de la cour, de sorte que, parmi les travaux de ses voyages et les soins et distractions de sa vie active et humaine, elle menait intérieurement une vie de séraphin.

Durant ses courses, elle ne pouvait se passer d'oraison, parce qu'elle ne pouvait se passer d'aimer. Ce cœur généreux depuis son enfance eut toujours quelque objet auquel il s'attachait fortement et innocemment. En chaque âge, Dieu fut toujours le principe et la fin de ses actions ; mais en ses dernières années, lui seul fut son tout et son unique amour. Néanmoins, la tendresse de ses reconnaissances et de ses soins s'étendit jusque sur les directeurs qui l'aidaient à jouir parfaitement et sûrement des entretiens de son époux

durant ses contemplations extatiques. Elle eut quatre de ces directeurs d'oraison les uns après les autres, tous quatre Saints et canonisés, qu'elle honora par la confiance parfaite qu'elle eut en leurs conseils, et qu'elle aima sincèrement avec des bontés filiales. Elle avait sujet de le faire, parce qu'elle les choisissait très-bien. Les règles de son choix n'étaient que l'inspiration de Dieu, qui, par de saintes inclinations précédées de l'estime générale que l'Église avait de leur mérite et de leur sagesse, lui faisait connaître ceux qui lui étaient propres.

Elle savait que nous, qui avons ici-bas des commandants en toutes choses et des maîtres de notre liberté, n'en avons point en ce qui regarde la conscience, qui n'a jamais dépendu d'aucun pouvoir humain, et qui n'appartient qu'aux personnes que Dieu nous choisit, ou que nous choisissons par les secrètes inspirations de notre cœur.

Le premier des directeurs d'Adélaïs fut Saint Mayeul, abbé de Cluny, qui lui rendit de grandes assistances durant qu'elle fut bannie de la cour; le second fut Vangion, évêque, qui vécut en grande réputation de doctrine et de sainteté. Elle eut pour celui-ci quelque chose de particulier; au moins il lui arriva, à son occasion, lorsqu'elle apprit la nouvelle de sa mort, un accident bien remarquable, ou une extase, dans l'église de Saint-Maurice, et aux yeux du peuple qui y était assemblé. Tandis qu'elle priait Dieu, retirée en un coin de cette église, et qu'elle était profondément attentive à sa méditation, un courrier venu à la hâte d'Italie s'approcha d'elle, et lui donna des lettres qui l'avertissaient que ce grand personnage était mort à Rome. A la vue de cette triste nouvelle, le premier mouvement qu'eut la princesse fut d'appeler un gentilhomme de sa suite, et de

le supplier d'une voix tranquille et douce de faire quelque dévotion pour le repos de l'évêque. Mais aussitôt, la tristesse lui serrant le cœur, et l'amour divin, intéressé à la perte de ce grand homme, élevant son âme, elle souffrit une défaillance qui était composée d'évanouissement et d'extase. En cet état, ne sachant plus ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, elle dit ce que voulut l'amour. Les bras étendus, versant des torrents de larmes, elle s'écria à haute voix : *O Dieu des siècles, qui me voyez privée de toutes les consolations qui me restaient en cette vie, présentez-moi votre main, et consolez mon esprit selon la vérité de vos paroles.*

Ayant dit cela, elle tomba sur le visage, et demeura quelque temps étendue sur le pavé, sans qu'on vît aucune marque de vie, sinon par les larmes qui continuèrent de couler en abondance.

Cette faiblesse ne dura pas; et elle ne laissa dans les esprits qu'un accroissement d'estime et de vénération, comme c'était pour elle un accroissement de mérites, puisqu'elle ne venait que de la charité surnaturelle.

Le troisième directeur d'Adélaïs fut Saint Ecce-Magne, abbé du fameux monastère de Shele, qu'elle avait fait bâtir.

Le dernier fut Saint Odilon, qui reçut d'elle des respects pour sa personne, et pour son abbaye, des libéralités extraordinaires, et qui eut sujet de témoigner sa reconnaissance à la postérité par l'écrit qu'il a composé sur ses actions royales et chrétiennes.

Ce fut vers ce temps qu'elle commença d'écouter ce saint personnage, et qu'elle lui confia la conduite de sa conscience, qu'arriva dans la cour impériale cette triste et lugubre histoire qu'on a

vue si souvent sur les théâtres, et dont je ne puis me dispenser de dire un mot, puisque la sagesse d'Adélaïs y parut avec d'autant plus d'éclat que l'imprudence des autres y fit de plus grandes fautes, et qu'elle s'y rendit plus coupable.

Othon III avait épousé Marie, fille du roi d'Aragon: Cette princesse n'était pas des plus dévotes ni des plus discrètes ; elle avait même en ses conversations des légèretés et des immodesties qui déplaisaient fort à Adélaïs, et qui l'obligèrent de lui faire souvent des remontrances sérieuses et de lui parler sévèrement. La jeune dame ne s'en plaignait pas. Elle écoutait avec respect ce que cette auguste impératrice jugeait à propos de lui dire, mais elle s'oubliait de ses conseils dès qu'elle ne la voyait plus, et continuait de vivre selon les lois de son humeur volage et hardie.

Le malheur voulut, au temps qu'Adélaïs était absente, que la jeune princesse jetât indiscrètement les yeux sur un seigneur de la cour qui lui plut, et qu'elle n'eût pas la force de fermer son cœur à la flamme et à la mort qui venaient d'entrer par ses yeux. Elle n'eut point d'autre soin que de communiquer son mal au gentilhomme, et de tâcher de lui plaire. Elle croyait d'abord que c'était assez de le regarder, et qu'il suffisait à une impératrice, pour être ardemment aimée, d'avertir par ses regards qu'elle permettait qu'on l'aimât. Mais le gentilhomme, chaste et retenu, ne comprit pas sitôt ce qu'elle voulait dire. Elle continua durant quelque temps à faire tout ce qu'elle put pour lui découvrir son feu, et pour lui marquer qu'il pouvait prendre la liberté de l'aimer et de lui parler confidemment. Elle en fit tant que ce seigneur connut enfin ses pensées. Mais il fut sage, et parut toujours devant elle comme un homme qui ne savait rien ; de sorte que la misérable dame fut

enfin contrainte, par la violence de sa passion, de s'exprimer d'une manière qui fit rougir le gentilhomme, et qui l'embarrassa fort, voulant donner des sens honnêtes aux paroles de la princesse. Mais elle était trop résolue à se faire entendre pour lui laisser le pouvoir de contrefaire heureusement une si louable ignorance. Il ne put néanmoins confesser autrement que par la rougeur de son visage qu'il l'entendait bien, ni lui déclarer son refus que par un silence respectueux. Elle employa, pour le faire parler et pour le fléchir, les promesses, les prières, les larmes et les soupirs les plus tendres ; et comme elle fut assez hardie pour en venir enfin à la force, et qu'elle voulut emporter son consentement par des caresses violentes, le gentilhomme vit bien qu'il était dangereux de combattre davantage : il se défit d'entre ses bras, et prit la fuite sans rien dire.

La honte d'avoir fait connaître inutilement son opprobre, la colère d'avoir été refusée, la tristesse, la haine, le désespoir, et toute les fureurs d'un amour irrité, entrèrent soudainement dans le cœur de cette Phèdre infortunée, et lui firent chercher les moyens de se venger et de perdre son Hippolyte. Après beaucoup d'agitations et d'irrésolutions, le dessein auquel elle s'arrêta fut d'aller faire la désespérée devant l'empereur, son mari, et d'accuser le Comte d'avoir attenté à son honneur. Elle fit ses plaintes d'une manière si touchante, et avec tant de sanglots et tant de larmes que l'empereur ne délibéra pas pour la consoler, et pour se venger soi-même, de lui promettre que le Comte périrait. Et en effet, sans attendre davantage, il envoya chez lui, avec ordre qu'on se saisît de sa personne et qu'on le menât en prison.

La nouvelle de cet emprisonnement se répandit

aussitôt à la cour, mais on n'en sut pas le sujet. La chose demeura secrète entre l'empereur et l'impératrice. Les autres devinèrent, ou soupçonnèrent comme ils purent; et ils y furent d'autant plus empêchés qu'il ne paraissait nullement que ce sage gentilhomme se fût à ce point oublié de son devoir.

Othon, qui ne pouvait avoir dans l'esprit une affaire de cette importance sans la communiquer à Adélaïs, lui écrivit, et lui raconta ce qui s'était passé de la façon qu'il l'avait appris de sa femme, la suppliant de lui déclarer ses sentiments là-dessus, et lui confessant que les siens étaient de mettre au plus tôt le Comte entre les mains des juges, et de faire éclater son ressentiment par une punition exemplaire.

Adélaïs, toujours discrète et admirablement éclairée, lui répondit: *Que le malheur arrivé dans sa maison était du nombre de ceux qui n'ont point d'autre remède que le silence; qu'il serait messéant à l'impératrice que l'on connût qu'un courtisan l'aurait prise pour une personne capable d'être sollicitée; qu'elle était louable de s'être défendue courageusement, et excusable de l'avoir dit à son mari, mais que ce ne serait pas un signe avantageux de vouloir qu'on le dit au peuple, et que tout l'empire fût averti qu'elle eût combattu. Qu'une dame comme elle, véritablement fidèle et chaste, doit se contenter de l'être sans dire mot, que c'est assez pour elle que Dieu le sache, et que les autres qui vont publier des nouvelles de cette sorte, et raconter aux compagnies les histoires de leur courage et de leur fidélité, ne passent pas d'ordinaire pour être aussi sévères et aussi chastes que celles qui ne se vantent de rien.* Elle ajouta *qu'elle confessait que l'attentat sur l'honneur d'une impératrice était un crime impardonnable, mais qu'elle le priait de considérer que lorsqu'il est se-*

*cret et que la dame n'a point d'autre témoin qu'elle seule, ni d'autre preuve que sa parole, c'était une très-dangereuse témérité que d'en parler, principalement quand on accuse un homme qui passe pour un des plus sages et des plus modestes de la cour, et que personne n'a jamais accusé d'aucune faute. Qu'elle lui conseillait d'ouvrir la prison au criminel, avec ordre de sortir incontinent de la cour, et de n'y paraître jamais; et puis, d'avertir sa femme d'être assez modeste et sérieuse pour empêcher que jamais aucun homme ne fût si hardi que d'avoir de ces sortes de pensées, et de lui parler ou de la regarder sans respect.*

Othon remercia sa mère, mais il fit ce que voulut sa colère aveugle : il publia l'affaire, et voulut que les juges s'en mêlassent. Il mit le gentilhomme entre leurs mains, et leur commanda de rendre justice à la maison impériale et à tout l'empire. On interrogea le criminel prétendu ; mais comme la voix de la calomnie eut plus de force que celle de l'innocence, l'innocent fut condamné, et conduit enfin sur un échafaud, où on lui coupa la tête. Son sang répandu parla mieux que lui, et fit retentir jusqu'au ciel des cris que la justice divine écouta : elle prit connaissance de ce qui avait été fait sur la terre, et ne voulut pas qu'une si abominable trahison fût impunie.

Le Comte était marié à une dame qui valait beaucoup, qui connaissait parfaitement la vertu de son mari, et qui même avait su certainement quelque chose de l'amour de l'impératrice. Elle était absente tandis qu'on jouait cette funeste tragédie à Modène, où la cour demeurait alors, et elle y accourut aussitôt. Son premier soin fut d'aller chercher et demander la tête de son mari, qu'on ne put lui refuser. Il n'était pas temps

de pleurer sur cette tête précieuse, ni de faire des cérémonies de deuil et de douleur. Instruite par son courage et par une inspiration divine de ce qu'elle devait faire en une telle occasion, lorsque l'empereur était sur son trône environné des principaux seigneurs de l'empire, et que, selon sa coutume, il écoutait les remontrances des personnes opprimées, et satisfaisait à leurs plaintes, elle alla paraître devant cette auguste compagnie, et dès qu'elle entra, elle éleva la voix et cria : *Justice! — Contre qui*, dit l'empereur? — *Contre vous-même*, repartit-elle. — *De quoi m'accusez-vous*, repartit le prince? La dame, tirant de dessous sa robe la tête de son mari et la jetant au milieu de la place : *Voilà*, dit-elle, *ce qui vous accuse; c'est la tête du Comte que vous avez fait mourir injustement, et qui vous demande ce que le ciel vous ordonne : que vous punissiez l'auteur de sa mort.*

Comme elle savait bien que le point de l'affaire était de convaincre l'empereur et toute l'assemblée que son mari avait été injustement et témérairement condamné, elle ajouta *qu'elle ne manquait pas de preuves ni de témoignages ; que ce serait Dieu qui serait son témoin en cette cause, et qui justifierait l'innocence et ferait connaître la vérité par le feu.* Elle avait donné ordre qu'on lui tînt prêt un fer tout rouge et brûlant; elle se le fit apporter, et aussitôt après avoir prononcé ces paroles : *Dieu est témoin qu'il est aussi vrai que mon mari n'est point coupable du crime pour lequel on l'a fait mourir qu'il est vrai que le feu ne me nuira pas.* A la vue de cette grande assemblée, elle alla tirer le fer du milieu des charbons où il était, l'empoigna et le serra de sa main, le tint et le porta durant quelque temps, et puis, montrant sa main à la compagnie, elle fit voir qu'elle

était dans le même état qu'auparavant, sans blessure, sans noirceur, et sans aucune marque qu'elle eût été touchée par le feu.

L'étonnement de la compagnie fut extrême et le silence profond, tous s'entre-regardant sans rien dire. L'empereur, plus surpris et plus intéressé que personne, rompit le silence, et demanda à la Comtesse ce qu'elle désirait qu'il fît. La repartie de cette Dame généreuse l'étonna plus que le reste: *Que vous manque-t-il, ô Empereur*, répondit-elle ? *Voilà le témoin, qui est Dieu et qui vient de vous parler. Voilà des juges sur vos tribunaux. Voilà le crime devant vos yeux et au milieu de la chambre. Voilà le coupable sur le trône où vous êtes, et voilà l'épée de la justice à votre côté.*

L'empereur, qui avait des bontés qui allaient quelquefois jusqu'à l'excès, délibéra sérieusement avec son conseil s'il ne fallait pas apaiser Dieu par sa propre mort, et répandre son sang pour satisfaire au sang répandu. Il parla d'une manière qui fit juger qu'il y était sincèrement résolu : de sorte que ces Messieurs furent obligés de lui représenter que l'affaire était d'importance, et qu'il devait prendre le loisir d'y penser et de bien connaître ce que voulait la justice. Pendant qu'on délibérait, les juges, les conseillers et les amis ne manquèrent pas de lui remontrer que l'impératrice seule était coupable, et que, s'il fallait punir quelqu'un, elle seule devait être punie, et que c'était son sang que la voix de Dieu demandait.

Othon écrivit à Adélaïs, et voulut savoir son avis, avec dessein d'en mieux profiter que de l'autre qu'elle lui avait donné. La sainte princesse pleura amèrement sur la lettre, et elle eut la pensée de ne point lui envoyer d'autre réponse que cette lettre trempée de ses larmes. Néanmoins, elle jugea à

propos d'exposer encore son conseil au hasard d'être méprisé, et elle écrivit ces deux ou trois paroles, dignes de sa prudence et de la douceur de son esprit: *Qu'il lui semblait qu'on pouvait satisfaire à la justice divine et humaine avec moins de bruit et moins de scandale ; que ce serait un étrange opprobre pour l'empire que tout l'univers vît l'impératrice sur un échafaud ou sur un bûcher, et qu'elle y portât écrit sur son front qu'elle était une impudique, une calomniatrice, une meurtrière et une adultère ; qu'elle le conjurait de conférer avec Dieu là-dessus, et de trouver les moyens de contenter le ciel et sa conscience, sans flétrir l'honneur de la maison impériale et de toute sa postérité par une si honteuse infamie.*

Othon loua la bonté et la charité de sa mère, mais il ne laissa point de passer outre ; il crut que son devoir ne lui permettait pas de rechercher en ceci des expédients, ni de rien accorder à l'indulgence et à la compassion. Il fit ce qu'on n'avait point vu dans les siècles précédents, et ce que les siècles du temps à venir ne verront peut-être jamais. Sa femme, la maîtresse et la première princesse du monde, par un arrêt effroyable, fut condamnée à être brûlée publiquement, et l'arrêt fut exécuté.

Cette impératrice infortunée, par le mépris qu'elle fit des conseils d'Adélaïs, se jeta dans l'abîme de malheurs le plus affreux où puisse se trouver une princesse. Son mari eût été mis au nombre des plus sages et des plus heureux empereurs, s'il eût voulu suivre, en cette funeste occasion, la coutume qu'il avait jusqu'alors religieusement observée, et se conduire par les maximes qu'il tirait des exemples et des discours d'Adélaïs. Sa précipitation à condamner le Comte, malgré les avis de son incomparable mère, l'engagea dans la déplorable et

malheureuse nécessité d'envoyer sa femme sur un bûcher, et de laisser cette éternelle et honteuse tache à sa mémoire. Il fut le fils d'un père qui sera blâmé et méprisé de tous les siècles, pour les actions qu'il fit contre les sentiments d'Adélaïs. Othon-le-Grand est au rang des premiers hommes, et des plus glorieux monarques qui aient paru dans le monde, parce qu'il ne fit et qu'il ne pensa rien qu'il ne communiquât à cette chère moitié de son cœur. Lothaire, son premier mari, retrouva sa couronne en suivant sa femme, qui le ramena sur le trône avec un courage héroïque, par des voies bien dangereuses. Je puis dire sans flatterie qu'il y a peu d'exemples dans l'histoire, peut-être point du tout, où l'on puisse voir une femme, ou même un homme, qui ait eu le gouvernement de l'état durant cinquante ans, et durant toutes les sortes de troubles qui peuvent agiter un empire ou une cour impériale, et qui n'y ait commis aucune faute de conduite, ni jamais rien fait ni rien conseillé que très-sagement, et qui, avec tant de sagesse et tant de force, ait eu une si aimable douceur.

Elle ne fut pas insensible à l'affliction dont je viens de parler : néanmoins, son âme, élevée au-dessus de toutes les choses du monde, ne reçut pas de là le coup heureux qui l'enleva de ce monde. Il y avait longtemps que l'amour affaiblissait les chaînes qui l'attachaient à son corps : ce fut lui qui les rompit, et qui, par de saintes maladies, et par de fortes applications de son cœur au cœur de Jésus-Christ, fut la véritable cause de sa mort.

Peu de semaines avant qu'elle mourût, elle s'appuya sur la conduite de Saint Odilon, d'autant plus fermement qu'elle se sentit proche de la mort, et qu'elle le sut par d'autres connaissances que par des préjugés et des conjectures. Voici ce

qu'en dit le même Saint Odilon, et ce qu'il raconte de cette mort précieuse.

Adélaïs, âgée de soixante-et-quinze ans, alla visiter ce saint abbé en son abbaye, et elle y demeura quelques jours. Lorsqu'il fallut se séparer et se dire adieu, après les civilités ordinaires, ils s'entre-regardèrent avec attention, et puis, d'un commun accord ou par une correspondance miraculeuse, ils fondirent soudainement en larmes. Cela vint d'une révélation qu'ils reçurent en même temps, et qui leur déclara la nouvelle, dont Adélaïs fit voir aussitôt qu'elle avait la connaissance; car baissant la tête, elle prit la robe du Saint, et ayant appliqué son visage à cette robe avec des baisers respectueux : *Mon fils*, lui dit-elle tout bas, *souvenez-vous de moi durant vos dévotions, et sachez que voici la dernière fois que je vous verrai des yeux du corps. J'espère que vos frères me feront la grâce de m'aider par leurs prières; je leur recommande mon âme, quand ils apprendront la nouvelle de ma mort.* Ce furent là les dernières paroles de son adieu, le reste s'acheva par le silence.

Au sortir de Cluny, elle alla droit au lieu qu'elle savait que la Providence avait marqué pour être le lieu de son repos, et que Saint Odilon n'a point nommé.

Si tôt qu'elle fut arrivée, une multitude infinie de pauvres des villages circonvoisins accourut à l'ordinaire, et s'arrangea dans une grande place pour recevoir ses aumônes. La sainte dame, affaiblie de fatigues et d'ennuis, ne pouvait plus quasi se soutenir : elle ne voulut pas néanmoins se dispenser de son office, ni mettre son argent entre les mains de quelque autre; elle alla elle-même le distribuer, et recevoir pour la dernière fois la plus douce de ses consolations. Elle ajouta même

beaucoup à ce qu'elle avait résolu de donner ce jour-là : car voyant plusieurs pauvres en un plus misérable état que les autres, comme elle ne pouvait voir aucune misère sans être touchée, elle leur fit apporter des habits, et elle leur distribua les petites douceurs qu'on avait apportées pour elle.

Le lendemain, comme c'était l'anniversaire de la mort de son fils Othon II, empereur, elle fit célébrer une messe solennelle pour son repos, et elle y assista avec sa dévotion accoutumée, qui était pour lors une contemplation perpétuelle.

Durant la messe, elle fut saisie de la fièvre, et de l'église, on la porta sur le lit. Elle abandonna aux médecins les soins inutiles de sa guérison, et elle ne pensa qu'à se préparer à la mort : ce fut de la façon la plus exemplaire et la plus chrétienne que puisse avoir jamais fait aucune princesse. Elle était sur son lit comme une victime d'amour immolée dans des flammes qui ne s'éteignaient point, et qui consumaient son cœur nuit et jour. Ce cœur languissait en soupirant par le mouvement heureux de son union parfaite avec Dieu.

On lui administra le sacrement avec les cérémonies ordinaires. Elle reçut la sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction, et l'on récita devant son lit les Litanies, les Psaumes de la pénitence et les autres prières de l'Église.

Son esprit bienheureux sortit le seizième jour de décembre, en la dernière année et au dernier mois du dixième siècle.

Saint Odilon a fait un très-éloquent éloge de ses vertus ; je le renferme en ces deux paroles : *Les femmes qui ne font rien qui ne doive être blâmé, n'ont rien lu dans cet ouvrage qu'elles ne puissent imiter.*

FIN.

# TABLE

## DES ENTRETIENS, ET DES CHOSES PRINCIPALES QUI Y SONT CONTENUES.

### ENTRETIEN I.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.


Discours sur l'instinct des animaux. 5
Raisons du refus qu'il faut faire aux athées de disputer avec eux sur l'existence de Dieu. 11 *et suiv.*
Quelle est la manière de leur faire connaître la vérité. 18 *et suiv.*
Cette manière, confirmée par l'exemple et par les propositions des Saints Pères. 24
La même manière, confirmée par l'autorité des saintes Écritures, et par l'exemple des plus sages et des plus savants hommes de l'ancien Testament, 29
Confirmée par l'exemple et par l'autorité des plus estimés d'entre les anciens philosophes, 31
Confirmée par l'exemple et par la conduite des anges, 35
Confirmée par l'exemple de Dieu même. 39
Abrégé des arguments dont se servent les théologiens et les philosophes pour convaincre les athées. 45 *et suiv.*


### ENTRETIEN II.

DE LA MULTITUDE DES RELIGIONS.


Exposition de la doctrine des athées sur ce sujet. 54
Que leur impiété n'est pas nouvelle. 55, 56
Réfutation des diverses et contraires propositions qu'ils avancent pour soutenir leur opinion. 56 *et suiv.*
Réfutation de leur blasphème pire que l'athéisme, que Dieu ne défend et ne commande rien aux hommes touchant la religion ni touchant les mœurs. 68

## ENTRETIEN III.

DU MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

Discours sur les marques de la vraie religion. 82
Que l'éminence de la doctrine chrétienne, et particulièrement en l'article qui regarde la Trinité, la plus évidente marque de la vérité de la religion de Jésus-Christ. 85
Que les difficultés que les anciens philosophes eurent à prouver dans leurs écoles que Dieu était, vinrent de ce qu'ils ignoraient le mystère de la Trinité. 89
Que, par la connaissance que nous avons de ce mystère, nous expliquons toutes ces anciennes difficultés. 91, 92
Que ce n'est point faire violence à la raison, ni la rendre esclave, que de l'obliger à croire le mystère de la Trinité. 95, 96
Que plusieurs anciens philosophes, sans y être forcés par aucune obligation, en ont cru tout ce qu'ils en ont pu découvrir dans leurs ténèbres. *id.*
Que notre connaissance des trois personnes est la solution des difficultés de ceux qui ne connaissaient pas bien leur nombre, leur distinction et leur unité en substance. 102, 103
Que le mystère de la Trinité est représenté dans tous les ouvrages du Créateur, et principalement dans l'homme. 105
Abrégé de l'histoire des mouvements qui arrivèrent dans l'Église au sujet du mystère de la Trinité, et des hérésies qui combattirent ce mystère. 107 *et suiv.*

## ENTRETIEN IV.

DU PÉCHÉ ORIGINEL.

Les raisons que se proposent les impies pour se persuader qu'il n'y a point de péché originel. 119 *et suiv.*
Quiconque nie formellement la vérité du péché originel, s'engage en la nécessité de nier qu'il y ait un Dieu. 122 *et suiv.*
Réfutation et réponses apportées par les impies aux raisons de la théologie et de la philosophie chrétienne, et tirées de l'état où nous sommes aujourd'hui. 227 *et suiv.*
Exposition de la doctrine de l'Église touchant l'état auquel Dieu créa l'homme dans le paradis terrestre. 142 *et suiv.*
Des desseins de la Providence divine de rendre les hommes saints en leur naissance. *id.*
Des desseins que Dieu avait médités de rendre l'homme et tous ses enfants impassibles, impeccables et immortels en ce bas monde. 146
Des moyens qu'il prépare pour réussir en ces desseins. *id.*

Ces desseins, détruits par la malice du démon et par la désobéissance d'Adam. 147 *et suiv.*
La manière dont le péché d'Adam est contracté par les enfants en leur naissance. 150
Ce même péché d'Adam source de tous malheurs. 151
Raison pourquoi Dieu a permis ce péché. 153

## ENTRETIEN V.

### DE L'INCARNATION DU VERBE.

La première proposition des impies contre le mystère de l'Incarnation, tirée de la pureté essentielle de la vraie religion. 157
Réfutation et explication des difficultés contenues dans leurs doutes, et exposition des principales raisons qui ont touché le cœur de Dieu, et qui lui ont fait concevoir le dessein de racheter les hommes par l'Incarnation de son Verbe. 157 *et suiv.*
Deuxième difficulté des incrédules, tirée de l'indignité de l'homme, et de l'impossibilité prétendue que Dieu ait tant aimé une si misérable créature. 161, 162
Réfutation. 162, 163
Troisième difficulté tirée de l'ingratitude de l'homme, et du mépris qu'il avait fait de Dieu. 164
Réfutation. 165
Quatrième difficulté tirée de l'impossibilité prétendue que Dieu ait employé un moyen si honteux et si messéant pour racheter l'homme, comme est l'anéantissement et la mort de son Fils. 166
Réfutation. *id.*
Cinquième difficulté tirée de la personne du Verbe, et déclaration du mystère. 169
Les inventions des hérétiques pour sauver l'honneur du Verbe en confessant qu'il s'est incarné. 169 *et suiv.*
Réponse à la question, s'il n'eût pas été à désirer que l'Église se fût abstenue de dire : *Dieu est mort* ; *Dieu a été crucifié*, et se fût contentée de dire: *Le Sauveur est mort.* 176, 177
Réponse à la question, si le Verbe s'est incarné, et s'il est mort pour nous délivrer de nos maux, pourquoi souffrons-nous, pourquoi mourons-nous encore? 179
Discours des grandeurs du Verbe incarné. 183

## ENTRETIEN VI.

### ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE NESTORIUS ET D'EUTYCHEZ.

Nestorius, appelé à Constantinople par Théodose, est fait évêque de la ville. 196

Il fait prêcher, et prêche lui-même son hérésie contre la vérité de l'union hypostatique et contre la maternité de la Vierge. 197
Émotion populaire contre lui apaisée par Théodose. 198, 199.
Saint Cyrille d'Alexandrie, et quantité d'autres évêques se déclarent contre Nestorius. 200
Le Pape Célestin le condamne, et envoie à Saint Cyrille le mandement de prononcer l'excommunication. *id.*
Saint Cyrille lui envoie des évêques pour l'inviter à se reconnaître : il les traite indignement. 201
Convocation du Concile général d'Éphèse. 202
Nestorius se transporte a Éphèse ; refuse de se trouver au Concile, traite mal les députés de l'assemblée : il y est condamné. 203 *et suiv.*
Les joies de la ville d'Éphèse, et puis celles de Constantinople, lorsque la nouvelle de cette condamnation y fut portée. 205
L'empereur Théodose le condamne lui-même et l'envoie en exil. 207
Eutychez, accusé à Constantinople, dans un petit synode, d'avoir enseigné qu'il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ, et qu'après l'Incarnation, il n'était resté que la nature divine, se défend, et cherche divers moyens pour éviter la condamnation. 210
Il a recours au Patriarche d'Alexandrie Dioscore, qui entreprend sa défense, en haine de l'ancien Patriarche de Constantinople, qui l'avait condamné le premier. 215
Dioscore demande à Théodose l'assemblée d'un nouveau concile à Éphèse. L'empereur y consent. Les évêques avertis s'assemblent de tous les endroits. 216 *et suiv.*
Les tumultes et les désordres de ce concile transformé en conciliabule et en assemblée de démons. 217
Le patriarche de Constantinople Flavien y est massacré. 219
Après la mort de Théodose, Saint Léon, Pape, prie Marcien, empereur, d'employer avec lui son pouvoir pour assembler un autre concile général. L'empereur y consent. 221
La ville de Nicée fut nommée d'abord pour être le lieu du concile. Cet avis ayant été changé, la ville de Chalcédoine fut choisie. Les évêques s'y assemblèrent au nombre de six cents. *id.*
Dioscour, accusé, convaincu et condamné, non-seulement d'hérésie, mais de quantité d'autres crimes énormes, dégradé de la prêtrise, de l'épiscopat et de toutes les charges et fonctions ecclésiastiques. 225 *et suiv.*
Théodoret, ayant fait l'abjuration de son hérésie nestorienne, est absous et reçu à la communion des fidèles. 226
Les articles de la doctrine orthodoxe dressés, et enfin publiés en la présence de l'empereur. 230, 231

Les articles de la théologie chrétienne touchant le mystère de l'Incarnation, tirés de ces articles. *id*
L'histoire des Monothélites. 235
Le concile général, assemblé à Constantinople sous le Pape Agaton, et l'empereur Constantin Pogonat, les condamnent. 236
Macaire, Patriarche d'Antioche, premier défenseur de cette hérésie, condamné et déposé de l'épiscopat. 236, 237
La fourberie du moine Polychronius, qui voulut ressusciter un mort. 238

## ENTRETIEN VII.

### DU SAINT SACREMENT.

NOTRE-SEIGNEUR sur nos autels, l'unique véritable hostie qui fait que notre religion est l'unique véritable religion. 241 *et suiv.*
Le sacrifice de la messe contient les trois sacrifices des trois vraies religions. 243
Les avantages d'une parfaite et dévote communion. 257

## ENTRETIEN VIII.

### DE LA FÉLICITÉ DES BIENHEUREUX.

TOUTES les anciennes philosophies inutilement occupées à chercher en quoi consistait la vraie félicité de l'homme. 261
Elle consiste à posséder Dieu et à le voir. 263
La manière de cette vision, et la manière dont nous aimerons Dieu dans le ciel. 264 *et suiv.*
La félicité du corps humain dans le paradis, essentielle et accidentelle. 268
Les félicités extérieures. 270
Recueil de toutes les propositions du discours. 271 *et suiv.*
Pourquoi Jésus-Christ, qui est venu annoncer de si heureuses nouvelles et nous mériter des félicités si désirables et si admirables, est si peu aimé. 274

## ENTRETIEN IX.

### DE LA VRAIE DÉVOTION, ET DE L'ALLIANCE DE LA VRAIE RELIGION AVEC UN EXCELLENT NATUREL.

L'occasion de cet entretien. 278
Propositions, objections et réponses touchant la dévotion. 282 *et suiv.*
Si les gens d'esprit sont les plus propres à la dévotion, et

diverses considérations et explications des vérités chrétiennes sur cette question. 290
Discours sur ces paroles : *Infirma mundi et contemptibilia, etc.* 291
Que les perfections d'un excellent naturel ne sont point contraires à la grâce. Recueil des propositions qui doivent être avancées et jointes ensemble sur cet article. 292
Qu'il n'y a point de différend ni d'hostilité entre le bon naturel et la grâce. 293
Qu'il y a entre les deux une différence infinie. *id.*
En quoi consiste cette différence. *id.*
Exemple sur cette vérité. 299

## ENTRETIEN X.

### SUITE DU PRÉCÉDENT.

Que, selon les Saints Pères, les bonnes actions du bon naturel, quand elles sont séparées de la foi de Jésus-Christ ou de la charité divine, ne valent rien devant Dieu. 301, 302
Considérations sur cette proposition, ou diverses maximes avancées là-dessus pour parvenir à une claire connaissance de la vérité. 302 *et suiv.*

## ENTRETIEN XI.

### L'HISTOIRE D'ADÉLAÏS.

Son extraction, sa naissance, son éducation. 324
L'occasion de son premier mariage avec Lothaire, roi d'Italie. 325
L'accomplissement et les célébrités de ce mariage. 327
La révolte des Italiens contre son beau-père et son mari. 328
Leur couronne donnée à Bérenger par les révoltés. 329
Son mari veut prendre la fuite et se retirer en France; elle le retient. *id.*
Adélaïs, quoique seule avec son mari dépouillé, ramène les peuples à son parti par la force de son éloquence, de sa sagesse et de sa beauté. 329, 330
Les deux factions s'accordent, font la paix, et partagent le royaume en deux, dont Lothaire et Bérenger sont les deux rois. 331
Bérenger empoisonne Lothaire dans un festin. 332
Les larmes d'Adélaïs. 332
Durant son deuil, et même durant les premiers jours de son veuvage, elle est recherchée en mariage par Adelbert, fils de Bérenger. 333
Les réponses généreuses de cette princesse aux ambassa-

deurs envoyés pour cette affaire. 334
Adelbert, refusé, vient avec son père pour emporter la princesse par violence et par les forces d'une puissante armée. 335
Ils assiégent la ville de Pavie, où elle s'était renfermée. La ville se défend. *id.*
Durant le siége, Adelbert, transporté d'amour, se travestit, entre inconnu dans la ville, voit la princesse sans se déclarer. *id.*
La ville se rend après une longue résistance. 336
La princesse est faite captive. Durant sa captivité, elle est traitée en reine, et sollicitée, par toutes les inventions imaginables, de consentir à aimer Adelbert, mais elle le refuse constamment. 337
On tâche d'emporter son amour, et de l'arracher violemment par les tourments. Elle est invincible. 338
On la menace du grand malheur qu'elle pouvait craindre; elle trouve le moyen de s'enfuir en pleine nuit. *id.*
Elle se retire dans une forêt, où elle passe quelques jours et quelques nuits sans nourriture. 339
Sa retraite en la maison de l'évêque de Rhegio. 340
Par le conseil de cet évêque, elle se retire à Canuse chez Atho, son oncle, évêque de Toscane, ennemi de Bérenger. 340
Bérenger et Adelbert, avertis qu'elle est à Canuse, viennent assiéger la place. 343
Atho et Adélaïs écrivent à Othon, roi de Germanie, le plus grand guerrier de ce temps-là, et l'appellent au secours. 343 *et suiv.*
Othon entreprend cette guerre, et passe en diligence en Italie. 344
Bérenger, averti de sa venue, lève le siége et prend la fuite. 345
Othon entre glorieusement dans la ville, et épouse Adélaïs, 345 *et suiv.*
Adélaïs, conductrice de l'armée d'Othon, la mène devant Pavie, où Bérenger et son fils s'étaient retirés. 346
Ces deux tyrans abandonnent la ville, qui se rend à Adélaïs, comme font les autres villes de ce royaume-là. 347
Adélaïs, rétablie en la possession de son royaume, est conduite par Othon en Allemagne. *id.*
Tandis qu'ils y sont, Bérenger et Adelbert, poursuivis par l'armée victorieuse d'Othon, y sont amenés et enchaînés. 348
Toute la noblesse de l'Allemagne assemblée dans Ausbourg, y vit arriver les deux captifs. *id.*
Ils sont présentés à Adélaïs assise auprès de son mari sur un trône élevé. *id.*
Leur harangue à Adélaïs. Les réponses admirables de la bonne Adélaïs. *id. et suiv.*
Elle rend, avec la permission de son mari, la liberté aux

captifs, avec une partie de son royaume. 349
Bérenger et Adelbert se révoltent contre Othon dans l'Italie. 350
Villa, femme de Bérenger, se retire dans une forteresse, y est assiégée par Adélaïs, qui commandait ce siége. *id.*
Villa prise et amenée prisonnière à Adélaïs. La réponse merveilleuse de cette reine aux paroles hardies de la prisonnière. *id.*
Othon couronné empereur dans Rome par le Pape, Adélaïs couronnée en même temps impératrice. 351

## SECONDE PARTIE DE L'HISTOIRE D'ADÉLAIS.

L'HISTOIRE de ce qui arriva touchant le mariage du jeune Othon avec Théophanie, fille de l'empereur de Constantinople. 352
Mécontentements entre les deux impératrices. 356, 357 *et suiv.*
Adélaïs, bannie de la cour, se retire en Bourgogne. 361
Le mauvais succès de l'empire durant son absence. 363 *et suiv.*
Adélaïs rappelée à la cour et au gouvernement de l'état. 368
La mort de son fils Othon. Son petit-fils Othon III monte sur le trône. 370
Adélaïs, aimée tendrement de ce nouvel empereur, ne peut obtenir son consentement pour se retirer des affaires de la cour. *id.*
L'ayant obtenu, elle consacre le reste de sa vie aux œuvres de la dévotion. 372
Ses pèlerinages et ses visites des églises les plus célèbres. 373
Les directeurs de sa conscience. 377
Le malheur arrive durant son absence en la cour et en la maison d'Othon III, par la faute scandaleuse et par la mort funeste de la jeune impératrice. 379
Les lettres d'Adélaïs sur ce sujet. 381
La mort d'Adélaïs. 388

FIN DE LA TABLE.

CE BQT C511
.C6T 1853
CCC CCTCN, PIERR THECLCGIEN C
ACC# 1031580

The Library
University of Ot

*La Bibliothèque*
Université d'Ottawa
Echéance

*The Library*
University of Ot
Date Due

a39003 011782330b

BQT 511 .C6T 1853

COTON, PIERRE.

THEOLOGIEN DANS LES CO

U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 12 03 19 28 0